BnF Gallica

Oeuvres complètes de saint François de Sales,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

François de Sales (1567-1622). Oeuvres complètes de saint François de Sales,.... 1821.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Bis.
7094.
T.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE.

PUBLIÉES D'APRÈS LES ÉDITIONS LES PLUS CORRECTES,

ORNÉES DE SON PORTRAIT
ET D'UN MODÈLE DE SON ÉCRITURE.

TRAITÉ
DE L'AMOUR DE DIEU.
TOME II.

A PARIS
J. J. BLAISE, LIBRAIRE DE S. A. S. MADAME
LA DUCHESSE D'ORLÉANS DOUAIRIÈRE,
RUE FEROU, N° 24, PRÈS S.-SULPICE, A LA BIBLE D'OR.
M D CCC XXI.

8° T 7024 8

TRAITÉ
DE
L'AMOUR DE DIEU.

LIVRE SEPTIESME.

De l'union de l'ame avec son Dieu, qui se parfait en l'oraison.

CHAPITRE PREMIER.

Comme l'amour fait l'union de l'ame avec Dieu en l'oraison.

Nous ne parlons pas ici de l'union generale du cœur avec son Dieu, mais de certains actes et mouvemens particuliers que l'ame recueillie en Dieu fait par maniere d'oraison, afin de s'unir et joindre de plus en plus à sa divine bonté. Car il y a certes difference entre unir et joindre une chose à l'autre, et serrer ou presser une chose contre une autre ou sur une autre: d'autant que pour joindre et unir il n'est besoin que d'une simple application d'une chose à l'autre, en sorte qu'elles se touchent et soyent ensemble, ainsi que nous joignons les vignes aux ormeaux et les jasmins aux treilles des berceaux que l'on fait ès jardins; mais pour serrer et presser il

faut faire une application forte qui accroisse et augmente l'union : de sorte que serrer, c'est intimement et fortement joindre, comme nous voyons que le lierre se joint aux arbres ; car il ne s'unit pas seulement, mais il se presse et serre si fort à eux, que mesme il penetre et entre dans leurs escorces.

La comparaison de l'amour des petits enfans envers leurs meres ne doit point estre abandonnée, à cause de son innocence et pureté. Voyons donc ce beau petit enfant auquel sa mere assise presente son sein. Il se jette de force entre les bras d'icelle, ramassant et pliant tout son petit corps dans ce giron et sur cette poictrine aimable. Et voyez reciproquement sa mere, comme, le recevant, elle le serre, et par maniere de dire le colle à son sein, et le baisant joint sa bouche à la sienne. Mais voyez derechef ce petit poupon appasté des caresses maternelles, comme de son costé il coopere à cette union d'entre sa mere et lui ; car il se serre aussi et se presse tant qu'il peut par luy-mesme sur la poictrine et le visage de sa mere, et semble qu'il se veuille tout enfoncer et cacher dans ce sein agreable duquel il est extraict.

Or alors, Théotime, l'union est parfaicte ; laquelle n'estant qu'une, ne laisse pas de proceder de la mere et de l'enfant ; en sorte neantmoins qu'elle depend toute de la mère : car elle a attiré à soy l'enfant, elle l'a la premiere serré entre ses bras et pressé sur sa poictrine, et les forces du poupon ne sont pas si grandes qu'il eust pu se serrer et prendre si

fort à sa mere. Mais toutefois ce pauvre petit fait bien ce qu'il peut de son costé, et se joint de toute sa force au sein maternel, non seulement consentant à la douce union que sa mere practique, mais y contribuant ses foibles efforts de tout son cœur. Et je dis ses foibles efforts, parcequ'ils sont si imbeciles qu'ils ressemblent presque plustost des essais d'union que non pas une union.

Ainsi donc, Théotime, nostre Seigneur monstrant le très aimable sein de son divin amour à l'ame devote, il la tire toute à soy, la ramasse, et, par maniere de dire, il replie toutes les puissances d'icelle dans le giron de sa douceur plus que maternelle; puis, bruslant d'amour, il serre l'ame, il la joint, la presse et colle sur ses levres de suavité et sur sa delicieuse poictrine, la *baisant du* sacré *baiser de sa bouche*, et lui faisant savourer ses *mamelles meilleures que le vin* (1). Alors l'ame, amorcée des delices de ses faveurs, non seulement consent et se preste à l'union que Dieu fait, mais de tout son pouvoir elle coopere, s'efforçant de se joindre et serrer de plus en plus à la divine bonté; de sorte toutefois qu'elle recognoist bien que son union et liaison à cette souveraine douceur depend toute de l'operation divine, sans laquelle elle ne pourroit seulement pas faire le moindre essay du monde pour s'unir à icelle.

Quand on voit une exquise beauté regardée avec grande ardeur, ou une excellente melodie escoutée

(1) Cant. cant. I. 1.

avec une grande attention, ou un rare discours entendu avec grande contention, on dit que cette beauté-là tient collez sur soy les yeux des spectateurs, que cette musique tient attachées les oreilles, que ce discours ravit les cœurs des auditeurs. Qu'est-ce à dire tenir collez les yeux, tenir attachées les oreilles, et ravir les cœurs, sinon unir et joindre fort serré les sens et puissances dont on parle, à leurs objects? L'ame donc se serre et se presse sur son object, quand elle s'y affectionne avec grande attention; car le serrement n'est autre chose que le progrès et avancement de l'union et conjonction. Nous usons mesme de ce mot selon nostre langage ès choses morales. Il me presse de faire ceci ou cela, il me presse de demeurer; c'est-à-dire, il n'employe pas seulement sa persuasion ou sa priere, mais il l'employe avec contention et effort, comme firent les pelerins en Emmaüs, qui non seulement supplierent nostre Seigneur, mais le presserent et serrerent à force, *le contraignans*, d'une amoureuse violence, *d'arrester* au logis avec eux (1).

Or en l'oraison l'union se fait souvent par maniere de petits mais frequens eslancemens et advancemens de l'ame en Dieu. Et si vous prenez garde aux petits enfans unis et joincts au sein de leurs meres, vous verrez que de temps en temps ils se pressent et serrent par des petits eslans que le plaisir de tetter leur donne. Ainsi en l'oraison le cœur uny à son Dieu fait maintefois certaines re-

(1) Luc, XXIV, 29.

charges d'union par des mouvemens avec lesquels il se serre et presse davantage en sa divine douceur. Comme, par exemple, l'ame ayant longuement demeuré au sentiment d'union par lequel elle savoure doucement combien elle est heureuse d'estre à Dieu, enfin accroissant cette union par un serrement et eslan cordial, Ouy, Seigneur, dira-t-elle, je suis vostre toute, toute, toute sans exception; ou bien: Hé! Seigneur, je le suis certes, et je le veux estre tousjours plus; ou bien, par maniere de priere: O doux Jesus, hé! tirez-moy tousjours plus avant dans vostre cœur, afin que vostre amour m'engloutisse, et que je sois du tout abysmée en sa douceur!

Mais d'autres fois l'union se fait, non par des eslancemens repetez, ains par maniere d'un continuel insensible pressement et advancement du cœur en la divine bonté. Car comme nous voyons qu'une grande et pesante masse de plomb, d'airain, ou de pierre, quoyqu'on ne la pousse point, se serre, enfonce et presse tellement contre la terre sur laquelle elle est posée, qu'enfin avec le temps on la trouve toute enterrée à cause de l'inclination de son poids, qui par sa pesanteur la fait tousjours tendre au centre; ainsi nostre cœur estant une fois joint à son Dieu, s'il demeure en cette union, et que rien ne l'en divertisse, il va s'enfonçant continuellement par un insensible progrez d'union, jusques à ce qu'il soit tout en Dieu, à cause de l'inclination sacrée que le sainct amour luy donne de s'unir tousjours davantage à la souveraine bonté. Car, comme dit le

grand apostre de France, l'amour est une vertu unitive, c'est-à-dire qui nous porte à la parfaite union du souverain bien. Et puisque c'est une verité indubitable que le divin amour, tandis que nous sommes en ce monde, est un mouvement ou au moins une habitude active et tendante au mouvement; lors mesme qu'il est parvenu à la simple union, il ne laisse pas d'agir, quoyque imperceptiblement, pour l'accroistre et perfectionner de plus en plus.

Ainsi les arbres qui aiment d'estre transplantez, après qu'ils le sont, estendent leurs racines et se fourrent bien avant dans le sein de la terre, qui est leur element et aliment, nul ne s'appercevant de cela tandis qu'il se fait, ains seulement quand il est fait. Et le cœur humain, transplanté du monde en Dieu par le celeste amour, s'il s'exerce fort en l'oraison, certes il s'estendra continuellement et se serrera à la Divinité, s'unissant de plus en plus à sa bonté, mais par des accroissemens imperceptibles, desquels on ne remarque pas bonnement le progrès tandis qu'il se fait, ains quand il est fait. Si vous beuvez quelque exquise liqueur, par exemple de l'eau imperiale, la simple union d'icelle avec vous se fera à mesure que vous la recevrez; car la reception et l'union sont une même chose en cet endroit: mais par après, petit à petit, cette union s'agrandira par un progrès imperceptiblement sensible; car la vertu de cette eau, penetrant de toutes parts, confortera le cerveau, revigorera le cœur, et estendra sa force sur tous vos esprits. Ainsi un sentiment

de dilection, comme, par exemple, *que Dieu est bon!* estant entré dedans le cœur, d'abord il fait l'union avec cette bonté; mais estant entretenu un peu longuement comme un parfum precieux, il penetre de tous costez l'ame, il se respand et dilate dans nostre volonté, et, par maniere de dire, il s'incorpore avec nostre esprit, se joignant et serrant de toutes parts de plus en plus à nous et nous unissant à luy. Et c'est ce que nous enseigne le grand David, quand il compare les sacrées paroles au *miel* (1). Car qui ne sçait que la douceur du miel s'unit de plus en plus à nostre sens par un progrès continuel de savourement, lorsque le tenans longuement en la bouche, ou que l'avalans tout bellement, sa saveur penetre plus avant le sens de nostre goust? Et de mesme ce sentiment de la bonté céleste exprimé par cette parole de S. Bruno, *O bonté!* ou par celle de S. Thomas, *Mon Seigneur et mon Dieu!* ou par celle de Magdeleine, *Hé! mon maistre!* ou par celle de S. François, *Mon Dieu et mon tout!* ce sentiment, dis-je, demeurant un peu longuement dedans un cœur amoureux, il se dilate, il s'estend et s'enfonce par une intime penetration en l'esprit, et de plus le detrempe tout de sa saveur, qui n'est autre chose qu'accroistre l'union, comme fait l'onguent précieux ou le baume, qui, tombant sur le cotton, se mesle et s'unit tellement de plus en plus, petit à petit, avec iceluy, qu'enfin on ne sçauroit plus dire si le cotton est parfumé ou s'il est parfum,

(1) Ps. CXVIII, 103.

ni si le parfum est cotton ou le cotton parfum. O qu'heureuse est une ame qui, en la tranquilité de son cœur, conserve amoureusement le sacré sentiment de la presence de Dieu! car son union avec la divine bonté croistra perpetuellement, quoyqu'insensiblement, et détrempera tout l'esprit d'iceluy de son infinie suavité. Or quand je parle du sacré sentiment de la présence de Dieu en cet endroit, je n'entends pas parler du sentiment sensible, mais de celuy qui reside en la cime et suprême poincte de l'esprit, où le divin amour regne et fait ses exercices principaux.

CHAPITRE II.

Des divers degrez de la saincte union qui se fait en l'oraison.

L'union se fait quelquefois sans que nous y cooperions, sinon par une simple suite; nous laissans unir sans resistance à la divine bonté, comme un petit enfant amoureux du sein de sa mere, mais tellement alangoury, qu'il ne peut faire aucun mouvement pour y aller ni pour se serrer quand il y est, mais seulement est bien aise d'estre pris et tiré entre les bras de sa mere, et d'estre pressé par elle sur sa poictrine.

Quelquefois nous cooperons, lorsqu'estans tirez nous courons volontiers pour seconder la douce force de la bonté qui nous tire et nous serre à soy par son amour.

Quelquefois il nous semble que nous commençons à nous joindre et serrer à Dieu avant qu'il se joigne

à nous, parceque nous sentons l'action de l'union de nostre costé, sans sentir celle qui se fait de la part de Dieu ; lequel toutefois sans doute nous previent tousjours, bien que tousjours nous ne sentions pas sa prevention : car s'il ne s'unissoit à nous, jamais nous ne nous unirions à luy; il nous choisit et saisit tousjours avant que nous le choisissions ny saisissions. Mais quand, suivant ses attraits imperceptibles, nous commençons à nous unir à luy, il fait quelquefois le progrez de nostre union, secourant notre imbecillité, et se serrant sensiblement luy-mesme à nous, si que nous le sentons qu'il entre et penetre nostre cœur par une suavité incomparable. Et quelquefois aussi, comme il nous a attirez insensiblement à l'union, il continue insensiblement à nous aider et secourir. Et nous ne sçavons comme une si grande union se fait, mais nous sçavons bien que nos forces ne sont pas assez grandes pour la faire, si que nous jugeons bien par là que quelque secrette puissance fait son insensible action en nous : comme les nochers qui portent du fer, lorsque sous un vent fort foible ils sentent leurs vaisseaux cingler puissamment, cognoissent qu'ils sont proches des montaignes de l'aymant, qui les tirent imperceptiblement, et voyent en cette sorte un cognoissable et perceptible avancement provenant d'un moyen incogneu et imperceptible. Car ainsi lorsque nous voyons nostre esprit s'unir de plus en plus à Dieu sous des petits efforts que nostre volonté fait, nous jugeons bien que nous avons trop peu de vent pour cingler si fort, et qu'il

faut que l'amant de nos ames nous tire par l'influence secrette de sa grace, laquelle il veut nous estre imperceptible, afin qu'elle nous soit plus admirable, et que, sans nous amuser à sentir ses attraits, nous nous occupions plus purement et simplement à nous unir à sa bonté.

Aucune fois cette union se fait si insensiblement, que nostre cœur ne sent ni l'operation divine en nous, ni notre cooperation; ains il trouve la seule union insensiblement toute faicte, à l'imitation de Jacob, qui, sans y penser, se trouva marié avec Lia (1); ou plustost, comme un autre Samson (2), mais plus heureux, il se trouve lié et serré des cordes de la saincte union, sans que nous nous en soyons apperceus.

D'autres fois nous sentons les serremens, l'union se faisant par des actions sensibles, tant de la part de Dieu que de la nostre.

Quelquefois l'union se fait par la seule volonté et en la seule volonté, et aucune fois l'entendement y a sa part, parceque la volonté le tire après soy e l'applique à son object, luy donnant un plaisir special d'estre fiché à le regarder; comme nous voyons que l'amour respand une profonde et speciale attention en nos yeux corporels, pour les arrester à voir ce que nous aimons.

Quelquefois cette union se fait de toutes les facultez de l'ame, qui se ramassent toutes autour de la volonté, non pour s'unir elles-mesmes à Dieu, car elles n'en sont pas toutes capables, mais pour don-

(1) Gen. XXIX, 24. — (2) Judic. XVI.

ner plus de commodité à la volonté de faire son union. Car si les autres facultez estoient appliquées une chacune à son object propre, l'ame, operant par icelles, ne pourroit pas si parfaictement s'employer à l'action par laquelle l'union se fait avec Dieu. Telle est la varieté des unions.

Voyez S. Marcial (car ce fust, comme on dit, le bienheureux enfant duquel il est parlé en S. Marc): nostre Seigneur le prit, le leva, et le tint assez longuement entre ses bras (1). O beau petit Marcial! que vous êtes heureux d'estre saisi, pris, porté, uny, joint, et serré sur la poictrine celeste du Sauveur, et baisé de sa bouche sacrée, sans que vous y cooperiez, qu'en ne faisant pas resistance à recevoir ces divines caresses! Au contraire, S. Simeon embrasse et serre nostre Seigneur sur son sein, sans que nostre Seigneur fasse aucun semblant de cooperer à cette union (1); bien que, comme chante la tres saincte Eglise, *le vieillard portoit l'enfant, mais l'enfant gouvernoit le vieillard* (3). S. Bonaventure, touché d'une saincte humilité, non-seulement ne s'unissoit pas à nostre Seigneur, ains se retiroit de sa presence reelle, c'est-à-dire du très saint sacrement de l'eucharistie, quand un jour oyant messe, nostre Seigneur se vint unir à lui, lui portant son divin sacrement. Or cette union faicte, hé Dieu! Theotime, pensez de quel amour cette saincte ame serra son Sauveur sur son cœur! A l'opposite, Ste Catherine de Sienne desirant ardemment nostre Seigneur en la saincte communion, pressant et

(1) Marc. IX, 35. — (2) Luc. II, 28. — (3) *Ibid.*

poussant son ame et son affection devers lui, il se vint joindre à elle, entrant en sa bouche avec mille benedictions. Ainsi nostre Seigneur commença l'union avec S. Bonaventure, et Ste Catherine sembla commencer celle qu'elle eut avec son Sauveur. La sacrée amante du cantique parle comme ayant practiqué l'une et l'autre sorte d'union : « Je suis toute « à mon bien-aimé, ce dit-elle, et son retour est de- « vers moy (1) ; » car c'est autant que si elle disoit: Je me suis unie à mon cher amy, et reciproquement il se retourne devers moi, pour, en s'unissant de plus en plus à moi, se rendre aussi tout mien. « Mon cher « amy m'est un bouquet de myrrhe, il demeurera « sur mon sein (2), » et je l'y serrerai comme un bouquet de suavité. « Mon ame, dit David, s'est serrée à « vous, ô mon Dieu ! et votre main droicte m'a empoi- « gné et saisi (3). » Mais ailleurs elle confesse d'estre prevenue, disant : « Mon cher ami est tout à moy, « et moy je suis toute sienne (4) ; » nous faisons une saincte union par laquelle il se joint à moi, et moy je me joins à lui. Et pour monstrer que tousjours toute l'union se fait par la grace de Dieu, qui nous tire à soy et par ses attraits esmeut nostre ame et anime le mouvement de nostre union envers lui, elle s'escrie comme toute impuissante, *Tirez-moy* (5) ; mais pour tesmoigner qu'elle ne se laissera pas tirer comme une pierre ou comme un forçat, ains qu'elle cooperera de son costé, et meslera son foible mouvement parmy

(1) Cant. cant. VII, 10. — (2) *Ibid.*, I, 12. — (3) Psal. LXII, 9.
(4) Cant. cant. II, 16. — (5) *Ibid.*, I, 3.

les puissans attraits de son amant, « Nous courrons, « dit-elle, à l'odeur de vos parfums (1). » Et afin qu'on sçache que si on la tire un peu fortement par la volonté, toutes les puissances de l'ame se porteront à l'union : « Tirez-moy, dit-elle, et nous cour- « rons. » L'espoux n'en tire qu'une, et plusieurs courent à l'union. La volonté est la seule que Dieu veut, mais toutes les autres puissances courent après elle pour estre unies à Dieu avec elle.

A cette union le divin berger des ames provoquoit sa chere Sulamite. « Mettez-moy, disoit-il, comme « un sceau sur vostre cœur, comme un cachet sur « vostre bras (2). » Pour bien imprimer un cachet sur la cire, on ne le joint pas seulement, mais on le presse bien serré. Ainsi veut-il que nous nous unissions à luy d'une union si forte et pressée que nous demeurions marquez de ses traits.

Le sainct *amour du Sauveur nous presse* (3). O Dieu, quel exemple d'union excellente! Il s'estoit joint à nostre nature humaine par grace, comme une vigne à son ormeau, pour la rendre aucunement participante de son fruit. Mais voyant que cette union s'estoit defaite par le peché d'Adam, il fit une union plus serrée et pressante en l'incarnation; par laquelle la nature humaine demeure à jamais jointe en unité de personne à la divinité. Et afin que non-seulement la nature humaine, mais tous les hommes pussent s'unir intimement à sa bonté, il institua le sacre-

(1) Cant. Cant. I, 3. — (2) *Ibid.*, VIII, 6.
(3) II. Ep. ad Cor. V, 14.

ment de la très sainte eucharistie, auquel un chacun peut participer pour unir son Sauveur à soy-mesme reellement et par maniere de viande. Theotime, cette union sacramentelle nous sollicite et nous aide à la spirituelle de laquelle nous parlons.

CHAPITRE III.

Du souverain degré d'union par la suspension et ravissement.

Soit doncques que l'union de nostre ame avec Dieu se fasse imperceptiblement, soit qu'elle se fasse perceptiblement, Dieu en est tousjours l'auteur; et nul ne peut s'unir à luy, s'il ne va à luy: nul ne peut aller à luy, s'il n'est tiré par luy, comme tesmoigne le divin Espoux, disant: « Nul ne peut venir à moy, sinon « que mon pere le tire (1); » ce que sa celeste Espouse proteste aussi, disant: « Tirez-moy, nous courrons à « l'odeur de vos parfums (2) ».

Or la perfection de cette union consiste en deux poincts; qu'elle soit pure, et qu'elle soit forte. Ne puis-je pas m'approcher d'une personne pour luy parler, pour le mieux voir, pour obtenir quelque chose de luy, pour odorer les parfums qu'il porte, pour m'appuyer sur luy? Et lors je m'approche voirement de luy et me joints à luy; mais l'approchement et union n'est pas ma principale pretention, ains je m'en sers seulement comme d'un moyen et d'une disposition pour obtenir une autre chose. Que si je m'approche de luy et me joints à luy, non pour aucune autre fin que pour estre proche de luy et

(1) Joan. VI, 44. — (2) Cant. Cant. I, 3.

jouir de cette prochaineté et union; c'est alors un approchement d'union pure et simple.

Ainsi plusieurs s'approchent de nostre Seigneur: les uns pour l'ouïr, comme Magdeleine; les autres pour estre gueris, comme l'hemorroïsse; les autres pour l'adorer, comme les mages; les autres pour le servir, comme Marthe; les autres pour vaincre leur incredulité, comme S. Thomas; les autres pour le parfumer, comme Magdeleine, Joseph, Nicodeme. Mais sa divine Sulamite le cherche pour le trouver, et l'ayant trouvé ne veut autre chose que de le tenir bien serré, et le tenant, ne jamais le quitter. « Je « le tiens, dit-elle, et ne l'abandonnerai point (1). » Jacob, dit S. Bernard, tenant Dieu bien serré, le veut bien quitter pourveu qu'il reçoive sa benediction; mais la Sulamite ne le quittera point, quelle benediction qu'il lui donne: car elle ne veut pas les benedictions de Dieu, elle veut le Dieu des benedictions, disant avec David: « Qui a-t-il au ciel pour « moy, et que veux-je sur la terre, sinon vous (2)? « Vous estes le Dieu de mon cœur et mon partage à « toute eternité (3). »

Ainsi fut la glorieuse *Mere auprès de la croix* de son Fils (4). Hé! que cherchez-vous, ô Mere de la vie, en ce mont de Calvaire et en ce lieu de mort? Je cherche, eust-elle dit, mon enfant qui est la vie de ma vie. Et pourquoi le cherchez-vous? Pour estre auprès de lui. Mais maintenant il est parmi les tris-

(1) Cant. Cant. III, 1. — (2) Psalm. LXII, 25, 26.
(3) Joan. XIX, 25. — (4) *Ibid.*

tesses de la mort. Hé! ce ne sont pas les allegresses que je cherche, c'est luy-mesme, et par-tout mon cœur amoureux me fait rechercher d'estre unie à cet aimable enfant, mon cher bien-aimé. En somme, la pretention de l'ame en cette union n'est autre que d'estre avec son amant.

Mais quand l'union de l'ame avec Dieu est grandement très estroicte et très serrée, elle est appellée par les theologiens, inhesion ou adhesion, parceque par icelle l'ame demeure prise, attachée, collée, et affichée à la divine Majesté: en sorte que mal aisement peut-elle s'en desprendre et retirer. Voyez, je vous prie, cet homme pris et serré par attention à la suavité d'une harmonieuse musique, ou bien (ce qui est extravagant) à la niaiserie d'un jeu de cartes; vous l'en voulez retirer, et vous ne pouvez: quelles affaires qu'il ait au logis, on ne le peut arracher, il en perd mesme le boire et le manger. O Dieu! Theotime, combien plus doit estre attachée et serrée l'ame qui est amante de son Dieu, quand elle est unie à la divinité de l'infinie douceur, et qu'elle est prise et esprise en cet object d'incomparables perfections? Telle fut celle du grand vaisseau d'election, qui s'escrioit: « Afin que je vive à Dieu, je suis affiché à la « croix avec Jesus-Christ (1). » Aussi proteste-t-il que rien, non pas *la mort* mesme, *ne le peut séparer* (2) de son maistre. Et cet effect de l'amour fut mesme pratiqué entre David et Jonathas; car il est dit que

(1) Ep. ad Gal. II, 19.
(2) Ep. ad Rom. VIII, 38, 39.

l'ame de Jonathas fut collée à celle de David (1). Aussi est-ce un axiome celebré par les anciens peres, que l'amitié qui peut finir, ne fut jamais vraie amitié, ainsi que j'ai dit ailleurs.

Voyez, je vous prie, Theotime, ce petit enfant attaché au sein et au col de sa mere. Si on le veut arracher de là pour le porter en son berceau, parcequ'il est temps, il marchande et dispute tant qu'il peut pour ne point quitter ce sein tant aimable. Si on le fait desprendre d'une main, il s'accroche de l'autre, et si on l'enleve du tout il se met à pleurer; et tenant son cœur et ses yeux où il ne peut plus tenir son corps, il va reclamant sa chere mere, jusques à ce qu'à force de le bercer on l'ait endormy. Ainsi l'ame, laquelle, par l'exercice de l'union, est parvenue jusqu'à demeurer prise et attachée à la divine bonté, n'en peut estre tirée presque que par force et avec beaucoup de douleur; on ne la peut faire despendre: si on destourne son imagination, elle ne laisse pas de se tenir prise par son entendement; que si on tire son entendement, elle se tient attachée par la volonté; et si on la fait encore abandonner de la volonté par quelque distraction violente, elle se retourne de moment en moment du costé de son cher object, duquel elle ne peut du tout se desprendre, renouant tant qu'elle peut les doux liens de son union avec luy par des frequens retours qu'elle fait comme à la desrobée, experimentant en cela la peine de S. Paul: car elle est *pressée de deux* desirs (2),

(1) I. Reg. XVIII, 1. — (2) Ep. ad Philip. I, 23.

d'estre delivrée de toute occupation exterieure pour demeurer en son interieur avec Jesus-Christ, et d'aller neantmoins à l'œuvre de l'obeissance que l'union mesme avec Jesus-Christ luy enseigne estre requise.

Or la bienheureuse mere Therese dit excellemment que l'union estant parvenue jusqu'à cette perfection que de nous tenir pris et attachez avec notre Seigneur, elle n'est point differente du ravissement, suspension ou pendement d'esprit; mais qu'on l'appelle seulement union, ou suspension, ou pendement, quand elle est courte: et quand elle est longue, on l'appelle extase ou ravissement; d'autant qu'en effect l'ame attachée à son Dieu si fermement et si serrée qu'elle n'en puisse pas aisement estre desprise, elle n'est plus en soy-mesme, mais en Dieu: non plus qu'un corps crucifié n'est plus en soy-mesme, mais en la croix; et que le lierre attaché à la muraille n'est plus en soy, mais en la muraille.

Mais afin d'eviter toute equivoque, sachez, Theotime, que *la charité est un lien*, et un lien *de perfection* (1); et qui a plus de charité, il est plus estroictement uny et lié à Dieu. Or nous ne parlons pas de cette union qui est permanente en nous, par maniere d'habitude, soit que nous dormions, soit que nous veillions: nous parlons de l'union qui se fait par l'action, et qui est un des exercices de la charité et dilection. Imaginez-vous donc que S. Paul, S. Denys, S. Augustin, S. Bernard, S. François, S^te^ Ca-

(1) Ep. ad Coloss. III, 14.

therine de Gennes ou de Sienne, sont encore en ce monde, et qu'ils dorment de lassitude après plusieurs travaux pris pour l'amour de Dieu ; representez-vous d'autre part quelque bonne ame, mais non pas si saincte comme eux, qui fust en l'oraison d'union à mesme temps : je vous demande, mon cher Theotime, qui est plus uni, plus serré, plus attaché à Dieu, ou ces grands saincts qui dorment, ou cette ame qui prie? Certes, ce sont ces aimables amans; car ils ont plus de charité, et leurs affections, quoyqu'en certaines façons dormantes, sont tellement engagées et prises à leurs maistres, qu'elles en sont inseparables. Mais, ce me direz-vous, comme se peut-il faire qu'une ame qui est en l'oraison d'union, et mesme jusqu'à l'extase, soit moins unie à Dieu que ceux qui dorment, pour saincts qu'ils soient? Voicy que je vous dis, Theotime : celle-là est plus avant en l'exercice de l'union, et ceux-cy sont plus avant en l'union : ceux-cy sont unis et ne s'unissent pas, puisqu'ils dorment; et celle-là s'unit, estant en l'exercice et practique actuelle de l'union.

Au demeurant, cet exercice de l'union avec Dieu se peut mesme practiquer par des courts et passagers, mais frequens eslans de nostre cœur en Dieu par maniere d'oraisons jaculatoires faictes à cette intention. Ah Jésus! qui me donnera la grace que je sois un seul esprit avec vous! Enfin, Seigneur, rejettant la multiplicité des creatures, je ne veux que vostre unité! O Dieu, vous estes le seul un et la seule unité necessaire à mon ame! Hélas, cher amy de mon

cœur, unissez ma pauvre unique ame à vostre très unique bonté! Hé! vous estes tout mien, quand seray-je tout vostre! L'aymant tire le fer et le serre. O Seigneur Jesus, mon amant, soyez mon tire-cœur, serrez, pressez et unissez à jamais mon esprit sur vostre paternelle poictrine! Hé! puisque je suis fait pour vous, pourquoy ne suis-je pas en vous? Abysmez cette goutte d'esprit que vous m'avez donné, dedans la mer de votre bonté de laquelle elle procede. Ah! Seigneur, puisque vostre cœur m'aime, que ne me ravit-il à soy, puisque je le veux bien? *Tirez-moy*, et *je courray à la suite* (1) de vos attraits, pour me jetter entre vos bras paternels, et n'en bouger jamais ès siecles des siecles. Amen.

CHAPITRE IV.

Du ravissement, et de la premiere espece d'iceluy.

L'extase s'appelle ravissement, d'autant que par icelle Dieu nous attire et esleve à soy; et le ravissement s'appelle extase, en tant que par iceluy nous sortons et demeurons hors et au-dessus de nous-mesmes pour nous unir à Dieu. Et bien que les attraits par lesquels nous sommes attirez de la part de Dieu, soyent admirablement doux, suaves et delicieux: si est-ce qu'à cause de la force que la beauté et bonté divine a pour tirer à soy l'attention et application de l'esprit, il semble que non seulement elle nous esleve, mais qu'elle nous ravit et emporte. Comme au contraire à raison du très volontaire con-

(1) Cant. Cant. I.

sentement et ardent mouvement par lequel l'ame ravie s'escoule après les attraits divins, il semble que non seulement elle monte et s'esleve, mais qu'elle se jette et s'eslance hors de soy en la Divinité même. Et c'en est de même en la très infame extase ou abominable ravissement qui arrive à l'ame, lorsque par les amorces des plaisirs charnels elle est mise hors de sa propre dignité spirituelle, et au-dessous de sa condition naturelle : car en tant que volontairement elle suit cette malheureuse volupté, et se précipite hors de soy-mesme, c'est-à-dire, hors de l'état spirituel, on dit qu'elle est en l'extase sensuelle; mais en tant que les appas sensuels la tirent puissamment, et, par maniere de dire, l'entraînent dans cette basse et vile condition, on dit qu'elle est ravie et emportée hors de soy-même, parceque ces voluptez grossières la demettent de l'usage de la raison et intelligence avec une si furieuse violence, que, comme dit l'un des plus grands philosophes, l'homme estant en cet accident semble estre tombé en epilepsie, tant l'esprit demeure absorbé et comme perdu. O hommes! jusques à quand serez-vous si insensez que de vouloir ravaller vostre dignité naturelle, decendans volontairement et vous précipitans en la condition des bestes brutes!

Mais, mon cher Theotime, quant aux extases sacrées, elles sont de trois sortes : l'une est de l'entendement, l'autre de l'affection, et la troisiesme de l'action ; l'une est en la splendeur, l'autre en la ferveur, et la troisiesme en l'œuvre ; l'une se fait par

l'admiration, l'autre par la devotion, et la troisiesme par l'operation. L'admiration se fait en nous par la rencontre d'une verité nouvelle que nous ne cognoissions pas ni n'attendions pas de cognoistre. Et si à la nouvelle verité que nous rencontrons, est jointe la beauté et bonté, l'admiration qui en provient est grandement delicieuse. Ainsi la reyne de Saba trouvant en Salomon plus de veritable sagesse qu'elle n'avoit pensé, elle demeura toute pleine d'admiration (1): et les Juifs, voyans en nostre Sauveur une science qu'ils n'eussent jamais creu, furent surpris d'une grande admiration (2). Quand donc il plaît à la divine bonté de donner à nostre entendement quelque spéciale clarté, par le moyen de laquelle il vient à contempler les mysteres divins d'une contemplation extraordinaire et fort relevée; alors voyant plus de beauté en iceux qu'il n'avoit pu s'imaginer, il entre en admiration.

Or l'admiration des choses agreables, attache et colle fortement l'esprit à la chose admirée, tant à raison de l'excellence de la beauté qu'elle lui descouvre, qu'à raison de la nouveauté de cette excellence; l'entendement ne se pouvant assez assouvir de voir ce qu'il n'a encore point veu, et qui est si agréable à voir. Et quelquefois, outre cela, Dieu donne à l'ame une lumiere non seulement claire, mais croissante comme l'aube du jour; et alors comme ceux qui ont trouvé une miniere d'or, fouillent tousjours plus avant pour trouver tousjours davantage de

(1) III. Reg. X, 4, 5. — (2) Matth. XIII, 54.

ce tant desiré metail, ainsi l'entendement va de plus en plus s'enfonçant en la consideration et admiration de son divin object: car ne plus ne moins que l'admiration a causé la philosophie et attentive recherche des choses naturelles, elle a aussi causé la contemplation et theologie mystique, et d'autant que cette admiration, quand elle est forte, nous tient hors et au-dessus de nous-mesmes par la vive attention et application de nostre entendement aux choses celestes, elle nous porte par consequent en l'extase.

CHAPITRE V.

De la seconde espece de ravissement.

Dieu attire les esprits à soy par sa souveraine beauté et incomprehensible bonté: excellences qui toutes deux ne sont neantmoins qu'une supreme divinité très uniquement belle et bonne tout ensemble. Tout se fait pour le bon et pour le beau; toutes choses regardent vers luy, sont meues et contenues par luy et pour l'amour de luy. Le bon et le beau est desirable, aimable et cherissable à tous; pour luy toutes choses font et veulent tout ce qu'elles operent et veulent. Et quant au beau, parce qu'il attire et rappelle à soy toutes choses, les Grecs l'appellent d'un nom qui est tiré d'une parole, qui veut dire appeller.

De mesme quant au bien, sa vraye image c'est la lumière, sur-tout en ce que la lumiere recueille, reduit et convertit à soy tout ce qui est; dont le soleil

entre les Grecs est nommé d'une parole, laquelle monstre qu'il fait que toutes choses soient ramassées et serrées, rassemblant les dispersées, comme la bonté convertit à soy toutes choses, estant non seulement la souveraine unité, mais souverainement unissante, d'autant que toutes choses la desirent comme leur principe, leur conservation et leur derniere fin : de sorte qu'en somme le bon et le beau ne sont qu'une mesme chose, d'autant que toutes choses desirent le beau et le bon.

Ce discours, Theotime, est presque tout composé des paroles du divin S. Denys areopagite. Et certes, il est vray que le soleil, source de la lumiere corporelle, est la vraye image du bon et du beau : car entre les creatures purement corporelles, il n'y a point de bonté ni de beauté esgale à celle du soleil. Or la beauté et bonté du soleil consiste en sa lumiere, sans laquelle rien ne seroit beau et rien ne seroit bon en ce monde corporel. Elle esclaire tout, comme belle ; elle eschauffe et vivifie tout, comme bonne. En tant qu'elle est belle et claire, elle attire tous les yeux qui ont veuë au monde : en tant qu'elle est bonne et qu'elle eschauffe, elle attire à soy tous les appetits et toutes les inclinations du monde corporel : car elle tire et esleve les exhalations et vapeurs ; elle tire et fait sortir les plantes et les animaux de leurs origines, et ne se fait aucune production à laquelle la chaleur vitale de ce grand luminaire ne contribue. Ainsi Dieu, pere de toute lumiere, souverainement bon et beau par sa beauté, attire nostre entendement à le con-

templer, et par sa bonté il attire nostre volonté à l'aimer. Comme beau, comblant nostre entendement de delices, il respand son amour dans nostre volonté; comme bon, remplissant nostre volonté de son amour, il excite nostre entendement à le contempler; l'amour nous provoquant à la contemplation, et la contemplation à l'amour. Dont il s'ensuit que l'extase et le ravissement depend totalement de l'amour : car c'est l'amour qui porte l'entendement à la contemplation, et la volonté à l'union; de maniere qu'enfin il faut conclure avec le grand S. Denys, que l'amour divin est extatique, ne permettant pas que les amans soyent à eux-mesmes, ains à la chose aimée. A raison de quoy cet admirable apostre S. Paul estant en la possession de ce divin amour, et fait participant de sa force extatique, d'une bouche divinement inspirée : « Je vis, dit-il, non plus moy, mais Jesus-Christ vit « en moy (1) ». Ainsi comme un vray amoureux sorty hors de soy en Dieu, il vivoit, non plus de sa propre vie, mais de la vie de son bien-aimé, comme souverainement aimable.

Or ce ravissement d'amour se fait sur la volonté en cette sorte. Dieu la touche par ces attraits de suavité : et lors, comme une esguille touchée par l'aymant se tourne et remue vers le pole, s'oubliant de son insensible condition; ainsi la volonté, atteinte de l'amour celeste, s'elance et porte en Dieu, quittant toutes ses inclinations terrestres, entrant par ce moyen en un ravissement, non de cognoissance,

(1) Ep. ad Gal. II, 20.

mais de jouyssance; non d'admiration, mais d'affection; non de science, mais d'experience; non de veuë, mais de goust et de savourement.

Il est vray que, comme j'ai desja signifié, l'entendement entre quelquefois en admiration, voyant la sacrée delectation que la volonté a en son extase, comme la volonté reçoit souvent de la delectation, appercevant l'entendement en admiration : de sorte que ces deux facultez s'entrecommuniquent leurs ravissemens, le regard de la beauté nous la faisant aimer, et l'amour nous la faisant regarder. On n'est guere souvent eschauffé des rayons du soleil qu'on n'en soit esclairé, ni esclairé qu'on n'en soit eschauffé. L'amour fait facilement admirer, et l'admiration facilement aimer.

Toutefois les deux extases de l'entendement et de la volonté ne sont pas tellement appartenantes l'une à l'autre, que l'une ne soit bien souvent sans l'autre : car comme les philosophes ont eu plus de la cognoissance que de l'amour du Createur, aussi les bons chretiens en ont maintefois plus d'amour que de cognoissance, et par consequent l'excès de la cognoissance n'est pas tousjours suivy de celuy de l'amour, non plus que l'excès de l'amour n'est pas tousjours accompagné de celuy de la cognoissance, ainsi que j'ai remarqué ailleurs. Or l'extase de l'admiration, estant seule, ne nous fait pas meilleurs, suivant ce qu'en dit celuy qui avoit esté ravy en extase jusqu'au troisiesme ciel : « Si je cognoissois, dit-il, tous « les mysteres et toute la science, et je n'aye pas la

« charité, je ne suis rien (1); » et partant le malin esprit peut extasier, s'il faut ainsi parler, et ravir l'entendement, lui representant des merveilleuses intelligences qui le tiennent eslevé et suspendu au-dessus de ses forces naturelles; et par telles clartez il peut encore donner à la volonté quelque sorte d'amour vain, mol, tendre, et imparfait, par maniere de complaisance, satisfaction et consolation sensible. Mais de donner la vraye extase de la volonté, par laquelle elle s'attache uniquement et puissamment à la bonté divine, cela n'appartient qu'à cet *Esprit* souverain, *par* lequel *la charité de Dieu est respandue dedans nos cœurs* (2).

CHAPITRE VI.

Des marques du bon ravissement, et de la troisiesme espece d'iceluy.

En effect, Theotime, on a veu en nostre âge plusieurs personnes qui croyoient elles-mesmes, et chacun avec elles, qu'elles fussent fort souvent ravies divinement en extase; et enfin toutefois on descouvroit que ce n'estoient qu'illusions et amusemens diaboliques. Un certain prêtre, du temps de S. Augustin, se mettoit en extase tousjours quand il vouloit, chantant ou faisant chanter certains airs lugubres et pitoyables, et ce pour seulement contenter la curiosité de ceux qui desiroient voir ce spectacle. Mais ce qui est admirable, c'est que son extase passoit si avant, qu'il ne sentoit mesme pas quand on lui appliquoit

(1) I. Ep. ad Cor. XIII, 2. — (2) Ep. ad Rom. V, 5.

le feu, sinon après qu'il estoit revenu à soi : et neantmoins si quelqu'un parloit un peu fort et à voix claire, il l'entendoit comme de loin, et n'avoit aucune respiration. Les philosophes mesme ont recogneu certaines especes d'extases naturelles, faictes par la vehemente application de l'esprit à la consideration des choses plus relevées. C'est pourquoy il ne se faut pas estonner si le malin esprit, pour faire le singe, tromper les ames, scandaliser les foibles, et *se transformer en esprit de lumiere* (1), opere des ravissemens en quelques ames peu solidement instruites en la vraye piété.

Afin donc qu'on puisse discerner les extases divines d'avec les humaines et diaboliques, les serviteurs de Dieu ont laissé plusieurs documens. Mais quant à moy, il me suffira pour mon propos de vous proposer deux marques de la bonne et sainte extase. L'une est que l'extase sacrée ne se prend ny attache jamais tant à l'entendement qu'à la volonté, laquelle elle esmeut, eschauffe et remplit d'une puissante affection envers Dieu ; de maniere qui si l'extase est plus belle que bonne, plus lumineuse que chaleureuse, plus speculative qu'affective, elle est grandement douteuse et digne de soupçon. Je ne dis pas qu'on ne puisse avoir des ravissemens, des visions mesme prophetiques, sans avoir la charité : car je sçay bien que comme on peut avoir la charité sans estre ravy et sans prophetiser, aussi peut-on estre ravy et prophetiser sans avoir la charité ; mais je dis que ce-

(1) II. ad Cor. XI, 14.

luy qui en son ravissement a plus de clarté en l'entendement pour admirer Dieu, que de chaleur en la volonté pour l'aimer, il doit estre sur ses gardes: car il y a danger que cette extase ne soit fausse, et ne rende l'esprit plus enflé qu'edifié, le mettant voirement comme *Saül*, *Balaam* et *Caïphe*, *entre les prophètes* (1), mais le laissant neantmoins entre les reprouvez.

La seconde marque des vrayes extases consiste en la troisiesme espéce d'extases que nous avons marquée cy-dessus. Extase toute sainte, toute aimable, et qui couronne les deux autres; et c'est l'extase de l'œuvre et de la vie. L'entiere observation des commandemens de Dieu n'est pas dans l'enclos des forces humaines, mais elle est bien pourtant dans les confins de l'instinct de l'esprit humain, comme très conforme à la raison et lumiere naturelle: de sorte que vivant selon les commandemens de Dieu, nous ne sommes pas pour cela hors de nostre inclination naturelle. Mais outre les commandemens divins, il y a des inspirations celestes pour l'execution desquelles il ne faut pas seulement que Dieu nous esleve au-dessus de nos forces, mais aussi qu'il nous tire au-dessus des instincts et des inclinations de nostre nature, d'autant qu'encore que ces inspirations ne sont pas contraires à la raison humaine, elles l'excedent toutefois, la surmontent, et sont au-dessus d'icelle: de sorte que lors nous ne vivons pas seulement une vie civile, honneste et

(1) I. Reg. X, 11; Num XXII; Joan. XI, 51.

chrestienne, mais une vie sur-humaine, spirituelle, devote, et extatique, c'est-à-dire une vie qui est en toute façon hors et au-dessus de nostre condition naturelle.

Ne point desrober, ne point mentir, ne point commettre de luxure, prier Dieu, ne point jurer en vain, aimer et honorer son pere, ne point tuer : c'est vivre selon la raison naturelle de l'homme. Mais quitter tous nos biens, aimer la pauvreté, l'appeller et tenir en qualité de très delicieuse maistresse; tenir les opprobres, mespris, abjections, persecutions, martyres pour des felicitez et beatitudes; se contenir dans les termes d'une absolue chasteté, et enfin vivre emmy le monde et en cette vie mortelle contre toutes les opinions et maximes du monde, et outre le courant du fleuve de cette vie, par des ordinaires resignations, renoncemens et abnegations de nous-mesmes: ce n'est pas vivre humainement, mais sur-humainement; ce n'est pas vivre en nous, mais hors de nous et au-dessus de nous. Et parceque nul ne peut sortir en cette façon au-dessus de soi-mesme, *si le pere* eternel *ne le tire* (1), partant cette sorte de vie doit estre un ravissement continuel et une extase perpetuelle d'action et d'operation.

« Vous estes morts, disoit le grand apostre aux Co-
« lossiens, et vostre vie est cachée avec Jesus-Christ
« en Dieu (2). » La mort fait que l'ame ne vit plus en son corps ni en l'enclos d'iceluy. Que veut donc dire, Theotime, cette parole de l'apostre, *Vous estes morts?*

(1) Joan. VI, 44. — (2) Ep. ad Coloss. III, 3.

C'est comme s'il eust dit : Vous ne vivez plus en vous-mesmes, ni dedans l'enclos de vostre propre condition naturelle ; vostre ame ne vit plus selon elle-mesme, mais au-dessus d'elle-mesme. Le phœnix est phœnix, en cela qu'il aneantit sa propre vie à la faveur des rayons du soleil, pour en avoir une plus douce et vigoureuse, cachant, par maniere de dire, sa vie sous les cendres. Les bigats et vers à soye changent leur estre, et de vers se font papillons; les abeilles naissent vers, puis deviennent nymphes, marchans sur leurs pieds, et enfin deviennent mouches volantes. Nous en faisons de mesme, Theotime, si nous sommes spirituels : car nous quittons notre vie humaine pour vivre d'une autre vie plus eminente au-dessus de nous-mesmes, *cachant* toute cette *vie* nouvelle en *Dieu avec Jesus-Christ*, qui seul la voit, la cognoist et la donne. Nostre vie nouvelle, c'est l'amour celeste qui vivifie et anime notre ame, et cet amour est tout *caché en Dieu*, et ès choses divines *avec Jesus-Christ*. Car puisque, comme disent les lettres sacrées de l'Evangile, après que Jesus-Christ se fut un peu laissé voir à ses disciples en montant là-haut au ciel, enfin *une nuée* l'environna, qui *l'osta* et cacha *de devant leurs yeux* (1) ; Jesus-Christ donc est caché au ciel en Dieu : or Jesus-Christ est nostre amour, et nostre amour est la vie de nostre ame : donc nostre vie est *cachée en Dieu avec Jesus-Christ ;* et *quand Jesus-Christ qui est* notre amour, et par consequent nostre *vie* spirituelle, *viendra paroistre* au jour du juge-

(1) Act. I, 9.

ment, *alors* nous *apparoistrons avec lui en gloire* (1): c'est-à-dire Jesus-Christ nostre amour nous glorifiera, nous communiquant sa felicité et splendeur.

CHAPITRE VII.

Comme l'amour est la vie de l'ame, et suite du discours de la vie extatique.

L'ame est le premier acte et principe de tous les mouvemens vitaux de l'homme; et, comme parle Aristote, elle est le principe par lequel nous vivons, sentons et entendons : dont il s'ensuit que nous cognoissons la diversité des vies, selon la diversité des mouvemens : en sorte mesme que les animaux qui n'ont point de mouvement naturel, sont du tout sans vie. Ainsi, Theotime, l'amour est le premier acte et principe de nostre vie dévote ou spirituelle par lequel nous vivons, sentons et nous esmouvons; et nostre vie spirituelle est telle que sont nos mouvemens affectifs; et un cœur qui n'a point de mouvement et d'affection, il n'a point d'amour; comme au contraire un cœur qui a de l'amour, n'est point sans mouvement affectif. Quand donc nous avons colloqué nostre amour en Jesus-Christ, nous avons par consequent mis en luy nostre vie spirituelle. Or il est caché maintenant en Dieu au ciel, comme Dieu fut caché en luy tandis qu'ils estoit en terre. C'est pourquoy nostre vie est cachée en luy; et quand il paroistra en gloire, nostre vie et nostre amour paroistra de même avec luy en Dieu. Ainsi S. Ignace,

(1) Ep. ad Coloss. III, 4.

au rapport de S. Denys, disoit que son amour estoit crucifié, comme s'il eût voulu dire : Mon amour naturel et humain, avec toutes les passions qui en dependent, est attaché sur la croix : je l'ai fait mourir comme un amour mortel qui faisoit vivre mon cœur d'une vie mortelle : et comme mon Sauveur fut crucifié et mourut selon sa vie mortelle pour ressusciter à l'immortelle ; aussi je suis mort avec luy sur la croix selon mon amour naturel qui estoit la vie mortelle de mon ame, afin que je ressuscitasse à la vie surnaturelle d'un amour qui pouvant estre exercé au ciel, est aussi par consequent immortel.

Quand doncques on voit une personne qui, en l'oraison, a des ravissemens par lesquels elle sort et monte au-dessus de soy-mesme en Dieu, et néantmoins n'a point d'extase en sa vie, c'est-à-dire ne fait point une vie relevée et attachée à Dieu par abnegation des convoitises mondaines, et mortification des volontez et inclinations naturelles par une interieure douceur, simplicité, humilité, et sur-tout par une continuelle charité ; croyez, Theotime, que tous ces ravissemens sont grandement douteux et perilleux : ce sont ravissemens propres à faire admirer les hommes, mais non pas à les sanctifier. Car quel bien peut avoir une ame d'estre ravie à Dieu par l'oraison, si en sa conversation et en sa vie elle est ravie des affections terrestres, basses et naturelles? Estre au-dessus de soy-mesme en l'oraison, et au-dessous de soy en la vie et operation, estre angelique en la meditation, et bestial en la conversation, c'est *clocher*

de part et d'autre, jurer en Dieu, et jurer *en Melchon* (1); et en somme, c'est une vraye marque que tels ravissemens et telles extases ne sont que des amusemens et tromperies du malin esprit. Bienheureux sont ceux qui vivent une vie sur-humaine, extatique, relevée au-dessus d'eux-mesmes, quoyqu'ils ne soient point ravis au-dessus d'eux-mesmes en l'oraison. Plusieurs saincts sont au ciel, qui jamais ne furent en extase ou ravissement de contemplation. Car combien de martyrs et de grands saincts et sainctes voyons-nous en l'histoire n'avoir jamais eu en l'oraison autre privilege que celuy de la devotion et ferveur? Mais il n'y eut jamais sainct qui n'ayt eu l'extase et ravissement de la vie et de l'operation, se surmontant soy-mesme et ses inclinations naturelles.

Et qui ne voit, Theotime, je vous prie, que c'est l'extase de la vie et operation de laquelle le grand apostre parle, principalement quand il dit: « Je « vis, mais non plus moy, ains Jesus-Christ vit en « moy (2)? » Car il l'explique luy-même en autres termes aux Romains, disant que *nostre vieil homme est crucifié ensemblement avec Jesus-Christ* (3), que nous sommes *morts au peché* (4) avec luy, et que de mesme nous sommes ressuscitez avec luy pour *marcher en nouveauté de vie* (5), afin de ne *plus servir au peché* (6). Voilà deux hommes representez en un chacun de nous, Theotime, et par consequent deux vies: l'une du vieil homme, qui est une vieille vie; comme

(1) III. Reg. XVIII, 21; Sophon. I, 5. — (2) Ep. ad Gal. II, 20. (3) Ep. ad Rom. VI, 6. — (4) *Ibid.*, 11. — (5) *Ibid.*, 4. — (6) *Ibid.*, 6.

on dit de l'aigle, qui estant devenue vieille, va traisnant ses plumes et ne peut plus prendre son vol; l'autre vie est de l'homme nouveau qui est aussi une vie nouvelle, comme celle de l'aigle, laquelle deschargée de ses vieilles plumes qu'elle a secouées dans la mer, en prend des nouvelles, et s'estant rajeunie vole en la nouveauté de ses forces.

En la première vie, nous vivons selon le vieil homme, c'est-à-dire, selon les defauts, foiblesses, et infirmitez que nous avons contractées par le peché de notre premier pere Adam : et partant nous vivons au peché d'Adam, et nostre vie est une vie mortelle, ains la mort même. En la seconde vie, nous vivons selon l'hommage nouveau, c'est-à-dire selon les graces, faveurs, ordonnances, et volontez de nostre Sauveur, et par consequent nous vivons au salut et à la redemption ; et cette nouvelle vie est une vie vive, vitale, et vivifiante. Mais quiconque veut parvenir à la nouvelle vie, il faut qu'il passe par la mort de la vieille, *crucifiant sa chair avec* tous *les vices et* toutes *les convoitises* d'icelle (1); et l'ensevelissant sous les eaux du sainct baptesme ou de la penitence : comme Naaman qui noya et ensevelit dans les eaux du Jourdain sa vieille vie lepreuse et infecte (2), pour vivre une vie nouvelle, saine et nette. Car on pouvoit bien dire de cet homme, qu'il n'estoit plus le vieil Naaman lepreux et infect, ains un Naaman nouveau, net, sain et honneste, parcequ'il estoit mort à la lepre, et vivoit à la santé et netteté.

(1) Gal. V, 24. — (2) IV. Reg. V.

Or quiconque est ressuscité à cette nouvelle vie du Sauveur, il ne vit plus ni à soy, ni pour soy, ni en soy, ains à son Sauveur, en son Sauveur et pour son Sauveur. « Estimez, dit S. Paul, que vous estes « vraiment morts au peché, et vivans à Dieu en Je- « sus-Christ nostre Seigneur (1). »

CHAPITRE VIII.

Admirable exhortation de S. Paul à la vie extatique et surhumaine.

Mais enfin S. Paul fait le plus fort, le plus pressant et le plus admirable argument qui fut jamais fait, ce me semble, pour nous porter tous à l'extase et ravissement de la vie et operation. Oyez, Theotime, je vous prie, soyez attentif et pesez la force et efficace des ardentes et celestes paroles de cet apostre tout ravi et transporté de l'amour de son maistre. Parlant donc de soy-mesme (et il en faut autant dire d'un chacun de nous), « La charité, dit-il, de Jesus- « Christ nous presse (2). » Oui, Theotime, rien ne presse tant le cœur de l'homme que l'amour. Si un homme sçait d'estre aimé de qui que ce soit, il est pressé d'aimer reciproquement; mais si c'est un homme vulgaire qui est aimé d'un grand seigneur, certes il est bien plus pressé; mais si c'est d'un grand monarque, combien est-ce qu'il est pressé davantage? Et maintenant, je vous prie, sçachant que Jesus-Christ vrai Dieu eternel, tout-puissant, nous a aimé jusqu'à vouloir souffrir pour nous la mort, et

(1) Ep. ad Rom. VI, 11. — (2) II. ad Cor. V, 14.

la mort de la croix; ô mon cher Theotime! n'est-ce pas cela avoir nos cœurs sous le pressoir, et les sentir presser de force et en exprimer de l'amour par une violence et contrainte qui est d'autant plus violente qu'elle est toute aimable et amiable? Mais comme est-ce que ce divin amant nous presse? « La « charité de Jesus-Christ nous presse, dit son saint « apostre, *estimans cecy*. » Qu'est-ce à dire, *estimans cecy?* C'est-à-dire, que la charité du Sauveur nous presse, lors principalement que nous estimons, considérons, pesons, meditons et sommes attentifs à cette resolution de la foy. Mais quelle resolution? Voyez, je vous prie, Theotime, comme il va gravement, fichant et poussant sa conception dans nos cœurs: *estimans cecy*, dit-il. Et quoy? « Que si un est « mort pour tous, doncques tous sont morts; et Je- « sus-Christ est mort pour tous (1). » Il est vray, certes, si un Jesus-Christ est mort pour tous, doncques tous sont morts en la personne de cet unique Sauveur qui est mort pour eux: et sa mort leur doit estre imputée, puisqu'elle a esté endurée pour eux et en leur consideration.

Mais que s'ensuit-il de cela? Il m'est advis que j'oye cette bouche apostolique comme un tonnerre qui exclame aux oreilles de nos cœurs; il s'ensuit doncques, ô chrestiens! ce que Jesus-Christ a desiré de nous en mourant pour nous. Mais qu'est-ce qu'il a desiré de nous, sinon que nous nous conformassions à lui; « afin, dit l'apostre, que ceux qui vivent

(1) II. ad Cor. V, 15.

« ne vivent plus desormais à eux-mesmes, ains à ce-« luy qui est mort et ressuscité pour eux (1). » Vray Dieu, Theotime, que cette consequence est forte en matiere d'amour! Jesus-Christ est mort pour nous, il nous a donné la vie par sa mort, nous ne vivons que parcequ'il est mort; il est mort pour nous, à nous et en nous. Nostre vie n'est donc plus nostre, mais à celuy qui nous l'a acquise par sa mort: nous ne devons donc plus vivre à nous, mais à luy; non en nous, mais en luy; non pour nous, mais pour luy. Une jeune fille de l'isle de Sestos avoit nourry une petite aigle avec le soin que les enfans ont accoutumé d'employer en telles occcupations; l'aigle devenue grande commença petit à petit à voler et chasser aux oyseaux selon son instinct naturel: puis s'estant rendue plus forte, elle se rua sur les bestes sauvages, sans jamais manquer d'apporter toujours fidelement sa proye à sa chere maistresse, comme en recognoissance de la nourriture qu'elle avoit reçue d'icelle. Or advint que cette jeune demoiselle mourut un jour, tandis que la pauvre aigle estoit au pourchas, et son corps selon la coustume de ce temps et de ce pays-là, fut mis sur un bûcher en public pour estre bruslé; mais ainsi que la flamme du feu commençoit à le saisir, l'aigle survint à grands traits d'aisles, et voyant cet inopiné et triste spectacle, outrée de douleur, elle lascha ses serres, et abandonnant sa proye, se vint jetter sur sa pauvre chere maistresse, et la couvrant de ses aisles, comme pour

(1) II. ad Cor. V, 15.

la defendre du feu, ou pour l'embrasser de pitié, elle demeura ferme et immobile, mourant et bruslant courageusement avec elle; l'ardeur de son affection ne pouvant ceder la place aux flammes et ardeurs du feu, pour se rendre victime et holocauste de son brave et prodigieux amour, comme sa maistresse l'estoit de la mort et des flammes.

Ah! Theotime, quel essor nous fait prendre cette aigle! Le Sauveur nous a nourris dès nostre tendre jeunesse; ainsi il nous a formez et reçeus, comme une aimable nourrice, entre les bras de sa divine providence dès l'instant de nostre conception. Il nous a rendus siens par le baptesme, et nous a nourris tendrement, selon le cœur et selon le corps, par un amour incomprehensible; et pour nous acquerir la vie, il a supporté la mort, et nous a repeuz de sa propre chair et de son propre sang. Hé! que reste-t-il doncques, quelle conclusion avons-nous plus à prendre, mon cher Theotime, sinon « que ceux qui « vivent ne vivent plus à eux-mesmes, ains à celuy « qui est mort pour eux (1)? » C'est-à-dire, que nous consacrions au divin amour de la mort de nostre Sauveur tous les momens de nostre vie, rapportans à sa gloire toutes nos proyes, toutes nos conquestes, toutes nos œuvres, toutes nos actions, toutes nos pensées et toutes nos affections. Voyons-le, Theotime, ce divin Redempteur estendu sur la croix, comme sur son bûcher d'honneur, où il meurt d'amour pour nous, mais d'un amour plus douloureux que la mort

(1) II. ad Cor. V, 15.

mesme, ou d'une mort plus amoureuse que l'amour mesme. Hé! que ne nous jettons-nous en esprit sur luy pour mourir sur la croix avec luy, qui pour l'amour de nous a bien voulu mourir! Je le tiendray, devrions-nous dire, si nous avions la generosité de l'aigle, et ne le quitteray jamais; je mourray avec luy et brusleray dedans les flammes de son amour: un mesme feu consumera ce divin Créateur et sa chetive creature? Mon Jesus *est tout mien, et je suis toute sienne* (1), je vivray et mourray sur sa poictrine; *ni la mort ni la vie ne me separera* jamais de luy (2). Ainsi doncques se fait la saincte extase du vray amour, quand nous ne vivons plus selon les raisons et inclinations humaines, mais au-dessus d'icelles, selon les inspirations et instincts du divin Sauveur de nos ames.

CHAPITRE IX.

Du suprême effect de l'amour affectif, qui est la mort des amans, et premierement de ceux qui moururent en amour.

L'amour est fort comme la mort (3). La mort separe l'ame du mourant d'avec son corps et d'avec toutes les choses du monde: l'amour sacré separe l'ame de l'amant d'avec son corps et d'avec toutes les choses du monde; et il n'y a point d'autre difference, sinon en ce que la mort fait tousjours par effect ce que l'amour ne fait ordinairement que par l'affection. Or je dis ordinairement, Theotime, parceque quel-

(1) Cant. Cant. II, 16. — (2) Ep. ad Rom. VIII, 38, 39.
(3) Cant. Cant. VIII, 6.

quefois l'amour sacré est bien si violent, que mesme par effect il cause la separation du corps et de l'ame, faisant mourir les amans d'une mort très heureuse qui vaut mieux que cent vies.

Comme c'est le propre des reprouvez de mourir en peché, aussi est-ce le propre des esleus de mourir en l'amour et grace de Dieu : mais cela toutefois advient differemment. Le juste ne meurt jamais à l'improveu ; car c'est avoir bien proveu à sa mort, que d'avoir perseveré en la justice chrestienne jusques à la fin. Mais il meurt bien quelquefois de mort subite ou soudaine. C'est pourquoy l'Eglise toute sage ne nous fait pas simplement requerir, ès litanies, d'estre delivrez de mort soudaine, mais de mort soudaine et improveue: pour estre soudaine, elle n'en est pas pire, sinon qu'elle soit encore improveue. Si des esprits foibles et vulgaires eussent veu le feu du ciel tomber sur sainct Siméon Stylite, et le tuer, qu'eussent-ils pensé, sinon des pensées de scandale? Mais l'on n'en doit toutefois point faire d'autre, sinon que ce grand sainct s'estant immolé très parfaitement à Dieu en son cœur desja tout consumé d'amour, le feu vint du ciel pour faire l'holocauste et le brusler du tout : car l'abbé Julien, esloigné d'une journée, vit l'ame d'iceluy montant au ciel, et fit jetter de l'encens à mesme heure pour en rendre graces à Dieu. Le bienheureux Hommebon, Cremonois, oyant un jour la saincte messe, planté sur ses deux genoux en extrême devotion, ne se leva point à l'Evangile, selon la coustume; et pour cela

ceux qui estoient autour de luy le regarderent, et virent qu'il estoit trepassé. Il y a eu de nostre âge de très grands personnages en vertu et doctrine que l'on a trouvé morts, les uns en un confessionnal, les autres oyans le sermon; et mesme on en a veu quelques-uns tomber morts au sortir de la chaire où ils avoient presché avec grande ferveur; morts toutes soudaines, mais non improveues. Et combien de gens de bien voit-on mourir apoplectiques, lethargiques, et en mille sortes fort subitement, et des autres mourir en resveries et frenesie, hors de l'usage de raison? Et tous ceux-cy, avec les enfans baptisez, sont decedez en grace, et par consequent en l'amour de Dieu. Mais comme pouvoient-ils decéder en l'amour de Dieu, puisque mesme ils ne pensoient pas en Dieu lors de leur trepas?

Les savans hommes, Theotime, ne perdent pas leur science en dormant: autrement ils seroient ignorans à leur resveil, et faudroit qu'ils retournassent à l'escole. Or c'en est de mesme de toutes les habitudes de prudence, de temperance, de foy, d'esperance, de charité; elles sont tousjours dedans l'esprit des justes, bien qu'ils n'en fassent pas tousjours les actions. En un homme dormant, il semble que toutes ses habitudes dorment avec luy, et qu'elles se resveillent aussi avec luy. Ainsi donc l'homme juste mourant subitement, ou accablé d'une maison qui luy tombe dessus, ou tué par le foudre ou suffoqué d'un catherre, ou bien mourant hors de son bon sens par la violence de quelque fievre chaude, il ne

meurt certes pas en l'exercice de l'amour divin, mais il meurt neantmoins en l'amour d'iceluy, dont le Sage a dit : « Le juste, s'il est prevenu de la mort, il « sera en refrigere (1) : » car il suffit, pour obtenir la vie eternelle, de mourir en l'estat et habitude de l'amour et charité.

Plusieurs saincts neantmoins sont morts non seulement en charité et avec l'habitude de l'amour celeste, mais aussi en l'action et practique d'iceluy. Sainct Augustin mourut en l'exercice de la saincte contrition, qui n'est pas sans amour : S. Hierosme, exhortant ses chers enfans à l'amour de Dieu, du prochain et de la vertu : S. Ambroise, tout ravy, devisant doucement avec son Sauveur soudain après avoir reçu le très divin sacrement de l'autel : S. Antoine de Padoue, après avoir recité un hymne à la glorieuse Vierge mere, et parlant en grande joie avec le Sauveur : S. Thomas d'Aquin, joignant les mains, eslevant ses yeux au ciel, haussant fortement sa voix, et prononçant, par maniere d'eslans, avec grande ferveur, ces paroles du Cantique qui estoient les dernieres qu'il avoit exposées : *Venez, ô mon* cher *bien-aimé, et sortons ensemble aux champs* (2). Tous les apostres et presque tous les martyrs sont morts priant Dieu : le bienheureux et venerable Bede, ayant sceu par revelation l'heure de son trepas, alla à vespres (et c'estoit le jour de l'Ascension), et se tenant debout, appuyé seulement aux accoudoirs de son siege, sans maladie quelconque, finit sa vie au mesme in-

(1) Sap. IV, 7. — (2) Cant. cant. VII, 11.

stant qu'il finit de chanter vespres, comme justement pour suivre son maistre montant au ciel, afin d'y jouir du beau matin de l'eternité qui n'a point de vespres. Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, homme si docte et si pieux, que comme dit Sixtus Senensis, on ne peut discerner s'il a surpassé sa doctrine par la pieté, ou sa pieté par la doctrine, ayant expliqué les cinquante proprietez de l'amour divin marquées au Cantique des cantiques, trois jours après monstrant un visage et un cœur fort vif, expira, prononçant et repetant plusieurs fois, par maniere d'oraison jaculatoire, ces sainctes paroles tirées du mesme cantique : O Dieu ! votre *dilection est forte comme la mort* (1). S. Martin, comme chacun sçait, mourut si attentif à l'exercice de devotion, qu'il ne se peut rien dire de plus. S. Louis, ce grand roy entre les saincts, et grand sainct entre les roys, frappé de pestilence, ne cessa jamais de prier : puis ayant receu le divin viatique, estendant les bras en croix, les yeux fichez au ciel, expira, souspirant ardemment ces paroles d'une parfaite confiance amoureuse : « Hé! Seigneur, j'entreray en « vostre maison, je vous adoreray en vostre sainct « temple, et beniray vostre nom (2). » S. Pierre Celestin, tout detrempé en des cruelles afflictions qu'on ne peut bonnement dire, estant arrivé à la fin de ses jours, se mit à chanter comme un cygne sacré le dernier des psaumes, et acheva son chant et sa vie en ces amoureuses paroles : « Que tout esprit loue

(1) Cant. cant. VIII, 6. — (2) Ps. V, 8.

« le Seigneur (1). » L'admirable et saincte Eusebe, surnommée l'estrangere, mourut à genoux en une fervente prière; S. Pierre le martyr, escrivant avec son doigt et de son propre sang la confession de la foy pour laquelle il mouroit, et disant ces paroles: « Seigneur, je recommande mon esprit en vos mains (2); » et le grand apostre des Japonois, François Xavier, tenant et baisant l'image du crucifix, et répétant à tout coup ces eslans d'esprit: « O Jesus, le Dieu de mon cœur! »

CHAPITRE X.

De ceux qui moururent par l'amour et pour l'amour divin.

Tous les martyrs, Théotime, moururent pour l'amour divin; car quand on dit que plusieurs sont morts pour la foy, on ne doit pas entendre que c'ait esté pour la foy morte, ains pour la foy vivante, c'est-à-dire animée de la charité. Aussi la confession de la foy n'est pas tant un acte de l'entendement et de la foy, comme c'est un acte de la volonté et de l'amour de Dieu. Et c'est pourquoy le grand S. Pierre, gardant la foy dans son ame au jour de la passion, perdit néantmoins la charité, ne voulant pas avouer de bouche pour son maistre celuy qu'il recognoissoit pour tel en son cœur (3). Mais pourtant il y a eu des martyrs qui moururent expressement pour la charité seule, comme le grand précurseur du Sauveur, qui fut martyrisé pour la correction fraternelle; et les glorieux princes des apostres, S. Pierre

(1) Psalm. CL, 6. — (2) Psalm. XXX, 6. — (3) Matth. XXVI, 70.

et S. Paul, mais principalement S. Paul, moururent pour avoir converty à la saincteté et chasteté les femmes que l'infame Neron avoit desbauchées; les saincts évesques Stanislaüs et Thomas de Cantorberi furent aussi tuez pour un subject qui ne regardoit pas la foy, mais la charité; et enfin une grande partie de sainctes vierges et martyres furent massacrées pour le zele qu'elles eurent à garder la chasteté que la charité leur avoit fait dédier à l'Espoux céleste.

Mais il y en a entre les amans sacrez qui s'abandonnent si absolument aux exercices de l'amour divin, que ce sainct feu les dévore et consume leur vie. Le regret quelquefois empesche si longuement les affligez de boire, de manger et de dormir, qu'enfin affoiblis et alangouris ils meurent; et lors le vulgaire dit qu'ils sont morts de regret: mais ce n'est pas la vérité, car ils meurent de défaillance de forces et d'inanition. Il est vray que cette défaillance leur estant arrivée à cause du regret, il faut advouer que, s'ils ne sont pas morts de regret, ils sont morts à cause du regret et par le regret. Ainsi, mon cher Théotime, quand l'ardeur du sainct amour est grande, elle donne tant d'assauts au cœur, elle le blesse si souvent, elle luy cause tant de langueurs, elle le porte en des extases et ravissemens si fréquens, que par ce moyen l'ame presque toute occupée en Dieu, ne pouvant fournir assez d'assistance à la nature pour faire la digestion et nourriture convenable, les forces animales et vitales commencent à manquer petit à petit, la vie s'accourcit, et le trespas arrive.

O Dieu! Théotime, que cette mort est heureuse! Que douce est cette amoureuse sagesse, qui, nous blessant de cette playe incurable de la sacrée dilection, nous rend pour jamais languissans et malades d'un battement de cœur si pressant, qu'enfin il faut mourir. De combien pensez-vous que ces sacrées langueurs, et les travaux supportez pour la charité, avançassent les jours aux divins amans, comme à Ste Catherine de Sienne, à S. François, au petit Stanislaüs Kostca, à S. Charles, et à plusieurs centaines d'autres, qui moururent si jeunes? Certes, quant à S. François, dès qu'il eut receu les sainctes stigmates de son maistre, il eut de si fortes et pénibles douleurs, tranchées, convulsions et maladies, qu'il ne luy demeura que la peau et les os, et sembloit plustost une anatomie, ou une image de la mort, qu'un homme vivant et respirant encore.

CHAPITRE XI.

Que quelques uns entre les divins amans moururent encore d'amour.

Tous les esleus donc, Théotime, meurent en l'habitude de l'amour sacré; mais quelques uns; outre cela, meurent en l'exercice de ce sainct amour, les autres pour cet amour, et d'autres par ce même amour. Mais ce qui appartient au souverain degré d'amour, c'est que quelques uns meurent d'amour; et c'est lorsque non seulement l'amour blesse l'ame, en sorte qu'il la met en langueur, mais quand il la transperce, donnant son coup droit dans le milieu

du cœur, et si fortement qu'il pousse l'ame dehors de son corps; ce qui se fait ainsi. L'ame attirée puissamment par les suavitez divines de son bien-aimé, pour correspondre de son costé à ses doux attraits, elle s'eslance de force et tant qu'elle peut devers ce desirable amy attrayant; et ne pouvant tirer son corps après soy, plustost que de s'arrester avec luy parmy les miseres de cette vie, elle le quitte et se sépare, volant seule comme une belle colombelle dans le sein délicieux de son celeste espoux. Elle s'eslance en son bien-aimé, et son bien-aimé la tire et ravit à soy; et comme l'espoux *quitte pere et mere pour se joindre* (1) à sa bien-aimée, ainsi cette chaste espouse quitte la chair pour s'unir à son bien-aimé. Or c'est le plus violent effect que l'amour fasse en une ame, et qui requiert auparavant une grande nudité de toutes les affections qui peuvent tenir le cœur attaché ou au monde, ou au corps: en sorte que comme le feu, ayant séparé petit à petit l'essence de sa masse, et l'ayant du tout espurée, fait enfin sortir la quintessence; aussi le sainct amour ayant retiré le cœur humain de toutes humeurs, inclinations et passions, autant qu'il se peut, il en fait par après sortir l'ame, afin que, par cette mort précieuse aux yeux divins, elle passe en la gloire immortelle.

Le grand S. François, qui en ce sujet de l'amour celeste me revient tousjours devant les yeux, ne pouvoit pas eschapper qu'il ne mourust par l'amour à

(1) Gen. II, 24.

cause de la multitude et grandeur des langueurs, extases et défaillances que sa dilection envers Dieu luy donnoit; mais outre cela, Dieu, qui l'avoit exposé à la veuë de tout le monde, comme un miracle d'amour, voulut que non seulement il mourût pour l'amour, ains qu'il mourût encore d'amour. Car voyez, je vous supplie, Théotime, son trespas. Se voyant sur le poinct de son despart, il se fit mettre nud sur la terre; puis ayant receu un habit en aumosne, duquel on le vestit, il harangua ses freres, les animant à l'amour et crainte de Dieu et de l'Eglise, fit lire la passion du Sauveur, puis commença avec une ardeur extrême à prononcer le psalme 141 : « J'ai « crié de ma voix au Seigneur: j'ai supplié de ma « voix le Seigneur (1); » et ayant prononcé ces dernières paroles, « O Seigneur, tirez mon ame de la « prison, afin que je benisse vostre sainct nom; les « justes m'attendent jusques à ce que vous me guer- « donniez (2), » il expira, l'an quarante-cinquiesme de son âge. Qui ne voit, je vous prie, Théotime, que cet homme séraphique, qui avoit tant desiré d'estre martyrisé et de mourir pour l'amour, mourut enfin d'amour, ainsi que je l'ay expliqué ailleurs?

Ste Magdeleine ayant, l'espace de trente ans, demeuré en la grotte que l'on voit encore en Provence, ravie tous les jours sept fois, et eslevée en l'air par les anges, comme pour aller chanter les sept heures canoniques en leur chœur, enfin un jour de dimanche elle vint à l'église, en laquelle son cher évesque

(1) Psalm. CXLI, 2. — (2) *Ibid.*, 8.

S. Maximin la trouvant en contemplation, les yeux pleins de larmes et les bras eslevez, il la communia, et tost après elle rendit son bienheureux esprit, qui derechef alla pour jamais aux pieds de son Sauveur jouir de *la meilleure part* qu'elle avoit desja *choisie* (1) en ce monde.

S. Basile avoit faict une estroitte amitié avec un grand medecin, juif de nation et de religion, en intention de l'attirer à la foy de notre Seigneur: ce que toutefois il ne put oncques faire, jusques à ce que, rompu de jeusnes, veilles et travaux, estant arrivé à l'article de la mort, il s'enquist du medecin quelle opinion il avoit de sa santé, le conjurant de le luy dire franchement; ce que le medecin fit, et luy ayant tasté le pouls: Il n'y a plus, dit-il, aucun remede; devant que le soleil soit couché, vous trespasserez. Mais que direz-vous, repliqua alors le malade, si je suis encore demain en vie? Je me feray chretien, je vous le promets, dit le medecin. Le sainct pria donc Dieu, et impetra la prolongation de sa vie corporelle en faveur de la spirituelle de son medecin, lequel, ayant veu cette merveille, se convertit; et S. Basile, se levant courageusement du lict, alla à l'église, et le baptisa avec toute sa famille; puis estant revenu en sa chambre et remis dans son lict, après s'estre assez longuement entretenu par l'oraison avec notre Seigneur, il exhorta sainctement les assistans à servir Dieu de tout leur cœur; et enfin, voyant les anges venir à luy, prononçant avec ex-

(1) Luc, X, 42.

trême suavité ces paroles, Mon Dieu, je vous recommande mon ame et la remets entre vos mains, il expira; et le pauvre medecin, converti, le voyant trespassé, l'embrassant et fondant en larmes sur iceluy: O grand Basile, serviteur de Dieu, dit-il, en vérité, si vous eussiez voulu, vous ne fussiez non plus mort aujourd'huy qu'hier. Qui ne voit que cette mort fut toute d'amour? Et la bienheureuse mère Therese de Jesus révéla, après son trespas, qu'elle estoit morte d'un assaut et impétuosité d'amour qui avoit esté si violent, que la nature ne le pouvant supporter, l'ame s'en estoit allée vers le bien-aimé object de ses affections.

CHAPITRE XII.

Histoire merveilleuse du trespas d'un gentilhomme qui mourut d'amour sur le mont d'Olivet.

Outre ce qui a esté dit, j'ay trouvé une histoire, laquelle, pour estre extrêmement admirable, n'en est que plus croyable aux amans sacrez, puisque, comme dit le sainct apostre, *la charité croit* très volontiers *toutes choses* (1), c'est-à-dire, elle ne pense pas aisément qu'on mente; et s'il n'y a des marques apparentes de fausseté en ce qu'on luy représente, elle ne fait pas difficulté de les croire, mais sur-tout quand ce sont choses qui exaltent et magnifient l'amour de Dieu envers les hommes, ou l'amour des hommes envers Dieu; d'autant que la charité, qui est reyne souveraine des vertus, se plaist, à la façon des

(1) I. ad Cor. XIII, 7.

princes, ès choses qui servent à la gloire de son empire et domination. Et bien que le récit que je veux faire ne soit ni tant publié ni si bien tesmoigné comme la grandeur de la merveille qu'il contient le requerroit, il ne perd pas pour cela sa verité: car, comme dit excellemment S. Augustin, à peine sçait-on les miracles, pour magnifiques qu'ils soient, au lieu même où ils se font; et encore que ceux qui les ont veus les racontent, on a peine de les croire: mais ils ne laissent pas pour cela d'estre véritables; et, en matière de religion, les ames bien faictes ont plus de suavité à croire les choses esquelles il y a plus de difficulté et d'admiration.

Un fort illustre et vertueux chevalier alla donc un jour outre mer en Palestine pour visiter les saincts lieux esquels nostre Seigneur avoit fait les œuvres de nostre redemption; et, pour commencer dignement ce sainct exercice, avant toutes choses il se confessa et communia dévotement: puis alla en premier lieu en la ville de Nazareth, où l'ange annonça à la Vierge très saincte la très sacrée incarnation, et où se fit la très adorable conception du Verbe éternel; et là ce digne pelerin se mit à contempler l'abysme de la bonté celeste qui avoit daigné prendre chair humaine pour retirer l'homme de perdition. De là il passa en Bethléem, au lieu de la nativité, où on ne sçauroit dire combien de larmes il respandit, contemplant celles desquelles le Fils de Dieu, petit enfant de la Vierge, avoit arrousé ce sainct estable, baisant et rebaisant cent fois cette terre sacrée, et

leschant la poussiere sur laquelle la premiere enfance du divin poupon avoit esté receue. De Bethléem il alla en Bethabara, et passa jusqu'au petit lieu de Bethanie, où, se ressouvenant que notre Seigneur s'estoit devestu pour estre baptisé, il se despouilla aussi luy-mesme; et entrant dans le Jourdain, se lavant et beuvant des eaux d'iceluy, il luy estoit advis d'y voir son Sauveur recevant le baptesme par la main de son précurseur, et le Sainct-Esprit descendant visiblement sur iceluy sous la forme de colombe, avec les cieux encore ouverts, d'où, ce luy sembloit, descendoit la voix du Père éternel, disant: « Cestuy-cy « est mon Fils bien-aimé, auquel je me complais (1). » De Bethanie il va dans le desert, et y voit, des yeux de son esprit, le Sauveur jeusnant, combattant et vainquant l'ennemy, puis les anges qui le servent de viandes admirables. De-là il va sur la montagne de Thabor, où il voit le Sauveur transfiguré; puis en la montagne de Sion, où il voit, ce luy semble encore, nostre Seigneur agenouillé dans le cenacle, lavant les pieds aux disciples, et leur distribuant par après son divin corps en la sacrée Eucharistie. Il passe le torrent de Cedron, et va au jardin de Gethsemani, où son cœur se fond ès larmes d'une très aimable douleur lorsqu'il s'y représente son cher Sauveur suer le sang en cette extrême agonie qu'il y souffroit; puis tost après, lié, garrotté et mené en Hierusalem, où il s'achemine aussi, suivant par-tout les traces de son bien-aimé; et le voit en imagina-

(1) Matth. XVII, 5.

tion traisné çà et là chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, chez Herodes, fouetté, baffoué, craché, couronné d'espines, presenté au peuple, condamné à mort, chargé de sa croix, laquelle il porte, et la portant fait le pitoyable rencontre de sa Mère toute detrempée de douleur, et des dames de Hierusalem pleurantes sur luy. Si monte enfin ce devost pelerin sur le mont Calvaire, où il voit en esprit la croix estendue sur terre, et nostre Seigneur que l'on renverse et que l'on cloue pieds et mains sur icelle très cruellement. Il contemple de suite comme on leve la croix et le crucifié en l'air, et le sang qui ruisselle de tous les endroits de son divin corps. Il regarde la pauvre sacrée Vierge toute transpercée du *glaive* (1) de douleur; puis il tourne les yeux sur le Sauveur crucifié, duquel il escoute les sept paroles avec un amour nompareil; et enfin le voit mourant, puis mort, puis recevant le coup de lance, et monstrant par l'ouverture de la playe son cœur divin; puis osté de la croix et porté au sepulcre où il va le suivant, jettant une mer de larmes sur les lieux detrempez du sang de son Redempteur; si qu'il entre dans le sepulcre et ensevelit son cœur auprès du corps de son Maistre; puis, ressuscitant avec luy, il va en Emmaüs, et voit tout ce qui se passe entre le Seigneur et les deux disciples; et enfin revenant sur le mont Olivet où se fit le mystère de l'Ascension, et là voyant les dernieres marques et vestiges des pieds du divin Sauveur, prosterné sur icelles, et les baisant mille

(1) Luc, II, 35.

et mille fois avec des soupirs d'un amour infiny, il commença à retirer à soy toutes les forces de ses affections, comme un archer retire la corde de son arc quand il veut descocher sa flesche; puis se relevant, les yeux et les mains tendus au ciel: O Jesus, dit-il, mon doux Jesus, je ne sçay plus où vous chercher et suivre en terre: hé! Jesus, Jesus, mon amour, accordez donc à ce cœur qu'il vous suive et s'en aille après vous là-haut; et avec ces ardentes paroles il lança quant et quant son ame au ciel, comme une sacrée sagette, que comme divin archer il tira au blanc de son très heureux object.

Mais ses compagnons et serviteurs qui virent ainsi subitement tomber comme mort ce pauvre amant, estonnez de cet accident, coururent de force au medecin, qui venant trouva qu'en effect il estoit trespassé; et pour faire jugement assuré des causes d'une mort tant inopinée, s'enquiert de quelle complexion, de quelles mœurs et de quelle humeur estoit le deffunct; et il apprit qu'il estoit d'un naturel tout doux, aimable, devot à merveilles, et grandement ardent en l'amour de Dieu. Sur quoy, Sans doute, dit le medecin, son cœur s'est donc esclaté d'excès et de ferveur d'amour. Et afin de mieux affermir son jugement, il le voulut ouvrir, et trouva ce brave cœur ouvert avec ce sacré mot gravé au-dedans d'iceluy: *Jesus mon amour!* L'amour doncques fit en ce cœur l'office de la mort, séparant l'ame du corps sans concurrence d'aucune autre cause. Et c'est S. Bernardin de Sienne, autheur fort docte et fort sainct,

qui fait ce recit, au premier de ses sermons de l'Ascension.

Certes, un autre autheur presque du mesme âge, qui a celé son nom par humilité, mais qui seroit neantmoins digne d'estre nommé, en un livre qu'il a intitulé, *Miroir des spirituels*, raconte une autre histoire encore plus admirable. Car il dit qu'ès quartiers de Provence il y avoit un seigneur grandement adonné à l'amour de Dieu et à la devotion du très sainct sacrement de l'autel. Or un jour estant extrêmement affligé d'une maladie qui luy donnoit des vomissemens continuels, on luy apporta la divine communion, laquelle n'osant recevoir à cause du danger qu'il y avoit de la rejetter, il supplia son curé de la luy mettre sur la poictrine, et le signer avec icelle du signe de la croix, ce qui fut fait; et en un moment cette poictrine enflammée du sainct amour se fendit, et tira dedans soy le celeste aliment dans lequel estoit le bien-aimé, et à même temps expira. Je vois bien à la verité que cette histoire est grandement extraordinaire, et qui mériteroit un tesmoignage de plus grand poids; mais après la très veritable histoire du cœur fendu de Ste Claire de Montfalcon, que tout le monde peut voir encore maintenant, et celle des stigmates de S. François qui est très assurée, mon ame ne trouve rien de malaisé à croire parmy les effects du divin amour.

CHAPITRE XIII.

Que la tres sacrée Vierge mere de Dieu mourut d'amour pour son Fils.

On ne peut quasi pas bonnement douter que le grand S. Joseph ne fust trespassé avant la passion et mort du Sauveur, qui sans cela n'eust pas recommandé sa mere à S. Jean. Et comme pourroit-on donc imaginer que le cher enfant de son cœur, son nourrisson bien-aimé, ne l'assistast à l'heure de son passage? *Bienheureux sont les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde* (1). Hélas! combien de douceur, de charité et de miséricorde furent exercées par ce bon pere nourricier envers le Sauveur, lorsqu'il naquit petit enfant au monde. Et qui pourroit donc croire qu'iceluy sortant de ce monde, ce divin Fils ne luy rendist la pareille au *centuple* (2), le comblant de suavitez celestes? Les cigoignes sont un vray pourtrait de la mutuelle piété des enfans envers les peres, et des peres envers les enfans: car comme ce sont des oyseaux passagers, elles portent leurs peres et meres vieux en leurs passages, ainsi qu'estant encore petites leurs peres et meres les avoient portées en mesme occasion. Quand le Sauveur estoit encore petit, le grand Joseph, son pere nourricier, et la très glorieuse Vierge sa mere l'avoient porté maintefois, et spécialement au passage qu'ils firent de Judée en Egypte et d'Egypte en Judée. Hé! qui doutera doncques que ce sainct pere, parvenu à la fin de ses

(1) Matth. V, 7. — (2) Matth. XIX, 29.

jours, n'ayt reciproquement esté porté par son divin nourrisson, au passage de ce monde en l'autre, dans le sein d'Abraham, pour de là le transporter dans le sien à la gloire, le jour de son ascension? Un sainct qui avoit tant aimé en sa vie ne pouvoit mourir que d'amour; car son ame ne pouvant à souhait aimer son cher Jesus entre les distractions de cette vie, et ayant achevé le service qui estoit requis au bas âge d'iceluy, que restoit-il, sinon qu'il dît au Pere eternel: « O Pere, j'ay accomply l'œuvre que « vous m'aviez donnée en charge (1); » et puis au Fils: « O mon enfant, comme votre Pere celeste remit votre corps entre mes mains au jour de vostre venue en ce monde, ainsi en ce jour de mon depart de ce monde je remets mon esprit entre les vostres. »

Telle, comme je pense, fut la mort de ce grand patriarche, homme choisi pour faire les plus tendres et amoureux offices qui furent ni seront jamais faits à l'endroit du Fils de Dieu, apres ceux qui furent practiquez par sa celeste espouse, vraye mere naturelle de ce mesme Fils, de laquelle il est impossible d'imaginer que elle soit morte d'autre sorte de mort que de celle d'amour; mort la plus noble de toutes, et due par conséquent à la plus noble vie qui fut oncques entre les créatures; mort de laquelle les anges mesmes desireroient de mourir s'ils estoient capables de mort. Si les premiers chrestiens furent dits n'avoir qu'*un cœur et une ame* (2), à cause de leur parfaite mutuelle dilection; si S. Paul ne vivoit

(1) Joan. XVII, 4. — (2) Act. IV, 32.

plus luy-mesme (1), ains Jesus-Christ vivoit en luy, à raison de l'extrême union de son cœur à celuy de son maistre, par laquelle son ame estoit comme morte en son cœur qu'elle animoit, pour vivre dans le cœur du Sauveur; ô vray Dieu! combien est-il plus véritable que la sacrée Vierge et son Fils n'avoient qu'une ame, qu'un cœur, et qu'une vie; en sorte que cette sacrée mere, vivant, ne vivoit pas elle, mais son Fils vivoit en elle : mere la plus amante et la plus aimée qui pouvoit jamais estre, mais amante et aimée d'un amour incomparablement plus éminent que celuy de tous les ordres des anges et des hommes, à mesure que les noms de mère unique et de fils unique sont aussi des noms au-dessus de tous autres noms en matiere d'amour. Et je dis de mere unique et d'enfant unique, parce que tous les autres enfans des hommes partagent la recognoissance de leur production entre le pere et la mere : mais en celuy-cy, comme toute sa naissance humaine dépendit de sa seule mère, laquelle seule contribua ce qui estoit requis à la vertu du Sainct-Esprit pour la conception de ce divin enfant, aussi à elle seule fut deu et rendu tout l'amour qui provient de la production; de sorte que ce fils et cette mere furent unis d'une union d'autant plus excellente, qu'elle a un nom different en amour pardessus tous les autres noms. Car à qui de tous les séraphins appartient-il de dire au Sauveur : Vous estes mon vray fils, et je vous aime comme mon vray

(1) Galat. II, 20.

fils? Et à qui de toutes les créatures fut-il jamais dit par le Sauveur: Vous estes ma vraye mere, et je vous aime comme ma vraye mere; vous estes ma vraye mere toute mienne, et je suis vostre vray fils tout vostre? Si doncques un serviteur amant osa bien dire, et le dit en vérité, qu'il n'avoit point d'autre vie que celle de son maistre; hélas! combien hardiment et ardemment devoit exclamer cette mere: Je n'ay point d'autre vie que la vie de mon fils, ma vie est toute en la sienne, et la sienne toute en la mienne! Car ce n'estoit plus union, ains unité de cœur, d'ame et de vie, entre cette mere et ce fils.

Or si cette mere vescut de la vie de son fils, elle mourut aussi de la mort de son fils: car quelle est la vie, telle est la mort. Le phœnix, comme on dit, estant fort envielly ramasse sur le haut d'une montagne une quantité de bois aromatiques, sur lesquels, comme sur son lict d'honneur, il va finir ses jours: car lorsque le soleil, au fort de son midy, jette ses rayons plus ardens, ce tout unique oyseau, pour contribuer à l'ardeur du soleil un surcroist d'action, ne cesse point de battre des aisles sur son buscher, jusqu'à ce qu'il luy ait fait prendre feu, et bruslant avec iceluy il se consume et meurt entre ces flammes odorantes. De mesme, Theotime, la Vierge-Mere, ayant assemblé en son esprit, par une vive et continuelle memoire, tous les plus aimables mysteres de la vie et mort de son fils, et recevant tousjours à droit fil parmy cela les plus ardentes inspirations que son fils, soleil de justice, jettast sur les hu-

mains au plus fort du midy de sa charité; puis d'ailleurs faisant aussi de son costé un perpetuel mouvement de contemplation, enfin le feu sacré de ce divin amour la consuma toute comme un holocauste de suavité, de sorte qu'elle en mourut; son ame estant toute ravie et transportée entre les bras de la dilection de son Fils. O mort amoureusement vitale! ô amour vitalement mortel!

Plusieurs amans sacrez furent presens à la mort du Sauveur, entre lesquels ceux qui eurent le plus d'amour eurent le plus de douleur : car l'amour alors estoit tout detrempé en la douleur, et la douleur en l'amour; et tous ceux qui pour leur Sauveur estoient passionnez d'amour furent amoureux de sa passion et douleur. Mais la douce Mere, qui aimoit plus que tous, fut plus que tous *outrepercée* du *glaive* (1) de douleur. La douleur du Fils fut alors une espée tranchante qui passa au travers du cœur de la Mere, d'autant que ce cœur de Mere estoit colé, joint et uny à son Fils d'une union si parfaicte, que rien ne pouvoit blesser l'un qu'il ne navrast aussi vivement l'autre. Or cette poictrine maternelle, estant ainsi blessée d'amour, non seulement ne chercha pas la guerison de sa blesseure, mais aima sa blesseure plus que toute guerison; gardant cherement les traits de douleur qu'elle avoit receus à cause de l'amour qui les avoit descochez dans son cœur, et desirant continuellement d'en mourir, puisque son Fils en estoit mort, qui, comme dit toute l'Escriture saincte et

(1) Luc, II, 35.

tous les docteurs, mourut entre les flammes de la charité, holocauste parfait pour tous les pechez du monde.

CHAPITRE XIV.

Que la glorieuse Vierge mourut d'un amour extremement doux et tranquille.

On dit d'un costé que Nostre-Dame revela à Ste Mathilde que la maladie de laquelle elle mourut ne fut autre chose qu'un assaut impétueux du divin amour. Mais Ste Brigide et S. Jean Damascene tesmoignent qu'elle mourut d'une mort extresmement paisible; et l'un et l'autre est vray, Theotime.

Les estoiles sont merveilleusement belles à voir, et jettent des clartez agreables; mais si vous y avez pris garde, c'est par brillemens, estincellemens et eslans qu'elles produisent leurs rayons, comme si elles enfantoient la lumiere avec effort à diverses reprises, soit que leur clarté estant foible ne puisse pas agir si continuellement avec esgalité, soit que nos yeux imbecilles ne fassent pas leur veuë constante et ferme à cause de la grande distance qui est entre eux et ces astres. Ainsi pour l'ordinaire les saincts qui moururent d'amour sentirent une grande varieté d'accidents et symptomes de dilection avant que d'en venir au trespas, force eslans, force assauts, force extases, force langueurs, force agonies, et sembloit que leur amour enfantast par effort et à plusieurs reprises leur bienheureuse mort: ce qui se

fit à cause de la debilité de leur amour, non encore absolument parfaict, qui ne pouvoit pas continuer sa dilection avec une esgale fermeté.

Mais ce fut tout autre chose en la très saincte Vierge. Car comme nous voyons croistre la belle aube du jour, non à diverses reprises et par secousses, ains par une certaine dilatation et croissance continue, qui est presque insensiblement sensible; en sorte que vraiement on la voit croistre en clarté, mais si esgalement que nul n'apperçoit aucune interruption, separation ou discontinuation de ses accroissemens: ainsi le divin amour croissoit à chaque moment dans le cœur virginal de nostre glorieuse dame, mais par des croissances douces, paisibles, et continues, sans agitation, ni secousse, ni violence quelconque. Ah! non, Theotime, il ne faut pas mettre une impetuosité d'agitation en ce celeste amour du cœur materiel de la Vierge; car l'amour de soy-mesme est doux, gracieux, paisible et tranquille. Que s'il fait quelquefois des assauts, s'il donne des secousses à l'esprit, c'est parcequ'il y trouve de la resistance. Mais quand les passages de l'ame luy sont ouverts sans opposition ni contrarieté, il fait ses progrès paisiblement avec une suavité nompareille. Ainsi donc la saincte dilection employoit sa force dans le cœur virginal de sa Mere sacrée, sans effort ni violente impetuosité, d'autant qu'elle ne trouvoit ni resistance ni empeschement quelconque. Car comme l'on voit les grands fleuves faire des bouillons et rejaillissemens avec grand bruit ès endroits

raboteux, esquels les rochers font des bancs et escueils qui s'opposent et empeschent l'escoulement des eaux, ou au contraire se trouvans en la plaine ils coulent et flottent doucement sans effort: de mesme le divin amour trouvant ès ames humaines plusieurs empeschemens et resistances, comme à la verité toutes en ont, quoique differemment, il y fait des violences, combattant les mauvaises inclinations, frappant le cœur, poussant la volonté par diverses agitations et differens efforts, afin de se faire faire place, ou du moins outrepasser ces obstacles.

Mais en la Vierge sacrée, tout favorisoit et secondoit le cours de l'amour celeste. Les progrès et accroissemens d'iceluy se faisoient incomparablement plus grands qu'en tout le reste des creatures, progrès neantmoins infiniment doux, paisibles, et tranquilles. Non, elle ne pasma pas d'amour ni de compassion auprès de la croix de son Fils, encore que elle eust alors le plus ardent et douloureux accès d'amour qu'on puisse imaginer: car bien que l'accès fust extrême, si fut-il toutefois esgalement fort et doux tout ensemble, puissant et tranquille, actif et paisible, composé d'une chaleur aigue, mais suave.

Je ne dis pas, Theotime, qu'en l'ame de la très saincte Vierge il n'y eust deux portions, et par consequent deux appetits, l'un selon l'esprit et la raison supérieure, l'autre selon les sens et la raison inferieure; en sorte qu'elle pouvoit sentir des repugnances et contrarietez de l'un à l'autre appetit; car

ce travail se trouva mesme en notre Seigneur son Fils. Mais je dis qu'en cette celeste Mere toutes les affections estoient si bien rangées et ordonnées que le divin amour exerçoit en elle son empire et sa domination très paisiblement, sans estre troublée par la diversité des volontez ou appetits, ni par la contrarieté des sens; parce que les repugnances de l'appetit naturel, ni les mouvemens des sens, n'arrivoient jamais jusques au peché, non pas mesme jusques au peché veniel; ains au contraire tout cela estoit sainctement et fidelement employé au service du sainct amour pour l'exercice des autres vertus, lesquelles pour la pluspart ne peuvent estre practiquées qu'entre les difficultez, oppositions, et contradictions.

Les espines, selon l'opinion vulgaire, sont non seulement differentes, mais aussi contraires aux fleurs; et semble que, s'il n'y en avoit point au monde, la chose en iroit mieux; qui a fait penser à S. Ambroise que sans le peché il n'en seroit point. Mais toutefois, puisqu'il y en a, le bon laboureur les rend utiles, et en fait des hayes et clostures autour des champs et jeunes arbres, ausquels elles servent de defenses et remparts contre les animaux. Ainsi la glorieuse Vierge ayant eu part à toutes les miseres du genre humain, excepté celles qui tendent immediatement au peché, elle les employa très utilement pour l'exercice et accroissement des sainctes vertus de force, temperance, justice et prudence, pauvreté, humilité, souffrance, compassion: de sorte

qu'elles ne donnoient aucun empeschement, ains beaucoup d'occasion à l'amour celeste de se renforcer par des continuels exercices et avancemens; et chez elle, Magdeleine ne se divertit point de l'attention avec laquelle elle reçoit les impressions amoureuses du Sauveur, pour toute l'ardeur et sollicitude que Marthe peut avoir. Elle a choisi l'amour de son Fils, et rien ne le luy oste.

L'aimant, comme chacun sçait, Theotime, tire naturellement à soy le fer par une vertu secrette et très admirable: mais pourtant cinq choses empeschent cette operation; 1° la trop grande distance de l'un à l'autre; 2° s'il y a quelque diamant entre deux; 3° si le fer est engraissé; 4° s'il est frotté d'un ail; 5° si le fer est trop pesant. Nostre cœur est fait pour Dieu qui l'alleche continuellement, et ne cesse de jetter en luy les attraits de son celeste amour. Mais cinq choses empeschent la saincte attraction d'operer; 1° le peché qui nous esloigne de Dieu; 2° l'affection aux richesses; 3° les plaisirs sensuels; 4° l'orgueil et vanité; 5° l'amour propre avec la multitude des passions desreglées qu'il produit, et qui sont en nous un pesant fardeau lequel nous accable. Or nul de ces empeschemens n'eut lieu au cœur de la glorieuse Vierge: 1° tousjours preservée de tout peché; 2° tousjours très pauvre de cœur; 3° tousjours très pure, 4° tousjours très humble; 5° tousjours maistresse paisible de toutes ses passions, et toute exempte de la rebellion que l'amour propre fait à l'amour de Dieu. Et c'est pourquoy, comme le fer, s'il estoit

quitte de tous empeschemens et mesme de sa pesanteur, seroit attiré fortement, mais doucement et d'une attraction esgale, par l'aimant, en sorte neantmoins que l'attraction seroit tousjours plus active et plus forte à mesure que l'un seroit plus près de l'autre, et que le mouvement seroit plus proche de sa fin; ainsi la très saincte Mere n'ayant rien en soy qui empeschast l'operation du divin amour de son Fils, elle s'unissoit avec iceluy d'une union incomparable, par des extases douces, paisibles et sans efforts; extases esquelles la partie sensible ne laissoit pas de faire ses actions, sans donner pour cela aucune incommodité à l'union de l'esprit: comme reciproquement la parfaite application de son esprit ne donnoit pas fort grand divertissement aux sens. Si que la mort de cette Vierge fut plus douce qu'on ne se peut imaginer, son Fils *l'attirant* suavement *à l'odeur de ses parfums* (1), et elle s'escoulant très amiablement après la senteur sacrée d'iceux dedans le sein de la bonté de son Fils. Et bien que cette saincte ame aimast extremement son très sainct, très pur et très aimable corps; si le quitta-t-elle neantmoins sans peine ni resistance quelconque, comme la chaste Judith, quoiqu'elle aimast grandement les habits de penitence et de viduité, les quitta neantmoins et s'en despouilla avec plaisir pour se revestir de ses habits nuptiaux quand elle alla se rendre victorieuse d'Holophernes; ou comme Jonathas, quand, pour l'amour de David, il se despouilla de ses vestemens.

(1) Cant. cant. I, 3.

L'amour avoit donné près de la croix à cette divine Espouse les supremes douleurs de la mort; certes il estoit raisonnable qu'enfin la mort luy donnast les souveraines delices de l'amour.

FIN DU SEPTIESME LIVRE.

LIVRE HUITIESME.

De l'amour de conformité, par lequel nous unissons nostre volonté à celle de Dieu, qui nous est signifiée par ses commandemens, conseils, et inspirations.

CHAPITRE PREMIER.

De l'amour de conformité provenant de la sacrée complaisance.

Comme *la bonne terre* ayant reçeu *le grain* le rend en sa saison *au centuple* (1), ainsi le cœur qui a pris de la complaisance en Dieu ne se peut empescher de vouloir reciproquement donner à Dieu une autre complaisance. Nul ne nous plaist à qui nous ne desirions de plaire. Le vin frais rafraischit pour un temps ceux qui le boivent: mais soudain qu'il a esté echauffé par l'estomach dans lequel il entre, il l'echauffe reciproquement; et plus l'estomach luy donne de chaleur, plus il luy en rend. Le veritable amour n'est jamais ingrat, il tasche de complaire à ceux esquels il se complaist; et de là vient la conformité des amans qui nous fait estre tels que ce que nous aimons. Le très devot et très sage roy Salomon devint idolastre et fol, quand il aima les femmes idolastres et folles, et eut autant d'idoles que ses femmes en avoient (2). L'Escriture appelle pour cela effeminez les hommes qui aiment eperduement les

(1) Luc, VIII, 8. — (2) III. Reg. XI.

femmes pour leur sexe, parceque l'amour les transforme d'hommes en femmes quant aux mœurs et humeurs.

Or cette transformation se fait insensiblement par la complaisance, laquelle estant en nos cœurs, en engendre une autre pour donner à celuy de qui nous l'avons receue. On dit qu'il y a ès Indes un petit animal terrestre qui se plaist tant avec les poissons et dans la mer, qu'à force de venir souvent nager avec eux, enfin il devient poisson, et d'animal terrestre il est rendu tout-à-fait animal marin. Ainsi à force de se plaire en Dieu, on devient conforme à Dieu, et nostre volonté se transforme en celle de la divine majesté par la complaisance qu'elle y prend. L'amour, dit S. Chrysostome, ou il trouve ou il fait la ressemblance; l'exemple de ceux que nous aimons a un doux et imperceptible empire et une autorité insensible sur nous; il est force ou de les quitter, ou de les imiter. Celuy qui, attiré de la suavité des parfums, entre en la boutique d'un parfumeur, en recevant le plaisir qu'il prend à sentir ces odeurs, il se parfume soy-mesme, et au sortir de là il donne part aux autres du plaisir qu'il a receu, repandant entre eux la senteur des parfums qu'il a contractée. Avec le plaisir que nostre cœur prend en la chose aimée, il tire à soy les qualitez d'icelle : car la delectation ouvre le cœur, comme la tristesse le resserre, dont l'Escriture sacrée use souvent du mot de dilater, en lieu de celuy de resjouyr. Or le cœur se trouvant ouvert par le plaisir, les impressions des qualitez des-

quelles le plaisir despend entrent aisement en l'esprit; et avec elles les autres encore qui sont au mesme subject, bien qu'elles nous deplaisent, ne laissent pas d'entrer en nous parmy la presse du plaisir; comme celuy qui *sans robbe nuptiale* (1) entra au festin parmy ceux qui estoient parez. Ainsi les disciples d'Aristote se plaisoient à parler begue comme luy, et ceux de Platon tenoient les espaules courbées à son imitation. En somme, le plaisir que l'on a en la chose est un certain fourrier, qui fourre dans le cœur amant les qualitez de la chose qui plaist. Et pour cela la sacrée complaisance nous transforme en Dieu que nous aimons; et à mesure qu'elle est grande, la transformation est plus parfaicte. Ainsi les saincts qui ont grandement aimé ont esté fort vistement et parfaictement transformez, l'amour transportant et transmettant les mœurs et humeurs de l'un des cœurs en l'autre.

Chose estrange, mais veritable! s'il y a deux luths unisones, c'est-à-dire de mesme son et accord, l'un près de l'autre, et que l'on joue d'un d'iceux, l'autre, quoiqu'on ne le touche point, ne laissera pas de resonner comme celuy duquel on joue, la convenance de l'un à l'autre, comme par un amour naturel, faisant cette correspondance. Nous avons repugnance d'imiter ceux que nous haïssons, ès choses mesmes qui sont bonnes; et les Lacedemoniens ne voulurent pas suivre le bon conseil d'un mechant homme, sinon après qu'un homme de bien l'auroit prononcé.

(1) Matth. XXII, 12.

Au contraire, on ne peut s'empescher de se conformer à ce qu'on aime. Le grand apostre dit, comme je pense en ce sens, que *la loy n'est point mise aux justes* (1). Car, en verité, le juste n'est juste, sinon parcequ'il a le sainct amour; et s'il a l'amour, il n'a pas besoin qu'on le presse par la rigueur de la loy, puisque l'amour est le plus pressant docteur et solliciteur pour persuader au cœur qu'il possede l'obéissance aux volontez et intentions du bien-aimé. L'amour est un magistrat qui exerce sa puissance sans bruit, sans prevots ni sergens; par cette mutuelle complaisance par laquelle, comme nous nous plaisons en Dieu, nous desirons aussi reciproquement de lui plaire. L'amour est l'abbregé de toute la theologie, qui rend très sainctement docte l'ignorance des Pauls, des Antoines, des Hilarions, des Simeons, des François, sans livres, sans precepteurs, sans art. En vertu de cet amour, la bien-aimée peut dire en asseurance, *Mon bien-aimé est tout mien,* par la complaisance de laquelle il me plaist et me paist; *et moy je suis toute à luy* (2), par bienveuillance de laquelle je luy plais et le repais. Mon cœur se paist de se plaire en luy, et le sien se paist de quoy je luy plais pour luy; tout ainsi qu'un sacré berger il me paist, comme sa chere brebis, entre les lys de ses perfections esquelles je me plais; et pour moy, comme sa chere brebis, je le pais du laict de mes affections, par lesquelles je luy veux plaire. Quiconque se plaist veritablement en Dieu desire de plaire

(1) I. ad Tim. I, 9. — (2) Cant. cant. II, 16.

fidelement à Dieu, et, pour luy plaire, de se conformer à luy.

CHAPITRE II.

De la conformité de soumission qui procede de l'amour de la bienvueillance.

La complaisance attire donc en nous les traits des perfections divines, selon que nous sommes capables de les recevoir, comme le miroir reçoit la ressemblance du soleil, non selon l'excellence et grandeur de ce grand et admirable luminaire, mais selon la capacité et mesure de sa glace, si que nous sommes ainsi rendus conformes à Dieu.

Mais, outre cela, l'amour de bienveuillance nous donne cette saincte conformité par une autre voye. L'amour de complaisance tire Dieu dedans nos cœurs ; mais l'amour de bienveuillance jette nos cœurs en Dieu, et par consequent toutes nos actions et affections, les luy dediant et consacrant très amoureusement : car la bienveuillance desire à Dieu tout l'honneur, toute la gloire, et toute la recognoissance qu'il est possible de luy rendre, comme un certain bien exterieur qui est deu à sa bonté.

Or ce desir se pratique selon la complaisance que nous avons en Dieu, en la façon qui s'ensuit. Nous avons eu une extrême complaisance à voir que Dieu est souverainement bon ; et partant nous desirons, par l'amour de bienveuillance, que tous les amours qu'il nous est possible d'imaginer, soient employez à bien aimer cette bonté. Nous nous sommes pleu

en la souveraine excellence de la perfection de Dieu; ensuite de cela nous desirons qu'il soit souverainement loué, honoré et adoré. Nous nous sommes delectez à considerer comme Dieu est non seulement le premier principe, mais aussi la derniere fin, autheur, conservateur et seigneur de toutes choses, à raison de quoy nous souhaittons que tout luy soit soumis par une souveraine obeissance. Nous voyons la volonté de Dieu souverainement parfaite, droite, juste et equitable; et à cette consideration nous desirons qu'elle soit la reigle et la loy souveraine de toutes choses, et qu'elle soit suivie, servie et obeie par toutes les autres volontez.

Mais notez, Theotime, que je ne traite pas icy de l'obeissance qui est due à Dieu, parcequ'il est nostre Seigneur et maistre, nostre pere et bienfaicteur; car cette sorte d'obeissance appartient à la vertu de justice, et non pas à l'amour. Non, ce n'est pas cela dont je parle à present; car encore qu'il n'y eust ni enfer pour punir les rebelles, ni paradis pour recompenser les bons, et que nous n'eussions nulle sorte d'obligations ni de devoir à Dieu (et cecy soit dit par imagination de chose impossible, et qui n'est presque pas imaginable), si est-ce toutefois que l'amour de bienveuillance nous porteroit à rendre toute obeissance et soumission à Dieu par election et inclination, voire mesme par une douce violence amoureuse, en consideration de la souveraine bonté, justice et droiture de la divine volonté.

Voyons-nous pas, Theotime, qu'une fille, par une

libre election qui procede de l'amour de bienveuillance, s'assujettit à un espoux, auquel d'ailleurs elle n'avoit aucun devoir; ou qu'un gentilhomme se soumet au service d'un prince estranger, ou bien jette sa volonté ès mains du superieur de quelque ordre de religion auquel il se rangera?

Ainsi doncques se fait la conformité de nostre cœur avec celuy de Dieu, lorsque par la saincte bienveuillance nous jettons toutes nos affections entre les mains de la divine volonté, afin qu'elles soient par icelle pliées et maniées à son gré, moulées et formées selon son bon plaisir. Et en ce poinct consiste la très profonde obeissance d'amour, laquelle n'a pas besoin d'estre excitée par menaces ou recompenses, ni par aucune loy ou par quelque commandement; car elle previent tout cela, se soumettant à Dieu pour la seule très parfaicte bonté qui est en luy, à raison de laquelle il merite que toute volonté luy soit obeissante, sujette et soumise, se conformant et unissant à jamais en tout et par-tout à ses intentions divines.

CHAPITRE III.

Comme nous nous devons conformer à la divine volonté, que l'on appelle signifiée.

Nous considerons quelquefois la volonté de Dieu en elle-mesme; et la voyant toute saincte et toute bonne, il nous est aisé de la louer, benir, et adorer, et de sacrifier nostre volonté et toutes celles des autres creatures à son obeissance, par cette divine exclama-

tion : *Vostre volonté soit faite en la terre comme au ciel* (1). D'autres fois nous considerons la volonté de Dieu en ses effets particuliers, comme ès evenemens qui nous touchent, et ès occurrences qui nous arrivent ; et finalement en la declaration et manifestation de ses intentions. Et, bien qu'en verité sa divine majesté n'ait qu'une très unique et très simple volonté, si est-ce que nous la marquons de noms differens, suivant la varieté des moyens par lesquels nous la cognoissons ; varieté selon laquelle nous sommes aussi diversement obligez de nous conduire à icelle.

La doctrine chretienne nous propose clairement les veritez que Dieu veut que nous croyions, les biens qu'il veut que nous esperions, les peines qu'il veut que nous craignions, ce qu'il veut que nous aimions, les commandemens qu'il veut que nous fassions, et les conseils qu'il desire que nous suivions. Et tout cela s'appelle la volonté signifiée de Dieu, parcequ'il nous a signifié et manifesté qu'il veut et entend que tout cela soit cru, esperé, craint, aimé, et pratiqué.

Or, d'autant que cette volonté signifiée de Dieu procede par maniere de desir, et non par maniere de vouloir absolu, nous pouvons ou la suivre par obeissance, ou luy resister par desobeissance : car Dieu fait trois actes de sa volonté pour ce regard ; il veut que nous puissions resister, il desire que nous ne resistions pas, et permet neantmoins que nous

(1) Matth. VI, 10.

resistions si nous voulons. Que nous puissions resister, cela depend de nostre naturelle condition et liberté : que nous resistions, cela depend de nostre malice : que nous ne resistions pas, c'est selon le desir de la divine bonté. Quand doncques nous resistons, Dieu ne contribue rien à nostre desobéissance ; ains *laissant* nostre volonté *en la main* (1) de son franc-arbitre, il permet qu'elle choisisse le mal. Mais quand nous obéissons, Dieu contribue son secours, son inspiration, et sa grace. Car la permission est une action de la volonté, qui de soy-mesme est brehaigne, sterile, infeconde, et par maniere de dire, c'est une action passive, qui ne fait rien, ains laisse faire. Au contraire le desir est une action active, feconde, fertile, qui excite, semond, et presse. C'est pourquoy Dieu desirant que nous suivions sa volonté signifiée, il nous sollicite, exhorte, incite, inspire, aide, et secourt ; mais permettant que nous resistions, il ne fait autre chose que de simplement nous laisser faire ce que nous voulons, selon nostre libre election, contre son desir et intention. Et toutefois ce desir est un vray desir : car comme peut-on exprimer plus naïfvement le desir que l'on a qu'un amy fasse bonne chere, que de preparer un bon et excellent festin, comme fit ce roy de la parabole evangelique, puis l'inviter, presser, et presque contraindre par prieres, exhortations, et poursuites, de venir s'asseoir à table et de manger ? Certes, celuy qui, à vive force, ouvriroit la bouche à un amy, luy

(1) Eccl. XV, 14.

fourreroit la viande dans le gosier, et la luy feroit avaler, il ne luy donneroit pas un festin de courtoisie, mais le traiteroit en beste, et comme un chapon qu'on veut engraisser. Cette espece de bienfait veut estre offert par semonces, remonstrances, et sollicitations, et non violemment et forcement exercé. C'est pourquoy il se fait par maniere de desir, et non de vouloir absolu. Or c'en est de mesme de la volonté signifiée de Dieu; car par icelle Dieu desire d'un vray desir que nous fassions ce qu'il declare; et à cette occasion il nous fournit tout ce qui est requis, nous exhortant et pressant de l'employer. En ce genre de faveur on ne peut rien desirer de plus: et comme les rayons du soleil ne laissent par d'estre vrays rayons, quand ils sont rejettez et repoussez par quelque obstacle; aussi la volonté signifiée de Dieu ne laisse pas d'estre vraye volonté de Dieu, encore qu'on luy resiste, et bien qu'elle ne fasse pas tant d'effets comme si on la secondoit.

La conformité donc de nostre cœur à la volonté signifiée de Dieu consiste en ce que nous voulions tout ce que la divine bonté nous signifie estre de son intention, croyans selon sa doctrine, esperans selon ses promesses, craignans selon ses menaces, aimans et vivans selon ses ordonnances et advertissemens, à quoy tendent les protestations que si souvent nous en faisons ès sainctes ceremonies ecclesiastiques. Car pour cela nous demeurons debout, tandis qu'on lit les leçons de l'Evangile, comme prests d'obeir à la saincte signification de la volonté de Dieu que l'E-

vangile contient. Pour cela nous baisons le livre à l'endroit de l'Evangile, comme adorans la saincte parole qui declare la volonté celeste. Pour cela plusieurs saincts et sainctes portoient sur leurs poitrines anciennement l'Evangile en escrit comme un epitheme d'amour, ainsi qu'on lit de Ste Cecile; et de fait on trouva celuy de S. Matthieu sur le cœur de S. Barnabé trespassé, escrit de sa propre main. Ensuite de quoy, ès anciens conciles, on mettoit au milieu de l'assemblée de tous les evesques un grand throsne, et sur iceluy le livre des saints Evangiles qui representoit la personne du Sauveur, roy, docteur, directeur, esprit, et unique cœur des conciles et de toute l'Eglise: tant on honoroit la signification de la volonté de Dieu exprimée en ce divin livre. Certes le grand miroir de l'ordre pastoral, S. Charles archevesque de Milan, n'estudioit jamais dans l'Escriture saincte, qu'il ne se mist à genoux et teste nue, pour tesmoigner le respect avec lequel il falloit entendre et lire la volonté de Dieu signifiée.

CHAPITRE IV.

De la conformité de nostre volonté avec celle que Dieu a de nous sauver.

Dieu nous a signifié en tant de sortes et par tant de moyens qu'il vouloit que nous fussions tous sauvez, que nul ne le peut ignorer. A cette intention, il nous a faits à son image et semblance par la création, et s'est fait à nostre image et semblance par l'incarnation; après laquelle il a souffert la mort

pour racheter toute la race des hommes et la sauver : ce qu'il fit avec tant d'amour, que, comme raconte le grand S. Denys apostre de la France, il dit un jour au sainct homme Carpus, qu'il estoit prest de pâtir encore une fois pour sauver les hommes, et que cela luy seroit agréable, s'il se pouvoit faire sans le peché d'aucun homme.

Or bien que tous ne se sauvent pas, cette volonté neantmoins ne laisse pas d'estre une vraye volonté de Dieu, qui agist en nous selon la condition de sa nature et de la nostre : car sa bonté le porte à nous communiquer liberalement le secours de sa grace, afin que nous parvenions au bonheur de sa gloire ; mais nostre nature requiert que sa liberalité nous laisse en liberté de nous en prevaloir pour nous sauver, ou de les mepriser pour nous perdre.

« J'ay demandé une chose, disoit le prophete, et « c'est celle-là que je requerray à jamais : que je « voye la volupté du Seigneur, et que je visite son « temple (1). » Mais quelle est la volupté de la souveraine bonté, sinon de se respandre et communiquer ses perfections? Certes ses *délices sont d'estre avec les enfans des hommes* (2), pour verser ses graces sur eux. Rien n'est si agréable et délicieux aux gens libres que de faire leur volonté. Nostre *sanctification est la volonté de Dieu* (3), et nostre salut son bon plaisir : or il n'y a nulle difference entre le bon plaisir et la bonne volupté, ni par consequent donc entre

(1) Ps. XXVI, 4. — (2) Proverb. VIII, 31.
(3) I. ad Thessal. IV, 3.

la bonne volupté et la bonne volonté divine; ains la volonté que Dieu a pour le bien des hommes est appelée *bonne* (1), parcequ'elle est aimable, propice, favorable, agréable, delicieuse : et, comme les Grecs, après S. Paul, ont dit, c'est une vraye philanthropie, c'est-à-dire une bienveuillance ou volonté toute amoureuse envers les hommes.

Tout le temple celeste de l'Eglise triomphante et militante resonne de toutes parts les cantiques de ce doux amour de Dieu envers nous. Et le corps très sacré du Sauveur, comme un temple très sainct de sa divinité, est tout paré de marques et enseignes de cette bienveuillance. C'est pourquoy, en visitant le temple divin, nous voyons ces aimables delices que son cœur prend à nous favoriser.

Regardons donc cent fois le jour cette amoureuse volonté de Dieu; et fondans nostre volonté dans icelle, escrions devotement : O bonté d'infinie douceur! que vostre volonté est aimable! que vos faveurs sont desirables! Vous nous avez créez pour la vie eternelle; et vostre poictrine maternelle enflée des mammelles sacrées d'un amour incomparable, abonde en laict de misericorde, soit pour pardonner aux penitens, soit pour perfectionner les justes. Hé! pourquoy donc ne collons-nous pas nos volontez à la vostre, comme les petits enfans s'attachent au sein de leurs mères, pour succer le laict de vos eternelles benedictions.

Theotime, nous devons vouloir nostre salut, ainsi

(1) Ad Rom. XII, 2.

que Dieu le veut : or il veut nostre salut par maniere de desir, et nous le devons aussi incessamment desirer ensuite de son desir. Non seulement il veut, mais en effet il nous donne tous les moyens requis pour nous faire parvenir au salut ; et nous, ensuite du desir que nous avons d'estre sauvez, nous devons non seulement vouloir, mais en effet accepter toutes les graces qu'il nous a preparées et qu'il nous offre. Il suffit de dire : Je desire d'estre sauvé ; mais il ne suffit pas de dire : Je desire embrasser les moyens convenables pour y parvenir ; ains il faut d'une resolution absolue vouloir et embrasser les graces que Dieu nous depart : car il faut que nostre volonté corresponde à celle de Dieu. Et d'autant qu'elle nous donne les moyens de nous sauver, nous les devons recevoir, comme nous devons desirer le salut, ainsi qu'elle le nous desire, et parcequ'elle le desire.

Mais il arrive maintefois que les moyens de parvenir au salut, considerez en bloc ou en general, sont agreables à nostre cœur, et regardez en détail et particulier, ils luy sont effroyables : car n'avons-nous pas veu le pauvre S. Pierre disposé à recevoir en general toutes sortes de peines, et la mort même, pour suivre son maistre ! Et neantmoins quand ce vint au fait et au prendre, paslir, trembler, et renier son maistre à la voix d'une simple servante ? Chacun pense pouvoir *boire le calice* (1) de nostre Seigneur avec luy ; mais quand on le nous presente par effet, on s'enfuit, on quitte tout. Les choses repre-

(1) Matth. XX, 22.

sentées particulierement font une impression plus forte, et blessent plus sensiblement l'imagination. C'est pourquoy en l'introduction nous avons donné par advis qu'après les affections generales on fît les resolutions particulières en la sainte oraison. David acceptoit en particulier les afflictions comme un acheminement à sa perfection, quand il chantoit en cette sorte : « O qu'il m'est bon, Seigneur, que vous m'ayez « humilié, afin que j'apprenne vos justifications (1) ! » Ainsi furent les apostres *joyeux* ès tribulations, de quoy ils avoient la faveur *d'endurer des ignominies pour le nom* (2) de leur Sauveur.

CHAPITRE V.

De la conformité de nostre volonté à celle de Dieu, qui nous est signifiée par ses commandemens.

Le desir que Dieu a de nous faire observer ses commandemens est extrême, ainsi que toute l'Escriture tesmoigne. Et comme le pouvoit-il mieux exprimer que par les grandes récompenses qu'il propose aux observateurs de sa loy, et les estranges supplices dont il menace les violateurs d'icelle? C'est pourquoy David exclame : « O Seigneur, vous avez « ordonné que vos commandemens soient trop plus « observez (3). »

Or l'amour de complaisance, regardant ce desir divin, veut complaire à Dieu en l'observant: l'amour de bienveuillance, qui veut tout soumettre à Dieu, soumet par consequent nos desirs et nos volontez à

(1) Psalm. CXVIII, 71. — (2) Act. V, 41. — (3) Psalm. CXVIII, 4

celle-cy que Dieu nous a signifiée ; et de là provient non seulement l'observation, mais aussi l'amour des commandemens que David exalte d'un style extraordinaire au psalme CXVIII, qu'il semble n'avoir fait que pour ce sujet.

Que j'aime vostre loy d'un très ardent amour!
C'est tout mon entretien, j'en parle tout le jour.
O Seigneur, je cheris vos très saincts tesmoignages
Plus que l'or et l'esclat du topase doré.
Que doux à mon palais sont vos sacrez langages!
Pour moy fade est le miel, s'il leur est comparé (1).

Mais pour exciter ce saint et salutaire amour des commandemens, nous devons contempler leur beauté, laquelle est admirable. Car comme il y a des œuvres qui sont mauvaises, parcequ'elles sont defendues; et des autres qui sont defendues, parcequ'elles sont mauvaises: aussi y en a-t-il qui sont bonnes, parce qu'elles sont commandées; et des autres qui sont commandées, parce qu'elles sont bonnes et très utiles: de sorte que toutes sont très bonnes et très aimables, parceque le commandement donne la bonté aux unes qui n'en auroient point autrement, et donne un surcroist de bonté aux autres, qui sans estre commandées ne laisseroient pas d'estre bonnes.

Nous ne recevons pas le bien en bonne part, quand il nous est presenté par une main ennemie. Les Lacedemoniens ne voulurent pas suivre un fort

(1) Psalm. CXVIII.

sain et salutaire conseil d'un meschant homme, jusqu'à ce qu'un homme de bien leur redit. Au contraire, le present n'est jamais qu'agreable quand un amy le fait : les plus doux commandemens deviennent aspres, si un cœur tyran et cruel les impose ; et ils deviennent très aimables, quand l'amour les ordonne : le service de Jacob luy sembloit une royauté, parce qu'il procedoit de l'amour (1). O que doux et desirable est le joug de la loy celeste, qu'un roy tant aimable a establie sur nous !

Plusieurs observent les commandemens, comme on avale les médecines, plus crainte de mourir damnez que pour le plaisir de vivre au gré du Sauveur. Ains comme il y a des personnes qui pour agreable que soit un medicament ont du contre-cœur à le prendre, seulement parce qu'il porte le nom de medicament ; aussi y a-t-il des ames qui ont en horreur les actions commandées, seulement parce-qu'elles sont commandées : et s'est trouvé tel homme, ce dit-on, qui ayant doucement vescu dans la grande ville de Paris l'espace de quatre-vingts ans, sans en sortir, soudain qu'on luy eut enjoint de par le roy d'y demeurer encore le reste de ses jours, il alla dehors voir les champs, que de sa vie il n'avoit desirés.

Au contraire le cœur amoureux aime les commandemens ; et plus ils sont de chose difficile, plus il les trouve doux et agréables ; parce qu'il complaist plus parfaitement au bien-aimé, et luy rend plus d'honneur. Il *lance* et chante des *hymnes* d'al-

(1) Genes. XXIX, 20.

legresse, *quand* Dieu luy *enseigne ses* commandemens et *justifications* (1). Et comme le pelerin qui va gayement chantant en son voyage adjouste voirement la peine du chant à celle du marcher, et néantmoins en effet par surcroist de peine il se desennuye et allége du travail du chemin; aussi l'amant sacré trouve tant de suavité aux commandemens, que rien ne luy donne tant d'haleine et de soulagement en cette vie mortelle que la gracieuse charge des preceptes de son Dieu. Dont le saint psalmiste s'écrie: « O Seigneur, vos justifica-« tions ou commandemens me sont des douces chan-« sons en ce lieu de mon pelerinage (2). » On dit que les mulets et chevaux chargez de figues succombent incontinent au faix, et perdent toute leur force. Plus douce que les figues est la loy du Seigneur; mais l'homme brutal qui s'est rendu *comme le cheval et mulet, esquels il n'y a point d'entendement* (3), perd le courage, et ne peut trouver des forces pour porter cet aimable faix. Au contraire, comme une branche d'agnus-castus empesche de lassitude le voyageur qui la porte; aussi la croix, la mortification, le joug, la loy du Sauveur, qui est le vray agneau chaste, est une charge qui delasse, qui soulage et recrée les cœurs qui aiment sa divine majesté. On n'a point de travail en ce qui est aimé; ou s'il y a du travail, c'est un travail bien-aimé: le travail meslé du saint amour est un certain aigre-doux plus agréable au goust qu'une pure douceur.

(1) Psalm. CXVIII, 171. — (2) *Ibid.*, 54. — (3) Psalm. XXXI, 9.

Le divin amour nous rend donc ainsi conformes à la volonté de Dieu, et nous fait soigneusement observer ses commandemens en qualité de desir absolu de sa majesté à laquelle nous voulons plaire. Si que cette complaisance previent par sa douce et aimable violence la necessité d'obéir que la loy nous impose, convertissant cette necessité en vertu de dilection, et toute la difficulté en delectation.

CHAPITRE VI.

De la conformité de nostre volonté à celle que Dieu nous a signifiée par ses conseils.

Le commandement tesmoigne une volonté fort entiere et pressante de celuy qui ordonne : mais le conseil ne nous represente qu'une volonté de souhait. Ce commandement nous oblige; le conseil nous incite seulement. Le commandement rend coupables les transgresseurs; le conseil rend seulement moins louables ceux qui ne le suivent pas. Les violateurs des commandemens meritent d'estre damnez : ceux qui negligent les conseils meritent seulement d'estre moins glorifiez. Il y a difference entre commander et recommander. Quand on commande, on use d'autorité pour obliger; quand on recommande, on use d'amitié pour induire et provoquer. Le commandement impose necessité; le conseil et recommandation nous incite à ce qui est de plus grande utilité. Au commandement correspond l'obéissance, et la créance au conseil. On suit le conseil afin de plaire, et le commandement pour ne pas deplaire. C'est

pourquoy l'amour de complaisance, qui nous oblige de plaire au bien-aimé, nous porte par consequent à la suite de ses conseils; et l'amour de bienveuillance, qui veut que toutes les volontez et affections luy soient soumises, fait que nous voulons, non seulement ce qu'il ordonne, mais ce qu'il conseille et à quoy il exhorte. Ainsi que l'amour et respect qu'un enfant fidele porte à son bon pere le fait resoudre de vivre, non seulement selon les commandemens qu'il impose, mais encore selon les desirs et inclinations qu'il manifeste.

Le conseil se donne voirement en faveur de celuy qu'on conseille, afin qu'il soit parfait. « Si tu « veux estre parfait, dit le Sauveur, va, vens tout ce « que tu as, et le donne aux pauvres, et me suis (1). »

Mais le cœur amoureux ne reçoit pas le conseil pour son utilité, ains pour se conformer au desir de celuy qui conseille, et rendre l'hommage que est deu à sa volonté. Et partant il ne reçoit les conseils sinon ainsi que Dieu le veut; et Dieu ne veut pas qu'un chacun observe tous les conseils, ains seulement ceux qui sont convenables selon la diversité des personnes, des temps, des occasions, et des forces, ainsi que la charité le requiert: car c'est elle qui, comme reyne de toutes les vertus, de tous les commandemens, de tous les conseils, et en somme de toutes les lois et de toutes les actions chrestiennes, leur donne à tous et à toutes le rang, l'ordre, le temps, et la valeur.

(1) Matth. XIX, 21.

Si ton pere ou ta mere ont une vraye necessité de ton assistance pour vivre, il n'est pas temps alors de pratiquer le conseil de la retraite en un monastère : car la charité t'ordonne que tu ailles en effet executer ce commandement d'*honorer*, servir, aider, et secourir *ton pere* ou *ta mere* (1). Tu es un prince, par la posterité duquel les subjects de la couronne qui t'appartient doivent estre conservez en paix, et assurez contre la tyrannie, sedition, et guerre civile : l'occasion donc d'un si grand bien t'oblige de produire en un saint mariage des legitimes successeurs. Ce n'est pas perdre la chasteté, ou au moins c'est la perdre chastement, que de la sacrifier au bien public en faveur de la charité. As-tu une santé foible, inconstante, qui a besoin de grands supports? ne te charge pas donc volontairement de la pauvreté effectuelle; car la charité te le defend. Non seulement la charité ne permet pas aux peres de famille de tout vendre pour donner aux pauvres, mais leur ordonne d'assembler honnestement ce qui est requis pour l'education et sustentation de la femme, des enfans et serviteurs; comme aussi aux roys et princes d'avoir des thresors qui, provenus d'une juste espargne, et non de tyranniques inventions, servent comme de salutaires preservatifs contre les ennemis visibles. S. Paul ne conseille-t-il pas aux mariez, passé le temps de l'oraison, de *retourner* (2) au train bien reglé du devoir nuptial?

Les conseils sont tous donnez pour la perfection

(1) Ex. XX, 12. — (2) I. ad Cor. VII, 5.

du peuple chrestien, mais non pas pour celle de chaque chrestien en particulier. Il y a des circonstances qui les rendent quelquefois impossibles, quelquefois inutiles, quelquefois perilleux, quelquefois nuisibles à quelques uns, qui est une des intentions pour lesquelles nostre Seigneur dit de l'un d'iceux ce qu'il veut estre entendu de tous : *Qui le peut prendre, qu'il le prenne* (1) ; comme s'il disoit, ainsi que S. Hierosme expose : Qui peut gagner et emporter l'honneur de la chasteté comme un prix de reputation, qu'il le prenne ; car il est exposé à ceux qui courront vaillamment. Tous doncques ne peuvent pas, c'est-à-dire, il n'est pas expedient à tous d'observer tous les conseils, lesquels estans donnez en faveur de la charité, elle sert de regle et de mesure à l'execution d'iceux.

Quand donc la charité l'ordonne, on tire les moines et religieux des cloistres pour en faire des cardinaux, des prelats, des curez ; voire mesme on les reduit quelquefois au mariage pour le repos des royaumes, ainsi que j'ay dit cy-dessus. Que si la charité fait sortir des cloistres ceux qui, par vœu solemnel, s'y estoient attachez ; à plus forte raison, et pour moindre subject, on peut, par l'autorité de cette mesme charité, conseiller à plusieurs de demeurer chez eux, garder leurs moyens, se marier, voire de prendre les armes et aller à la guerre, qui est une profession si dangereuse.

Or quand la charité porte les uns à la pauvreté,

(1) Matth. XIX, 12.

et qu'elle en retire les autres: quand elle en pousse les uns au mariage, les autres à la continence; qu'elle enferme l'un dans le cloistre, et en fait sortir l'autre, elle n'a point besoin d'en rendre raison à personne; car elle a la plenitude de la puissance en la loy chrestienne, selon qu'il est escrit: *La charité peut toutes choses* (1); elle a le comble de la prudence, selon qu'il est dit: *La charité ne fait rien en vain* (2). Que si quelqu'un veut contester, et luy demander pourquoi elle fait ainsi, elle respondra hardiment: *Parceque le Seigneur en a besoin* (3); tout est fait pour la charité, et la charité pour Dieu; tout doit servir à la charité, et elle à personne, non pas mesme à son bien-aimé, duquel elle n'est pas servante, mais espouse. Pour cela on doit prendre d'elle l'ordre de l'exercice des conseils: car aux uns elle ordonnera la chasteté, et non la pauvreté; aux autres l'obéissance, et non la chasteté; aux autres le jeusne, et non l'aumosne; aux autres l'aumosne, et non le jeusne; aux autres la solitude, et non la charge pastorale; aux autres la conversation, et non la solitude. En somme, c'est une eau sacrée par laquelle le jardin de l'Eglise est fecondé; et bien qu'elle n'ait qu'une couleur sans couleur, les fleurs néantmoins qu'elle fait croistre ne laissent pas d'avoir une chacune sa couleur differente. Elle fait des martyrs plus vermeils que la rose, des vierges plus blanches que le lys: aux uns elle donne le fin violet de la mortification, aux autres le jaune des soucis du ma-

(1) I. ad Cor. XIII. — (2) *Ibid.*, 4. — (3) Matth. XXI, 3.

riage; employant diversement les conseils pour la perfection des ames qui sont si heureuses que de vivre sous sa conduite.

CHAPITRE VII.

Que l'amour de la volonté de Dieu, signifiée ès commandemens, nous porte à l'amour des conseils.

O Théotime, que cette volonté divine est aimable! ô qu'elle est amiable et desirable! ô loy toute d'amour et toute pour l'amour! Les Hebrieux, par le mot de paix, entendent l'assemblage et comble de tous biens, c'est-à-dire la félicité; et le psalmiste s'écrie: « Qu'une paix plantureuse abonde à ceux qui ai- « ment la loy de Dieu, et que nul choppement ne « leur arrive (1); » comme s'il vouloit dire: O Seigneur, que de suavitez en l'amour de vos sacrez commandemens! toute douceur delicieuse saisit le cœur qui est saisi de la dilection de vostre loy. Certes ce grand roy, qui avoit son cœur fait selon le cœur de Dieu, savouroit si fort la parfaicte excellence des ordonnances divines, qu'il semble que ce soit un amoureux espris de la beauté de cette loy, comme de la chaste espouse et reyne de son cœur, ainsi qu'il appert par les continuelles louanges qu'il lui donne.

Quand l'espouse celeste veut exprimer l'infinie suavité des parfums de son divin espoux: « Vostre « nom, luy dit-elle, est un onguent respandu(2); » comme si elle disoit: Vous estes si excellemment parfumé, qu'il semble que vous soyez tout parfum,

(1) Psalm. CXVIII, 165. — (2) Cant. cant. I, 2.

et qu'il soit à propos de vous appeler onguent et parfum, plustost qu'oinct et parfumé. Ainsi l'ame qui aime Dieu est tellement transformée en la volonté divine, qu'elle merite plustost d'estre nommée volonté de Dieu, qu'obéissante ou sujette à la volonté divine, dont Dieu dit par Isaïe qu'il *appellera* l'Eglise chrestienne d'*un nom nouveau que la bouche du Seigneur nommera* (1), marquera et gravera dans le cœur de ses fideles; puis expliquant ce nom, il dit que ce sera *ma volonté en icelle* (2); comme s'il disoit qu'entre ceux qui ne sont pas chrestiens, un chacun a sa volonté propre au milieu de son cœur : mais parmy les vrais enfans du Sauveur, chacun quittera sa volonté, et il n'y aura plus qu'une volonté maistresse, regente et universelle, qui animera, gouvernera et dressera toutes les ames, tous les cœurs et toutes les volontez; et le nom d'honneur des chrestiens ne sera autre chose, sinon la volonté de Dieu en eux : volonté qui regnera sur toutes les volontez, et les transformera toutes en soy; de sorte que les volontez des chrestiens et la volonté de nostre Seigneur ne soyent plus qu'une seule volonté. Ce qui fut parfaitement verifié en la primitive Eglise, lorsque, comme dit le glorieux S. Luc, *en la multitude des croyans il n'y avoit qu'un cœur et qu'une ame* (3) : car il n'entend pas parler du cœur qui fait vivre nos corps, ni de l'ame qui anime ces cœurs d'une vie humaine; mais il parle du cœur qui donne la vie celeste à nos ames,

(1) Isa. LXII, 2. — (2) *Ibid.*, 4. — (3) Act. IV, 32.

et de l'ame qui anime nos cœurs de la vie surnaturelle; cœur et ame très unique des vrais chrestiens, qui n'est autre chose que la volonté de Dieu. *La vie*, dit le Psalmiste, *est en la volonté* (1) de Dieu, non seulement parceque nostre vie temporelle despend de la volonté divine, mais aussi d'autant que nostre vie spirituelle gist en l'execution d'icelle, par laquelle Dieu vit et regne en nous, et nous fait vivre et subsister en luy. Au contraire, le meschant, *dès le siecle*, c'est-à-dire toujours, a *rompu le joug* de la loy de Dieu, et a dit: *Je ne servirai point* (2)! C'est pourquoy Dieu dit qu'il l'a *appellé, dès le ventre* de sa mere, *transgresseur* (3) et rebelle; et parlant au roy de Tyr, il luy reproche qu'il avoit *mis son cœur comme le cœur de Dieu* (4): car l'esprit revolté veut que son cœur soit maistre de soy-mesme, et que sa propre volonté soit souveraine comme la volonté de Dieu. Il ne veut pas que la volonté divine regne sur la sienne, ains veut estre absolu et sans dependance quelconque. O Seigneur eternel, ne le permettez pas; ains faites que jamais *ma volonté ne soit faite, mais la vostre* (5). Hélas! nous sommes en ce monde, non point pour faire nos volontez, mais celle de vostre bonté qui nous y a mis. *Il fut escrit* de vous, ô Sauveur de mon ame, que vous *fissiez la volonté* (6) de vostre Pere eternel; et par le premier vouloir humain de vostre ame, à l'instant de vostre conception,

(1) Psalm. XXIX, 6. — (2) Jerem. II, 20. — (3) Isa. XLVIII, 8.
(4) Ezec. XXVIII, 2. — (5) Luc, XXII, 42.
(6) Psalm. XXXIX, 8, 9.

vous embrassastes amoureusement cette loy de la volonté divine, et la mistes *au milieu de* vostre *cœur* (1) pour y regner et dominer eternellement. Hé! qui fera la grace à mon ame qu'elle n'ait point de volonté que la volonté de Dieu?

Or quand nostre amour est extrême à l'endroit de la volonté de Dieu, nous ne nous contentons pas de faire seulement la volonté divine qui nous est signifiée ès commandemens, mais nous nous rangeons encore à l'obéissance des conseils, lesquels ne nous sont donnez que pour plus parfaictement observer les commandemens, auxquels aussi ils se rapportent, ainsi que dit excellemment S. Thomas. O combien excellente est l'observation de la defense des injustes voluptez en celuy qui a mesme renoncé aux plus justes et legitimes delices! O combien celuy-là est esloigné de convoiter le bien d'autruy, qui rejette toutes richesses, et celles mesme que sainctement il pourroit garder! Que celuy-cy est bien esloigné de vouloir preferer sa volonté à celle de Dieu, qui pour faire la volonté de Dieu s'assujettit à celle d'un homme!

David estoit un jour en son preside, et la garnison des Philistins en Bethleem. Or il fit un souhait, disant: « O si quelqu'un me donnoit à boire de l'eau « de la citerne qui est à la porte de Bethleem! (2) » Et voilà qu'il n'eut pas plus tost dit le mot, que trois vaillans chevaliers partent de là; main et teste baissée, traversent l'armée ennemie, vont à la cisterne de

(1) Psalm. XXXIX, 8, 9. — (2) II. Reg. XXIII, 15.

Bethleem, puisent de l'eau, et l'apportent à David : lequel, voyant le hazard auquel ces gentils-hommes s'estoient mis pour contenter son appetit, *ne voulut point boire* cette eau conquise au peril de leur sang et de leur vie, *ains la respandit en oblation* (1) au Pere éternel. Hé! voyez, je vous prie, Theotime, quelle ardeur de ces chevaliers au service et contentement de leur maistre! ils volent et fendent la presse des ennemis avec mille dangers de se perdre, pour assouvir un seul simple souhait que le roy leur tesmoigne. Le Sauveur estant en ce monde declara sa volonté en plusieurs choses par maniere de commandement, et en plusieurs autres il la signifia seulement par maniere de souhait: car il loua fort la chasteté, la pauvreté, l'obéissance et resignation parfaicte, l'abnegation de la propre volonté, la viduité, le jeusne, la priere ordinaire; et ce qu'il dit de la chasteté, que qui en pourroit emporter le prix, qu'il le print, il l'a assez dit de tous les autres conseils. A ce souhait, les plus vaillans chrestiens se sont mis à la course; et forçans toutes les repugnances, convoitises, et difficultez, ont atteint à la saincte perfection, se rangeans à l'estroite observance des desirs de leur roy, obtenans par ce moyen la couronne de gloire.

Certes, ainsi que tesmoigne le divin Psalmiste, Dieu n'exauce pas seulement l'oraison de ses fideles, ains il exauce mesme encore le seul desir d'iceux, et *la seule preparation qu'ils font en leurs cœurs* (2)

(1) II. Reg. XXIII, 16. — (2) Psalm. IX, 39.

pour prier : tant il est favorable et propice à faire la volonté de ceux qui l'aiment. Et pourquoy donc reciproquement ne serons-nous si jaloux de suivre la sacrée volonté de nostre Seigneur, que nous fassions non seulement ce qu'il commande, mais encore ce qu'il tesmoigne d'agreer et souhaiter? Les ames nobles n'ont pas besoin d'un plus fort motif pour embrasser un dessein, que de sçavoir que le bien-aimé le desire. *Mon ame*, dit l'une d'icelles, *s'est escoulée soudain que mon amy a parlé* (1).

CHAPITRE VIII.

Que le mespris des conseils evangeliques est un grand peché.

Les paroles par lesquelles nostre Seigneur nous exhorte de tendre et pretendre à la perfection sont si fortes et pressantes, que nous ne sçaurions dissimuler l'obligation que nous avons de nous engager à ce dessein. « Soyez saints, dit-il, parceque je suis « saint (2). Qui est saint, qu'il soit encore davantage « sanctifié; et qui est juste, qu'il soit encore plus « justifié (3). Soyez parfaicts, ains que vostre pere « celeste est parfaict (4). » Pour cela, le grand S. Bernard escrivant au glorieux S. Guarin abbé d'Aux, duquel la vie et les miracles ont tant rendu de bonne odeur en ce diocese : L'homme juste, dit-il, ne dit jamais, c'est assez; il a tousjours faim et soif de la justice.

(1) Cant. cant. V, 6. — (2) Levit. XI, 44.
(3) Apoc. XXII, 11. — (4) Matth. V, 48.

Certes, Theotime, quant aux biens temporels, rien ne suffit à celuy auquel ce qui suffit ne suffit pas : car qu'est-ce qui peut suffire à un cœur auquel la suffisance n'est pas suffisante? Mais quant aux biens spirituels, celuy n'en a pas ce qui luy suffit auquel il suffit d'avoir ce qui luy suffit ; et la suffisance n'est pas suffisante, parceque la vraye suffisance ès choses divines consiste en partie au desir de l'affluence. Dieu, au commencement du monde, commanda à la terre de « germer l'herbe verdoyante « faisant sa semence, et tout arbre fruictier faisant « son fruict, un chacun selon son espece, qui eust « aussi sa semence en soy-même (1). »

Et ne voyons-nous pas par experience que les plantes et fruicts n'ont pas leur juste croissance et maturité, que quand elles portent leurs graines et pepins, qui leur servent de geniture pour la production de plantes et d'arbres de pareille sorte. Jamais nos vertus n'ont leur juste stature et suffisance, qu'elles ne produisent en nous des desirs de faire progrès ; qui, comme semences spirituelles, servent en la production de nouveaux degrez de vertus. Et me semble que la terre de nostre cœur a commandement de germer les plantes des vertus qui portent les fruicts des sainctes œuvres, une chacune selon son genre, et qui ait les semences des desirs et desseins de tousjours multiplier et avancer en perfection. Et la vertu qui n'a point la graine ou le pepin de ces desirs, elle n'est pas en sa suffisance et maturité.

(1) Genes. I, 11.

« O doncques, dit S. Bernard au faineant, tu ne veux « pas t'avancer en la perfection ? Non. Et tu ne veux « pas non plus empirer ? Non de vray. Et quoy donc « tu ne veux estre ni pire ni meilleur ? Helas ! pauvre « homme, tu veux estre ce qui ne peut estre. Rien « voirement n'est stable ni ferme en ce monde ; mais « de l'homme il en est dit encore plus particuliere- « ment que *jamais il ne demeure en un estat* (1). Il « faut donc ou qu'il s'avance, ou qu'il retourne en « arriere. »

Or je ne dis pas, non plus que S. Bernard, que ce soit peché de ne practiquer pas les conseils. Non certes, Theotime : car c'est la propre difference du commandement au conseil, que le commandement nous oblige sous peine de peché, et le conseil nous invite sans peine de peché. Neantmoins je dis bien que c'est un grand peché de mespriser la pretention à la perfection chrestienne, et encore plus de mespriser la semonce par laquelle nostre Seigneur nous y appelle : mais c'est une impieté insupportable de mespriser les conseils et moyens d'y parvenir, que nostre Seigneur nous marque. C'est une heresie de dire que nostre Seigneur ne nous a pas bien conseillez, et un blasphesme de dire à Dieu : « *Retire-* « *toy de nous, nous ne voulons pas la science de tes* « *voyes* (2). » Mais c'est une irreverence horrible contre celuy qui avec tant d'amour et de suavité nous invite à la perfection, de dire, Je ne veux pas estre sainct ny parfaict, ny avoir plus de part en

(1) Job. XIV, 12. — (2) *Ibid.*, XXI, 14.

vostre bienveuillance, ny suivre les conseils que vous me donnez pour faire progrès en icelle.

On peut bien, sans pecher, ne suivre pas les conseils pour l'affection que l'on a ailleurs: comme, par exemple, on peut bien ne vendre pas ce que l'on a, et ne le donner pas aux pauvres, parcequ'on n'a pas le courage de faire un si grand renoncement: on peut bien aussi se marier, parcequ'on aime une femme, ou qu'on n'a pas assez de force en l'ame pour entreprendre la guerre qu'il faut faire à la chair. Mais de faire profession de ne vouloir point suivre les conseils, ni aucun d'iceux, cela ne se peut faire sans mespris de celuy qui les donne. De ne suivre pas le conseil de virginité afin de se marier, cela n'est pas mal fait; mais de se marier pour preferer le mariage à la chasteté, comme font les heretiques, c'est un grand mespris ou du conseiller, ou du conseil. Boire du vin contre l'avis du medecin, quand on est vaincu de la soif ou de la fantaisie d'en boire, ce n'est pas proprement mespriser le medecin ni son advis; mais dire, Je ne veux point suivre l'avis du medecin, il faut que cela provienne d'une mauvaise estime qu'on a de luy. Or quant aux hommes, on peut souvent mespriser leur conseil, et ne mespriser pas ceux qui le donnent, parceque ce n'est pas mespriser un homme d'estimer qu'il ait erré. Mais quant à Dieu, rejetter son conseil et le mespriser, cela ne peut provenir que de l'estime que l'on fait qu'il n'a pas bien conseillé: ce qui ne peut estre pensé que par esprit de blasphesme; comme

si Dieu n'estoit pas assez sage pour sçavoir, ou assez bon pour vouloir bien conseiller. Et c'en est de mesme des conseils de l'Eglise, laquelle, à raison de la continuelle assistance du Saint-Esprit qui l'enseigne et conduit en toute verité, ne peut jamais donner des mauvais advis.

CHAPITRE IX.

Suite du discours commencé. Comme chacun doit aimer, quoique non pas practiquer tous les conseils evangeliques; et comme neantmoins chacun doit practiquer ce qu'il peut.

Encore que tous les conseils ne puissent, ni doivent estre practiquez par chaque chrestien en particulier, si est-ce qu'un chacun est obligé de les aimer tous, parcequ'ils sont tous très bons. Si vous avez la migraine, et que l'odeur du musc vous nuise, laisserez-vous pour cela d'advouer que cette senteur soit bonne et agreable? Si une robbe d'or ne vous est pas advenante, direz-vous qu'elle ne vaut rien? Si une bague n'est pas pour vostre doigt, la jetterez-vous pour cela dans la boue? Louez donc, Theotime, et aimez cherement tous les conseils que Dieu a donnez aux hommes. O que beny soit à jamais l'ange du grand conseil, avec tous les advis qu'il donne, et les exhortations qu'il fait aux humains! « le cœur est resjouy par les onguens et bonnes sen- « teurs, dit Salomon; et par les bons conseils de l'a- « my, l'ame est adoucie (1). » Mais de quel amy, et de quels conseils parlons-nous? O Dieu! c'est de l'a-

(1) Proverb. XXVII, 9.

my des amis; et ses conseils sont plus aimables que le miel. L'amy c'est le Sauveur, ses conseils sont pour le salut.

Resjouissons-nous, Theotime, quand nous verrons des personnes entreprendre la suite des conseils que nous ne pouvons ou ne devons pas observer : prions pour eux, benissons-les, favorisons-les, et les aidons. Car la charité nous oblige de n'aimer pas seulement ce qui est bon pour nous, mais d'aimer encore ce qui est bon pour le prochain.

Nous tesmoignerons assez d'aimer tous les conseils, quand nous observerons devotement ceux qui nous seront convenables. Car tout ainsi que celuy qui croit un article de foy, d'autant que Dieu l'a revelé par sa parole annoncée et declarée par l'Eglise, ne sçauroit mescroire les autres; et celuy qui observe un commandement pour le vray amour de Dieu est tout prest d'observer les autres quand l'occasion s'en presentera : de mesme celuy qui aime et estime un conseil evangelique, parceque Dieu l'a donné, il ne peut qu'il n'estime consecutivement tous les autres, puisqu'ils sont aussi de Dieu. Or nous pouvons aisement en pratiquer plusieurs, quoique non pas tous ensemble : car Dieu en a donné plusieurs, afin que chacun en puisse observer quelques uns, et il n'y a jour que nous n'en ayons quelque occasion.

La charité requiert-elle que pour secourir vostre pere ou vostre mere, vous demeuriez chez eux : conservez neantmoins l'amour et l'affection à vostre retraite, ne tenez vostre cœur au logis paternel qu'au-

tant qu'il faut pour y faire ce que la charité vous ordonne. N'est-il pas expedient, à cause de vostre qualité, que vous gardiez la parfaite chasteté : gardez-en donc au moins ce que, sans faire tort à la charité, vous en pourrez garder. Qui ne peut faire le tout, qu'il fasse quelque partie. Vous n'estes pas obligé de rechercher celuy qui vous a offensé : car c'est à luy de revenir à soy, et venir à vous pour vous donner satisfaction, puisqu'il vous a prévenu par injure et outrage ; mais allez neantmoins, Theotime, faites ce que le Sauveur vous conseille, prevenez-le au bien, rendez-luy bien pour mal, *jetez sur sa teste* et sur son cœur *un brasier ardent* (1) de tesmoignage de charité, qui le brusle tout, et le force de vous aimer. Vous n'estes pas obligé par la rigueur de la loi de donner à tous les pauvres que vous rencontrez, ains seulement à ceux qui en ont un très grand besoin ; mais ne laissez pas pour cela, suivant le conseil du Sauveur, de donner volontiers à tous les indigens que vous trouverez, autant que votre condition et que les veritables necessitez de vos affaires le permettront. Vous n'estes pas obligé de faire aucun vœu, mais faites-en pourtant quelques uns qui seront jugez propres par vostre pere spirituel, pour vostre advancement en l'amour divin. Vous pouvez librement user du vin dans les termes de la bienseance, mais selon le conseil de S. Paul à Thimothée, n'en prenez que ce qu'il faut pour soulager vostre estomac.

(1) Ad Rom. XII, 20.

Il y a divers degrez de perfection ès conseils. De prester aux pauvres, hors la très grande necessité, c'est le premier degré de l'aumosne : et c'est un degré plus haut de leur donner, plus haut encore de donner tout, et enfin encore plus haut de donner sa personne, la vouant au service des pauvres. L'hospitalité, hors l'extreme necessité, est un conseil; recevoir l'estranger est le premier degré d'iceluy, mais aller sur les advenuës des chemins pour le semondre, comme faisoit Abraham, c'est un degré plus haut; et encore plus de se loger ès lieux perilleux pour retirer, ayder, et servir les passans; en quoy excella ce grand S. Bernard de Menthon, originaire de ce diocese, lequel estant issu d'une maison fort illustre habita plusieurs années entre les jougs et cimes de nos Alpes, y assembla plusieurs compagnons, pour attendre, loger, secourir, delivrer des dangers de la tourmente les voyageurs et passans, qui mourroient souvent entre les orages, les neiges, et froidures, sans les hospitaux que ce grand amy de Dieu establit et fonda ès deux monts, qui pour cela sont appellez de son nom, Grand Saint-Bernard au diocese de Sion, et Petit Saint-Bernard en celuy de Tarentaise. Visiter les malades qui ne sont pas en extreme necessité, c'est une louable charité; les servir est encore meilleur; mais se dedier à leur service, c'est l'excellence de ce conseil, que les clercs de la Visitation des infirmes exercent par leur propre institut, et plusieurs dames en divers lieux, à l'imitation de ce grand S. Sanson, gentil-homme et me-

decin romain, qui, en la ville de Constantinople, où il fut fait prestre, se dedia tout-à-fait, avec une admirable charité, au service des malades, en un hospital qu'il y commença, et que l'empereur Justinian esleva et paracheva; à l'imitation des saintes Catherine de Sienne et de Gennes, de Ste Elizabeth de Hongrie, et des glorieux amys de Dieu S. François et le bienheureux Ignace de Loyola, qui au commencement de leurs ordres firent cet exercice avec ardeur et utilité spirituelle incomparable.

Les vertus ont donc une certaine estenduë de perfection: et pour l'ordinaire nous ne sommes pas obligez de les practiquer en l'extremité de leur excellence; il suffit d'entrer si avant en l'exercice d'icelles, qu'en effet on y soit. Mais de passer outre, et s'avancer en la perfection, c'est un conseil; les actes heroïques des vertus n'estans pas pour l'ordinaire commandez, ains seulement conseillez. Que si, en quelque occasion, nous nous trouvons obligez de les exercer, cela arrive pour des occurrences rares et extraordinaires, qui les rendent necessaires à la conservation de la grace de Dieu. Le bienheureux portier de la prison de Sebaste, voyant l'un des quarante qui estoient lors martyrisez perdre le courage et la couronne du martyre, se mit en sa place sans que personne le poursuivist, et fut ainsi le quarantiesme de ces glorieux et triomphans soldats de nostre Seigneur. S. Adauctus voyant que l'on conduisoit S. Felix au martyre: Et moy, dit-il sans estre pressé de personne, je suis aussi bien chrestien que celuy-cy, ado-

rant le mesme Sauveur. Puis baisant S. Felix, s'achemina avec luy au martyre, et eut la teste tranchée. Mille des anciens martyrs en firent de mesme; et pouvans esgalement eviter et subir le martyre sans pecher, ils choisirent de le subir genereusement plustost que de l'eviter loisiblement. En ceux-cy donc le martyre fut un acte heroïque de la force et constance qu'un saint excès d'amour leur donna. Mais quand il est force d'endurer le martyre, ou renoncer à la foy, le martyre ne laisse pas d'estre martyre, et un excellent acte d'amour et de force : neantmoins je ne sçay s'il le faut nommer acte heroïque, n'estant pas choisi par aucun excès d'amour, ains par la necessité de la loy, qui en ce cas le commande. Or en la pratique des actions heroïques de la vertu, consiste la parfaicte imitation du Sauveur, qui, comme dit le grand S. Thomas, eut dès l'instant de sa conception toutes les vertus en un degré heroïque; et certes je dirois volontiers plus qu'heroïque, puisqu'il n'estoit pas simplement plus qu'homme, mais infiniment plus qu'homme, c'est-à-dire, vray Dieu.

CHAPITRE X.

Comme il se faut conformer à la volonté divine qui nous est signifiée par les inspirations; et, premierement, de la varieté des moyens par lesquels Dieu nous inspire.

Les rayons du soleil esclairent en eschauffant, et eschauffent en esclairant. L'inspiration est un rayon celeste qui porte dans nos cœurs une lumiere chaleu-

reuse, par laquelle il nous fait voir le bien, et nous eschauffe au pourchas d'iceluy. Tout ce qui a vie sur terre s'engourdit au froid de l'hyver; mais au retour de la chaleur vitale du printemps tout reprend son mouvement. Les animaux terrestres courent plus vistement, les oyseaux volent plus hautement et chantent plus gayement, et les plantes poussent leurs feuilles et leurs fleurs très agreablement. Sans l'inspiration, nos ames vivroient paresseuses, percluses et inutiles; mais à l'arrivée des divins rayons de l'inspiration, nous sentons une lumiere meslée d'une chaleur vivifiante, laquelle esclaire nostre entendement, resveille et anime nostre volonté, luy donnant la force de vouloir et faire le bien appartenant au salut eternel. Dieu ayant formé le corps humain *du limon de la terre*, ainsi que dit Moyse, il *inspira* en iceluy *la respiration de vie, et il fut fait en ame vivante* (1), c'est-à-dire en ame qui donnoit vie, mouvement et operation au corps; et ce mesme Dieu eternel souffle et pousse les inspirations de la vie surnaturelle en nos ames, afin que, comme dit le grand apostre, elles soyent *faites en esprit vivifiant* (2), c'est-à-dire en esprit qui nous fasse vivre, mouvoir, sentir, et ouvrer les œuvres de la grace : en sorte que celuy qui nous a donné l'estre nous donne aussi l'operation. L'haleine de l'homme eschauffe les choses esquelles elle entre, tesmoin l'enfant de la Sunamite, sur la bouche duquel le prophete Helisée ayant mis la sienne, et halené sur iceluy, sa chair s'eschauffa (3);

(1) Genes. II, 7. — (2) I. Cor. XV, 45. — (3) IV. Reg. IV, 34.

et l'experience est toute manifeste. Mais quant au souffle de Dieu, non seulement il eschauffe, ains il esclaire parfaictement; d'autant que l'esprit divin est une lumiere infinie, duquel le souffle vital est appellé inspiration; d'autant que par iceluy cette suprême bonté halene et inspire en nous les desirs et intentions de son cœur.

Or les moyens d'inspirer dont elle use sont infinis. S. Antoine, S. François, S. Anselme, et mille autres, recevoient souvent des inspirations par la veuë des creatures. Le moyen ordinaire, c'est la predication; mais quelquefois ceux ausquels la parole ne profite pas sont instruits par la tribulation, selon le dire du prophete: *L'affliction donnera intelligence à l'ouyë,* c'est-à-dire, ceux qui par l'ouyë des menaces celestes sur les meschans ne se corrigent pas apprendront la verité par l'evenement et les effets, et deviendront sages sentant l'affliction. Ste Marie Egyptienne fut inspirée par la veuë d'une image de nostre Dame; S. Antoine, oyant l'evangile qu'on lit à la messe; S. Augustin, oyant le recit de la vie de S. Antoine; le duc de Gandie, voyant l'imperatrice morte; S. Pachome, voyant un exemple de charité; le bienheureux Ignace de Loyola, lisant la vie des Saints; S. Cyprian (ce n'est pas le grand evesque de Carthage, ains un autre qui fut lays, mais glorieux martyr) fut touché voyant le diable confesser son impuissance sur ceux qui se confient en Dieu. Lorsque j'estois jeune, à Paris, deux escoliers, dont l'un estoit heretique, passans la nuit au fauxbourg

Sainct-Jacques en une desbauche, ouyrent sonner les matines des Chartreux; et l'heretique demandant à l'autre à quelle occasion on sonnoit, il lui fit entendre avec quelle devotion on celebroit les offices sacrez en ce saint monastere. O Dieu, dit-il, que l'exercice de ces religieux est different du nostre! ils font celuy des anges, et nous celuy des bestes brutes. Et voulant voir par expérience, le jour suivant, ce qu'il avoit appris par le recit de son compagnon, il trouva ces peres dans leurs formes, rangez comme des statues de marbre en une suite de niches, immobiles à toute autre action qu'à celle de la psalmodie, qu'ils faisoient avec une attention et devotion vrayement angelique, selon la coustume de ce saint ordre; si que ce pauvre jeune homme, tout ravy d'admiration, demeura pris en la consolation extrême qu'il eut de voir Dieu si bien adoré parmy les catholiques, et se resolut, comme il fit par apres, de se ranger dans le giron de l'Eglise, vraye et unique espouse de celuy qui l'avoit visité de son inspiration, dans l'infame litiere de l'abomination en laquelle il estoit.

O que bienheureux sont ceux qui tiennent leurs cœurs ouverts aux saintes inspirations! car jamais ils ne manquent de celles qui leur sont necessaires pour bien et devotement vivre en leurs conditions, et pour saintement exercer les charges de leurs professions. Car comme Dieu donne, par l'entremise de la nature, à chaque animal, les instincts qui luy sont requis pour sa conservation et pour l'exercice de ses

proprietez naturelles; aussi, si nous ne resistons pas à la grace de Dieu, il donne à chacun de nous les inspirations necessaires pour vivre, operer, et nous conserver en la vie spirituelle. « Hé! Seigneur, di-« soit le fidele Eliezer, voicy que je suis près de cette « fontaine d'eau; et les filles de cette cité sortiront « pour puiser de l'eau. La jeune fille donc à laquelle « je diray, panchez vostre cruche, afin que je boive; « et elle respondra, Beuvez, ains je donneray encore « à boire à vos chameaux: c'est celle-là que vous « avez preparée pour vostre serviteur Isaac (1). » Theotime, Eliezer ne se laisse entendre de desirer de l'eau que pour sa personne: mais la belle Rebecca, obéissant à l'inspiration que Dieu et sa debonnareté luy donnoient, s'offre d'abreuver encore les chameaux. Pour cela elle fut rendu espouse du saint Isaac, belle-fille du grand Abraham, et grand'mere du Sauveur. Les ames certes qui ne se contentent pas de faire ce que par les commandemens et conseils le divin Espoux requiert d'elles, mais sont promptes à suivre les sacrées inspirations, ce sont celles que le Pere eternel a preparées pour estre espouses de son Fils bien-aimé. Et quant au bon Eliezer, parce qu'il ne peut autrement discerner entre les filles de Haran, ville de Nachor, celle qui estoit destinée au fils de son maistre, Dieu le luy fait cognoistre par inspiration. Quand nous ne sçavons que faire, et que l'assistance humaine nous manque en nos perplexitez, Dieu alors nous inspire. Et si nous sommes hum-

(1) Genes. XXIV, 12, 13, 14.

blement obéissans, il ne permet point que nous errions. Or je ne dis rien de plus de ces inspirations necessaires, pour en avoir souvent parlé en cet œuvre, et encore en l'Introduction à la vie dévote.

CHAPITRE XI.

De l'union de nostre volonté à celle de Dieu, ès inspirations qui sont données pour la practique extraordinaire des vertus; et de la perseverance en la vocation, premiere marque de l'inspiration.

Il y a des inspirations qui tendent seulement à une extraordinaire perfection des exercices ordinaires de la vie chrétienne. La charité envers les pauvres malades est un exercice ordinaire des vrais chretiens; mais exercice ordinaire qui fut practiqué en perfection extraordinaire par S. François et Ste Catherine de Sienne, quand ils lechoient et suçoient les ulceres des lepreux et chancreux; et par le glorieux S. Louys, quand il servoit à genoux et teste nue les malades, dont un abbé de Cisteaux demeura tout esperdu d'admiration, le voyant en cette posture manier et agencer un miserable ulceré de playes horribles et chancreuses. Comme encore c'estoit une practique bien extraordinaire de ce sainct monarque de servir à table les pauvres les plus vils et abjetes, et manger les restes de leurs potages. S. Hierosme recevant en son hospital de Bethleem les pelerins d'Europe qui fuyoient la persecution des Goths ne leur lavoit pas seulement les pieds, mais s'abbaissoit jusques-là que de laver encore et frotter

les jambes de leurs chameaux; à l'exemple de Rebecca dont nous parlions n'a gueres, qui non seulement puisa de l'eau pour Eliezer, mais aussi pour ses chameaux. S. François ne fut pas seulement extrême en la practique de la pauvreté, comme chacun sçait, mais il le fut encore en celle de la simplicité. Il racheta un agneau, de peur qu'on ne le tuast, parce qu'il representoit notre Seigneur. Il portoit respect presque à toutes creatures, en contemplation de leur Createur, par une non accoutumée mais très prudente simplicité. Telles fois il s'est amusé à retirer les vermisseaux du chemin, afin que quelqu'un ne les foulast au passage; se ressouvenant que son Sauveur s'estoit parangonné au vermisseau. Il appelloit les creatures ses freres et sœurs, par certaine consideration admirable que le sainct amour luy suggeroit. S. Alexis, seigneur de très noble extraction, practiqua excellemment l'abjection de soy-mesme, demeurant dix-sept ans incogneu chez son propre pere à Rome en qualité de pauvre pelerin. Toutes ces inspirations furent, pour des exercices ordinaires, practiquées neantmoins en perfection extraordinaire. Or en cette sorte d'inspiration il faut observer les regles que nous avons données pour les desirs en nostre Introduction. Il ne faut pas vouloir suivre plusieurs exercices à la fois et tout à coup: car souvent l'ennemy tasche de nous faire entreprendre et commencer plusieurs desseins, afin qu'accablez de trop de besoigne, nous n'achevions rien, et laissions tout imparfaict. Quelquefois mesmement

il nous suggere la volonté d'entreprendre de commencer quelque excellente besoigne, laquelle il prevoit que nous n'accomplirons pas, pour nous detourner d'en poursuivre une moins excellente que nous eussions aisement achevée : car il ne se soucie point qu'on fasse force desseins et commencemens, pourveu qu'on n'acheve rien. Il ne veut pas empescher, non plus que Pharaon, que les mystiques femmes d'Israël, c'est-à-dire les ames chretiennes, enfantent des masles, pourveu qu'avant qu'ils croissent on les tue. Au contraire, dit le grand S. Hierosme, entre les chrestiens on n'a pas tant d'egard au commencement qu'à la fin. Il ne faut pas tant avaler de viande qu'on ne puisse faire la digestion de ce que l'on en prend. L'esprit seducteur nous arreste au commencement, et nous fait contenter du printemps fleury : mais l'esprit divin ne nous fait regarder le commencement que pour parvenir à la fin, et ne nous fait resjouir des fleurs du printemps que pour la pretention de jouir des fruicts de l'esté et de l'automne.

Le grand S. Thomas est d'opinion qu'il n'est pas expedient de beaucoup consulter et longuement deliberer sur l'inclination que l'on a d'entrer dans une bonne et bien formée religion ; et il a raison : car la religion estant conseillée par nostre Seigneur en l'Evangile, qu'est-il besoin de beaucoup de consultations? Il suffit d'en faire une bonne avec quelque peu de personnes qui soient bien prudentes et capables de telle affaire, et qui nous puissent aider à

prendre une courte et solide resolution. Mais dès que nous avons deliberé et resolu, et en ce suject, et en tout autre qui regarde le service de Dieu, il faut estre fermes et invariables, sans se laisser nullement esbranler par aucune sorte d'apparence de plus grand bien : car bien souvent, dit le glorieux S. Bernard, le malin nous donne le change; et pour nous destourner d'achever un bien, il nous en propose un autre qui semble meilleur; lequel après que nous avons commencé, pour nous divertir de le parfaire, il en presente un troisiesme; se contentant que nous fassions plusieurs commencemens, pourveu que nous ne fassions point de fin. Il ne faut pas mesme passer d'une religion en une autre sans des motifs grandement considerables, dit S. Thomas après l'abbé Nestorius, rapporté par Cassian.

J'emprunte du grand S. Anselme, escrivant à Lauzon, une belle similitude. Comme un arbrisseau souvent transplanté ne sçauroit prendre racine, ni par consequent venir à sa perfection, et rendre le fruict desiré; ainsi l'ame qui transplante son cœur de dessein en dessein ne sçauroit profiter ni prendre la juste croissance de sa perfection, puisque la perfection ne consiste pas en commencemens, mais en accomplissemens. Les animaux sacrés d'Ezechiel alloient *où l'impetuosité de l'esprit* les portoit, *et ne se retournoient point en marchant, mais un chacun* s'avançoit, *cheminant devant sa face* (1). Il faut aller où l'inspiration nous pousse, et ne point se revirer

(1) Ezech. I, 12.

ni retourner en arriere, ains marcher du costé où Dieu a contourné nostre face, sans changer de visée. Qui est en bon chemin, qu'il se sauve. Il arrive que l'on quitte quelquefois le bien pour chercher le mieux, et que laissant l'un on ne trouve pas l'autre: mieux vaut la possession d'un petit thresor trouvé, que la pretention d'un plus grand qu'il faut aller chercher.

L'inspiration est suspecte qui nous pousse à quitter un vray bien que nous avons present, pour en pourchasser un meilleur à venir. Un jeune homme portugais, nommé François Bassus, estoit admirable, non seulement en l'eloquence divine, mais en la practique des vertus, sous la discipline du bienheureux Philippe Nerius, en la congregation de l'Oratoire de Rome. Or il creut d'estre inspiré de quitter cette saincte societé pour se rendre en une religion formelle, et enfin se resolut à cela. Mais le bienheureux Philippe, assistant à sa reception en l'ordre de S. Dominique, pleuroit amerement; dont estant interrogé par François-Marie Tauruse, qui depuis fut archevesque de Sienne et cardinal, pourquoy il jettoit ces larmes: Je deplore, dit-il, la perte de tant de vertus. Et de fait, ce jeune homme si excellemment sage et devot en la congregation, sitost qu'il fut en la religion, devint tellement inconstant et volage, qu'agité de divers desirs de nouveautez et changemens, il donna par après de grands et fascheux scandales.

Si l'oyseleur va droit au nid de la perdrix, elle se

presentera à luy, et contrefera l'errenée et boiteuse; et se lançant comme pour faire grand vol, se laissera tout-à-coup tomber, comme si elle n'en pouvoit plus, afin que le chasseur s'amusant après elle, et croyant qu'il la pourra aisement prendre, soit diverty de rencontrer ses petits hors du nid; puis comme il l'a quelque temps suivie, et qu'il cuide l'attraper, elle prend l'air et s'eschappe. Ainsi nostre ennemy voyant un homme qui, inspiré de Dieu, entreprend une profession et maniere de vivre propre à son advancement en l'amour celeste, il luy persuade de prendre une autre voye de plus grande perfection en apparence; et l'ayant desvoyé de son premier chemin, il luy rend petit à petit impossible la suite du second; et luy en propose un troisiesme, afin que l'occupant en la recherche continuelle de divers et nouveaux moyens pour se perfectionner, il l'empesche d'en employer aucun, et par consequent de parvenir à la fin pour laquelle il les cherche, qui est la perfection. Les jeunes chiens à tous rencontres quittent la meute, et tirent au change; mais les vieux, qui sont sages, ne prennent jamais le change, ains suivent toujours les erres sur lesquelles ils sont. Qu'un chacun donc ayant trouvé la très saincte volonté de Dieu en sa vocation, demeure sainctement et amoureusement en icelle, y practiquant les exercices convenables selon l'ordre de la discretion, et avec le zele de la perfection.

CHAPITRE XII.

De l'union de la volonté humaine à celle de Dieu ès inspirations qui sont contre les loix ordinaires; et de la paix et douceur de cœur, seconde marque de l'inspiration.

Il se faut donc comporter ainsi, Theotime, ès inspirations qui ne sont extraordinaires que d'autant qu'elles nous incitent à practiquer avec une extraordinaire ferveur et perfection les exercices ordinaires du chrestien. Mais il y a d'autres inspirations que l'on appelle extraordinaires, non seulement parcequ'elles font avancer l'ame au-delà du train ordinaire, mais aussi parcequ'elles la portent à des actions contraires aux loix, regles et coutumes de la très saincte Eglise, et qui partant sont plus admirables qu'imitables. La saincte damoiselle que les historiens appellent Eusebe l'estrangere quitta Rome sa patrie, et, s'habillant en garçon avec deux autres filles, s'embarqua pour aller outre mer, et passa en Alexandrie, et de là en l'isle de Cô; où se voyant en asseurance, elle reprint les habits de son sexe, et se remettant sur mer elle alla au pays de Carie en la ville de Mylassa, où le grand Paul, qui l'avoit trouvée en Cô, et l'avoit prise sous sa conduite spirituelle, la mena; et où par après estant devenu evesque, il la gouverna si sainctement qu'elle dressa un monastere, et s'employa au service de l'Eglise en l'office qu'en ce temps-là on appelloit de diacresse, avec tant de charité, qu'elle mourut enfin toute saincte, et fut recogneue pour telle par une grande multitude de

miracles que Dieu fit par ses reliques et intercessions. De s'habiller des habits du sexe duquel on n'est pas, et s'exposer ainsi deguisée au voyage avec des hommes, cela est non seulement au-delà mais contraire aux regles ordinaires de la modestie chrestienne. Un jeune homme donna un coup de pied à sa mere, et touché de vive repentance s'en vint confesser à S. Antoine de Padoue, qui pour lui imprimer vivement en l'ame l'horreur de son peché, luy dit entre autres choses : Mon enfant, le pied qui a servy d'instrument à vostre malice, pour un si grand forfait, meriteroit d'estre coupé; ce que le garçon prit si à cœur, qu'estant de retour chez sa mere, ravy du sentiment de sa contrition, il se coupa le pied. Les paroles du sainct n'eussent pas eu cette force selon leur portée ordinaire, si Dieu n'y eust adjousté son inspiration, mais inspiration si extraordinaire qu'on croiroit que ce fust plustost une tentation, si le miracle de la reunion de ce pied coupé, fait par la benediction du sainct, ne l'eust autorisée. S. Paul, premier hermite, S. Antoine, Ste Marie Egyptiaque, ne se sont pas abysmez en ces vastes solitudes, privez d'ouir la messe, de se communier et confesser, et privez, jeunes gens qu'ils estoient encore, de conduite et de toute assistance, sans une forte inspiration. Le grand Simeon Stylite fit une vie qu'homme du monde n'eust pu penser ni entreprendre, sans l'instinct et l'assistance celeste. S. Jean evesque, surnommé le silentiaire, quittant son evesché à l'insceu de tout son clergé, alla passer le reste de ses jours au monastere de Laura,

sans qu'on pust oncques avoir de ses nouvelles : cela, n'estoit-ce pas contre les regles de la très saincte residence? Et le grand S. Paulin, qui se vendit pour racheter l'enfant d'une pauvre veufve, comme le pouvoit-il faire selon les loix ordinaires, puisqu'il n'estoit pas sien, ains à son eglise et au public par la consecration episcopale? Ces filles et femmes qui, poursuivies pour leur beauté, defigurerent leurs visages par des blesseures volontaires, afin de garder leur chasteté sous la faveur d'une saincte laideur, ne faisoient-elles pas chose, ce semble, defendue?

Or une des meilleures marques de la bonté de toutes les inspirations, et particulierement des extraordinaires, c'est la paix et la tranquillité du cœur qui les reçoit : car l'Esprit divin est voirement violent, mais d'une violence douce, suave et paisible. Il vient comme *un vent impetueux* (1) et comme un foudre céleste, mais il ne renverse point les apostres, il ne les trouble point, la frayeur qu'ils reçoivent de son bruit est momentanée, et se trouve soudain suivie d'une douce asseurance. C'est pourquoy ce feu *s'assied sur un chacun d'iceux* (2), comme y prenant et donnant son sacré repos : et comme le Sauveur est appellé paisible ou pacifique Salomon, aussi son espouse est appellée Sulamite tranquille, et fille de paix : et la voix, c'est-à-dire l'inspiration de l'espoux ne l'agite ni la trouble nullement; ains l'attire si suavement qu'il la fait doucement fondre, et comme escouler son ame en luy : « Mon ame, dit-elle, s'est

(1) Act. II, 2. — (2) *Ibid.*, 3.

« fondue, quand mon bien-aimé a parlé (1). » Et bien qu'elle soit belliqueuse et guerriere, si est-ce que tout ensemble elle est tellement paisible, qu'emmy les armées et batailles, elle continue les accords d'une melodie nompareille. « Que verrez-vous, dit-« elle, en la Sulamite, sinon les chœurs des ar-« mées (2)? » Ses armées sont des chœurs, c'est-à-dire des accords des chantres; et ses chœurs sont des armées, parceque les armes de l'Eglise et de l'ame dévote ne sont autre chose que les oraisons, les hymnes, les cantiques et les pseaumes. Ainsi les serviteurs de Dieu qui ont eu les plus hautes et relevées inspirations, ont esté les plus doux et paisibles de l'univers, Abraham, Isaac, et Jacob. Moyse est qualifié *le plus debonnaire d'entre tous* (3) les hommes; David est recommandé par sa mansuetude.

Au contraire l'esprit malin est turbulent, aspre, remuant; et ceux qui suivent ses suggestions infernales, cuydans que ce soient inspirations celestes, sont ordinairement cognoissables, parcequ'ils sont inquiets, testus, fiers, entrepreneurs et remueurs d'affaires, qui, sous le pretexte de zele, renversent tout sens dessus dessous, censurent tout le monde, tancent un chacun, blasment toutes les choses; gens sans conduite, sans condescendance, qui ne supportent rien, exerçans les passions de l'amour-propre sous le nom de la jalousie de l'honneur divin.

(1) Cant. cant. V, 6. — (2) *Ibid.*, VII, 1. — (3) Num. XII, 3.

CHAPITRE XIII.

Troisiesme marque de l'inspiration, qui est la saincte obéissance à l'Eglise et aux superieurs.

A la paix et douceur du cœur est inseparablement conjointe la très saincte humilité. Mais je n'appelle pas humilité ce ceremonieux assemblage de paroles, de gestes, de baisement de terre, de reverences, d'inclinations, quand il se fait, comme il advient souvent, sans aucun sentiment interieur de sa propre abjection et de la juste estime du prochain. Car tout cela n'est qu'un vain amusement des foibles esprits, et doit plustost estre nommé phantosme d'humilité, qu'humilité.

Je parle d'une humilité noble, reelle, moëlleuse, solide, qui nous rend souples à la correction, maniables et prompts à l'obéissance. Tandis que l'incomparable Simeon Stylite estoit encore novice à Tolede, il se rendit impliable à l'advis de ses superieurs, qui le vouloient empescher de practiquer tant d'estranges rigueurs, par lesquelles il sevissoit desordonnement contre soy-mesme; si que enfin il fut pour cela chassé du monastere, comme peu susceptible de la mortification du cœur, et trop adonné à celle du corps. Mais estant par après rappelé et devenu plus devot et plus sage en la vie spirituelle, il se comporta bien d'une autre façon, ainsi qu'il tesmoigna en l'action suivante. Car lorsque les hermites espars parmy les deserts voisins d'Antioche sceurent la vie extraordinaire qu'il faisoit sur sa colomne,

en laquelle il sembloit estre ou un ange terrestre, ou un homme celeste, ils luy envoyerent un deputé d'entre eux, auquel ils donnerent ordre de lui parler de leur part en cette sorte : Pourquoy est-ce, Simeon, que laissant le grand chemin de la vie devote frayé par tant de grands et saincts devanciers, vous en suivez un autre incogneu aux hommes, et tant esloigné de tout ce qui a esté veu et ouy jusqu'à present? Quittez, Simeon, cette colomne, et rangez-vous meshuy avec les autres à la façon de vivre et à la methode de servir Dieu usitée par les bons peres predecesseurs. Que si Simeon acquiesçoit à leur advis, et pour condescendre à leur volonté se monstroit prompt à vouloir descendre, ils donnerent charge au deputé de luy laisser la liberté de perseverer en ce genre de vie ja commencée; D'autant que par son obéissance, disoient ces bons peres, on pourra bien cognoistre qu'il a entrepris cette sorte de vie par l'inspiration divine : mais si au contraire il resistoit, et que, meprisant leur exhortation, il voulût suivre sa propre volonté, ils resolurent qu'il le falloit retirer par force, et luy faire abondonner sa colomne. Le deputé donc estant venu à la colomne, il n'eut pas sitost fait son ambassade, que le grand Simeon, sans delay, sans replique quelconque, se print à vouloir descendre avec une obéissance et humilité digne de sa rare saincteté. Ce que voyant le delegué : Arrestez, dit-il, ô Simeon, demeurez là, perseverez constamment, et ayez bon courage, poursuivez vaillamment vostre entreprise, vostre sejour sur cette colomne est de Dieu.

Mais voyez, Theotime, je vous prie, comme ces anciens et saincts anachoretes, en leur assemblée generale, ne trouvent point de marque plus asseurée de l'inspiration celeste en un suject si extraordinaire, comme fut la vie de ce sainct Stylite, que de le voir simple, doux et maniable sous les loix de la très saincte obéissance: aussi Dieu, benissant la sousmission de ce grand homme, lui donna la grace de perseverer trente ans entiers sur une colomne haute de trente-six coudées, après avoir deja esté sept ans sur les autres colomnes de six, de douze, et de vingt pieds de hauteur, et ayant auparavant esté dix ans sur une petite pointe de rocher au lieu appellé la Mandre. Ainsi cet oyseau de paradis, vivant en l'air sans toucher terre, fut un spectacle d'amour pour les anges, et d'admiration pour les humains. Tout est asseuré en l'obéissance, tout est suspect hors de l'obéissance.

Quand Dieu jette des inspirations dans un cœur, la premiere qu'il respand c'est celle de l'obéissance. Mais y eut-il jamais une plus illustre et sensible inspiration que celle qui fut donnée au glorieux S. Paul? Or le chef principal d'icelle fut qu'il allast en la cité, en laquelle il apprendroit par la bouche d'Ananie ce qu'il avoit à faire: et cet Ananie, homme grandement celebre, estoit, comme dit S. Dorothée, evesque de Damas. Quiconque dit qu'il est inspiré, et refuse d'obéir aux superieurs et suivre leurs advis, il est un imposteur. Tous les prophetes et predicateurs qui ont esté inspirés de Dieu ont toujours aimé

l'Eglise, tousjours adheré à sa doctrine, tousjours aussi esté approuvez par icelle, et n'ont jamais rien annoncé si fortement que cette verité, que *les levres du prestre gardoient la science, et* qu'on devoit *requerir la loy de sa bouche* (1). De sorte que les missions extraordinaires sont des illusions diaboliques, et non des inspirations celestes, si elles ne sont recogneues et approuvées par les pasteurs qui sont de la mission ordinaire. Car ainsi s'accordent Moyse et les prophetes. S. François, S. Dominique, et les autres peres des ordres religieux, vindrent au service des ames par une inspiration extraordinaire, mais ils se sousmirent d'autant plus humblement et cordialement à la sacrée hierarchie de l'Eglise. En somme les trois meilleures et plus asseurées marques des legitimes inspirations sont la perseverance contre l'inconstance et legereté, la paix et douceur de cœur contre les inquietudes et empressemens, l'humble obéissance contre l'opiniastreté et bigearrerie.

Et pour conclure tout ce que nous avons dit de l'union de nostre volonté à celle de Dieu, qu'on appelle signifiée, presque toutes les herbes qui ont les fleurs jaunes, et mesme la chicorée sauvage, qui les a bleues, les tournent tousjours du costé du soleil, et suivent ainsi son contour : mais l'heliotropium ne contourne pas seulement ses fleurs, ains encore toutes ses feuilles à la suite de ce grand luminaire. De mesme tous les esleus tournent la fleur de leur cœur, qui est l'obéissance aux commandemens, du

(1) Malach. II, 7.

costé de la volonté divine : mais les ames vivement esprises du sainct amour ne regardent pas seulement cette divine bonté par l'obéissance aux commandemens, ains aussi par l'union de toutes leurs affections, suivant le contour de ce divin soleil en tout ce qu'il leur commande, conseille et inspire, sans reserve ni exception quelconque, dont elles peuvent dire avec le sacré Psalmiste : « Seigneur, « vous avez empoigné ma main droite, et m'avez « conduit en vostre volonté, et m'avez recueilli avec « beaucoup de gloire (1). J'ai esté fait comme un che- « val envers vous, et je suis tousjours avec vous (2). » Car comme un cheval bien dressé se manie aisement, doucement et justement, en toutes façons, par l'escuyer qui le monte ; aussi l'ame amante est si souple à la volonté de Dieu, qu'il en fait tout ce qu'il veut.

CHAPITRE XIV.

Briefve methode pour cognoistre la volonté de Dieu.

S. Basile dit que la volonté de Dieu nous est tesmoignée par ses ordonnances ou commandemens, et que lors il n'y a rien à deliberer, car il faut faire simplement ce qui est ordonné ; mais que pour le reste il est en nostre liberté de choisir à nostre gré ce que bon nous semblera, bien qu'il ne faille pas faire tout ce qui est loisible, ains seulement ce qui est expedient ; et qu'enfin, pour bien

(1) Psalm. LXII, 24. — (2) *Ibid.*, 23.

discerner ce qui est convenable, il faut ouïr l'advis du sage pere spirituel.

Mais, Theotime, je vous advertis d'une tentation ennuyeuse qui arrive maintefois aux ames qui ont un grand desir de suivre en toutes choses ce qui est le plus selon la volonté de Dieu. Car l'ennemy, en toutes occurrences, les met en doute si c'est la volonté de Dieu qu'elles fassent une chose plustost qu'une autre; comme, par exemple, si c'est la volonté de Dieu qu'elles mangent avec l'amy, ou qu'elles ne mangent pas; qu'elles prennent des habits gris ou noirs, qu'elles jeusnent le vendredy ou le samedy, qu'elles aillent à la recreation ou qu'elles s'en abstiennent, en quoy elles consument beaucoup de temps; et tandis qu'elles s'occupent et embarrassent à vouloir discerner ce qui est meilleur, elles perdent inutilement le loisir de faire plusieurs biens, desquels l'execution seroit plus à la gloire de Dieu, que ne sçauroit estre le discernement du bien et du mieux auquel elles se sont amusées.

On n'a pas accoustumé de peser la menue monnoye, ains seulement les pieces d'importance. Le trafic seroit trop ennuyeux et mangeroit trop de temps, s'il falloit peser les sols, les liards, les deniers, et les pites. Ainsi ne doit-on pas peser toutes sortes de menues actions pour sçavoir si elles valent mieux que les autres. Il y a mesme bien souvent de la superstition à vouloir faire cet examen : car à quel propos mettra-t-on en difficulté s'il est mieux d'ouïr la messe en une eglise qu'en une autre, de filer que

de coudre, de donner l'aumosne à un homme qu'à une femme? Ce n'est pas bien servir un maistre, d'employer autant de temps à considerer ce qu'il faut faire comme à faire ce qui est requis. Il faut mesurer nostre attention à l'importanee de ce que nous entreprenons : ce seroit un soin dereglé de prendre autant de peine à deliberer pour faire un voyage d'une journée, comme pour celuy de trois ou quatre cents lieues.

Le choix de la vocation, le dessein de quelque affaire de grande consequence, de quelque œuvre de longue haleine, ou de quelque depense bien grande, le changement de sejour, l'election des conversations, et telles semblables choses, meritent qu'on pense serieusement ce qui est plus selon la volonté divine. Mais ès menues actions journalieres, esquelles mesme la faute n'est ni de consequence ni irreparable, qu'est-il besoin de faire l'embesoigné, l'attentif et l'empesché à faire des importunes consultations? A quel propos me mettray-je en depense pour apprendre si Dieu aime mieux que je dise le rosaire ou l'office de Nostre-Dame, puisque il ne sçauroit y avoir tant de difference entre l'un et l'autre, qu'il faille pour cela faire une grande enqueste? que j'aille plustost à l'hospital visiter les malades, qu'à vespres ; que j'aille plustost au sermon qu'en une eglise où il y a indulgence? Il n'y a rien pour l'ordinaire de si apparemment remarquable en l'un plus qu'en l'autre, qu'il faille pour cela entrer en grande deliberation. Il faut aller tout à la bonne

foy et sans subtilité en telles occurences ; et, comme dit S. Basile, faire librement ce que bon nous semblera, pour ne point lasser nostre esprit, perdre le temps, et nous mettre en danger d'inquietude, scrupule, et superstition. Or j'entends tousjours, quand il n'y a pas grande disproportion entre une œuvre et l'autre, et qu'il ne se rencontre point de circonstance considerable d'une part plus que de l'autre.

Es choses mesme de conséquence il faut estre bien humble, et ne point penser de trouver la volonté de Dieu à force d'examen et de subtilité de discours. Mais après avoir demandé la lumiere du Sainct-Esprit, appliqué nostre consideration à la recherche de son bon plaisir, pris le conseil de nostre directeur, et, s'il y eschoit, de deux ou trois autres personnes spirituelles, il se faut resoudre et determiner au nom de Dieu, et ne faut plus par après revoquer en doute nostre choix, mais le cultiver et soutenir devotement, paisiblement, et constamment. Et, bien que les difficultez, tentations, et diversitez d'evenemens qui se rencontrent au progrez de l'execution de nostre dessein, nous pourroient donner quelque defiance d'avoir bien choisi ; il faut neantmoins demeurer fermes, et ne point regarder tout cela, ains considerer que si nous eussions fait un autre choix, nous eussions peut-estre trouvé cent fois pis ; outre que nous ne sçavons pas si Dieu veut que nous soyons exercez en la consolation ou en la tribulation, en la paix ou en la guerre. La resolution estant sainctement prise, il ne faut jamais douter de la saincteté de

l'execution : car, s'il ne tient à nous, elle ne peut manquer ; faire autrement c'est une marque d'un grand amour-propre, ou d'enfance, foiblesse, ou niaiserie d'esprit.

FIN DU LIVRE HUITIESME.

LIVRE NEUVIESME.

De l'amour de sousmission, par lequel nostre volonté s'unit au bon plaisir de Dieu.

CHAPITRE PREMIER.

De l'union de nostre volonté avec la volonté divine, qu'on appelle volonté de bon plaisir.

RIEN ne se fait, hormis le peché, que par la volonté de Dieu, qu'on appelle volonté absolue et de bon plaisir, que personne ne peut empescher, et laquelle ne nous est point cogneue que par les effets, qui estant arrivez, nous manifestent que Dieu les a voulus et desseignez.

1. Considerons en bloc, Theotime, tout ce qui a esté, qui est, et qui sera; et tout ravis d'estonnement, nous serons contraints d'exclamer, à l'imitation du Psalmiste : « O Seigneur, je vous loueray, parceque « vous estes excessivement magnifié : vos œuvres « sont merveilleuses, et mon ame le recognoist trop « plus (1). Vostre science est admirable au-dessus de « moy, elle prevaut, et je ne puis y atteindre (2). » Et de-là nous passerons à la très sainte complaisance, nous resjouissans de quoy Dieu est si infiny en sagesse, puissance, et bonté, qui sont les trois

(1) Psalm. CXXXVIII, 14. — (2) *Ibid.*, 6.

proprietez divines, desquelles l'univers n'est qu'un petit essay et comme une monstre.

2. Voyons les hommes et les anges, et toute cette varieté de natures, de qualitez, conditions, facultez, affections, passions, graces, et privileges que la suprême providence a establies en la multitude innombrable de ces intelligences celestes, et des personnes humaines, esquelles est si admirablement exercée la justice et miséricorde divine; et nous ne pourrons nous contenir de chanter avec une joie pleine de respect et de crainte amoureuse :

J'ay pour object de mon cantique
La justice et le jugement.
Je vous consacre ma musique,
O Dieu tout juste et tout clement (1)!

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

Theotime, nous devons avoir une extrême complaisance de voir comme Dieu exerce sa miséricorde par tant de diverses faveurs qu'il distribue aux anges et aux hommes, au ciel et en la terre; et comme il practique sa justice par une infinie varieté de peines et chastimens : car sa justice et sa misericorde sont egalement aimables et admirables en elles-mesmes, puisque l'une et l'autre ne sont autre chose qu'une mesme très unique bonté et divinité. Mais d'autant que les effects de sa justice nous sont aspres et pleins d'amertume, il les adoucit tousjours par le meslange de ceux de sa misericorde, et fait qu'emmy les eaux du déluge de sa juste indignation, l'olive verdoyante

(1) Psalm. C, 1.

soit conservée; et que l'ame devote, comme une chaste colombe, l'y puisse enfin trouver, si toutefois elle veut bien amoureusement méditer à la façon des colombes. Ainsi la mort, les afflictions, les sueurs, les travaux, dont nostre vie abonde, qui, par la juste ordonnance de Dieu, sont les peines du peché, sont aussi, par sa douce misericorde, des eschelons pour monter au ciel, des moyens pour profiter en la grace, et des merites pour obtenir la gloire. Bienheureuses sont la pauvreté, la faim, la soif, la tristesse, la maladie, la mort, la persecution : car ce sont voirement des equitables punitions de nos fautes; mais punitions tellement temperées, et comme parlent les medecins, tellement aromatisées de la suavité, debonnaireté et clémence divine, que leur amertume est très aimable. Chose estrange, mais véritable, Theotime, si les damnez n'estoient aveuglez de leur obstination et de la haine qu'ils ont contre Dieu, ils trouveroient de la consolation en leurs peines, et verroient la miséricorde divine admirablement meslée avec les flammes qui les bruslent eternellement. Si que les saincts considerans, d'une part, les tourmens des damnez si horribles et effroyables, ils en louent la justice divine, et s'escrient :

> Vous estes juste, ô Dieu! vous estes equitable,
> La justice à jamais regne en vos jugemens (1).

Mais voyans d'autre part que ces peines, quoique eternelles et incomprehensibles, sont toutefois moin-

(1) Psalm. CXVIII, 137.

dres de beaucoup que les coulpes et crimes pour lesquels elles sont infligées, ravie de l'infinie misericorde de Dieu : O Seigneur, diront-ils, que vous estes bon ! puisque au plus fort de vostre ire, vous ne pouvez contenir le torrent de vos misericordes, qu'elles n'escoulent leurs eaux dans les impetueuses flammes de l'enfer.

Vous n'avez oublié la bonté de vostre ame,
Non pas mesme jettant les damnez dans la flamme
de l'enfer eternel, emmy vostre fureur.
Vous n'avez sceu garder vostre saincte douceur
De respandre les traicts de sa compassion
Emmy les justes coups de la punition.

3. Venons par après à nous-mesme en particulier, et voyons une quantité de biens interieurs et exterieurs, comme aussi un nombre très grand de peines interieures et exterieures que la providence divine nous a preparées selon sa très saincte justice et misericorde, et comme ouvrans les bras de nostre consentement, embrassons tout cela très amoureusement, acquiesçans à sa très saincte volonté, et chantans à Dieu, par maniere d'un hymne d'eternel acquiescement : « Vostre volonté soit faite en la terre « comme au ciel (1). » Ouy, Seigneur, vostre volonté soit faicte en la terre, où nous n'avons point de plaisir sans meslange de quelque douleur, point de roses sans espines, point de jour sans la suite d'une nuict, point de printemps sans qu'il soit precedé de l'hyver : en la terre, Seigneur, où les consolations sont rares,

(1) Matth. VI, 10.

et les travaux innombrables. O Dieu! neantmoins que vostre volonté soit faicte, non seulement en l'execution de vos commandemens, conseils et inspirations qui doivent estre practiquez par nous, mais aussi en la souffrance des afflictions et peines qui doivent estre receues en nous, afin que vostre volonté fasse par nous, en nous, et de nous, tout ce qu'il luy plaira.

CHAPITRE II.

Que l'union de nostre volonté au bon plaisir de Dieu se fait principalement ès tribulations.

Les peines considerées en elles-mesmes ne peuvent estre aimées: mais regardées en leur origine, c'est-à-dire, en la providence et volonté divine qui les ordonne, elles sont infiniment aimables. Voyez la verge de Moyse en terre, c'est un serpent effroyable: voyez-la en la main de Moyse, c'est une baguette de merveilles. Voyez les tribulations en elles-mesmes, elles sont affreuses: voyez-les en la volonté de Dieu, elles sont des amours et des delices. Combien de fois nous est-il arrivé d'avoir à contre-cœur les remedes et medicamens, tandis que le medecin ou l'apothicaire les presentoit; et que nous estans offerts par quelque main bien-aimée, l'amour surmontant l'horreur, nous les recevions avec joie? Certes, ou l'amour oste l'aspreté du travail, ou il rend le sentiment aimable. On dit qu'en Béotie il y a un fleuve dans lequel les poissons paroissent tout d'or; mais ostez-les de ces eaux qui sont le lieu de

leur origine, ils ont la couleur naturelle des autres poissons. Les afflictions sont comme cela : si nous les regardons hors de la volonté de Dieu, elles ont leur amertume naturelle; mais qui les considere en ce bon plaisir eternel, elles sont toutes d'or, aimables et precieuses plus qu'il ne se peut dire.

Si le grand Abraham eust veu la necessité de tuer son fils hors la volonté de Dieu, pensez, Theotime, combien de peines et de convulsions de cœur il eust souffert : mais la voyant dans le bon plaisir de Dieu, elle luy est toute d'or, et il l'embrasse tendrement. Si les martyrs eussent veu leurs tourmens hors ce bon plaisir, comment eussent-ils pu chanter entre les fers et les flammes? Le cœur vrayement amoureux aime le bon plaisir divin, non seulement ès consolations, mais aussi ès afflictions; ains il l'aime plus en la croix ès peines et travaux, parce que c'est la principale vertu de l'amour de faire souffrir l'amant pour la chose aimée.

Les stoïciens, particulierement le bon Epictete, colloquoient toute leur philosophie à s'abstenir et soustenir, à se deporter et supporter, à s'abstenir et se deporter des plaisirs, voluptez et honneurs terrestres, à soustenir et supporter les injures, travaux, et incommoditez. Mais la doctrine chrétienne, qui est la seule vraie philosophie, a trois principes sur lesquels elle establit tout son exercice; l'abnégation de soy-mesme, qui est bien plus que de s'abstenir des plaisirs; porter sa croix, qui est bien plus que de la supporter; suivre nostre Seigneur, non seulement

en ce qui est de renoncer à soy-mesme et porter sa croix, mais aussi en ce qui est de la practique de toutes sortes de bonnes œuvres. Mais toutefois on ne tesmoigne point tant l'amour en l'abnegation ni en l'action, comme on fait en la passion. Certes, le Saint-Esprit marque en l'Escriture saincte le plus haut poinct de l'amour de notre Seigneur envers nous en la mort et passion qu'il a soufferte pour nous.

1. Aimer la volonté de Dieu ès consolations, c'est un bon amour, quand en verité on aime la volonté de Dieu, et non pas la consolation en laquelle elle est; neantmoins c'est un amour sans contradiction, sans repugnance, et sans effort: car qui n'aimeroit une si digne volonté en un suject si agreable?

2. Aimer la volonté divine en ses commandemens, conseils, et inspirations, c'est un second degré d'amour plus parfaict: car il nous porte à renoncer et quitter nostre propre volonté, et nous fait abstenir et deporter de plusieurs voluptez, mais non pas de toutes.

3. Aimer les souffrances et afflictions pour l'amour de Dieu, c'est le haut poinct de la très saincte charité: car en cela il n'y a rien d'aimable que la seule volonté divine; il y a une grande contradiction de la part de nostre nature: et non seulement on quitte toutes les voluptez, mais on embrasse les tourmens et travaux.

Le malin ennemy sçavoit bien que c'estoit le dernier affinement de l'amour: quand après avoir ouy

de la bouche de Dieu que Job estoit juste, droicturier, craignant Dieu, fuyant le peché et ferme en l'innocence, il estima tout cela peu de chose en comparaison de la souffrance des afflictions par lesquelles il fit le dernier et plus grand essay de l'amour de ce grand serviteur de Dieu; et pour les rendre extrêmes, il les composa de la perte de tous ses biens et de tous ses enfans, de l'abandonnement de tous ses amis, d'une arrogante contradiction de ses plus grands confederez et de sa femme, mais contradiction pleine de mespris, mocqueries et reproches; à quoy il adjousta l'assemblage de presque toutes les maladies humaines, notamment une playe universelle, cruelle, infecte, horrible.

Or voilà toutesfois le grand Job, comme roy des miserables de la terre, assis sur un fumier, comme sur le throsne de la misere, paré de playes, d'ulceres, de pourriture, comme de vestemens royaux assortissans à la qualité de sa royauté, avec une si grande abjection et aneantissement, que, s'il n'eust parlé, on ne pouvoit discerner si Job estoit un homme reduit en fumier, ou si le fumier estoit une pourriture en forme d'homme. Or le voilà, dis-je, le grand Job qui s'escrie : « Si nous avons receu des biens de « la main de Dieu, pourquoy n'en recevrons-nous pas « aussi bien les maux (1)? » O Dieu, que cette parole est de grand amour! Il pense, Theotime, que c'est de la main de Dieu qu'il a receu les biens, tesmoignant qu'il n'avoit pas tant estimé les biens parce-

(1) Job. II, 10.

qu'ils estoient biens, comme parcequ'ils provenoient de la main du Seigneur. Ce qu'estant ainsi, il conclut que doncques il faut supporter amoureusement les adversitez, puisqu'elles procedent de la mesme main du Seigneur, esgalement aimable, lorsqu'elle distribue les afflictions, comme quand elle donne les consolations. Les biens sont volontiers receus de tous; mais de recevoir les maux, il n'appartient qu'à l'amour parfaict, qui les aime d'autant plus, qu'ils ne sont aimables que pour le respect de la main qui les donne.

Le voyageur qui a peur de faillir le droit chemin, marchant en doute, va regardant çà et là le pays où il est, et s'amuse presque à chaque bout de champ à considerer s'il ne se fourvoye point; mais celuy qui est asseuré de sa route va gayement, hardiment et vistement. Ainsi certes, l'amour voulant aller à la volonté de Dieu parmy les consolations, il va tousjours en crainte, de peur de prendre le change, et qu'en lieu d'aimer le bon plaisir de Dieu, il n'aime le plaisir propre qui est en la consolation. Mais l'amour qui tire chemin devers la volonté de Dieu en l'affliction, il marche en asseurance: car l'affliction n'estant nullement aimable en elle-mesme, il est bien aisé de ne l'aimer que pour le respect de la main qui la donne. Les chiens sont à tous coups en defaut au printemps, et n'ont quasi nul sentiment; parceque les herbes et fleurs poussent alors si fortement leur senteur, qu'elle outrepasse celle du cerf ou du lievre. Parmy le printemps des consolations,

l'amour n'a presque nulle recognoissance du bon plaisir de Dieu, parceque le plaisir sensible de la consolation jette tant d'attraits dedans le cœur, qu'il en est diverty de l'attention qu'il devroit avoir à la volonté de Dieu. Nostre Seigneur ayant donné le choix à Ste Catherine de Sienne d'une couronne d'or et d'une couronne d'espines, elle choisit celle-cy, comme plus conforme à l'amour. C'est une marque asseurée de l'amour, dit la bienheureuse Angele de Foligny, que de vouloir souffrir; et le grand apostre s'escrie qu'*il ne se glorifie qu'en la croix, en l'infirmité* (1), en la persecution.

CHAPITRE III.

De l'union de nostre volonté au bon plaisir divin, ès afflictions spirituelles, par la resignation.

L'amour de la croix nous fait entreprendre des afflictions volontaires, comme, par exemple, des jeusnes, veilles, cilices et autres macerations de la chair, et nous fait renoncer aux plaisirs, honneurs et richesses; et l'amour en ces exercices est tout agreable au bien-aimé. Toutesfois il l'est encore davantage quand nous recevons avec patience, doucement et agreablement les peines, tourmens et tribulations, en consideration de la volonté divine qui nous les envoye. Mais l'amour est alors en son excellence, quand nous ne recevons pas seulement avec douceur et patience les afflictions, ains nous les cherissons,

(1) Ep. ad Gal. VI, 14; II. ad Cor. XII, 5.

nous les aimons et les caressons à cause du bon plaisir divin duquel elles procedent.

Or entre tous les essays de l'amour parfaict, celuy qui se fait par l'acquiescement de l'esprit aux tribulations spirituelles est sans doute le plus fin et le plus relevé. La bienheureuse Angele de Foligny fait une admirable description des peines interieures esquelles quelquefois elle s'estoit trouvée, disant que son ame estoit en tourment comme un homme qui, pieds et mains liez, seroit pendu par le col, et ne seroit pourtant pas estranglé; mais demeureroit en cest estat entre mort et vif, sans esperance de secours, ne pouvant ni se soutenir de ses pieds, ni s'aider de ses mains, ni crier de la bouche, ni mesme souspirer ou plaindre. Il est ainsi, Theotime. L'ame est quelquefois tellement pressée d'afflictions interieures, que toutes ses facultez et puissances en sont accablées par la privation de tout ce qui la peut alleger, et par l'apprehension et impression de tout ce qui la peut attrister. Si qu'à l'imitation de son Sauveur, elle *commence à s'ennuyer, à craindre* (1), à s'espouvanter, puis *à s'attrister* (2) d'une tristesse pareille à celle des mourans, dont elle peut bien dire: *Mon ame est triste jusques à la mort* (3); et du consentement de tout son interieur elle desire, demande et supplie que, *s'il est possible, ce calice soit esloigné* (4) d'elle; ne luy restant plus que la fine suprême pointe de l'esprit, laquelle attachée

(1) Marc, XIV, 33. — (2) Matth. XXVI, 37. — (3) *Ibid.*, 38.
(4) Matth. XXVI, 39.

au cœur et bon plaisir de Dieu, dit par un très simple acquiescement : O Pere eternel, *mais toutefois ma volonté ne soit pas faicte, ains la vostre* (1). Et c'est l'importance que l'ame fait cette resignation parmy tant de trouble, entre tant de contradictions et repugnances, qu'elle ne s'apperçoit presque pas de la faire ; au moins luy est-il advis que c'est si languidement, que ce ne soit pas de bon cœur ni comme il est convenable, puisque ce qui se passe alors pour le bon plaisir divin, se fait, non seulement sans plaisir et contentement, mais contre tout le plaisir et contentement de tout le reste du cœur, auquel l'amour permet bien de se plaindre, au moins de ce qu'il ne se peut pas plaindre, et de dire toutes les lamentations de Job et de Hieremie, mais à la charge que tousjours le sacré acquiescement se fasse dans le fond de l'ame, en la supreme et plus delicate poincte de l'esprit : et cet acquiescement n'est pas tendre, ni doux, ni presque pas sensible, bien qu'il soit veritable, fort, indomptable et très amoureux, et semble qu'il soit retiré au fin bout de l'esprit comme dans le dongeon de la forteresse où il demeure courageux, quoique tout le reste soit pris et pressé de tristesse. Et plus l'amour en cet estat est denué de tout secours, abandonné de toute l'assistance des vertus et facultez de l'ame, plus il en est estimable de garder si constamment sa fidelité.

Cette union et conformité au bon plaisir divin se fait ou par la saincte resignation, ou par la très saincte indifference. Or la resignation se practique

(1) Luc, XXII, 42.

par maniere d'effort et de sousmission : on voudroit bien vivre en lieu de mourir; neantmoins, puisque c'est le bon plaisir de Dieu qu'on meure, on acquiesce. On voudroit vivre, s'il plaisoit à Dieu, et de plus on voudroit qu'il pleust à Dieu de faire vivre. On meurt de bon cœur, mais on vivroit encore plus volontiers; on passe d'assez bonne volonté, mais on demeureroit encore plus affectionnement. Job en ses travaux fait l'acte de resignation : « Si nous avons « receu les biens, dit-il, de la main de Dieu, pour- « quoy ne soustiendrons-nous les peines et travaux « qu'il nous envoye (1)? » Voyez, Theotime, qu'il parle de soustenir, supporter, endurer. « Comme il « a pleu au Seigneur, ainsi a-t-il esté fait : le nom du « Seigneur soit beni (2). » Ce sont des paroles de resignation et acception, par maniere de souffrance et de patience.

CHAPITRE IV.

De l'union de nostre volonté au bon plaisir de Dieu par l'indifference.

La resignation prefere la volonté de Dieu à toutes choses; mais elle ne laisse pas d'aimer beaucoup d'autres choses outre la volonté de Dieu. Or l'indifference est au-dessus de la resignation : car elle n'aime rien, sinon pour l'amour de la volonté de Dieu. Certes le cœur le plus indifferent du monde peut estre touché de quelque affection, tandis qu'il ne sçavoit encore pas où est la volonté de Dieu. Eliezer

(1) Job. II, 10. — (2) *Ibid.*, 21.

estant arrivé à la fontaine de Haram, vit bien la vierge Rebecca (1), et la trousva sans doute *trop plus belle et agreable* (2); mais pourtant il demeura en indifference, jusqu'à ce que, par le signe que Dieu luy avoit inspiré, il cogneust que la volonté divine l'avoit *preparée au fils de* son *maistre* (3) : car alors il luy donna *les pendans d'oreilles et les brasselets d'or* (4). Au contraire, si Jacob n'eust aimé en Rachel que l'alliance de Laban, à laquelle son pere Isaac l'avoit obligé, il eust autant aimé Lia que Rachel, puisque l'une et l'autre estoit esgalement fille de Laban, et par consequent la volonté de son pere eust esté aussi-bien accomplie en l'une comme en l'autre. Mais parceque outre la volonté de son pere, il vouloit satisfaire à son goust particulier, amorcé de la beauté et gentillesse de Rachel, il se fascha d'espouser Lia, et la print à contre-cœur par resignation.

Le cœur indifferent n'est pas comme cela : car sçachant que la tribulation, quoiqu'elle soit laide comme une autre Lia, ne laisse pas d'estre fille, et fille bien-aimée du bon plaisir divin; il l'aime autant que la consolation, laquelle neantmoins en ellemesme est plus agreable; ains il aime encore plus la tribulation, parcequ'il ne voit rien d'aimable en elle que la marque de la volonté de Dieu. Si je ne veux que l'eau pure, que m'importe-t-il qu'elle me soit apportée dans un vase d'or ou dans un verre, puisqu'aussi-bien ne prendray-je que l'eau? Ains je l'ai-

(1) Genes. XXVI. — (2) *Ibid.*, V, 16, — (3) Genes. XXVI, 14.
(4) Genes. XXIX.

meray mieux dans le verre, parcequ'il n'a point d'autre couleur que celle de l'eau mesme, laquelle j'y vois aussi beaucoup mieux. Qu'importe-t-il que la volonté de Dieu me soit presentée en la tribulation ou en la consolation, puisqu'en l'une et en l'autre je ne veux ni ne cherche autre chose que la volonté divine, laquelle y paroist d'autant mieux qu'il n'y a point d'autre beauté en icelle que celle de ce très sainct bon plaisir eternel.

Heroïque, ains plus qu'heroïque l'indifference de l'incomparable S. Paul : « Je suis pressé, dit-il aux « Philippiens, de deux costez, ayant desir d'estre de- « livré de ce corps, et d'estre avec Jesus-Christ, chose « trop meilleure ; mais aussi de demeurer en cette « vie pour vous (1). » En quoy il fut imité par le grand evesque S. Martin, qui, parvenu à la fin de la vie, pressé d'un extrême desir d'aller à son Dieu, ne laissa pas pourtant de tesmoigner qu'il demeureroit aussi volontiers entre les travaux de sa charge, pour le bien de son cher troupeau, comme si après avoir chanté ce cantique :

Que vos pavillons souhaitables,
O Dieu des armées redoutables,
Helas ! à bon droict sont aimez !
Mon ame fond d'ardeur extrême,
Et mes sens se pasment de mesme
Après vos parvis reclamez ;
Mon cœur bondit, ma chair ravie
Saute après vous, Dieu de la vie (2).

(1) Ep. ad Philipp. I, 23, 24. — (2) Psalm. LXXX.

il vint par après faire cette exclamation : O Seigneur, neantmoins si je suis encore requis au service du salut de vostre peuple, je ne refuse point le travail : vostre volonté soit faite. Admirable indifference de l'apostre! admirable celle de cet homme apostolique! Ils voyent le paradis ouvert pour eux, ils voyent mille travaux en terre; l'un et l'autre leur est indifferent au choix, et il n'y a que la volonté de Dieu qui puisse donner le contrepoids à leurs cœurs. Le paradis n'est point plus aimable que les miseres de ce monde, si le bon plaisir divin est esgalement là et icy. Les travaux leur sont un paradis, si la volonté divine se trouve en iceux; et le paradis un travail, si la volonté de Dieu n'y est pas. Car, comme dit David, ils ne demandent ni au ciel ni en la terre que de voir le bon plaisir de Dieu accomply. « O Seigneur, qui a-« t-il au ciel pour moy, ou que veux-je en terre, si-« non vous (1)? »

Le cœur indifferent est comme une boule de cire entre les mains de son Dieu, pour recevoir semblablement toutes les impressions du bon plaisir eternel : un cœur sans choix, esgalement disposé à tout, sans aucun autre object de sa volonté que la volonté de son Dieu, qui ne met point son amour ès choses que Dieu veut, ains en la volonté de Dieu qui les veut. C'est pourquoy, quand la volonté de Dieu est en plusieurs choses, il choisit, à quelque prix que ce soit, celle où il y en a plus. Le bon plaisir de Dieu est au mariage et en la virginité : mais parcequ'il

(1) Psalm. LXXII, 25.

est plus en la virginité, le cœur indifferent choisit la virginité, quand elle luy devroit couster la vie, comme elle fit à la chere fille spirituelle de S. Paul, Ste Thecle, à Ste Cecile, à Ste Agathe, et mille autres. La volonté de Dieu est au service du pauvre et du riche, mais un peu plus en celuy du pauvre; le cœur indifferent choisira ce party. La volonté de Dieu est en la modestie exercée entre les consolations, et en la patience practiquée entre les tribulations; l'indifferent prefere celle-cy, car il y a plus de la volonté de Dieu. En somme, le bon plaisir de Dieu est le souverain object de l'ame indifferente; par-tout où elle le voit, elle *court à l'odeur de* ses *parfums* (1), et cherche tousjours l'endroit où il y en a plus, sans consideration d'aucune autre chose. Il est conduict par la divine volonté comme par un lien très aimable; et par-tout où elle va, il la suit: il aimeroit mieux l'enfer avec la volonté de Dieu, que le paradis sans la volonté de Dieu. Ouy mesme il prefereroit l'enfer au paradis, s'il sçavoit qu'en celuy-là il y eust un peu plus du bon plaisir divin qu'en celuy-cy: ensorte que si, par imagination de chose impossible, il sçavoit que sa damnation fust un peu plus agreable à Dieu que sa salvation, il quitteroit sa salvation et courroit à sa damnation.

(1) Cant. cant. III, 1.

CHAPITRE V.

Que la saincte indifference s'etend à toutes choses.

L'indifference se doit practiquer ès choses qui regardent la vie naturelle, comme la santé, la maladie, la beauté, la laideur, la foiblesse, la force; ès choses de la vie civile, pour les honneurs, rangs, richesses; ès varietez de la vie spirituelle, comme secheresses, consolations, gousts, ariditez; ès actions, ès souffrances, et en somme en toutes sortes d'evenemens. Job, quant à la vie naturelle, fut ulceré d'une playe la plus horrible qu'on eut veue. Quant à la vie civile, il fut moqué, bafoué, vilipendé et par ses plus proches: en la vie spirituelle, il fut accablé de langueurs, pressures, convulsions, angoisses, tenebres, et de toutes sortes d'intolerables douleurs interieures, ainsi que ses plaintes et lamentations font foy. Le grand apostre nous annonce une generale indifference, pour « nous monstrer vrais « serviteurs de Dieu, en fort grande patience ès tri- « bulations, ès necessitez, ès angoisses, ès blesseu- « res, ès prisons, ès seditions, ès travaux, ès veilles, « ès jeusnes; en chasteté, en science, en longani- « mité et suavité au Sainct-Esprit, en charité non « feinte, en parole de verité, en la vertu de Dieu, par « les armes de justice à droite et à gauche, par la « gloire et par l'abjection, par l'infamie et bonne re- « nommée; comme seducteurs, et neantmoins ve- « ritables; comme incogneus, et toutefois recogneus; « comme mourans, et toutefois vivans; comme chas-

« tiez, et toutefois non tuez; comme tristes, et tou-
« tefois tousjours joyeux; comme pauvres, et toutefois
« enrichissans plusieurs; comme n'ayans rien, et tou-
« tefois possedans toutes choses (1). »

Voyez, je vous prie, Theotime, comme la vie des apostres estoit affligée; selon le corps, par les blesseures; selon le cœur, par les angoisses; selon le monde, par l'infamie et les prisons: et parmy tout cela, ô Dieu, quelle indifference! leur tristesse est joyeuse, leur pauvreté est riche, leurs morts sont vitales, et leurs deshonneurs honorables: c'est-à-dire, ils sont joyeux d'estre tristes, contens d'estre pauvres, revigorez de vivre entre les perils de la mort, et glorieux d'estre avilis; parceque telle estoit la volonté de Dieu.

Et parcequ'elle estoit plus recogneue ès souffrances qu'ès actions des autres vertus, il met l'exercice de la patience le premier, disans: « Paroissons en « toutes choses comme serviteurs de Dieu, en beau-« coup de patience ès tribulations, ès necessitez, ès « angoisses, et puis enfin en chasteté, en prudence, « en longanimité (2). »

Ainsi nostre divin Sauveur fut affligé incomparablement en sa vie civile, condamné comme criminel de leze majesté divine et humaine, battu, fouetté, baffoué et tourmenté avec une ignominie extraordinaire; en sa vie naturelle, mourant entre les plus cruels et sensibles tourmens que l'on puisse imaginer; en sa vie spirituelle, souffrant des tristesses, craintes,

(1) II. Ep. ad Cor. VI, 4, et seq. — (2) II. ad Cor. VI, 4, 6.

espouvantemens, angoisses, delaissemens et oppressions interieures qui n'en eurent ni n'en auront jamais de pareilles. Car encore que la suprême portion de son ame fust souverainement jouissante de la gloire eternelle, si est-ce que l'amour empeschoit cette gloire de respandre ses delices ni ès sentimens, ni en l'imagination, ni en la raison inferieure, laissant ainsi tout le cœur exposé à la mercy de la tristesse et angoisse.

Ezechiel vit *le simulachre d'une main* qui le *saisit par un* seul *flocquet des cheveux de* sa *teste, l'eslevant entre le ciel et la terre* (1). Nostre Seigneur aussi eslevé en la croix entre la terre et le ciel, n'estoit, ce semble, tenu de la main de son Pere que par l'extrême poincte de l'esprit, et, par maniere de dire, par un seul cheveu de sa teste, qui touché de la douce main du Pere eternel, recevoit une souveraine affluence de felicité, tout le reste demeurant abysmé dans la tristesse et ennuy. C'est pourquoy il s'escrie: « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as-tu de-« laissé (2)? »

On dit que le poisson qu'on appelle lanterne de mer, au plus fort des tempestes, tient sa langue hors des ondes, laquelle est si fort luisante, rayonnante et claire, qu'elle sert de phare et flambeau aux nochers. Ainsi emmy la mer des passions dont nostre Seigneur fut accablé, toutes les facultez de son ame demeurerent comme englouties et ensevelies dans la tourmente de tant de peines, hormis la poincte de

(1) Ezech. VIII, 3. — (2) Matth. XXVII, 46.

l'esprit qui, exempte de tout travail, estoit toute claire et resplendissante de gloire et felicité. O que bienheureux est l'amour qui regne dans la cime de l'esprit des fideles, tandis qu'ils sont entre les vagues et les flots des tribulations interieures!

CHAPITRE VI.

De la practique de l'indifference amoureuse ès choses du service de Dieu.

On ne cognoist presque point le bon plaisir divin que par les evenemens; et, tandis qu'il nous est incogneu, il nous faut attacher le plus fort qu'il nous est possible à la volonté de Dieu, qui nous est manifestée ou signifiée. Mais soudain que le bon plaisir de sa divine majesté comparoist, il faut aussitost se ranger amoureusement à son obeissance.

Ma mere, ou moy-mesme (car c'est tout un) sommes au lict malades: que sçay-je si Dieu veut que la mort s'ensuive? certes je n'en sçay rien: mais je sçay bien pourtant qu'en attendant l'evenement que son bon plaisir a ordonné, il veut par la volonté declarée que j'employe les remedes convenables à la guerison. Je le feray donc fidelement, sans rien oublier de ce que bonnement je pourray contribuer à cette intention. Mais si c'est le bon plaisir divin que le mal, victorieux des remedes, apporte enfin la mort; soudain que j'en seray certifié par l'evenement, j'acquiesceray amoureusement en la poincte de mon esprit, nonobstant tout la repugnance des puissances inferieures de mon ame. *Ouy*, Seigneur,

je le veux bien, ce diray-je, *parceque tel a esté vostre bon plaisir* (1) : il vous a ainsi pleu, et il me plaist ainsi à moy qui suis très humble serviteur de vostre volonté.

Mais si le bon plaisir divin m'estoit declaré avant l'evenement d'iceluy, comme au grand S. Pierre la façon de sa mort, au grand S. Paul ses liens et prisons, à Hieremie la destruction de sa chere Hierusalem, à David la mort de son fils; alors il faudroit unir à l'instant nostre volonté à celle de Dieu, à l'exemple du grand Abraham ; et comme luy, s'il nous estoit commandé, entreprendre l'execution du decret eternel en la mort mesme de nos enfans. Admirable union de la volonté de ce patriarche avec celle de Dieu ! qui, croyant que ce fust le bon plaisir divin qu'il sacrifiast son enfant, le voulut et entreprit si fortement : admirable celle de la volonté de l'enfant qui se sousmit si doucement au glaive paternel, pour faire vivre le bon plaisir de son Dieu au prix de sa propre mort !

Mais notez, Theotime, un traict de la parfaicte union d'un cœur indifferent avec le bon plaisir divin. Voyez Abraham l'espée au poing, le bras relevé, prest à donner le coup de mort à son cher unique enfant. Il fait cela pour plaire à la volonté divine ; et voyez à mesme temps un ange qui, de la part de cette mesme volonté, l'arreste tout court, et soudain il retient son coup ; esgalement prest à sacrifier son fils et à ne le sacrifier pas, la vie et la

(1) Matth. XI, 26.

mort d'iceluy luy estant indifferente en la presence de Dieu. Quand Dieu luy ordonne de sacrifier cet enfant, il ne s'attriste point; quand il l'en dispense, il ne s'en resjouit point. Tout est pareil à ce grand cœur, pourveu que la volonté de son Dieu soit servie.

Ouy, Theotime: car Dieu bien souvent, pour nous exercer en cette saincte indifference, nous inspire des desseins fort relevez, desquels pourtant il ne veut pas le succès; et lors, comme il nous faut hardiment, courageusement, et constamment commencer et suivre l'ouvrage tandis qu'il se peut, aussi faut-il acquiescer doucement et tranquillement à l'evenement de l'entreprise, tel qu'il plaist à Dieu nous le donner. S. Louis, par inspiration, passe la mer pour conquerir la Terre-Saincte; le succès fut contraire, et il acquiesce doucement. J'estime plus la tranquillité de cet acquiescement que la magnanimité du dessein. S. François va en Egypte pour y convertir les infideles, ou mourir martyr entre les infideles, telle fut la volonté de Dieu; il revient neantmoins sans avoir fait ni l'un ni l'autre, et telle fut aussi la volonté de Dieu. Ce fut esgalement la volonté de Dieu que S. Antoine de Padoue desirast le martyre, et qu'il ne l'obtinst pas. Le bienheureux Ignace de Loyola ayant, avec tant de travaux, mis sur pied la compagnie de Jesus, de laquelle il voyoit tant de beaux fruicts, et en prevoyoit encore de plus beaux à l'avenir, eut neantmoins le courage de se promettre que, s'il la voyoit dissiper, qui seroit le plus aspre deplaisir, dans demy-heure après il en

seroit resolu et s'accoiseroit en la volonté de Dieu. Ce docte et sainct predicateur d'Andalousie, Jean Avila, ayant dessein de dresser une compagnie de prestres reformez pour le service de la gloire de Dieu, en quoy il avoit desja fait un grand progrès, lorsqu'il vit celle des jesuites en campagne qui luy sembla suffire pour cette saison-là, il arresta court son dessein avec une douceur et une humilité nompareille. O que bienheureuses sont telles ames, hardies et fortes aux entreprises que Dieu leur inspire, souples et douces à les quitter, quand Dieu en dispose ainsi! Ce sont des traicts d'une indifference très parfaicte de cesser de faire un bien quand il plaist à Dieu, et de s'en retourner de moitié chemin, quand la volonté de Dieu, qui est nostre guide, l'ordonne. Certes, Jonas eut grand tort de s'attrister de quoy, à son advis, Dieu n'accomplissoit pas sa prophetie sur Ninive (1). Jonas fit la volonté de Dieu, annonçant la subversion de Ninive : mais il mesla son interest et sa volonté propre avec celle de Dieu ; c'est pourquoy, quand il voit que Dieu n'execute pas sa prediction selon la rigueur des paroles dont il avoit usé en l'annonçant, il s'en fasche et murmure indignement. Que s'il eust eu pour seul motif de ses actions le bon plaisir de la divine volonté, il eust été aussi content de le voir accomply en la remission de la peine que Ninive avoit meritée, comme de le voir satisfait en la punition de la coulpe que Ninive avoit commise. Nous voulons que ce que nous entrepre-

(1) Joan. IV.

nons et manions, reussisse : mais il n'est pas raisonnable que Dieu fasse toutes choses à son gré. S'il veut que Ninive soit menacée, et que neantmoins elle ne soit pas renversée, puisque la menace suffit à la corriger, pourquoy Jonas s'en plaint-il?

Mais si cela est ainsi, il ne faudra donc rien affectionner, ains laisser les affaires à la mercy des evenemens? Pardonnez-moy, Theotime : il ne faut rien oublier de tout ce qui est requis pour faire bien reussir les entreprises que Dieu nous met en main ; mais à la charge que, si l'evenement est contraire, nous le recevrons doucement et tranquillement : car nous avons commandement d'avoir un grand soin des choses qui regardent la gloire de Dieu, et qui sont en nostre charge ; mais nous ne sommes pas obligez ni chargez de l'evenement, car il n'est pas en nostre pouvoir. *Ayez soin de luy* (1), fut-il dit au maistre d'estable, en la parabole du pauvre homme my-mort entre Hierusalem et Hierico. Il n'est pas dit, remarque S. Bernard, Gueris-le ; mais, Ayez soin de luy. Ainsi les apostres, avec une affection nompareille, preschent premierement aux Juifs, bien qu'ils sceussent qu'enfin il les faudroit quitter comme une terre infructueuse, et se retourner du costé des gentils. C'est à nous de bien *planter* et bien *arrouser ;* mais de *donner l'accroissement* (2), cela n'appartient qu'à Dieu.

Le grand Psalmiste fait cette priere au Sauveur, comme par une acclamation de joye et de presage

(1) Luc. X, 35. — (2) I. ad Cor. III, 6.

de victoire : O seigneur, *par vostre beauté et bonne grace, bandez vostre arc, marchez heureusement* (1), et montez à cheval ; comme s'il vouloit dire, que, par les traicts de son sainct amour, descochez dans les cœurs humains, il se rendroit maistre des hommes pour les manier à son gré, tout ainsi qu'un cheval bien dressé. O Seigneur ! vous estes le chevalier royal, qui tournez à toutes mains les esprits de vos fideles amans ; vous les poussez quelquefois à toute bride, et ils courent à toute outrance ès entreprises que vous leur inspirez ; et puis, quand il vous semble bon, vous les faites parer au milieu de la carriere au plus fort de leur course.

Mais derechef, si l'entreprise faite par inspiration perit par la faute de ceux à qui elle estoit confiée, comme peut-on dire alors qu'il faut acquiescer à la volonté de Dieu ? Car, me dira quelqu'un, ce n'est pas la volonté de Dieu qui empesche l'evenement, ains ma faute, de laquelle la volonté divine n'est pas la cause. Il est vray, mon enfant, ta faute ne t'est pas advenue par la volonté de Dieu ; car Dieu n'est pas auteur du peché : mais c'est bien pourtant la volonté divine que ta faute soit suivie de la defaite et du manquement de ton entreprise en punition de ta faute. Car, si sa bonté ne luy peut permettre de vouloir ta faute, sa justice fait qu'il veut la peine que tu en souffres. Ainsi Dieu ne fut pas cause que David pechast ; mais il luy infligea bien la peine deue à son peché. Il ne fut pas la cause du peché

(1) Psalm. XLIV, 5.

de Saül, mais ouy bien qu'en punition la victoire perit entre les mains d'iceluy.

Quand doncques il arrive que les desseins sacrez ne reussissent pas en punition de nos fautes, il faut esgalement detester la faute par une solide repentance, et accepter la peine que nous en avons. Car comme le peché est contre la volonté de Dieu, aussi la peine est selon sa volonté.

CHAPITRE VII.

De l'indifference que nous devons practiquer en ce qui regarde nostre advancement ès vertus.

Dieu nous a ordonné de faire tout ce que nous pourrons pour acquerir les sainctes vertus : n'oublions donc rien pour bien reussir dans cette saincte entreprise. Mais après que nous aurons *planté* et *arrousé*, sçachons que c'est à Dieu de *donner l'accroissement* (1) aux arbres de nos bonnes inclinations et habitudes. C'est pourquoy il faut attendre le fruict de nos desirs et travaux de sa divine providence. Que si nous ne sentons pas le progrès et avancement de nos esprits en la vie devote, tel que nous voudrions, ne nous troublons point, demeurons en paix ; que tousjours la tranquillité regne dans nos cœurs. C'est à nous de bien cultiver nos ames, et partant il y faut fidelement vaquer. Mais, quant à l'abondance de la prise et de la moisson, laissons-en le soin à nostre Seigneur. Le laboureur ne sera jamais tancé s'il n'a pas belle cueillette, mais ouy

(1) I. Cor. III. 6.

bien s'il n'a pas bien labouré et ensemencé ses terres. Ne nous inquietons point pour nous voir tousjours novices en l'exercice des vertus: car au monastere de la vie devote chacun s'estime tousjours novice, et toute la vie y est destinée à la probation ; n'y ayant point de plus evidente marque d'estre non seulement novice, mais digne d'expulsion et reprobation, que de penser et se tenir pour profès. Car selon la regle de cet ordre-là, non la solemnité, mais l'accomplissement des vœux rend les novices profès. Or les vœux ne sont jamais accomplis tandis qu'il y a quelque chose à faire pour l'observance d'iceux. Et l'obligation de servir Dieu, et faire progres en son amour, dure tousjours jusques à la mort. Voire mais, me dira quelqu'un, si je cognois que c'est par ma faute que mon advancement ès vertus est retardé, comme pourray-je m'empescher de m'en attrister et inquieter? J'ay dit cecy en l'introduction à la vie devote ; mais je le redis volontiers, parcequ'il ne peut jamais assez estre dit. Il se faut attrister pour les fautes commises, d'une repentance forte, rassise, constante, tranquille, mais non turbulente, non inquiete, non decouragée. Cognoissez-vous que vostre retardement au chemin des vertus est provenu de vostre coulpe? Or sus, humiliez-vous devant Dieu, implorez sa misericorde, prosternez-vous devant la face de sa bonté, et demandez-luy-en pardon, confessez vostre faute, et criez-luy mercy à l'oreille mesme de vostre confesseur pour en recevoir l'absolution. Mais cela fait, demeurez en paix, et ayant

detesté l'offense, embrassez amoureusement l'abjection qui est en vous pour le retardement de vostre advancement au bien.

Helas! mon Theotime, les ames qui sont en purgatoire, y sont sans doute pour leurs pechez, pechez qu'elles ont detestez et detestent souverainement : mais quant à l'abjection et peine qui leur en reste d'estre arrestées en ce lieu-là, et privées pour un temps de la jouissance de l'amour bienheureux du paradis, elles la souffrent amoureusement, et prononcent devostement le cantique de la justice divine : *Vous estes juste, Seigneur, et vostre jugement équitable* (1). Attendons donc en patience nostre advancement; et en lieu de nous inquieter d'en avoir si peu fait par le passé, procurons avec diligence d'en faire plus à l'avenir.

Voyez cette bonne ame, je vous prie : elle a grandement desiré et tasché de s'affranchir de la colere, en quoy Dieu l'a favorisée; car il l'a rendue quitte de tous les pechez qui procedent de la colere. Elle mourroit plustost que de dire un seul mot injurieux, ou de lascher un seul trait de haine. Neantmoins elle est encore subjecte aux assauts et premiers mouvemens de cette passion, qui sont certains eslans, et esbranlemens, et saillies du cœur irrité, que la paraphrase chaldaïque appelle tremoussemens, disant : *Tremoussez, et ne veuillez point pecher* (2); où nostre sacrée version a dit, *Courroucez-vous, et ne veuillez point pécher*, qui est en effect une mesme chose :

(1) Psalm. CXVIII, 137. — (2) Psalm. IV, 5.

car le prophete ne veut dire, sinon que si le courroux nous surprend, excitant en nos cœurs les premiers *tremoussemens* de la colere, nous nous gardions bien de nous laisser emporter plus avant en cette passion, d'autant que nous *pecherions*. Or bien que ces premiers eslans et tremoussemens ne soient aucunement peché, neantmoins la pauvre ame qui en est souvent atteinte se trouble, s'afflige, s'inquiete, et pense bien faire de s'attrister, comme si c'estoit l'amour de Dieu qui la provoquast à cette tristesse : et cependant, Theotime, ce n'est pas l'amour celeste qui fait ce trouble, car il ne se fasche que pour le peché; c'est notre amour-propre qui voudroit que nous fussions exempts de la peine et du travail que les assauts de l'ire nous donnent. Ce n'est pas la coulpe qui nous deplaist en ces eslans de la colere, car il n'y a du tout point de peché; c'est la peine d'y resister qui nous inquiete.

Ces rebellions de l'appetit sensuel, tant en l'ire qu'en la convoitise, sont laissées en nous pour nostre exercice, afin que nous practiquions la vaillance spirituelle en leur resistant. C'est le Philistin que les vrais Israëlites doivent tousjours combattre, sans que jamais ils le puissent abbattre; ils le peuvent affoiblir, mais non pas aneantir. Il ne meurt jamais qu'avec nous, et vit tousjours avec nous. Il est certes execrable et detestable, d'autant qu'il est issu du peché et tend perpetuellement au peché. C'est pourquoy comme nous sommes appellez *terre*, parce que nous sommes *extraits de la terre*, et que nous *retour-*

nerons en terre (1); ainsi cette rebellion est appellée par le grand apostre peché, comme provenue du peché et tendante au peché, quoiqu'elle ne nous rende nullement coulpables, sinon quand nous la secondons et luy obéissons (2). Dont le mesme apostre nous advertit de faire en sorte que ce mal-là *ne regne point en* nostre *corps mortel pour obéir aux convoitises d'iceluy* (3). Il ne nous defend pas de sentir le peché, mais seulement d'y consentir; il n'ordonne pas que nous empeschions le peché de venir en nous et d'y estre, mais il commande qu'il n'y *regne* pas. Il est en nous, quand nous sentons la rebellion de l'appetit sensuel; mais il ne regne pas en nous, sinon quand nous y consentons. Le medecin n'ordonnera jamais au febricitant de n'avoir pas soif, car ce seroit une impertinence trop grande; mais il luy dira bien qu'il s'abstienne de boire, encore qu'il ait soif. Jamais on ne dira à une femme enceinte qu'elle n'ait pas envie de manger des choses extraordinaires, car cela n'est pas en son pouvoir; mais on luy dira bien qu'elle die ses appetits, afin que, s'ils sont de chose nuisible, on divertisse son imagination, et que telle fantaisie ne regne pas en sa cervelle.

L'eguillon de la chair, messager de Satan (4), piquoit rudement le grand S. Paul pour le faire precipiter au peché. Le pauvre apostre souffroit cela comme une injure honteuse et infame : c'est pour-

(1) Genes. III. 19. — (2) Rom. VII. — (3) *Ibid.*, VI, 12.
(4) II. Cor. XII, 7.

quoy il l'appelloit un *soufflettement* (1) et baffouement, et prioit Dieu qu'il luy pleust de l'en delivrer; mais Dieu luy respondit: « O Paul, ma grace te suffit, car ma force se perfectionne en l'infirmité (2); » à quoy ce grand sainct homme acquiesçant: « doncques, dit-il, volontiers je me glorifieray en mes infirmitez, afin que la vertu de Jesus-Christ habite en « moy. (3) » Mais remarquez, de grace, que la rebellion sensuelle est en cet admirable vaisseau d'election, lequel recourant au remede de l'oraison, nous monstre qu'il nous faut combattre par ce mesme moyen les tentations que nous sentons. Remarquez encore que si nostre Seigneur permet ces cruelles revoltes en l'homme, ce n'est pas tousjours pour le punir de quelque peché, ains pour manifester la force et vertu de l'assistance et grace divine: et remarquez enfin que non seulement nous ne devons pas nous inquieter en nos tentations ni en nos infirmitez, mais nous devons nous glorifier d'estre infirmes; afin que la vertu divine paroisse en nous, soustenant nostre foiblesse contre l'effort de la suggestion et tentation. Car le glorieux apostre appelle ses *infirmitez* les eslans et rejettons d'impureté qu'il sentoit, et dit qu'il se glorifioit en icelles, parceque si bien il les sentoit par sa misere, neantmoins par la misericorde de Dieu il n'y consentoit pas.

Certes, comme j'ay dit ci-dessus, l'Eglise condamna l'erreur de certains solitaires, qui disoient qu'en ce monde nous pouvions estre parfaictement

(1) II. Cor. XII, 7. — (2) *Ibid.*, 9. — (3) *Ibid.*

exempts des passions d'ire, de convoitise, de crainte, et autres semblables. Dieu veut que nous ayons des ennemis, Dieu veut que nous les repoussions. Vivons donc courageusement entre l'une et l'autre volonté divinité, souffrans avec patience d'estre assaillis, et taschans avec vaillance de faire teste et resister aux assaillans.

CHAPITRE VIII.

Comme nous devons unir nostre volonté à celle de Dieu en la permission des pechez.

Dieu hait souverainement le peché, et neantmoins il le permet très sagement pour laisser agir la creature raisonnable selon la condition de la nature, et rendre les bons plus recommendables, quand, pouvant violer la loy, ils ne la violent pas. Adorons donc et benissons cette saincte permission. Mais puisque la Providence qui permet le peché le hait infiniment, detestons-le avec elle, haïssons-le; desirans de tout nostre pouvoir que le peché permis ne soit point commis: et ensuite de ce desir employons tous les remedes qu'il nous sera possible pour empescher la naissance, le progrès et le regne du peché, à l'imitation de nostre Seigneur qui ne cesse d'exhorter, promettre, menacer, defendre, commander, et inspirer parmy nous, pour destourner nostre volonté du peché en tant qu'il se peut faire, sans luy oster sa liberté.

Mais quand le peché est commis, faisons tout ce qui est en nous afin qu'il soit effacé: comme nostre

Seigneur qui assura Carpus, ainsi qu'il a esté ci-devant noté, que s'il estoit requis, il subiroit derechef la mort pour delivrer une seule ame de peché. Que si le pecheur s'obstine, pleurons, Theotime, souspirons, prions pour luy avec le Sauveur de nos ames; qui ayant jetté maintes larmes toute sa vie sur les pecheurs, et sur ceux qui les representoient, mourut enfin les yeux couverts de pleurs, et son corps tout detrempé de sang, regrettant la perte des pecheurs. Cette affection toucha si vivement David qu'il en tomba à cœur failly. « La pamoison, dit-il, m'a saisi « pour les pecheurs abandonnans votre loy (1); » et le grand apostre proteste qu'il a *au cœur une douleur continuelle* (2) pour l'obstination des Juifs.

Cependant pour obstinez que les pecheurs pussent estre, ne perdons pas courage de les aider et servir: car que sçavons-nous si par aventure ils feront penitence et seront sauvez? Bienheureux est celuy qui peut dire à ses prochains, comme S. Paul: « Je n'ay « cessé ni jour ni nuict en vous admonestant un cha- « cun de vous avec larmes (3). Et partant je suis net « du sang de tous: car je ne me suis point espargné « que je ne vous aye annoncé tout le bon plaisir de « Dieu (4). » Tandis que nous sommes dans les bornes de l'esperance que le pecheur se puisse amender, qui sont toujours de mesme etendue que celles de sa vie, il ne faut jamais le rejetter, ains prier pour luy, et l'aider autant que son malheur le permettra.

(1) Psalm. CXVIII, 53. — (2) Rom. IX, 2. — (3) Act. XX, 31.
(4) Act. XX, 26, 27.

Mais en fin finale, après que nous avons pleuré sur les obstinez, et que nous leur avons rendu le devoir de charité pour essayer de les retirer de perdition, il faut imiter nostre Seigneur et les apostres, c'est-à-dire divertir nostre esprit de là, le retourner sur des autres objects et à d'autres occupations plus utiles à la gloire de Dieu. « Il falloit, disent les apos-« tres aux Juifs, vous annoncer premierement la « parole de Dieu : mais d'autant que vous la rejettez, « et vous tenez pour indignes du regne de Jesus-« Christ, voicy que nous nous retournons du costé « des Gentils (1). » « On vous ostera, dit le Sauveur, « le royaume de Dieu, et il sera donné à une na-« tion qui en fera du fruict (2). » Car on ne sçauroit s'amuser à pleurer trop longuement les uns, que ce ne fust en perdant le temps propre et requis à procurer le salut des autres. L'apostre certes dit qu'il a *une douleur continuelle* pour la perte des Juifs; mais c'est, comme nous disons, que nous benissons Dieu en tout temps : car cela ne veut dire autre chose, sinon que nous le benissons fort souvent et en toutes occasions : et de mesme le glorieux S. Paul avoit *une continuelle douleur en* son *cœur* à cause de la reprobation des Juifs, parce qu'à toutes occasions il regrettoit leur malheur.

Au reste, il faut adorer, aimer, et louer à jamais la justice vengeresse et punissante de nostre Dieu, comme nous aimons sa misericorde; parce l'une et l'autre est fille de sa bonté. Car par sa grace il nous

(1) Act. XIII, 46. — (2) Matth. XXI, 43.

veut faire bons, comme très bon, ains souverainement bon qu'il est; par sa justice il veut chastier le peché, parce qu'il le hait: or il le hait, parce qu'estant souverainement bon il deteste le souverain mal qui est l'iniquité. Et notez pour conclusion que jamais Dieu ne retire sa misericorde de nous que par l'equitable vengeance de sa justice punissante, et jamais nous n'echappons à la rigueur de sa justice que par sa misericorde justifiante; et tousjours, ou punissant, ou gratifiant, son bon plaisir est adorable, aimable, et digne d'eternelle benediction. Ainsi le juste qui chante les louanges de sa misericorde pour ceux qui seront sauvez, se resjouira de mesme quand il verra la vengeance; les bienheureux approuveront avec allegresse le jugement de la damnation des reprouvez, comme celuy du salut des esleus; et les anges ayant exercé leur charité envers les hommes qu'ils ont en garde, demeureront en paix, les voyans obstinez ou mesme damnez. Il faut donc acquiescer à la volonté divine, et luy baiser avec une dilection et reverence egale la main droite de sa misericorde et la main gauche de sa justice.

CHAPITRE IX.

Comme la pureté de l'indifference se doit practiquer ès actions de l'amour sacré.

Un musicien des plus excellens de l'univers, et qui jouoit parfaictement du luth, devint en peu de temps si extremement sourd, qu'il ne lui resta plus aucun usage de l'ouïe; neantmoins il ne laissa pas

pour cela de chanter et manier son luth delicatement à merveilles, à cause de la grande habitude qu'il en avoit, et que sa surdité ne luy avoit pas ostée. Mais parce qu'il n'avoit aucun plaisir en son chant, ni au son du luth, d'autant qu'estant privé de l'ouïe il n'en pouvoit appercevoir la douceur et la beauté, il ne chantoit plus ni ne sonnoit du luth que pour contenter un prince, duquel il estoit nay sujet, et auquel il avoit une extreme inclination de complaire, accompagnée d'une infinie obligation pour avoir esté nourry dès sa jeunesse chez luy. C'est pourquoy il avoit un plaisir nompareil de luy plaire ; et quand son prince luy tesmoignoit d'agreer son chant, il estoit tout ravy de contentement. Mais il arrivoit quelquefois que le prince, pour essayer l'amour de cet aimable musicien, luy commandoit de chanter, et soudain le laissant là en sa chambre il s'en alloit à la chasse ; mais le desir que le chantre avoit de suivre ceux de son maistre, luy faisoit continuer aussi attentivement son chant, comme si le prince eust esté present, quoiqu'en verité il n'avoit aucun plaisir à chanter: car il n'avoit ny le plaisir de la melodie duquel sa surdité le privoit, ni celuy de plaire au prince, puisque le prince estant absent ne jouissoit pas de la douceur des beaux airs qu'il chantoit.

Mon cœur est prest, Seigneur, mon cœur est disposé
De sonner un cantique à ton los composé ;
Mon ame et mon esprit volontaire se range
A chanter ta louange.

Sus donc, ma gloire, il se faut reveiller :
Harpe et psalterion, cessez de sommeiller (1).

Certes le cœur humain est le vray chantre du cantique de l'amour sacré, et il est luy-mesme la harpe et le psalterion. Or ce chantre s'ecoute soy-mesme pour l'ordinaire, et prend un grand plaisir d'ouïr la melodie de son cantique; c'est-à-dire, nostre cœur aimant Dieu savoure les delices de cet amour, et prend un contentement nompareil d'aimer un object tant aimable. Voyez, je vous prie, Theotime, ce que je veux dire. Les jeunes petits rossignols s'essayent de chanter au commencement pour imiter les grands; mais estant façonnez et devenus maistres, ils chantent pour le plaisir qu'ils prennent en leur propre gazouillement, et s'affectionnent si passionnement à cette delectation, ainsi que j'ay dit ailleurs, qu'à force de pousser leurs voix, leur gozier s'esclatte, dont ils meurent. Ainsi nos cœurs au commencement de leur devotion aiment Dieu pour s'unir à luy, luy estre agreables, et l'imiter en ce qu'il nous a aimez eternellement; mais petit à petit estant duits et exercez au sainct amour, ils prennent imperceptiblement le change, et en lieu d'aimer Dieu pour plaire à Dieu, ils commencent d'aimer pour le plaisir qu'ils ont eux-mesmes ès exercices du sainct amour; et en lieu qu'ils estoient amoureux de Dieu, ils deviennent amoureux de l'amour qu'ils luy portent, ils sont affectionnez à leurs affections, et ne se plaisent plus en Dieu, mais au plaisir qu'ils ont en son

(1) Psalm. LVI, 8, 9.

amour, se contentans en cet amour, en tant qu'il est à eux, qu'il est dans leur esprit, et qu'il en procede. Car encore que cet amour sacré s'appelle amour de Dieu, parceque Dieu est aimé par iceluy, il ne laisse pas d'estre nostre, parceque nous sommes les amans qui aimons par iceluy. Et c'est là le subject du change: car en lieu d'aimer ce sainct amour, parcequ'il tend à Dieu qui est l'aimé, nous l'aimons parcequ'il procede de nous qui sommes les amans. Or qui ne voit qu'ainsi faisant ce n'est plus Dieu que nous cherchons, ains que nous revenons à nous-mesmes, aimant l'amour en lieu d'aimer le bien-aimé; aimant, dis-je, cet amour, non pour le bon plaisir et contentement de Dieu, mais pour le plaisir et contentement que nous en tirons nous-mesmes. Ce chantre donc qui chantoit au commencement à Dieu et pour Dieu, chante maintenant plus à soy-mesme et pour soy-mesme que pour Dieu; et s'il prend plaisir à chanter, ce n'est plus tant pour contenter l'oreille de son Dieu, que pour contenter la sienne. Et d'autant que le cantique de l'amour divin est le plus excellent de tous, il l'aime aussi davantage, non à cause de l'excellence divine qui y est louée, mais parceque l'air du chant en est plus delicieux et agreable.

CHAPITRE X.

Moyen de cognoistre le change au subject de ce sainct amour.

Vous cognoistrez bien cela, Theotime: car si ce rossignol mystique chante pour contenter Dieu, il

chantera le cantique qu'il sçaura estre le plus agreable à la divine providence. Mais s'il chante pour le plaisir que luy-mesme prend en la melodie de son chant, il ne chantera pas le cantique qui est le plus agreable à la bonté celeste, ains celuy qui est plus à son gré de luy-mesme, et duquel il pense tirer plus de plaisir. De deux cantiques qui seront voirement l'un et l'autre divins, il se peut bien faire que l'un sera chanté parcequ'il est divin, et l'autre parcequ'il est agreable. Rachel et Lia sont esgalement espouses de Jacob (1); mais l'une est aimée de luy en qualité d'espouse seulement, et l'autre en qualité de belle. Le cantique est divin; mais le motif qui le nous fait chanter, c'est la delectation spirituelle que nous en pretendons.

Ne vois-tu pas, dira-t-on à cet evesque, que Dieu veut que tu chantes le cantique pastoral de sa dilection emmy ton troupeau, lequel en vertu de son sainct amour il te recommande par trois fois de paistre en la personne du grand S. Pierre qui fut le premier des pasteurs (2)? Que me respondras-tu? Qu'à Rome, qu'à Paris il y a plus de delices spirituelles, et qu'on y peut practiquer le divin amour avec plus de suavité. O Dieu! ce n'est donc pas pour vous plaire que cet homme veut chanter, c'est pour le plaisir qu'il prend à cela: ce n'est pas vous qu'il cherche en l'amour, c'est le contentement qu'il a ès exercices du sainct amour. Les religieux voudroient chanter le cantique des pasteurs, et les mariez celuy

(1) Genes. XXIX. — (2) Joan. XXI.

des religieux; afin, ce disent-ils, de pouvoir mieux aimer et servir Dieu. Hé! vous vous trompez, mes chers amis; ne dictes pas que c'est pour mieux aimer et servir Dieu: ô nenny certes, c'est pour mieux servir vostre propre contentement, lequel vous aimez plus que le contentement de Dieu. La volonté de Dieu est en la maladie aussi bien et presque ordinairement mieux qu'en la santé. Que si nous aimons mieux la santé, ne disons pas que c'est pour tant mieux servir Dieu: car qui ne voit que c'est la santé que nous cherchons en la volonté de Dieu, et non pas la volonté de Dieu en la santé.

Il est mal-aisé, je le confesse, de regarder longuement et avec plaisir la beauté d'un miroir, qu'on ne s'y regarde, ains qu'on ne se plaise à s'y regarder soy-mesme; mais il y a pourtant de la difference entre le plaisir que l'on prend à regarder un miroir, parcequ'il est beau, et l'aise que l'on a de regarder dans un miroir, parcequ'on s'y voit. Il est aussi sans doute mal-aisé d'aimer Dieu, qu'on n'aime quant et quant le plaisir que l'on prend en son amour: mais neantmoins il y a bien à dire entre le contentement que l'on a d'aimer Dieu, parcequ'il est beau, et celuy que l'on a de l'aimer parceque son amour nous est agreable. Or il faut tascher de ne chercher en Dieu que l'amour de sa beauté, et non le plaisir qu'il y a en la beauté de son amour. Celuy qui priant Dieu s'apperçoit qu'il prie, n'est pas parfaictement attentif à prier; car il divertit son attention de Dieu, lequel il prie pour penser à la priere par laquelle il le prie.

Le soin mesme que nous avons à n'avoir point de distractions, nous sert souvent de fort grande distraction : la simplicité ès actions spirituelles est la plus recommandable. Voulez-vous regarder Dieu, regardez-le donc, et soyez attentif à cela : car si vous reflechissez et retournez vos yeux de dessus vous-mesme pour voir la contenance que vous tenez en le regardant, ce n'est plus luy que vous regardez, c'est vostre maintien, c'est vous-mesme. Celuy qui est en une fervente oraison, ne sait s'il est en oraison ou non ; car il ne pense pas à l'oraison qu'il fait, ains à Dieu auquel il la fait. Qui est en l'ardeur de l'amour sacré, il ne retourne point son cœur sur soy-mesme pour regarder ce qu'il fait, ains le tient arresté et occupé en Dieu auquel il applique son amour. Le chantre celeste prend tant de plaisir de plaire à son Dieu, qu'il ne prend nul plaisir en la melodie de sa voix, sinon parcequ'elle plaist à son Dieu.

Pourquoy pensez-vous, Theotime, qu'Amnon fils de David aimast si esperduement Thamar (1), que mesme il cuida mourir d'amour ? Estimez-vous que ce fut elle-mesme qu'il aimast ? vous verrez bien-tost que non. Car soudain qu'il eut assouvy son execrable desir, il la poussa cruellement dehors et la rejetta ignominieusement. S'il eust aimé Thamar, il n'eust pas fait cela ; car Thamar estoit tousjours Thamar : mais parceque ce n'estoit pas Thamar qu'il aimoit, ains l'infasme plaisir qu'il pretendoit en elle ; soudain qu'il eut ce qu'il cherchoit, il la baffoua fe-

(1) II. Reg. XIII.

lonnellement, et la traicta brutalement. Son plaisir estoit en Thamar, mais son amour estoit au plaisir, et non pas en Thamar : c'est pourquoy, le plaisir passé, il eust volontiers fait passer Thamar. Vous verrez, Theotime, cet homme qui prie Dieu, ce vous semble, avec tant de devotion, et qui est si ardent aux exercices de l'amour celeste ; mais attendez un peu, et vous verrez si c'est Dieu qu'il aime. Helas! soudain que la suavité et satisfaction qu'il prenoit en l'amour cessera, et que les secheresses arriveront, il quittera tout là, il ne priera plus qu'en passant. Or si c'estoit Dieu qu'il aimoit, pourquoy eust-il cessé de l'aimer, puisque Dieu est tousjours Dieu? C'estoit donc la consolation de Dieu qu'il aimoit, et non le Dieu de consolation. Plusieurs certes ne se plaisent point en l'amour divin, sinon qu'il soit confit au sucre de quelque suavité sensible, et feroient volontiers comme les petits enfans, auxquels quand on donne du miel sur un morceau de pain, ils lechent et sucent le miel, et jettent par après le pain : car si la suavité estoit separable de l'amour, ils quitteroient l'amour, et tireroient la suavité. C'est pourquoy ils suivent l'amour à cause de la suavité, laquelle quand ils n'y rencontrent pas, ils ne tiennent compte de l'amour. Mais tels gens sont exposez à beaucoup de dangers, ou de retourner en arriere quand les goûts et consolations leur manquent, ou de s'amuser à des vaines suavitez bien eloignées du veritable amour, et prendre le miel d'Heraclée pour celuy de Narbonne.

CHAPITRE XI.

De la perplexité du cœur qui aime, sans sçavoir qu'il plaist au bien-aimé.

Le chantre duquel j'ay parlé, estant devenu sourd, n'avoit nul contentement à chanter, que celuy de voir aucune fois son prince attentif à l'ouïr et y prendre plaisir. O que bienheureux est le cœur qui aime Dieu sans aucun autre plaisir que celuy qu'il prend de plaire à Dieu ! car quel plaisir peut-on jamais avoir plus pur et plus parfaict que celuy que l'on prend dans le plaisir de la divinité? Neantmoins ce plaisir de plaire à Dieu n'est pas, à proprement parler, l'amour divin, ains seulement un fruict d'iceluy, qui en peut estre separé, ainsi qu'un citron de son citronnier. Car, comme j'ay dit, nostre musicien chantoit tousjours, sans tirer aucun plaisir de son chant, puisque la surdité l'en empeschoit, et maintefois il chantoit aussi sans avoir le plaisir de plaire à son prince, parceque le prince luy ayant commandé de chanter, se retiroit ou alloit à la chasse, sans prendre ni le loisir ni le plaisir de l'ouïr.

Tandis, ô Dieu ! que je vois vostre douce face qui tesmoigne d'agreer le chant de mon amour ; helas ! que je suis consolé ! car y a-t-il aucun plaisir qui esgale le plaisir de bien plaire à son Dieu ? Mais, quand vous retirez vos yeux de moy, et que je n'apperçois plus la douce faveur de la complaisance que vous preniez en mon cantique, vray Dieu, que mon ame est en grande peine ! mais sans cesser pourtant de

vous aimer fidelement, et de chanter continuellement l'hymne de sa dilection, non pour aucun plaisir qu'elle y trouve, car elle n'en a point; ains chante pour le pur amour de vostre volonté.

On a veu tel enfant malade manger courageusement, avec un incroyable degoust, ce que sa mere luy donnoit, pour le seul desir qu'il avoit de la contenter; et alors il mangeoit sans prendre aucun plaisir en la viande, mais non pas sans un autre plaisir plus estimable et relevé, qui estoit le plaisir de plaire à sa mere et de la voir contente. Mais l'autre qui, sans voir sa mere, pour la seule cognoissance qu'il avoit de sa volonté, prenoit tout ce qu'on luy apportoit de sa part, il mangeoit sans aucun plaisir: car il n'avoit ni le plaisir de manger, ni le contentement de voir le plaisir de sa mere; ains mangeoit simplement et purement pour faire la volonté d'icelle. La seule satisfaction d'un prince present, ou de quelque personne fortement aimée, fait delicieuses les veillées, les peines, les sueurs, et rend les hazards desirables : mais il n'y a rien de si triste que de servir un maistre qui n'en sçait rien, ou s'il le sçait, ne fait nul semblant d'en sçavoir gré, et faut bien en ce cas-là que l'amour soit puissant, puisqu'il se soustient luy seul, sans estre appuyé d'aucun plaisir ni d'aucune pretention.

Ainsi arrive-t-il quelquefois que nous n'avons nulle consolation ès exercices de l'amour sacré, d'autant que, comme chantres sourds, nous n'oyons pas nostre propre voix, ni ne pouvons jouir de la sua-

vité de nostre chant; ains au contraire outre cela nous sommes pressez de mille craintes, troublez de mille tintamares que l'ennemy faict autour de nostre cœur, nous suggerant que peut-être ne sommes nous point agreables à nostre maistre, et que nostre amour est inutile, ouy mesme qu'il est faux et vain, puisqu'il ne produit point de consolation. Or alors, Theotime, nous travaillons non seulement sans plaisir, mais avec un extrême ennuy, ne voyans ni le bien de nostre travail, ni le contentement de celuy pour qui nous travaillons.

Mais ce qui accroist le mal en occurrence, c'est que l'esprit et suprême poincte de la raison ne nous peut donner aucune sorte d'allegement : car cette pauvre portion superieure de la raison estant toute environnée des suggestions que l'ennemy luy faict, elle est mesme toute alarmée, et se trouve assez embesoignée à se garder d'estre surprise d'aucun consentement au mal; de sorte qu'elle ne peut faire aucune sortie pour desengager la portion inferieure de l'esprit. Et bien qu'elle n'ait pas perdu le courage, elle est pourtant si terriblement attaquée, que, si elle est sans coulpe, elle n'est pas sans peine : car, pour comble de son ennuy, elle est privée de la generale consolation que l'on a presque tousjours en tous les autres maux de ce monde, qui est l'esperance qu'ils ne seront pas perdurables, et que l'on en verra la fin; si que le cœur en ces ennuys spirituels tombe en une certaine impuissance de penser à leur fin, et par consequent d'estre allegé par l'esperance. La

foy certes residente en la cime de l'esprit nous asseure bien que ce trouble finira, et que nous jouirons un jour du repos: mais la grandeur du bruit et des cris que l'ennemy faict dans le reste de l'ame en la raison inferieure, empeschent que les advis et remonstrances de la foy ne sont presque point entendues, et ne nous demeurent en l'imagination que ce triste presage: Helas! je ne seray jamais joyeux.

O Dieu! mon cher Theotime, mais c'est alors qu'il faut tesmoigner une invincible fidelité envers le Sauveur, le servant purement pour l'amour de sa volonté, non seulement sans plaisir, mais parmy ce deluge de tristesses, d'horreurs, de frayeurs, et d'attaques, comme fit sa glorieuse mere et S. Jean au jour de sa passion, qui, entre tant de blasphesmes, de douleurs, et de detresses mortelles, demeurent fermes en l'amour, lors mesme que le Sauveur ayant retiré toute sa saincte joye dans la cime de son esprit, ne respandoit ni allegresse ni consolation quelconque en son divin visage, et que ses yeux alangouris et couverts des tenebres de la mort, ne jettoient plus que des regards de douleur, comme aussi le soleil des rayons d'horreur et d'affreuses tenebres.

CHAPITRE XII.

Comme, entre ces travaux interieurs, l'ame ne cognoist pas l'amour qu'elle porte à son Dieu, et du trespas très aimable de la volonté.

Le grand S. Pierre estant à la veille d'estre martyrisé, l'ange vint en la prison qu'il remplit toute de

splendeur, esveilla S. Pierre, le fit lever, ceindre, chausser, vestir, luy osta les liens et menottes, le tira hors de la prison, et le mena au travers de la premiere et seconde garde jusqu'à la porte de fer qui menoit en la ville, laquelle s'ouvrit devant eux; et, ayans passé une rue, l'ange laissa-là le glorieux S. Pierre en pleine liberté (1). Voilà une grande varieté d'actions fort sensibles: et S. Pierre neantmoins qui avoit esté esveillé avant toutes choses, ne pensoit pas que ce qui se faisoit par l'ange fust vray; ains estimoit que ce fust une vision imaginaire. Il estoit esveillé, et ne pensoit pas l'estre; il s'estoit chaussé et vestu, et ne sçavoit pas qu'il l'eust faict; il marchoit, et n'estimoit pas de marcher; et estoit delivré, et ne le croyoit pas: et cela d'autant que la merveille de sa delivrance fut si grande qu'elle occupoit son esprit, en telle sorte qu'encore qu'il eust assez de sentiment et de cognoissance pour faire ce qu'il faisoit, neantmoins il n'en avoit pas assez pour cognoistre qu'il le faisoit reellement et tout de bon: il voyoit bien l'ange, mais il ne s'appercevoit pas que ce fust d'une vraye et naturelle vision: c'est pourquoy il n'avoit nulle consolation de sa delivrance, jusqu'à ce qu'en revenant à soy, « Maintenant, dit-il, je cognois en verité que Dieu a envoyé son ange, et m'a « delivré de la main d'Herodes et de toute l'attente « du peuple juif (2). »

Or il en est de mesme, Theotime, d'une ame qui est grandement chargée d'ennuys interieurs: car bien

(1) Act. XII. — (2) *Ibid.*, II.

qu'elle ait le pouvoir de croire, d'esperer et d'aimer Dieu, et qu'en verité elle le fasse; toutefois elle n'a pas la force de bien discerner si elle croit, espere et cherit son Dieu, d'autant que la detresse l'occupe et accable si fort qu'elle ne peut faire aucun retour sur soy-mesme pour voir ce qu'elle faict : et c'est pourquoy il luy est advis qu'elle n'a ni foy, ni esperance, ni charité, ains seulement des fantosmes et inutiles impressions de ces vertus-là qu'elle sent presque sans les sentir, et comme estrangeres, non comme domestiques de son ame. Que si vous y prenez garde, vous trouverez que nos esprits sont tousjours en pareil estat quand ils sont puissamment occupez de quelque violente passion : car ils font plusieurs actions comme en songe, et desquelles ils ont si peu de sentiment, qu'il ne leur est presque pas advis que ce soit en verité que les choses se passent. C'est pourquoy le sacré Psalmiste exprime la grandeur de la consolation que les Israelites eurent au retour de la captivité de Babylone, en ces paroles :

Lorsqu'il pleut au Seigneur de Sion le servage
En liberté changer,
Un tel ravissement surprit nostre courage,
Que nous pensions songer.

Et comme porte la saincte version latine après les septante : *Nous fusmes faicts comme consolez* (1); c'est-à-dire, l'admiration de la grandeur du bien qui nous arriva estoit si excessive, qu'elle nous empeschoit

(1) Psalm. CXXV, 1.

de bien sentir la consolation que nous receusmes; et nous estoit advis que nous ne fussions pas veritablement consolez, et que nous n'eussions pas une consolation en verité, ains seulement en figure et en songe.

Tels doncques sont les sentimens de l'ame, laquelle est entre les angoisses spirituelles qui rendent l'amour extrêmement pur et net: car estant privé de tout plaisir par lequel il puisse estre attaché à son Dieu, il nous joint et unit à Dieu immediatement, volonté à volonté, cœur à cœur, sans aucune entremise de contentement ou pretention. Helas! Theotime, que le pauvre cœur est affligé, quand, comme abandonné de l'amour, il regarde par-tout et ne le trouve point, ce luy semble! Il ne le trouve point ès sens exterieurs, car ils n'en sont pas capables; ni en l'imagination qui est cruellement tourmentée de diverses impressions, ni en la raison troublée de mille obscuritez de discours et apprehensions estranges: et bien qu'enfin elle le trouve en la cime et suprême poincte de l'esprit où cette divine dilection reside, si est-ce neantmoins qu'elle le mescognoist, et luy est advis que ce n'est pas luy; parceque la grandeur des ennuys et des tenebres l'empesche de sentir sa douceur. Elle le voit sans le voir, et le rencontre sans le cognoistre, comme si c'estoit en songe et en image. Ainsi Magdeleine ayant rencontré son cher maistre, n'en reçoit aucun allegement, d'autant qu'elle ne pensoit pas que ce fust luy, ains seulement le jardinier (1).

(1) Joan. XX.

Mais que peut donc faire l'ame qui est en cet estat? Theotime, elle ne sçait plus comme se maintenir entre tant d'ennuys, et n'a plus de force que pour laisser mourir sa volonté entre les mains de la volonté de Dieu, à l'imitation du doux Jesus, qui, estant arrivé au comble des peines de la croix que le pere luy avoit prefigées, et ne pouvant plus resister à l'extremité de ses douleurs, fit comme le cerf, qui, hors d'haleine et accablé de la meute, se rendant à l'homme, jette les derniers abboys la larme à l'œil. Car ainsi ce divin Sauveur, proche de sa mort et jettant les derniers souspirs avec un grand cri et force larmes: Helas! dit-il, *ô mon pere, je recommande mon esprit en vos mains*: parole, Theotime, qui fut la derniere de toutes, et par laquelle le fils bien-aimé donna le souverain tesmoignage de son amour envers son pere. Quand donc tout nous defaut, quand nos ennuys sont en leur extremité, cette parole, ce sentiment, ce renoncement de nostre ame entre les mains de nostre Sauveur ne nous peut manquer. Le fils recommanda son esprit au pere en cette derniere et incomparable detresse; et nous, lorsque les convulsions des peines spirituelles nous ostent toute autre sorte d'allegemens et de moyens de resister, recommandons nostre esprit ès mains de ce fils eternel qui est nostre vray pere; et baissans la teste de nostre acquiescement à son bon plaisir, consignons-luy toute nostre volonté.

CHAPITRE XIII.

Comme la volonté, estant morte à soy, vit purement en la volonté de Dieu.

Nous parlons avec une proprieté toute particuliere de la mort des hommes en nostre langage françois : car nous l'appellons trespas ; et les morts, trespassez, signifians que la mort entre les hommes n'est qu'un passage d'une vie à l'autre, et que mourir n'est autre chose sinon outrepasser les confins de cette vie mortelle pour aller à l'immortelle. Certes nostre volonté ne peut jamais mourir, non plus que nostre esprit : mais elle outrepasse quelquefois les limites de sa vie ordinaire, pour vivre toute en la volonté divine. C'est lorsqu'elle ne sçait ni ne veut plus rien vouloir, ains elle s'abandonne totalement et sans reserve au bon plaisir de la divine providence ; se meslant et destrempant tellement avec ce bon plaisir qu'elle ne paroist plus, mais est toute cachée avec Jesus-Christ en Dieu, où elle vit, non plus ellemesme, ains la volonté de Dieu vit en elle.

Que devient la clarté des estoiles, quand le soleil paroist sur nostre horizon ? Elle ne perit certes pas, mais elle est ravie et engloutie dans la souveraine lumiere du soleil, avec laquelle elle est heureusement meslée et conjointe. Et que devient la volonté humaine, quand elle est entierement abandonnée au bon plaisir divin ? Elle ne perit pas tout-à-fait ; mais elle est tellement abysmée et meslée avec la volonté de Dieu, qu'elle ne paroist plus, et n'a plus aucun vouloir se-

paré de celuy de Dieu. Imaginez-vous, Theotime, le glorieux, et non jamais assez loué, S. Louis, qui s'embarque et fait voile pour aller outremer, et voyez que la reyne sa chere femme s'embarque avec sa majesté. Or qui eust demandé à cette brave princesse : Où allez-vous, madame? Elle eust sans doute respondu : Je vay où le roy va. Et qui eust derechef demandé : Mais sçavez-vous bien, Madame, où le roy va? Elle eust aussi respondu : Il me l'a dit en general, et neantmoins je n'ay aucun soucy de sçavoir où il va, ains seulement d'aller avec luy. Que si on eust repliqué : Doncques, madame, vous n'avez point de dessein en ce voyage; Non, eust-elle dit, je n'en ay point d'autre que d'estre avec mon cher Seigneur et mary. Voire mais, lui eust-on pu dire, il va en Egypte pour passer en Palestine, il logera à Damiette, dans Acre et plusieurs autres lieux : n'avez-vous pas intention, madame, d'y aller aussi? A cela elle eust respondu : Non vrayment, je n'ay nulle intention, sinon d'estre auprès de mon roy; et les lieux où il va me sont indifferens et de nulle consideration, sinon en tant qu'il y sera; je vay sans desir d'aller, car je n'affectionne rien que la presence du roy. C'est donc le roy qui va, et qui veut le voyage; et quant à moy, je ne vay pas, je suis : je ne veux pas le voyage, ains le seule presence du roy; le sejour, le voyage et toute sorte de diversitez m'estant tout-à-fait indifferentes.

Certes si on demande à quelque serviteur qui est à la suite de son maistre, où il va, il ne doit pas res-

pondre qu'il va en tel ou tel lieu, ains seulement qu'il suit son maistre : car il ne va nulle part par sa volonté, ains seulement par celle de son maistre. Ainsi, mon Theotime, une volonté resignée en celle de son Dieu ne doit avoir aucun vouloir, ains suivre simplement celuy de Dieu. Et comme celuy qui est dans un navire, ne se remue pas de son mouvement propre, ains se laisse seulement mouvoir selon le mouvement du vaisseau dans lequel il est; de mesme le cœur qui est embarqué dans le bon plaisir divin, ne doit avoir aucun autre vouloir que celuy de se laisser porter au vouloir de Dieu. Et lors le cœur ne dit plus : *Vostre volonté soit faicte, et non la mienne;* car il n'a plus aucune volonté à renoncer, ains il dit ces paroles : Seigneur, je remets ma volonté entre vos mains; comme si sa volonté n'estoit plus en sa disposition, ains en celle de la divine providence. De sorte que ce n'est pas proprement comme les serviteurs suivent leur maistre : car encore que le voyage se fasse par la volonté de leur maistre, leur suite toutefois se fait par leur propre volonté particuliere, bien qu'elle soit une volonté suivante et servante, sousmise et assujettie à celle de leur maistre : si que tout ainsi que le maistre et le serviteur sont deux, aussi la volonté du maistre et celle du serviteur sont deux. Mais la volonté qui est morte à soy-mesme pour vivre en celle de Dieu, elle est sans aucun vouloir particulier, demeurant non seulement conforme et subjecte, mais toute aneantie en elle-mesme et convertie en celle de Dieu : comme on di-

roit d'un petit enfant qui n'a point encore l'usage de sa volonté pour vouloir ni aimer chose quelconque que le sein et le visage de sa chere mere; car il ne pense nullement à vouloir estre d'un costé ni d'autre, ni à vouloir autre chose quelconque, sinon d'estre entre les bras de sa mere avec laquelle il pense estre une mesme chose, et n'est nullement en soucy d'accommoder sa volonté à celle de sa mere : car il ne sent point la sienne, et ne cuide pas d'en avoir une, laissant le soin à sa mere d'aller, de faire et de vouloir ce qu'elle trouvera bon pour luy.

C'est certes la souveraine perfection de nostre volonté que d'estre ainsi unie à celle de nostre souverain bien, comme fut celle du sainct qui disoit : *O Seigneur, vous m'avez conduit et mené à vostre volonté:* car que vouloit-il dire, sinon qu'il n'avoit nullement employé sa volonté pour se conduire, s'estant simplement laissé guider et mener à celle de son Dieu?

CHAPITRE XIV.

Esclaircissement sur ce qui a esté dit touchant le trespas de nostre volonté.

Il est croyable que la très saincte Vierge Nostre-Dame recevoit tant de contentement de porter son cher petit Jesus entre ses bras, que le contentement empeschoit la lassitude, ou du moins rendoit la lassitude agreable. Car si de porter une branche d'agnus-castus soulage les voyageurs et les delasse, quel allegement ne recevoit pas la glorieuse Mere de porter l'Agneau de Dieu immaculé? Que si par

fois elle le laissoit marcher sur ses pieds avec elle, le tenant par la main ; ce n'estoit pas qu'elle n'eust mieux aimé de l'avoir pendant à son col sur sa poictrine : mais elle le faisoit pour l'exercer à former ses pas et à cheminer luy-mesme. Et nous autres, Theotime, comme petits enfants du Pere celeste, nous pouvons aller avec luy en deux sortes : car nous pouvons aller, premierement, marchans des pas de nostre propre vouloir, lequel nous conformons au sien, tenant tousjours de la main de nostre obéissance celle de son intention divine, et la suivant par-tout où elle nous conduit, qui est ce que Dieu requiert de nous par la signification de sa volonté. Car puisqu'il veut que je fasse ce qu'il m'ordonne, il veut que j'aye le pouvoir de le faire. Dieu m'a signifié qu'il vouloit que je sanctifiasse le jour du repos : puisqu'il veut que je le fasse, il veut donc que je le veuille faire, et que pour cela j'aye mon propre vouloir par lequel je suive le sien, me conformant et correspondant à iceluy. Mais nous pouvons aussi aller avec nostre Seigneur sans avoir aucun vouloir propre, nous laissans simplement porter à son bon plaisir divin comme un petit enfant entre les bras de sa mere, par une certaine sorte de consentement admirable qui se peut appeler union, ou plutost unité de nostre volonté avec celle de Dieu. Et c'est la façon avec laquelle nous devons tascher de nous comporter en la volonté du bon plaisir divin, d'autant que les effects de cette volonté du bon plaisir procedent purement de sa providence ; et

sans que nous les fassions, ils nous arrivent. Il est vray que nous pouvons bien vouloir qu'ils arrivent selon la volonté de Dieu, et ce vouloir est très bon; mais nous pouvons bien aussi recevoir les evenemens du bon plaisir celeste par une très simple tranquillité de nostre volonté, qui ne voulant chose quelconque, acquiesce simplement à tout ce que Dieu veut estre faict en nous, sur nous et de nous.

Si on eust demandé au doux Enfant Jesus, estant porté entre les bras de sa mere, où il alloit? n'eust-il pas eu raison de respondre : Je ne vay pas, c'est ma mere qui va pour moy? Et qui luy eust demandé : Mais au moins n'allez-vous pas avec vostre mere? n'eust-il pas eu raison de dire : Non, je ne vay nullement; ou si je vay là par où ma mere me porte, je n'y vay pas avec elle ni par mes propres pas, ains j'y vay par les pas de ma mere, par elle et en elle? Et qui luy eust repliqué : Mais au moins, ô très cher divin Enfant! vous voulez bien vous laisser porter à vostre douce mere? Non fay certes, eust-il pu dire, je ne veux rien de tout cela; ains comme ma toute bonne mere marche pour moy, aussi elle veut pour moy : je luy laisse esgalement le soin et d'aller et de vouloir aller pour moy où bon lui semblera; et, comme je ne marche que par ses pas, aussi je ne veux que par son vouloir; et, dès que je me trouve entre ses bras, je n'ay aucune attention ni à vouloir, ni à ne vouloir pas, laissant tout autre soin à ma mere, hormis celuy d'estre sur son sein, de sucer ses sacrées mamelles, et de me tenir bien attaché

à son col très aimable pour la *baiser* amoureusement *des baisers de* ma *bouche* (1), et afin que vous le sçachiez, tandis que je suis parmy les delices de ces sainctes caresses qui surpassent toute suavité, il m'est advis que ma mere est un arbre de vie, et que je suis en elle comme son fruict; que je suis son propre cœur au milieu de sa poictrine, ou son ame au milieu de son cœur. C'est pourquoy comme son marcher suffit pour elle et pour moy, sans que je me mesle de faire aucun pas, aussi sa volonté suffit pour elle et pour moy, sans que je fasse aucun vouloir pour ce qui est d'aller ou de venir : aussi ne prends-je point garde si elle va vite ou tout bellement, ni si elle va d'un costé ou d'autre, ni je ne m'enquiers nullement où elle veut aller; me contentant que, comme que ce soit, je suis tousjours entre ses bras, joignant ses amiables mamelles où je me *repais* comme *entre les lys* (2). O divin Enfant de Marie! permettez à ma chetive ame ces eslans de dilection. Or allez donc, ô cher petit enfant très aimable, ou plutost n'allez pas, mais demeurez ainsi sainctement colé à la poictrine de vostre douce mere; allez tousjours en elle et par elle, ou avec elle, et n'allez jamais sans elle, tandis que vous estes enfant. O *que bienheureux est le sein qui vous a porté, et les mamelles que vous avez sucées* (3). Le Seigneur de nos ames eut l'usage de raison dès l'instant de sa conception au sein de sa mere, et pouvoit faire tous ces discours, ouy mesme

(1) Cant. cant. I, 1. — (2) *Ibid.*, II, 26. — (3) Luc. XI, 27.

le glorieux S. Jean son precurseur dès le jour de la saincte visitation. Et bien que l'un et l'autre pendant ce temps-là et celui de l'enfance jouit de sa propre liberté pour vouloir et ne vouloir pas les choses, si est-ce qu'ils laisserent le soin en ce qui estoit de leur conduite exterieure, à leurs meres, de faire et vouloir pour eux ce qui estoit requis.

Theotime, nous devons estre comme cela, nous rendans pliables et maniables au bon plaisir divin, comme si nous estions de cire; ne nous amusans point à souhaiter et vouloir les choses, mais les laissant vouloir et faire à Dieu pour nous ainsi qu'il luy plaira, *jettans en lui toute nostre sollicitude, d'autant qu'il a soin de nous* (1), ainsi que dit le sainct Apostre. Et notez qu'il dit, *toute nostre sollicitude*, c'est-à-dire, autant celle que nous avons de recevoir les evenemens, comme celle de vouloir ou ne vouloir pas : car il aura soin du succès de nos affaires, et de vouloir pour nous ce qui sera le meilleur.

Cependant employons cherement nostre soin à benir Dieu de tout ce qu'il fera, à l'exemple de Job, disans : « Le Seigneur m'a donné beaucoup, le Seigneur me l'a osté; le nom du Seigneur soit beni (2). » Non, Seigneur, je ne veux aucuns evenemens : car je les vous laisse vouloir pour moy tout à vostre gré; mais en lieu de vouloir les evenemens, je vous beniray de quoy vous les aurez voulu. O Theotime! que cette occupation de nostre volonté est excellente, quand elle quitte le soin de vouloir

(1) I. Luc. V, 7. — (2) Job. I, 21

et choisir les effects du bon plaisir divin, pour louer et remercier ce bon plaisir de tels effects.

CHAPITRE XV.

Du plus excellent exercice que nous puissions faire parmy les peines interieures et exterieures de cette vie, ensuite de l'indifference et trespas de la volonté.

Benir Dieu et le remercier pour tous les evenemens que sa providence ordonne, c'est à la vérité une occupation toute saincte; mais si, tandis que nous laissons le soin à Dieu de vouloir et faire ce qui luy plaist en nous, sur nous, et de nous, sans être attentifs à ce qui se passe, quoique nous le sentions bien, nous pouvions divertir nostre cœur et appliquer nostre attention en la bonté et douceur divine, la benissant, non en ses effets ni ès evenemens qu'elle ordonne, mais elle-mesme et en sa propre excellence, nous ferions sans doute un exercice beaucoup plus eminent.

Demetrius tenant le siege devant Rhodes, Protogenes, qui estoit en une petite maison des fauxbourgs, ne cessa jamais de travailler, mais avec tant d'assurance et de repos d'esprit, qu'encore qu'on luy tinst presque toujours l'espée à la gorge, il fit l'excellent chef-d'œuvre d'un satyre admirable qui s'esgayoit à jouer du flageolet. O Dieu! quelles ames, qui, entre toutes sortes d'accidents, tiennent tousjours leur attention et affection sur la bonté eternelle pour l'honorer et cherir à jamais!

La fille d'un excellent medecin et chirurgien

estant en fievre continue, et sçachant que son pere l'aimoit uniquement, disoit à l'une de ses amies : Je sens beaucoup de peine, mais pourtant je ne pense point aux remedes ; car je ne sçay pas ce qui pourroit servir à ma guerison ; je pourrois desirer une chose, et il m'en faudroit une autre. Ne gaigné-je donc pas mieux de laisser tout ce soin à mon pere, qui sçait, qui peut et qui veut pour moy tout ce qui est requis à ma santé? J'aurois tort d'y penser, car il y pensera assez pour moy; j'aurois tort de vouloir quelque chose, car il voudra assez tout ce qui me sera profitable. Seulement donc j'attendray qu'il veuille ce qu'il jugera expedient, et ne m'amuseray qu'à le regarder quand il sera pres de moy, à luy tesmoigner mon amour filial, et luy faire cognoistre ma confiance parfaite. Et sur ces paroles elle s'endormit, tandis que son pere, jugeant à propos de la saigner, disposa ce qui estoit requis, et venant à elle, ainsi qu'elle se resveilla, après l'avoir interrogée comme elle se trouvoit de son sommeil, il luy demanda si elle ne vouloit pas bien estre saignée pour guerir. Mon pere, respondit-elle, je suis vostre : je ne sçay ce que je dois vouloir pour guerir, c'est à vous de vouloir et faire pour moy tout ce qui vous semblera bon : car quant à moy, il me suffit de vous aimer et honorer de tout mon cœur comme je fay. Voilà donc qu'on lui bande le bras, et que le pere mesme porte la lancette sur la veine. Mais tandis qu'il donne le coup et que le sang en sort, jamais cette aimable fille ne regarda son bras piqué, ni son

sang sortir de la veine ; ains tenant les yeux arrestez sur le visage de son pere, elle ne disoit autre chose, sinon par fois tout doucement : Mon pere m'aime bien, et moi je suis toute sienne; et quand tout fut fait, elle ne le remercia point, mais seulement repeta encore une fois les mesmes paroles de son affection et confiance filiale.

Or dites-moy maintenant, mon amy Theotime, cette fille ne tesmoigna-t-elle pas un amour plus attentif et plus solide envers son pere, que si elle eust eu beaucoup de soin de luy demander des remedes à son mal, de regarder comme on luy ouvroit la veine, ou comme le sang couloit, et de luy dire beaucoup de paroles de remerciement? Il n'y a certes doute quelconque en cela: car si elle eust pensé à soy, qu'eust-elle gaigné, sinon d'avoir soucy inutile, puisque son pere en avoit assez pour elle? Regardant son bras, qu'eust-elle fait, sinon recevoir de la frayeur? et remerciant son pere, quelle vertu eust-elle practiquée, sinon celle de la gratitude? N'a-t-elle pas donc mieux fait de s'occuper toute ès demonstrations de son amour filial, infiniment plus agreable au pere que toute autre vertu?

« Mes yeux sont tousjours au Seigneur, car il des-« engagera mes pieds des filets et des pieges (1). » Es-tu tombé dans les filets des adversitez? hé! ne regarde pas ton aventure, ni les pieges esquels tu es pris; regarde Dieu, et le laisse faire, il aura soin de toy. « Jette ta pensée sur luy, et il te nourrira (2). »

(1) Psalm. XXIV, 15. — (2) Psalm. LIV, 23.

Pourquoi te mesles-tu de vouloir ou ne vouloir pas les evenemens et accidens du monde, puisque tu ne sçais pas ce que tu dois vouloir, et que Dieu voudra tousjours assez pour toy tout ce que tu pourras vouloir sans que tu t'en mettes en peine? Attens donc en repos d'esprit les effects du bon plaisir divin, et que son vouloir te suffise, puisqu'il est tousjours très bon; car ainsi ordonna-t-il à sa bien-aimée Ste Catherine de Sienne: Pense en moy, luy dit-il, et je penseray pour toy.

Il est fort mal-aisé de bien exprimer cette extrême indifference de la volonté humaine, qui est ainsi reduite et trespassée en la volonté de Dieu: car il ne faut pas dire, ce me semble, qu'elle acquiesce à celle de Dieu; puisque l'acquiescement est un acte de l'ame qui declare son consentement. Il ne faut pas dire non plus qu'elle accepte ni qu'elle reçoit, d'autant que accepter et recevoir sont certaines actions qu'on peut, en certaine façon, appeler actions passives, par lesquelles nous embrassons et prenons ce qui nous arrive. Il ne faut pas dire aussi qu'elle permet, d'autant que la permission est une action de la volonté, et par consequent un certain vouloir oysif qui ne veut voirement rien faire, mais veut pourtant laisser faire. Il me semble donc plutost que l'ame qui est en cette indifference, et qui ne veut rien, ains laisse vouloir à Dieu ce qui luy plaira, doit estre dite avoir sa volonté en une simple et generale attente; d'autant qu'attendre ce n'est pas faire ou agir, ains demeurer exposé à quelque evenement.

Et si vous y prenez garde, l'attente de l'ame est vraiment volontaire; et toutefois ce n'est pas une action, mais une simple disposition à recevoir ce qui arrivera : et lorsque les evenemens sont arrivez et receus, l'attente se convertit en consentement ou acquiescement; mais avant la venue d'iceux, en verité l'ame est en une simple attente, indifferente à tout ce qu'il plaira à la volonté divine d'ordonner.

Notre Sauveur exprime ainsi l'extreme sousmission de la volonté humaine à celle de son Pere eternel : « Le Seigneur Dieu, dit-il, a ouvert mon oreille (1), » c'est-à-dire m'a annoncé son bon plaisir touchant la multitude des travaux que je dois souffrir; « et moy, « dit-il par après, je ne contredis point, je ne me « retire point en arriere. » Qu'est-ce à dire, *je ne contredis point, je ne me tire point en arriere?* sinon ma volonté est en une simple attente, et demeure disposée à tout ce que celle de Dieu ordonnera; ensuite de quoy « je baille et abandonne mon corps à la mer- « cy de ceux qui le battront, et mes joues à ceux qui « les peleront (2), » preparé à tout ce qu'ils voudront faire de moy. Mais voyez, je vous prie, Theotime, que tout ainsi que nostre Sauveur, après l'oraison de resignation qu'il fit au jardin des Olives, et sa prise, se laissa manier et mener au gré de ceux qui le crucifierent, avec un abandonnement admirable de son corps et de sa vie entre leurs mains; aussi mit-il son ame et sa volonté par une indifference tres parfaicte ès mains de son Pere eternel : car bien qu'il dit :

(1) Isa. L, 5. — (2) *Ibid.*, 6.

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as-tu aban-« donné (1)? » ce fut pour nous faire sçavoir les veritables amertumes et peines de son ame, et non pour contrevenir à la très saincte indifference en laquelle il estoit, ainsi qn'il monstra bien-tost après, concluant toute sa vie et sa passion par ces incomparables paroles: « Mon Pere, je remets mon esprit « entre vos mains (2). »

CHAPITRE XVI.

Du depouillement parfaict de l'ame unie à la volonté de Dieu.

Representons-nous le doux Jesus, Theotime, chez Pilate, où, pour l'amour de nous, les gens d'armes, ministres de la mort, le devestirent de ses habits l'un après l'autre; et non contens de cela, luy osterent encore sa peau, la dechirans à coups de verges et de fouets: comme par après son ame fut despouillée de son corps, et le corps de sa vie, par la mort qu'il souffrit en la croix: mais trois jours passez, par sa très saincte resurrection l'ame se revestit de son corps glorieux, et le corps de sa peau immortelle, et s'habilla de vestemens differens, ou en pelerin, ou en jardinier, ou d'autre sorte, selon que le salut des hommes et la gloire de son Pere le requeroient. L'amour fit tout cela, Theotime; et c'est l'amour aussi qui entrant en une ame, afin de la faire heureusement mourir à soy et revivre à Dieu, la fait despouiller de tous les desirs humains et de

(1) Matth. XXVII, 46. — (2) Luc. XXIII, 46.

l'estime de soy-mesme, qui n'est pas moins attachée à l'esprit que la peau à la chair, et la desnue enfin des affections plus aimables; comme sont celles qu'elle avoit aux consolations spirituelles, aux exercices de pieté, et à la perfection des vertus, qui sembloient estre la propre vie de l'ame devote.

Alors, Theotime, l'ame a raison de s'escrier : *J'ay osté mes habits, comme m'en revestiray-je* (1)? *j'ay lavé mes pieds* de toutes sortes d'affections, *comme les souillerois-je* derechef (2)? *Nue je suis sortie* de la main de Dieu, *et nue j'y retourneray. Le Seigneur m'avoit donné* beaucoup de desirs, *le Seigneur me* les *a ostez; son sainct nom soit beny*. Ouy, Theotime, le mesme Seigneur qui nous fait desirer les vertus en nostre commencement, et qui nous les fait practiquer en toutes occurrences, c'est luy-mesme qui nous oste l'affection des vertus et de tous les exercices spirituels; afin qu'avec plus de tranquillité, de pureté et de simplicité, nous n'affectionnions rien que le bon plaisir de sa divine majesté. Car comme la belle et sage Judith avoit voirement dans ses cabinets ses beaux habits de feste, et neantmoins ne les affectionnoit point, ny ne s'en para jamais en sa viduité, sinon quand inspirée de Dieu elle alla ruiner Holofernes; ainsi quoique nous ayons appris la practique des vertus et les exercices de devotion, si est-ce que nous ne les devons point affectionner, ni en revestir nostre cœur, sinon à mesure que nous sçavons que c'est le bon plaisir de Dieu. Et comme Ju-

(1) Cant. cant. V, 3. — (2) Job. I, 21.

dith demeura tousjours en habits de deuil, sinon en cette occasion en laquelle Dieu voulut qu'elle se mist en pompe (1); aussi devons-nous paisiblement demeurer revestu de nostre misere et abjection parmy nos imperfections et foiblesses, jusqu'à ce que Dieu nous exalte à la practique des excellentes actions.

On ne peut longuement demeurer en cette privation, despouillé de toute sorte d'affections; c'est pourquoy, selon l'advis du sainct apostre, après que nous avons *osté les vestemens du vieil* Adam, il se faut *revestir des habits du nouvel homme* (2), c'est-à-dire de Jesus-Christ: car ayant tout renoncé, voire mesme les affections des vertus, pour ne vouloir ni de celles-là, ni d'autres quelconques, qu'autant que le bon plaisir divin portera; il nous faut revestir derechef de plusieurs affections, et peut-estre des mesmes que nous avons renoncées et resignées: mais il s'en faut derechef revestir, non plus parcequ'elles nous sont agreables, utiles, honorables, et propres à contenter l'amour que nous avons pour nous-mesmes, ains parcequ'elles sont agreables à Dieu, utiles à son honneur, et destinées à sa gloire.

Eliezer portoit des pendans d'oreilles, des brasselets et des vestemens neufs pour la fille que Dieu avoit preparée au fils de son maistre; et par effect il les donna à la vierge Rebecca, sitost qu'il cogneut qu'elle estoit celle-là (3). Il faut des habits neufs à l'espouse du Sauveur. Si pour l'amour de luy elle s'est despouillée de l'affection ancienne qu'elle avoit à

(1) Judith. X. — (2) Coloss. III, 9, 10. — (3) Genes. XXIV.

ses parens (1), au pays, à la maison, aux amis, il faut qu'elle en prenne une toute nouvelle, affectionnant tout cela en son rang, non plus selon les considerations humaines, mais parceque l'Espoux celeste le veut, le commande et l'entend, et qu'*il a mis* un tel *ordre en la charité* (2). Si on s'est desnué de la vieille affection aux consolations spirituelles, aux exercices de la devotion, à la practique des vertus, voire mesme à nostre propre avancement en la perfection, il se faut revestir d'une autre affection toute nouvelle, aimant toutes ces graces et faveurs celestes, non plus parcequ'elles perfectionnent et ornent nostre esprit, mais parceque le nom de nostre Seigneur en est sanctifié, que son royaume en est enrichy, et son bon plaisir glorifié.

Ainsi S. Pierre s'habille dans la prison, non par son election, mais à mesure que l'ange le luy commande (3). Il met sa ceinture, puis ses sandales, puis ses autres vestemens; et le glorieux S. Paul, despouillé en un moment de toutes affections, « Seigneur, dit-il, que voulez-vous que je fasse (4)? » c'est-à-dire, que vous plaist-il que j'affectionne; puisque me jettant à terre, vous avez fait mourir ma volonté propre? Hé! Seigneur, mettez vostre bon plaisir en sa place, et « m'enseignez de faire vostre « volonté; car vous estes mon Dieu (5). » Theotime, quiconque a tout quitté pour Dieu ne doit rien reprendre que comme Dieu le veut; il ne nourrit plus

(1) Ps. XLIV, 2. — (2) Cant. cant. II, 4. — (3) Act. XII, 8.
(4) Act. IX, 6. — (5) Psalm. CXLII, 10.

son corps, sinon comme Dieu l'ordonne, afin qu'il serve à l'esprit; il n'etudie plus que pour servir le prochain et sa propre ame, selon l'intention divine; il practique les vertus, non selon qu'elles sont plus à son gré, mais selon que Dieu le desire.

Dieu commanda au prophete Isaïe de se despouiller, et il le fit (1); marchant et preschant en cette sorte, ou trois jours entiers, comme quelques uns dient, ou trois ans, comme les autres pensent: puis il reprit ses habits, quand le terme que Dieu luy avoit prefigé fut passé. Ainsi se faut-il desnuer de toutes affections, petites et grandes, et faut souvent examiner nostre cœur pour voir s'il est bien prest à se devestir, comme fit Isaïe, de tous ses habits; puis reprendre aussi, quand il est temps, les affections convenables au service de la charité, afin de mourir en croix nuds avec nostre divin Sauveur, et ressusciter par après en un nouvel homme avec luy. *L'amour est fort comme la mort* (2), pour nous faire tout quitter : il est magnifique comme la resurrection, pour nous parer de gloire et d'honneur.

(1) Isa. XX, 2. — (2) Cant. cant. VIII. 6.

FIN DU LIVRE NEUVIESME.

LIVRE DIXIESME.

Du commandement d'aimer Dieu sur toutes choses.

CHAPITRE PREMIER.

De la douceur du commandement que Dieu nous a fait de l'aimer sur toutes choses.

L'HOMME est la perfection de l'univers; l'esprit est la perfection de l'homme; l'amour, celle de l'esprit; et la charité, celle de l'amour. C'est pourquoy l'amour de Dieu est la fin, la perfection, et l'excellence de l'univers. En cela, Theotime, consiste la grandeur et primauté du commandement de l'amour divin que le Sauveur nomme *le premier et le très grand commandement* (1). Ce commandement est comme un soleil qui donne le lustre et la dignité à toutes les loix sacrées, à toutes les ordonnances divines, et à toutes les sainctes Ecritures. Tout est faict pour ce celeste amour, et tout se rapporte à iceluy. De l'arbre sacré de ce commandement dependent tous les conseils, exhortations, inspirations, et les autres commandemens, comme ses fleurs; et la vie eternelle, comme son fruict: et tout ce qui ne tend point à l'amour eternel tend à la mort eternelle. Grand commandement, duquel la parfaicte practi-

(1) Matth. XXII, 38.

que dure en la vie eternelle, ains n'est autre chose que la vie eternelle.

Mais voyez, Theotime, combien cette loy d'amour est aimable. Hé! Seigneur Dieu, ne suffisoit-il pas qu'il vous plust de nous permettre ce divin amour, comme Laban permit celuy de Rachel à Jacob (1), sans qu'il vous plust encore de nous y semondre par exhortations, de nous y pousser par vos commandemens? Mais non, bonté divine, afin que ni vostre grandeur, ni nostre bassesse, ni pretexte quelconque ne nous retardast de vous aimer, vous nous le commandez. Le pauvre Appelles ne se pouvant garder d'aimer n'osoit toutefois aimer la belle Compaspé, parcequ'elle appartenoit au grand Alexandre. Mais quand il eut congé de l'aimer, combien s'en estima-t-il obligé à celuy qui le luy permettoit! Il ne sçavoit s'il devoit plus aimer ou cette belle Compaspé qu'un si grand empereur luy avoit quittée, ou ce grand empereur qui luy avoit quitté une si belle Compaspé.

O vray Dieu! si nous le sçavions entendre, mon cher Theotime, quelle obligation aurions-nous à ce souverain bien, qui non seulement nous permet, mais nous commande de l'aimer! Helas, ô Dieu! je ne sçay pas si je dois plus aimer vostre infinie beauté qu'une si divine bonté m'ordonne d'aimer, ou vostre divine bonté qui m'ordonne d'aimer une si très infinie beauté. O beauté, combien estes vous aimable, m'estant octroyée par une si immense bonté!

(1) Genes. XXIX.

O bonté, que vous estes aimable de me communiquer une si eminente beauté!

Dieu, au jour du jugement, imprimera ès esprits des damnez l'apprehension de la perte qu'ils feront, en une façon admirable: car la divine majesté leur fera clairement voir la souveraine beauté de sa face, et les tresors de sa bonté; et à la veuë de cet abysme infini de delices, la volonté, par un effort extrême, se voudra lancer sur iceluy pour s'unir à luy, et jouir de son amour: mais ce sera pour neant, d'autant qu'elle sera comme une femme qui, entre les douleurs de l'enfantement, après avoir enduré des violentes tranchées, des convulsions cruelles, et des detresses insupportables, meurt enfin sans pouvoir enfanter. Car à mesure que la claire et belle cognoissance de la divine beauté aura penetré les entendemens de ces esprits infortunez, la divine justice ostera tellement la force à la volonté, qu'elle ne pourra nullement aimer cet object que l'entendement luy proposera et representera estre tant aimable; et cette veuë qui devoit engendrer un si grand amour en la volonté, en lieu de cela, y fera naistre une tristesse infinie, laquelle sera rendue eternelle par la souvenance qui demeurera à jamais en ces ames perdues de la souveraine beauté qu'elles auront veuë: souvenance stérile de tout bien, ains fertiles de travaux, de peines, de tourmens, et de desespoirs immortels; d'autant qu'en la volonté se trouvera tout ensemble une impossibilité, ains une effroyable et eternelle aversion et repugnance d'aimer

cette tant desirable excellence : si que les miserables damnez demeureront à jamais en une rage desesperée de sçavoir une perfection si souverainement aimable, sans en pouvoir jamais avoir ni la jouissance, ni l'amour; parceque, tandis qu'ils l'ont pu aimer, ils ne l'ont pas voulu. Ils brusleront d'une soif d'autant plus violente, que le souvenir de cette source des eaux de la vie eternelle aiguisera leurs ardeurs : ils mourront immortellement, *comme des chiens*, d'une *faim* (1) d'autant plus vehemente, que leur memoire en affinera l'insatiable cruauté par le souvenir du festin duquel ils auront esté privez.

Car alors, fremissant de rage,
Le pervers tout sec deviendra;
Mais, quoy que brasse en son courage
Le meschant, tout luy defaudra (2).

Certes, je ne voudrois pas asseurer que cette veuë de la beauté de Dieu que les malheureux auront, comme en eloyse, et à guise d'un esclair, doive estre de mesme clarté que celle des bienheureux; mais elle sera pourtant si claire, qu'*ils verront le fils de l'homme en sa majesté : ils verront celuy qu'ils ont percé* (3), et par la veuë de cette gloire cognoistront la grandeur de leur perte. Si Dieu avoit defendu à l'homme de l'aimer, que de regrets ès ames genereuses ! que ne feroient-elles pas pour en obtenir la permission ! David entra au hazard d'un combat

(1) Psalm. LVIII, 7. — (2) *Ibid.*, CXI, 10.
(3) Matth. XXIV, 40; Joan. XIX, 37.

extrêmement rude pour avoir la fille du roy (1). Et qu'est-ce que ne fit pas Jacob pour pouvoir espouser Rachel (2), et le prince Sichem pour avoir Dina en mariage (3)? Les damnez s'estimeroient bienheureux, s'ils pensoient de pouvoir quelquefois aimer Dieu; et les bienheureux s'estimeroient damnez, s'ils croyoient de pouvoir estre une fois privez de cet amour sacré.

Hé! vray Dieu! combien est desirable la suavité de ce commandement, Theotime, puisque si la divine volonté le faisoit aux damnez, ils seroient en un moment delivrez de leur plus grand malheur, et que les bienheureux ne sont bienheureux que par la practique d'iceluy! O amour celeste! que vous estes aimable à nos ames! et que benie soit à jamais la bonté laquelle nous commande avec tant de soin qu'on l'aime, quoique son amour soit si desirable et necessaire à nostre bonheur, que sans iceluy nous ne puissions estre que malheureux.

CHAPITRE II.

Que ce divin commandement de l'amour tend au ciel, mais est toutefois donné aux fideles de ce monde.

Si aucune *loy n'est imposée au juste* (4), parceque prevenant la loy, et sans avoir besoin d'estre sollicité par icelle, il fait la volonté de Dieu par l'instinct de la charité qui regne en son ame, combien devons-nous estimer les bienheureux de paradis libres et

(1) I. Reg. XVIII. — (2) Genes. XXIX. — (3) *Ibid.*, XXXIV.
(4) I. ad Tim. I, 9.

exempts de toute sorte de commandemens, puisque de la jouissance en laquelle ils sont de la souveraine beauté et bonté du bien-aimé, coule et procede une douce mais inevitable necessité en leurs esprits d'aimer eternellement la très saincte divinité? Nous aimerons Dieu au ciel, Theotime, non comme liez et obligez par la loy, mais comme attirez et ravis par la joye que cet object si parfaitement aimable donnera à nos cœurs. Alors la force du commandement cessera pour faire place à la force du contentement, qui sera le fruict et le comble de l'observation du commandement. Nous sommes donc destinez au contentement qui nous est promis en la vie immortelle par ce commandement qui nous est fait en cette vie mortelle, en laquelle nous sommes, à la verité, obligez de l'observer très estroictement, puisque c'est la loy fondamentale que le roy Jesus a donnée aux citoyens de la Hierusalem militante pour leur faire meriter la bougeoisie et la joye de la Hierusalem triomphante.

Certes, là-haut au ciel nous aurons un cœur tout libre de passions, une ame tout espurée de distractions, un esprit affranchy de contradictions, et des forces exemptes de repugnance; et partant nous y aimerons Dieu par une perpetuelle et non jamais interrompue dilection, ainsi qu'il est dit de ces quatre animaux sacrés, qui, representans les evangelistes, *sans cesser ni jour ni nuict* (1) louoient continuellement la Divinité. O Dieu! quelle joye, quand esta-

(1) Apoc. IV, 8.

blis en ces eternels tabernacles, nos esprits seront en ce mouvement perpetuel, emmy lequel ils auront le repos tant desiré de leur eternelle dilection!

Heureux qui loge en ta maison,
Il te loue en toute saison (1).

Mais il ne faut pas pretendre à cet amour si extrêmement parfaict en cette vie mortelle : car nous n'avons pas encore ni le cœur, ni l'ame, ni l'esprit, ni les forces des bienheureux. Il suffit que nous aimions de tout le cœur et de toutes les forces que nous avons. Tandis que nous sommes petits enfans, nous sommes sages comme petits enfans, nous parlons en petits enfans, nous aimons comme petits enfans (2) : mais quand nous serons parfaicts là-haut au ciel, nous serons quittes de nostre enfance, et aimerons Dieu parfaictement. Et ne faut pas non plus, Theotime, que pendant l'enfance de nostre vie mortelle nous laissions de faire ce qui est en nous selon qu'il nous est commandé, puisque non seulement nous le pouvons, mais il est très aisé; tout ce commandement estant de l'amour, et de l'amour de Dieu, qui étant souverainement bon est souverainement aimable.

(1) Psalm. LXXXVIII, 5. — (2) I. ad Cor. XIII, 11.

CHAPITRE III.

Comme, tout le cœur estant employé en l'amour sacré, on peut neantmoins aimer Dieu differemment, et aimer encore plusieurs autres choses avec Dieu.

Qui dit tout, ne forclost rien; et toutefois un homme ne laissera pas d'estre tout à Dieu, tout à son pere, tout à sa mere, tout au prince, tout à la republique, tout à ses enfans, tout à ses amis; en sorte qu'estant tout à un chacun, il sera encore tout à tous. Or cela est ainsi, d'autant que le devoir par lequel on est tout aux uns, n'est pas contraire au devoir par lequel on est tout aux autres.

L'homme se donne tout par l'amour, et se donne tout autant qu'il aime. Il est donc souverainement donné à Dieu, lorsqu'il aime souverainement sa divine bonté. Et quand il s'est ainsi donné, il ne doit rien aimer qui puisse oster son cœur à Dieu. Or jamais aucun amour n'oste nos cœurs à Dieu, sinon celuy qui luy est contraire.

Sara ne se fasche point de voir Ismaël autour du cher Isaac, tandis qu'il ne se joue point à le heurter et piquer (1): et la divine bonté ne s'offense point de voir en nous des autres amours auprès du sien, tandis qu'ils conservent envers luy la reverence et sousmission qui luy est due.

Certes, Theotime, là-haut en paradis Dieu se donnera tout à nous, et non pas en partie, puisque c'est un tout qui n'a point de partie; mais il se donnera

(1) Genes. XXI, 9, 10.

pourtant diversement, et avec autant de differences qu'il y aura de bienheureux. Ce qui se fera ainsi, parceque se donnant tout à tous, et tout à un chacun, il ne se donnera jamais totalement ni à pas un en particulier, ni à tous en general. Or nous nous donnerons à luy selon la mesure qu'il se donnera à nous : car nous le verrons voirement tous *face à face* (1), ainsi qu'il est en sa beauté ; et l'aimerons de cœur à cœur, ainsi qu'il est en sa bonté : mais tous toutefois ne le verront pas avec une esgale clarté, ni ne l'aimeront pas avec une esgale suavité ; ains un chacun le verra et l'aimera selon la particuliere mesure de gloire que la divine Providence luy a preparée. Nous aurons tous esgalement la plenitude de ce divin amour ; mais les plenitudes pourtant seront inesgales en perfection. Le miel de Narbonne est tout doux, si est bien celuy de Paris : tous deux sont pleins de douceur ; mais l'un neantmoins est plein d'une meilleure, plus fine et plus forte douceur : et bien que l'un et l'autre soit tout doux, ni l'un ni l'autre n'est pas toutefois totalement doux. Je fay hommage au prince souverain, et je le fay encore au subalterne ; j'engage donc envers l'un et envers l'autre toute ma fidelité, et toutefois je ne l'engage pas totalement ni à l'un ni à l'autre : car en celle que je preste au souverain, je n'exclus pas celle du subalterne ; et en celle du subalterne je ne comprens pas celle du souverain. Que si au ciel, où ces paroles, *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur* (2),

(1) I. ad Cor. XIII, 12. — (2) Deut. IV, 5.

seront si excellemment practiquées, on aura des grandes differences en l'amour, ce n'est pas merveille si en cette vie mortelle il y en a beaucoup.

Theotime, non seulement entre ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur, il y en a qui l'aiment plus, et les autres moins; mais une mesme personne se surpasse maintefois soy-mesme en ce souverain exercice de la dilection de Dieu sur toutes choses. Appelles faisoit mieux une fois qu'autre; il se surmontoit aucunefois soy-mesme: car bien qu'il mist ordinairement tout son art et toute son attention à peindre Alexandre-le-Grand, si est-ce qu'il ne l'y mettoit pas toujours totalement, ni si entierement qu'il ne luy restast des autres efforts par lesquels il n'employoit pas, ni un plus grand artifice, ni une plus grande affection; mais il l'employoit plus vivement et parfaictement. Il appliquoit tousjours tout son esprit à bien faire ces tableaux d'Alexandre, parcequ'il l'appliquoit sans reserve; mais il l'appliquoit aucunefois plus fortement et plus heureusement. Qui ne sçait que l'on profite en ce sainct amour, et que la fin des saincts est comblée d'un plus parfaict amour que le commencement?

Or selon la maniere de parler des sainctes Escritures, faire quelque chose de tout son cœur, ne veut dire autre chose, sinon la faire de bon cœur, sans reserve. « O Seigneur, disoit David, je vous ay cher-« ché de tout mon cœur. J'ay crié de tout mon cœur, « Seigneur, exaucez-moi (1). » Et la sacrée parole

(1) Psalm. CXVIII, 10, 145.

tesmoigne que vrayement il avoit suivy Dieu de tout son cœur; et nonobstant cela elle ne laisse pas de dire qu'Ezechias « n'eut point son semblable entre « tous les roys de Juda, ni devant, ni après luy: qu'il « s'unit à Dieu, et ne se destourna point de luy (1); » puis traictant de Josias, elle dit « qu'il n'y eust au- « cun roy devant luy qui luy fust semblable, qui se « retournast au Seigneur de tout son cœur, de toute « son ame, et de toute sa force, selon toute la loy « de Moyse; nul aussi après luy ne s'esleva de sem- « blable (2)» Voyez donc, Theotime, je vous prie, voyez comme David, Ezechias, et Josias aimerent Dieu de tout leur cœur, et que neantmoins ils ne l'aiment pas tous trois esgalement, puisque aucun de ces trois n'eut son semblable en cet amour, ainsi que dit le sacré texte. Tous trois l'aimerent un chacun de tout son cœur: mais pas un d'entre eux, ni tous trois ensemble, ne l'aimerent totalement, ains chacun en sa façon particuliere; si que, comme tous trois furent semblables en ce qu'ils donnerent un chacun tout son cœur, aussi furent-ils dissemblables tous trois en la maniere de le donner: ains il n'y a point de doute que David pris à part ne fust grandement dissemblable à soy-mesme en cet amour, et qu'avec son second *cœur* que Dieu *crea net* et pur en luy, et avec son *esprit droit* que Dieu *renouvella en* ses *entrailles* (3) par la très saincte penitence, il ne chantast beaucoup plus melodieusement le cantique de sa di-

(1) IV. Reg. 5, 6. — (2) *Ibid.*, XXIII, 25.
(3) Psalm. L, 12.

lection, qu'il n'avoit jamais fait avec son cœur et son esprit premier.

Tous les vrays amans sont egaux, en ce que tous donnent tout leur cœur à Dieu et de toute leur force; mais ils sont inegaux, en ce qu'ils le donnent tous diversement et avec des differentes façons, dont les uns donnent tout leur cœur, de toute leur force, moins parfaitement que les autres. Qui le donne tout par le martyre, qui tout par la virginité, qui tout par la pauvreté, qui tout par l'action, qui tout par l'exercice pastoral: et tous le donnans tous par l'observance des commandemens, les uns pourtant le donnent avec moins de perfection que les autres.

Ouy mesme Jacob qui estoit appellé le *sainct* de Dieu en Daniel, et que Dieu proteste d'avoir *aimé*, confesse luy-mesme qu'il avoit *servi* Laban *de toutes ses forces* (1). Et pourquoi avoit-il servy Laban, sinon pour avoir Rachel qu'il aimoit de toutes ses forces? Il sert Laban de toutes ses forces, il sert Dieu de toutes ses forces: il aime Rachel de toutes ses forces, il aime Dieu de toutes ses forces; mais il n'aime pas pour cela Rachel comme Dieu, ni Dieu comme Rachel. Il aime Dieu comme son Dieu sur toutes choses, et plus que soy-mesme; il aime Rachel comme sa femme, sur toutes les autres femmes, et comme luy-mesme. Il aime Dieu de l'amour absolument et souverainement suprême, et Rachel du suprême amour nuptial. Et l'un des amours n'est point contraire à l'autre, puisque celuy de Rachel

(1) Daniel, III, 35; Rom. IX, 13; Genes. XXXI, 6.

ne viole point les privileges et advantages souverains de celuy de Dieu.

De sorte, Theotime, que le prix de l'amour que nous portons à Dieu, depend de l'eminence et excellence du motif pour lequel et selon lequel nous l'aimons, en ce que nous l'aimons pour sa souveraine infinie bonté, comme Dieu et selon qu'il est Dieu. Or un goutte de cet amour vaut mieux, a plus de force, et merite plus d'estime que tous les autres amours qui jamais puissent estre ès cœurs des hommes, et parmy les chœurs des anges : car tandis que cet amour vit, il regne et tient le sceptre sur toutes affections, faisant preferer Dieu en sa volonté à toutes choses indifferemment, universellement et sans reserve.

CHAPITRE IV.

De deux degrez de perfection, avec lesquels ce commandement peut estre observé en cette vie mortelle.

Tandis que le grand roy Salomon, jouissant encore de l'esprit divin, composant le sacré Cantique des cantiques, il avoit, selon la permission de ce temps-là, une grande varieté de dames et damoiselles dediées à son amour, en diverses conditions et sous des differentes qualitez. Car premierement il y en avoit une qui estoit uniquement l'unique amie, toute parfaicte, toute rare, comme une singuliere colombe avec laquelle les autres n'entroient point en comparaison, et que pour cela il appella de son nom, Sulamite. Secondement, il en avoit soixante,

qui, après celle-là, tenoient le premier degré d'honneur et d'estime, et qui furent nommées reynes; outre lesquelles il y avoit, en troisieme lieu, encore quatre-vingts dames qui n'estoient voirement pas reynes, mais qui pourtant avoient part au lict royal en qualité d'honorables et legitimes amies. Et finalement il y avoit des jeunes damoiselles sans nombre, reservées pour estre mises en la place des precedentes à mesure qu'elles viendroient à defaillir.

Or sur l'idée de ce qui se passoit en son palais, il descrivit les diverses perfections des ames, qui à l'advenir devoient adorer, aimer, et servir le grand roy pacifique Jesus-Christ nostre Seigneur; entre lesquelles il y en a qui étant nouvellement delivrées de leurs pechez, et bien resolues d'aimer Dieu, sont neantmoins encore novices, apprentisses, tendres et foibles; si qu'elles aiment voirement la divine suavité, mais avec meslange de tant d'autres differentes affections, que leur amour sacré estant encore comme en son enfance, elles aiment avec nostre Seigneur quantité de choses superflues, vaines, et dangereuses. Et comme un phœnix nouvellement esclos de sa cendre, n'ayant encore que des petites plumes fluettes et des poils folets, ne peut faire que des petits eslans, par lesquels il doit estre dit sauter plustost que voler; ainsi ces tendres jeunes ames nouvellement nées dans la cendre de leur penitence, ne peuvent encore pas prendre l'essor et voler au plein air de l'amour sacré, retenues dans une multitude de mauvaises inclinations et habitudes depravées que les pechez

de la vie passée leur ont laissées. Elles sont neantmoins vivantes, animées, et emplumées de l'amour, et de l'amour vray, autrement elles n'eussent pas quitté le peché; mais amour neantmoins encore foible et jeune, qui environné d'une quantité d'autres amours, ne peut pas produire tant de fruict, comme il feroit s'il possedoit entierement le cœur.

Tel fut l'enfant prodigue, quand quittant l'infasme compagnie, ou la garde des pourceaux entre lesquels il avoit vescu, il vint ès bras de son pere, à demi nud et tout souillé des ordures qu'il avoit contractées parmy ces vilains animaux. Car qu'est-ce quitter les pourceaux, sinon se retirer des pechez? Et qu'est-ce venir tout deschiré, drilleux et infecté, sinon avoir encore l'affection embarrassée des habitudes et inclinations qui tendent au peché? Mais cependant il avoit la vie de l'ame qui est l'amour; et comme un phœnix renaissant de sa cendre, il se trouva nouvellement ressuscité: *il estoit mort*, dit son pere, *et il est revenu à vie* (1), il est ravivé. Or ces ames sont nommées jeunes filles au cantique, d'autant qu'ayant senty l'odeur du nom de l'Espoux qui ne respire que salut et pardon, elles l'aiment d'un amour vray: mais amour qui, comme elles, est en sa tendre jeunesse; d'autant que tout ainsi que les jeunes fillettes aiment voirement bien leurs espoux, si elles en ont, mais ne laissent pas d'aimer grandement les bagues et bagatelles, leurs compagnes avec lesquelles elles s'amusent esperdue-

(1) Luc, XV, 32.

ment à jouer, danser, et folastrer, s'entretenans avec les petits oyseaux, petits chiens, escurieux, et autres tels jouets; aussi ces ames jeunes et novices aiment certes bien l'Espoux sacré, mais avec une multitude de distractions et divertissemens volontaires: de sorte que l'aimant par-dessus toutes choses, elles ne laissent pas de s'amuser à plusieurs choses qu'elles n'aiment pas selon luy, ains outre luy, hors de luy et sans luy. Certes comme les menus desreglemens en paroles, en gestes, en habits, en passe-temps, et folastreries, ne sont pas, à proprement parler, contre la volonté de Dieu; aussi ne sont-ils pas selon icelle, ains hors d'icelle et sans icelle.

Mais il y a des ames qui ayans desja fait quelque progrès en l'amour divin, ont retranché tout l'amour qu'elles avoient aux choses dangereuses, et neantmoins ne laissent pas d'avoir des amours dangereux et superflus, parcequ'elles affectionnent avec excès et par un amour trop tendre et passionné ce que Dieu veut qu'elles aiment. Dieu vouloit qu'Adam aimast tendrement Eve, mais non pas aussi si tendrement, que pour luy complaire il violast l'ordre que sa divine Majesté luy avoit donné. Il n'aima pas donc une chose superflue, ni de soy-mesme dangereuse; mais il l'aima avec superfluité et dangereusement. L'amour de nos parens, amis, bienfaicteurs est de soy-mesme selon Dieu, mais nous les pouvons aimer excessivement; comme aussi nos vocations, pour spirituelles qu'elles soient, et nos exercices de piété (que toutefois nous devons tant affec-

tionner) peuvent estre aimez desreglement, lorsque l'on les prefere à l'obéissance et au bien plus universel, ou que l'on les affectionne en qualité de derniere fin, bien qu'ils ne soient que des moyens et acheminemens à nostre filiale pretention, qui est le divin amour. Et ces ames qui n'aiment rien que ce que Dieu veut qu'elles aiment, mais qui excedent en la façon d'aimer, aiment voirement la divine bonté sur toutes choses, mais non pas en toutes choses: car les choses mesmes qu'il leur est non seulement permis, mais ordonné d'aimer selon Dieu, elles ne les aiment pas seulement selon Dieu, ains pour des causes et motifs qui ne sont pas certes contre Dieu, mais bien hors de Dieu: de sorte qu'elles ressemblent au phœnix, qui ayant ses premieres plumes, et commençant à se renforcer, se guinde desja en plein air, mais n'a pourtant pas encore assez de force pour demeurer longuement au vol, dont il descend souvent prendre terre pour s'y reposer. Tel fut le pauvre jeune homme, qui ayant *observé les commandemens* de Dieu *dès* son *bas âge* (1), ne desiroit pas les biens d'autruy, mais il affectionnoit trop tendrement ceux qu'il avoit. C'est pourquoy, quand nostre Seigneur luy conseilla de les *donner aux pauvres* (2), il devint tout triste et melancholique. Il n'aimoit rien que ce qu'il luy estoit loisible d'aimer, mais il l'aimoit d'un amour superflu et trop serré. Ces ames donc, Theotime, aiment voirement trop ardemment et avec superfluité; mais elles n'ai-

(1) Matth. XIX, 20. — (2) *Ibid.*, 22.

ment point les superfluitez, ains seulement ce qu'il faut aimer. Et pour cela elles jouissent du lict nuptial du Salomon celeste, c'est-à-dire, des unions, des recueillemens et des repos amoureux dont il a esté parlé aux livres V, et VI; mais elles n'en jouissent pas en qualité d'espouses, parceque la superfluité avec laquelle elles affectionnent les choses bonnes, fait qu'elles n'entrent pas fort souvent en ces divines unions de l'Espoux, estant occupées et diverties pour aimer hors de luy et sans luy ce qu'elles ne doivent aimer qu'en luy et pour luy.

CHAPITRE V.

De deux autres degrez de plus grande perfection avec lesquels nous pouvons aimer Dieu sur toutes choses.

Or il y a des autres ames qui n'aiment ni les superfluitez, ni avec superfluité; ains aiment seulement ce que Dieu veut, et comme Dieu veut. Ames heureuses, puisqu'elles aiment Dieu et leurs amis en Dieu, et leurs ennemis pour Dieu. Elles aiment plusieurs choses avec Dieu, mais pas une sinon en Dieu et pour Dieu; c'est Dieu qu'elles aiment, non seulement sur toutes choses, mais en toutes choses, et toutes choses en Dieu; semblables au phœnix parfaitement rajeuny et revigoré, que l'on ne voit jamais qu'en l'air, ou sur les coupeaux des monts qui sont en l'air. Car ainsi ces ames n'aiment rien, si ce n'est en Dieu, quoyque toutefois elles aiment plusieurs choses avec Dieu, et Dieu avec plusieurs choses. S. Luc recite que nostre Seigneur invita à

sa suite un jeune homme qui l'aimoit voirement bien fort (1), mais il aimoit encore grandement son pere, et pour cela vouloit retourner à luy; et nostre Seigneur luy retranche cette superfluité d'amour, et l'excite à un amour plus pur, afin que non seulement il aime nostre Seigneur plus que son pere, mais qu'il n'aime son pere qu'en nostre Seigneur: « Laisse aux morts le soin d'ensevelir leurs morts; « mais quant à toy (qui as trouvé la vie), va et an- « nonce le royaume de Dieu (2). » Et ces ames, comme vous voyez, Theotime, ayans si grande union avec l'Espoux, elle meritent bien de participer à son rang, et d'estre reynes comme il est roy, puisqu'elles luy sont toutes dediées sans division ni separation quelconque, n'aimans rien hors de luy et sans luy, ains seulement en luy et pour luy.

Mais enfin au-dessus de toutes ces ames il y en a une très uniquement unique, qui est la reyne des reynes, la plus aimante, la plus aimable, et la plus aimée de toutes les amies du divin Espoux, qui non seulement aime Dieu sur toutes choses, et en toutes choses, mais n'aime que Dieu en toutes choses: de sorte qu'elle n'aime pas plusieurs choses, ains une seule chose qui est Dieu. Et parceque c'est Dieu seul qu'elle aime en tout ce qu'elle aime, elle l'aime esgalement par-tout, selon que le bon plaisir d'iceluy le requiert, hors de toutes choses et sans toutes choses. Si ce n'est qu'Hester qu'Assuerus aime, pourquoy l'aimera-t-il plus lorsqu'elle est parfumée et parée, que

(1) Luc, IX, 59. — (2) *Ibid.*, 60.

lorsqu'elle est en son habit ordinaire? Si ce n'est que mon Sauveur que j'aime, pourquoy n'aimeray-je pas autant la montagne de Calvaire que celle de Thabor, puisque il est aussi veritablement en l'une qu'en l'autre? Et pourquoy ne diray-je pas aussi cordialement en l'une comme en l'autre, *Il est bon d'estre icy* (1)? J'aime le Sauveur en *Egypte* (2), sans aimer l'Egypte; pourquoy ne l'aimeray-je pas au festin de *Simon le lepreux* (3), sans aimer le festin? et si je l'aime entre les *blasphesmes* (4) qu'on repand sur luy, sans aimer les blasphesmes; pourquoy ne l'aimeray-je pas parfumé de l'*onguent* (5) precieux de Magdeleine, sans aimer ny l'onguent ny la senteur? C'est le vray signe que nous n'aimons que Dieu en toutes choses, quand nous l'aimons esgalement en toutes choses; puisque estant toujours esgal à soy-mesme, l'inesgalité de nostre amour envers luy ne peut avoir origine que de la consideration de quelque chose qui n'est pas luy. Or cette sacrée amante n'aime non plus son roy avec tout l'univers, que s'il estoit tout seul sans univers; parceque tout ce qui est hors de Dieu, et n'est pas Dieu, ne luy est rien. Ame toute pure, qui n'aime pas mesme le paradis, sinon parceque l'Espoux y est aimé: mais l'Espoux si souverainement aimé en son paradis, que s'il n'y avoit point de paradis à donner, il n'en seroit ny moins aimable, ny moins aimé par cette courageuse amante qui ne sçait pas aimer le pa-

(1) Matth. XVII, 4. — (2) *Ibid.*, II, 24. — (3) *Ibid.*, XXVI, 6.
(4) *Ibid.*, XXVII, 39. — (5) *Ibid.*, XXVI, 7.

radis de son Espoux, ains seulement son Espoux de paradis, et qui ne prise pas moins le Calvaire, tandis que son Espoux y est crucifié, que le ciel où il est glorifié. Celuy qui pese une des petites boulettes du cœur de Ste Claire de Montefalco, y trouve autant de poids comme il en trouve les pesant toutes trois ensemble. Ainsi le grand amour trouve Dieu autant aimable luy seul, que toutes les creatures avec luy ensemble, d'autant qu'il n'aime toutes les creatures qu'en Dieu et pour Dieu.

De ces ames si parfaictes, il y en a si peu, que chacune d'icelles est appellée *unique de sa mere* (1), qui est la Providence divine. Elle est dite *unique colombe* (2), qui pour tout n'aime que son colombeau. Elle est nommée *parfaicte* (3), parce qu'elle est rendue par amour une même chose avec la souveraine perfection, dont elle peut dire avec une très humble verité : *Je* ne *suis* que *pour mon bien-aimé, et son cœur est tourné devers moy* (4).

Or il n'y a que la très saincte Vierge nostre Dame, qui soit parfaictement parvenue à ce degré d'excellence en l'amour de son cher bien-aimé : car elle est une *colombe* si uniquement *unique* en dilection, que toutes les autres estant mises auprès d'elle en parangon, meritent plutost le nom de corneilles que de *colombes*. Mais laissans cette nompareille Reyne en son incomparable eminence, on a certes veu des ames qui se sont tellement trouvées en l'estat de ce pur amour, qu'en comparaison des

(1) Cant. cant VI, 8. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.* — (4) *Ibid.*, VIII, 10.

autres elles pouvoient tenir rang de reynes, de *colombes uniques*, et de parfaictes amies de l'Espoux. Car, je vous prie, Theotime, que devoit estre celuy qui de tout son cœur chantoit à Dieu :

> Dans le ciel sinon toy qui me peut estre cher,
> Et que veux-je icy bas sinon toy rechercher (1)?

Et celui qui s'escrioit, « J'ay estimé toutes choses boue « et fange, afin de m'acquerir Jesus-Christ (2), » ne tesmoigna-t-il pas qu'il n'aimoit rien hors de son Maistre, et qu'il aimoit son Maistre hors de toutes choses? Et quel pouvoit être le sentiment de ce grand amant qui souspiroit toute la nuict, *Mon Dieu est pour moy toutes choses?* Tels furent S. Augustin, S. Bernard, les deux sainctes Catherine de Sienne et de Genes, et plusieurs autres, à l'imitation desquels un chacun peut aspirer à ce divin degré d'amour. Ames rares et singulieres qui n'ont plus aucune ressemblance avec les oyseaux de ce monde, non pas mesme avec le phœnix qui est si uniquement rare, ains sont seulement representées par cet oyseau que pour son excellente beauté et noblesse on dit n'estre pas de ce monde, ains du paradis, dont il porte le nom. Car ce bel oyseau desdaignant la terre ne la touche jamais, vivant tousjours en l'air : de sorte que lors même qu'il veut se delasser, il ne s'attache aux arbres que par des petits filets auxquels il demeure suspendu en l'air, hors duquel et sans lequel il ne peut ni voler ni reposer. Et de mesme ces grandes

(1) Psalm. LXXII, 25. — (2) Philipp. III, 8.

ames n'aiment pas, à proprement parler, les creatures en elles-mesmes, ains en leur Createur, et leur Createur en icelles. Que si elles s'attachent par la loy de la charité à quelque creature, ce n'est que pour se reposer en Dieu, unique et finale pretention de leur amour. Si que trouvant Dieu ès creatures, et les creatures en Dieu, elles aiment Dieu, et non les creatures, comme ceux qui peschent aux perles, trouvans les perles dans les huistres, n'estiment toutefois leur pesche que pour les seules perles.

Au demeurant, il n'y eut, comme je pense, jamais creature mortelle qui aimast l'Espoux celeste de ce seul amour si parfaictement pur, sinon la Vierge qui fut son espouse et mere tout ensemble. Ains au contraire, quant à la practique de ces quatre differences d'amour, on ne sçauroit guere vivre qu'on ne passe de l'un à l'autre. Les ames qui, comme jeunes filles, sont encore embarrassées de plusieurs affections vaines et dangereuses, ne laissent pas d'avoir quelquefois des sentimens de l'amour plus pur et plus suprême : mais parce que ce ne sont que des estoyles et esclairs passagers, on ne peut pas dire que ces ames soient pour cela hors de l'estat des jeunes filles novices et apprentisses. Et de mesme il arrive quelquefois aux ames qui sont au rang des uniques et parfaictes amantes, qu'elles se demettent et relaschent bien fort, voire mesme jusqu'à commettre de grandes imperfections et des fascheux pechez veniels, comme on voit en plusieurs dissensions assez aigres, survennes

entre des grands serviteurs de Dieu, ouy mesme entre quelques uns des divins Apostres que l'on ne peut nier estre tombez entre quelques imperfections, par lesquelles la charité n'estoit pas certes violée, mais ouy bien toutefois la ferveur d'icelle. Or d'autant neantmoins que ces grandes ames aimoient pour l'ordinaire Dieu de l'amour parfaictement pur, on ne doit pas laisser de dire qu'elles ont esté en l'estat de la parfaicte dilection. Car comme nous voyons que les bons arbres ne produisent jamais aucun fruict veneneux, mais ouy bien du fruict verd ou vereux et taré du guy et de la mousse; ainsi les grands saincts ne produisent jamais aucun peché mortel, mais ouy bien des actions inutiles, mal meures, aspres, rudes, et mal assaisonnées: et lors il faut confesser que ces arbres sont fructueux, autrement ils ne seroient pas bons; mais il ne faut pas nier non plus que quelques uns de leurs fruicts ne soient infructueux : car qui niera que les chatons et le guy des arbres ne soit un fruict infructueux? Et qui niera que les menues coleres, et les petits excès de joye, de risée, de vanité, et autres telles passions, ne soient des mouvemens inutiles et illegitimes? Et toutefois *le juste* en produit *sept fois* (1), c'est-à-dire bien souvent.

(1) Proverb. XXIV, 16.

CHAPITRE VI.

Que l'amour de Dieu sur toutes choses est commun à tous les amans.

Y ayant tant de divers degrez d'amour entre les vrays amans, il n'y a neantmoins qu'un seul commandement d'amour qui oblige generalement et esgalement un chacun d'une toute pareille et totalement esgale obligation, quoiqu'il soit observé differemment et avec une infinie varieté de perfections, n'y ayant peut-estre point d'ames en terre, non plus que d'anges au ciel, qui ayent entre elles une parfaicte esgalité de dilection ; puisque, comme *une estoile est differente d'avec l'autre estoile en clarté* (2), ainsi en sera-t-il parmy les bienheureux ressuscitez, où chacun chante un cantique de gloire, et reçoit *un nom que nul ne sçait, sinon celui qui le reçoit* (1). Mais quel est donc le degré d'amour auquel le divin commandement nous oblige tous esgalement, universellement, et tousjours?

C'a esté un traict de la providence du Sainct-Esprit, qu'en nostre version ordinaire que sa divine majesté a canonisée et sanctifiée par le concile de Trente, le celeste commandement d'aimer est exprimé par le mot de dilection, plustost que par celuy d'aimer : car, bien que la dilection soit un amour, si est-ce qu'elle n'est pas un simple amour, ains un amour accompagné de choix et de dilection, ainsi que la

(1) I. Cor. XV, 4. — (2) Apoc. II, 17.

parole mesme le porte, comme remarque le très glorieux S. Thomas. Car ce commandement nous enjoint un amour esleu entre mille, comme le *bien-aimé* de cet amour *est exquis entre mille* (1), ainsi que la bien-aimée Sulamite l'a remarqué au Cantique. C'est l'amour qui doit prevaloir sur tous nos amours et regner sur toutes nos passions. Et c'est ce que Dieu requiert de nous, que entre tous nos amours le sien soit plus cordial, dominant sur tout nostre cœur; le plus affectionné, occupant toute nostre ame; le plus general, employant toutes nos puissances; le plus relevé, remplissant tout nostre esprit; et le plus ferme, exerçant toute nostre force et vigueur. Et parceque par iceluy nous choisissons et eslisons Dieu pour le souverain object de nostre esprit, c'est un amour de souveraine eslection, ou une eslection de souverain amour.

Vous sçavez, Theotime, qu'il y a plusieurs especes d'amour: comme, par exemple, il y a un amour paternel, filial, fraternel, nuptial, de societé, d'obligation, de dependance, et cent autres, qui tous sont differens en excellence, et tellement proportionnez à leurs objects, qu'on ne peut bonnement les adresser ou approprier aux autres. Qui aimeroit son pere d'un amour seulement fraternel, certes il ne l'aimeroit pas assez; qui aimeroit sa femme seulement comme son pere, il ne l'aimeroit pas convenablement; qui aimeroit son laquais d'un amour filial, il commettroit une impertinence. L'a-

(1) Cant. cant. V, 10.

mour est comme l'honneur : tout ainsi que les honneurs se diversifient selon la varieté des excellences pour lesquelles on honore, aussi les amours sont differens selon la diversité des bontez pour lesquelles on aime. Le souverain honneur appartient à la souveraine excellence, et le souverain amour à la souveraine bonté. L'amour de Dieu est l'amour sans pair, parceque la bonté de Dieu est la bonté nompareille. « Escoute, Israël ; ton Dieu il est seul Seigneur, et partant tu l'aimeras de tout ton cœur, de « toute ton ame, de tout ton entendement, et de « toute ta force (1). » Parceque Dieu est seul Seigneur, et que sa bonté est infiniment eminente au-dessus de toute bonté, il le faut aimer d'un amour relevé, excellent, et puissant au-dessus de toute comparaison. C'est cette suprême dilection qui met Dieu en telle estime dedans nos ames, et fait que nous prisons si hautement le bien de luy estre agreables, que nous le preferons et affectionnons sur toutes choses. Or ne voyez-vous pas, Theotime, que quiconque aime Dieu de cette sorte, il a toute son ame et toute sa force dediée à Dieu, puisque tousjours et à jamais en toutes occurrences il preferera la bonne grace de Dieu à toutes choses, et sera tousjours prest de quitter tout l'univers pour conserver l'amour qu'il doit à la divine bonté ? Et c'est en somme l'amour d'excellence, ou l'excellence de l'amour qui est commandé à tous les mortels en general, et à chacun d'iceux en particulier, dès-lors qu'ils ont le franc

(1) Deut. VI, 4, 5.

usage de la raison : amour suffisant pour un chacun, et necessaire à tous pour estre sauvez.

CHAPITRE VII.

Esclaircissement du chapitre precedent.

On ne cognoist pas tousjours clairement ni jamais tout-à-fait certainement, au moins d'une certitude de foy, si on a le vray amour de Dieu requis pour estre sauvé : mais on ne laisse pas pourtant d'en avoir plusieurs marques, entre lesquelles la plus asseurée et presque infaillible paroist, quand quelque grand amour des creatures s'oppose aux desseins de l'amour de Dieu. Car alors, si l'amour divin est en l'ame, il fait paroistre la grandeur du credit et de l'autorité qu'il a sur la volonté, monstrant par effect que non seulement il n'a point de maistre, mais que mesme il n'a point de compagnon ; reprimant et renversant tout ce qui le contrarie, et se faisant obéir en ses intentions. Quand la malheureuse troupe des esprits diaboliques s'estant revoltée contre son Createur, voulut attirer à sa faction la saincte compagnie des esprits bienheureux, le glorieux S. Michel animant ses compagnons à la fidelité qu'ils devoient à leur Dieu, crioit à haute voix (mais d'une façon angelique) parmy la celeste Hierusalem : *Qui est comme Dieu?* Et par ce mot il renversa le felon Lucifer avec sa suite, qui se vouloit esgaler à la divine majesté; et de là, comme on dit, le nom fut imposé à S. Michel, puisque Michel ne veut dire autre chose sinon, *Qui est comme Dieu?* Et lorsque les amours

des choses créées veulent tirer nos esprits à leur party pour nous rendre desobéissans à la divine majesté, si le grand amour divin se trouve en l'ame, il fait teste, comme un autre S. Michel, et asseure les puissances et forces de l'ame au service de Dieu par ce mot de fermeté, *Qui est comme Dieu?* Quelle bonté y a-t-il ès creatures, qui doive attirer le cœur humain à se rebeller contre la souveraine bonté de son Dieu?

Lorsque le sainct et brave gentilhomme Joseph cogneut que l'amour de sa maistresse tendoit à la ruyne de celuy qu'il devoit à son maistre : Ah! dit-il, Dieu m'en garde de violer le respect que je dois à mon maistre, qui se confie tant en moy! *Comment donc pourray-je perpetrer ce crime, et pecher contre mon Dieu* (1)? Tenez, Theotime, voilà trois amours dans le cœur de l'aimable Joseph; car il aime sa dame, son maistre et son Dieu : mais lorsque celuy de sa dame s'oppose à celuy de son maistre, il le quitte tout court et s'enfuit, comme il eust aussi quitté celuy de son maistre, s'il eust esté contraire à celuy de son Dieu. Entre tous les amours, celuy de Dieu doit estre tellement preferé, qu'on soit disposé à les quitter tous pour celuy-cy seul.

Saraï donna sa servante Agar à son mari Abraham, selon l'usage legitime de ce temps-là : mais Agar *estant devenue mere, mesprisa* grandement sa *dame* (2) Saraï. Jusques à cela on n'eust presque sçeu discerner quel estoit le plus grand amour en Abraham, ou celuy qu'il portoit à Saraï, ou celuy qu'il avoit pour

(1) Genes. XXXIX, 8, 9. — (2) *Ibid.*, XVI, 2.

Agar; car il en usoit avec Agar comme avec Saraï, et de plus Agar avoit l'advantage de la fertilité. Mais quand ce vint à mettre ces deux amours en comparaison, le bon Abraham fit bien voir lequel estoit le plus fort. Car Saraï ne luy eut pas plus tost remontré que Agar la mesprisoit, qu'il luy respondit : « Agar, ta chambriere est en ta puissance, fais-en « comme tu voudras (1). » Si que Saraï *affligea* dèslors tellement cette pauvre Agar, qu'elle fut contraincte de se retirer. La divine dilection veut bien que nous ayons des autres amours, et souvent on ne sçauroit discerner quel est le principal amour de nostre cœur; car ce cœur humain tire maintefois tres affectionnement dans le lict de sa complaisance l'amour des creatures: ains il arrive souvent qu'il multiplie beaucoup plus les actes de son affection envers la creature, que ceux de la dilection envers son Createur. Et la sacrée dilection toutefois ne laisse pas d'exceller au-dessus de tous les autres amours, ainsi que les evenemens font voir quand la creature s'oppose au Createur : car alors nous prenons le party de la dilection sacrée, et luy soumettons toutes nos autres affections.

Il y a souvent difference, ès choses sacrées, entre la grandeur et la bonté. Une des perles de Cleopatre valoit mieux que le plus haut de nos rochers ; mais celuy-cy est bien grand, l'un a plus de grandeur, l'autre plus de valeur. On demande quelle est la plus excellente gloire d'un prince, ou celle qu'il acquiert

(1) Genes. XVI, 6.

en la guerre par les armes, ou celle qu'il merite en la paix par la justice : et il me semble que la gloire militaire est plus grande, et l'autre est meilleure, ainsi qu'entre les instrumens, les tambours et trompettes font plus de bruit, mais les luths et les espinettes font plus de melodie; le son des uns est plus fort, et l'autre plus suave et spirituel. Une once de baume ne respandra pas tant d'odeur qu'une livre d'huile d'aspic ; mais la senteur du baume sera tousjours meilleure et plus aimable.

Il est vray, Theotime, vous verrez une mere tellement embesoignée de son enfant, qu'il semble qu'elle n'ait aucun autre amour que celuy-là; elle n'a plus d'yeux que pour le voir, plus de bouche que pour le baiser, plus de poictrine que pour l'alecter, ni plus de soin que pour l'eslever, et semble que le mary ne luy soit plus rien au prix de cet enfant. Mais s'il falloit venir au choix de perdre l'un ou l'autre, on verroit bien qu'elle estime plus le mary; et que, si bien l'amour de l'enfant estoit le plus tendre, le plus pressant, le plus passionné, l'autre neantmoins estoit le plus excellent, le plus fort, et le meilleur. Ainsi quand un cœur aime Dieu en consideration de son infinie bonté, pour peu qu'il ait de cette excellente dilection, il preferera la volonté de Dieu à toutes choses; et en toutes les occasions qui se presenteront, il quittera tout pour se conserver en la grace de la souveraine bonté, sans que chose quelconque l'en puisse separer : de sorte qu'encore que ce divin amour ne presse ni n'attendrisse tous-

jours pas tant le cœur comme les autres amours, si est-ce que ès occurrences il fait des actions si relevées et excellentes, qu'une seule vaut mieux que dix millions d'autres. Les lapines ont une fertilité incomparable, les elephantes ne font jamais qu'un elephanteau ; mais ce seul elephanteau vaut mieux que tous les lapins du monde. Les amours que l'on a pour les creatures, foisonnent bien souvent en multitude de productions ; mais quand l'amour sacré fait son œuvre, il le fait si esminent qu'il surpasse tout : car il fait preferer Dieu à toutes choses sans reserve.

CHAPITRE VIII.

Histoire memorable pour faire bien concevoir en quoy gist la force et excellence de l'amour sacré.

O mon cher Theotime, que la force de cet amour de Dieu sur toutes choses doit donc avoir une grande estendue ! Il doit surpasser toutes les affections, vaincre toutes les difficultez, et preferer l'honneur de la bienveuillance de Dieu à toutes choses : mais je dis *à toutes choses*, absolument, sans exception ni reserve quelconque ; et dis ainsi avec un grand soin, parcequ'il se trouve des personnes qui quitteroient courageusement les biens, l'honneur, et la vie propre pour nostre Seigneur, lesquelles neantmoins ne quitteroient pas pour luy quelque autre chose de beaucoup moindre consideration.

Du temps des empereurs Valerianus et Gallus, il y avoit à Antioche un prestre nommé Saprice, et un

homme seculier nommé Nicephore, lesquels, à raison de l'extrême et longue amitié qu'ils avoient eue ensemble, estoient estimez freres; et neantmoins il advint qu'enfin, pour je ne sçay quel subject, cette amitié defaillit, et, selon la coustume, elle fut suivie d'une haine encore plus ardente, laquelle regna quelque temps entre eux, jusqu'à ce que Nicephore recognoissant sa faute fit trois divers essais de se reconcilier avec Saprice, auquel, tantost par les uns, tantost par les autres de leurs amis communs, il faisoit porter de sa part toutes les paroles de satisfaction et de sousmission qu'on pouvoit desirer. Mais Saprice, impliable à ses semonces, refusa tousjours la reconciliation avec autant de fierté comme Nicephore la demandoit avec beaucoup d'humilité; de maniere qu'enfin le pauvre Nicéphore estimant que si Saprice le voyoit prosterné devant luy, et requerant le pardon, il en seroit plus vivement touché; il le va trouver chez luy, et se jettant courageusement à ses pieds: Mon pere, luy dit-il, hé! pardonnez-moy, je vous supplie, pour l'amour de nostre Seigneur. Mais cette humilité fut mesprisée et rejettée comme les precedentes.

Cependant voilà une aspre persecution qui s'esleve contre les chretiens, en laquelle Saprice, entre autres, estant apprehendé, fit merveilles à souffrir mille et mille tourmens pour la confession de la foy, et specialement lorsqu'il fut roulé et agité très rudement dans un instrument fait exprès à guise de la vis d'un pressoir, sans que jamais il perdit sa con-

stance; dont le gouverneur d'Antioche estant extrêmement irrité, il le condamna à la mort: ensuite de quoy il fut tiré hors de la prison en public pour estre mené au lieu où il devoit recevoir la glorieuse couronne du martyre. Ce que Nicephore n'eut pas plus tost apperceu, que soudain il accourut, et ayant rencontré son Saprice, se prosternant en terre: Hélas! crioit-il à haute voix, ô martyr de Jesus-Christ, pardonnez-moy; car je vous ay offensé. De quoy Saprice ne tenant compte, le pauvre Nicephore gagna vistement le devant par une autre rue, vint derechef en mesme humilité, le conjurant de luy pardonner en ces termes: O martyr de Jesus-Christ, pardonnez l'offense que je vous ay faicte comme homme que je suis, subject à faillir; car voilà que desormais une couronne vous est donnée par nostre Seigneur que vous n'avez point renié, ains avez confessé son sainct nom devant plusieurs tesmoins. Mais Saprice continuant en sa fierté, ne luy respondit pas un seul mot; ains les bourreaux seulement admirans la perseverance de Nicephore: Oncques, luy dirent-ils, nous ne vismes un si grand fol; cet homme va mourir tout maintenant, qu'as-tu besoin de son pardon? A quoy respondant Nicephore: Vous ne sçavez pas, dit-il, ce que je demande au confesseur de Jesus-Christ, mais Dieu le sçait.

Or tandis Saprice arriva au lieu du supplice, où Nicephore derechef s'estant jetté en terre devant luy: Je vous supplie, faisoit-il, ô martyr de Jesus-Christ, de me vouloir pardonner; car il est escrit: *Deman-*

dez, et il vous sera octroyé (1) : paroles lesquelles ne sçeurent oncques fleschir le cœur felon et rebelle du miserable Saprice, qui, refusant obstinement de faire misericorde à son prochain, fut aussi, par le juste jugement de Dieu, privé de la très glorieuse palme du martyre : car les bourreaux luy commandans de se mettre à genoux, afin de luy trancher la teste, il commença à perdre courage, et de capituler avec eux, jusques à leur faire en fin finale cette deplorable et honteuse sousmission : Hé! de grace, ne me coupez pas la teste, je m'en vay faire ce que les empereurs ordonnent, et sacrifier aux idoles. Ce que oyant le pauvre Nicephore la larme à l'œil, il se print à crier : Ah! mon cher frere, ne veuillez pas, je vous prie, ne veuillez pas transgresser la loy, et renier Jesus-Christ; ne le quittez pas, je vous supplie, et ne perdez pas la celeste couronne que vous avez acquise par tant de travaux et de tourmens. Mais helas! ce lamentable prestre venant à l'autel du martyre pour y consacrer sa vie à Dieu eternel, ne s'estoit pas souvenu de ce que le prince des martyrs avoit dit : « Si tu apportes ton offrande « à l'autel, et tu te ressouviens, y estant, que ton frere « a quelque chose contre toy, laisse là ton offrande, « et va premierement te reconcilier à ton frere, et « alors revenant tu presenteras ton oblation (2) » C'est pourquoy Dieu repoussa son present, et retira sa misericorde de luy, permit que non seulement il perdist le souverain bonheur du martyre, mais qu'en-

(1) Matth. VII, 7. — (2) Matth. V, 23, 24.

core il se precipitast au malheur de l'idolatrie; tandis que l'humble et doux Nicephore voyant cette couronne du martyre vacante par l'apostasie de l'endurci Saprice, touché d'une excellente et extraordinaire inspiration, se pousse hardiment pour l'obtenir, disant aux archers et bourreaux: Je suis, mes amis, je suis en verité chretien, et crois en Jesus-Christ que cettuy-cy a renié; mettez-moy donc, je vous prie, en sa place, et tranchez-moy la teste. De quoy les archers s'estonnans infiniment, ils en porterent la nouvelle au gouverneur, qui ordonna que Saprice fust mis en liberté, et que Nicephore fust supplicié. Et cela advint le 9 febvrier environ l'an 260 de nostre salut, ainsi que recitent Metaphraste et Surius. Histoire effroyable et digne d'estre grandement pesée pour le subject dont nous parlons. Car avez-vous veu, mon cher Theotime, ce courageux Saprice, comme il estoit hardy et ardent à maintenir la foy, comme il souffre mille tourmens, comme il est immobile et ferme en la confession du nom du Sauveur, tandis qu'on le roule et fracasse dans cet instrument faict à mode de vis, et comme il est tout prest de recevoir le coup de la mort pour accomplir le poinct le plus eminent de la loy divine, preferant l'honneur de Dieu à sa propre vie. Et neantmoins parceque d'ailleurs il prefera à la volonté divine la satisfaction que son cruel courage prend en la haine de Nicephore, il demeure court en sa course; et lorsqu'il est sur le poinct d'acconsuivre et gagner le prix de la gloire par le martyre, il s'abbat malheu-

reusement, et se rompt le col, donnant de la teste dans l'idolastrie.

Il est donc vray, mon Theotime, que ce ne nous est pas assez d'aimer Dieu plus que nostre propre vie, si nous ne l'aimons generalement, absolument, et sans exception quelconque, plus que tout ce que nous affectionnons ou pouvons affectionner. Mais, ce me direz-vous, nostre Seigneur a-t-il pas assigné l'extremité de l'amour qu'on peut avoir pour luy, quand il dit, que « plus grande charité ne peut-on « avoir que d'exposer sa vie pour ses amis (1)? » Il est certes vray, Theotime, qu'entre les particuliers actes et tesmoignages de l'amour divin, il n'y en a point de si grand que de subir la mort pour la gloire de Dieu. Neantmoins il est vray aussi que ce n'est qu'un seul acte et un seul tesmoignage qui est voirement le chef-d'œuvre de la charité, mais outre lequel il y en a aussi plusieurs autres que la charité requiert de nous, et les requiert d'autant plus ardemment et fortement, que ce sont des actes plus aisez, plus communs, et ordinaires à tous les amans, et plus generalement necessaires à la conservation de l'amour sacré. O miserable Saprice! oseriez-vous bien dire que vous aimiez Dieu comme il faut aimer Dieu, puisque vous ne preferiez pas sa volonté à la passion de la haine et rancune que vous aviez contre le pauvre Nicephore? Vouloir mourir pour Dieu, c'est le plus grand, mais non pas certes le seul acte de la dilection que nous devons à Dieu: et vouloir

(1) Joan. XV, 13.

ce seul acte, en rejettant les autres, ce n'est pas charité, c'est vanité. La charité n'est point bigearre; et toutefois elle le seroit extrêmement, si, voulant plaire au bien-aimé ès choses d'extrême difficulté, elle permettoit qu'on luy desplust ès choses plus faciles. Comme peut vouloir mourir pour Dieu celuy qui ne veut pas vivre selon Dieu?

Un esprit bien reglé ayant volonté de subir la mort pour un amy, subiroit sans doute toute autre chose, puisque celuy-là doit avoir tout mesprisé, qui auparavant a mesprisé la mort. Mais l'esprit humain est foible, inconstant, et bigearre; c'est pourquoy quelquefois les hommes choisissent plustost de mourir que de subir d'autres peines beaucoup plus legeres, et donnent volontiers leur vie pour des satisfactions extrêmement niaises, pueriles, et vaines. Agripine ayant appris que l'enfant qu'elle portoit seroit voirement empereur, mais qu'il la feroit par après mourir: Qu'il me tue, dit-elle, pourveu qu'il regne. Voyez, je vous prie, le desordre de ce cœur follement maternel; elle prefere la dignité de son fils à sa vie. Caton et Cleopastre aimerent mieux souffrir la mort que de voir le contentement et la gloire de leurs ennemis en leur prise; et Lucrece choisit de se donner impitéusement la mort, plustost que de supporter injustement la honte d'un faict auquel, ce semble, elle n'avoit point de coulpe. Combien y a-t-il de gens qui mourroient volontiers pour leurs amis, qui neantmoins ne voudroient pas vivre en leur service, et obéir à leurs autres volontés! Tel

expose sa vie, qui n'exposeroit pas sa bourse. Et quoiqu'il s'en trouve plusieurs qui pour la defense de l'ami engagent leurs vies, il ne s'en trouve qu'un en un siecle qui voulust engager sa liberté ou perdre une once de la plus vaine et inutile reputation ou renommée du monde, pour qui que ce soit.

CHAPITRE IX.

Confirmation de ce qui a esté dit par une comparaison notable.

Vous sçavez, Theotime, quelle fut l'affection de Jacob pour sa Rachel. Et que ne fit-il pas pour en tesmoigner la grandeur, la force, et la fidelité, dèslors qu'il l'eut saluée auprès du puits de l'abbreuvoir (1)? Car jamais oncques plus il ne cessa de l'aimer; et pour l'avoir en mariage, il servit avec une ardeur nompareille sept ans entiers (2), luy estant encore advis que ce ne fust rien, tant l'amour adoucissoit les travaux qu'il supportoit pour cette bien-aimée, de laquelle estant par après frustré, il servit encore derechef sept ans durant pour l'obtenir, tant il estoit constant, loyal, et courageux en sa dilection. Puis enfin l'ayant obtenue, il negligea toutes autres affections, ne tenant mesme presque aucun compte du devoir qu'il avoit à Lia sa premiere espouse, femme de grand merite, et bien digne d'estre cherie, et du mespris de laquelle Dieu mesme eut compassion, tant il estoit remarquable (3).

Or après tout cela qui suffisoit pour assujettir la plus fiere fille du monde à l'amour d'un amant si

(1) Genes. XXIX. — (2) *Ibid.*, 20. — (3) *Ibid.*, 31.

fidele, c'est une honte certes de voir la foiblesse que Rachel fit paroistre en l'affection qu'elle avoit pour Jacob. La pauvre Lia n'avoit plus aucun lien d'amour avec Jacob que celuy de sa fertilité, par laquelle elle luy avoit donné quatre enfans masles, le premier desquels nommé Ruben, estant allé aux champs en temps de moisson, il y trouva des mandragores, lesquelles il cueillit, et dont par après, estant de retour au logis, il fit present à sa mere (1). Ce que voyant Rachel, « Faites-moy part, dit-elle à « Lia, je vous prie, ma sœur, des mandragores que « vostre fils vous a données. » « Mais vous semble-t-il, « respondit Lia, que ce soit peu d'avantage pour « vous de m'avoir ravi mon mari, si vous n'avez en- « core les mandragores de mon enfant? » « Or sus, re- « pliqua Rachel, donnez-moy donc les mandragores, « et qu'en eschange mon mari soit avec vous cette « nuict. » La condition fut acceptée. Et comme Jacob revenoit des champs sur le soir, Lia luy alla au-devant, et puis toute comblée de joye: Ce sera ce soir, luy dit-elle, mon cher seigneur, mon amy, que vous serez pour moy: car j'ay acquis ce bonheur par le moyen des mandragores de mon enfant; et sur cela luy fit le recit de la convention passée entre elle et sa sœur. Mais Jacob, que l'on sçache, ne sonna mot quelconque, etonné, comme je pense, et saisi de cœur entendant l'imbecillité et l'inconstance de Rachel, qui pour si peu de chose avoit cedé à sa sœur l'honneur et la douceur de sa presence.

(1) Genes. XXX, 14 et seq.

Et toutefois revenans à nous, ô vray Dieu, combien de fois faisons-nous des elections infiniment plus honteuses et miserables? Le grand S. Augustin prit un jour plaisir de voir et contempler à loisir des mandragores, pour mieux pouvoir discerner la cause pour laquelle Rachel les avoit si ardemment desirées; et il trouva qu'elles estoient voirement belles à la veuë et d'agreable senteur, mais du tout insipides et sans goust. Or Pline raconte que, quand les chirurgiens en presentent le jus à boire à ceux sur lesquels ils veulent faire quelque incision, afin de leur rendre le coup insensible, il arrive maintefois que la seule odeur fait l'operation, et endort suffisamment les patiens. C'est pourquoy la mandragore est une plante charmeresse, qui enchante les yeux, les douleurs, les regrets, et toutes les passions par le sommeil. Au reste, qui en prend trop longuement l'odeur, en devient muet; et qui en boit largement, meurt sans remede.

Theotime, les pompes, richesses, et delectations mondaines, peuvent-elles mieux estre representées? Elles ont une apparence attrayante : mais qui mord dans ces pommes, c'est-à-dire, qui sonde leur nature, n'y trouve ni goust ni contentement. Neantmoins elles charment et endorment à la vanité de leur odeur; et la renommée que les enfans du monde leur donnent, etourdit et assomme ceux qui s'y amusent trop attentivement, ou qui les prennent trop abondamment. Or c'est pour de telles mandragores, chimeres, et fantosmes de contentemens, que nous

quittions les amours de l'Espoux celeste. Et comment donc pouvons-nous dire que nous l'aimions sur toutes choses, puisque nous preferons à sa grace de si chetives vanitez !

N'est-ce pas une lamentable merveille de voir David si grand à surmonter la haine, si courageux à pardonner l'injure, estre neantmoins si furieusement injurieux en l'amour, que non content de posseder justement une grande multitude de femmes, il va iniquement usurper et ravir celle du pauvre Urie (1); et, par une lascheté insupportable, afin de prendre plus à soy l'amour de la femme, il donne cruellement la mort au mary? Qui n'admirera le cœur de S. Pierre, si hardy entre les soldats armés, que luy seul de toute la troupe de son maistre met le fer au poingt et frappe (2); puis peu après est si couard entre les femmes, qu'à la seule parole d'une servante il renie et deteste son maistre (3)? Et comme peut-on trouver si estrange que Rachel quittast son Jacob pour des pommes de mandragores, puisque Adam et Eve quitterent bien la grace pour une pomme qu'un serpent leur offre à manger (4)?

En somme, Theotime, je vous dis ce mot digne d'estre noté. Les heretiques sont heretiques et en portent le nom, parceque entre les articles de la foy ils choisissent à leur goust et à leur gré ceux que bon leur semble pour les croire, rejettans les autres et les desadvouans. Et les catholiques sont catholi-

(1) II. Reg. IX. — (2) Matth. XXVI, 51. — (3) *Ibid.*, 69.
(4) Genes. III, 6.

ques, parceque sans choix ni election quelconque ils embrassent avec esgale fermeté, et sans exception, toute la foy de l'Eglise. Or il en est de mesme ès articles de la charité. C'est heresie en la dilection sacrée de faire choix entre les commandemens de Dieu, pour en vouloir practiquer les uns, et violer les autres. « Celuy qui a dit, *Tu ne seras piont luxurieux*, « a dit aussi, *Tu ne tueras point*. Que si tu ne com- « mets point la luxure, mais tu commets homi- « cide (1), » ce n'est donc pas pour l'amour de Dieu que tu n'es pas luxurieux, ains c'est par quelque autre motif qui te fait choisir ce commandement plustost que l'autre; choix qui fait l'heresie en matiere de charité. Si quelqu'un me disoit qu'il ne me veut pas couper un bras pour l'amour qu'il me porte, et neantmoins me venoit arracher un œil ou me rompre la teste, ou me percer le corps de part en part: Hé! ce dirois-je, comme me dites-vous que c'est par amour que vous ne me coupez pas un bras, puisque vous m'arrachez un œil qui ne m'est pas moins precieux, ou que vous me donnez vostre espée à travers le corps, qui m'est encore plus dangereux? C'est une vraye maxime, que le bien provient d'une cause vrayment entiere, et le mal de chaque defaut. Pour faire un acte de vraye charité, il faut qu'il procede d'un amour entier, general, et universel, qui s'etende à tous les commandemens divins. Que si nous manquons d'amour en un seul commandement, nostre amour n'est plus entier ni

(1) Jac. II, 11.

universel; et le cœur dans lequel il est, ne peut estre dit vrayement amant, ni par consequent vrayement bon.

CHAPITRE X.

Comme nous devons aimer la divine bonté souverainement plus que nous-mesmes.

Aristote a eu raison de dire que le bien est voirement aimable, mais à un chacun principalement son bien propre; de sorte que l'amour que nous avons envers autruy provient de celuy que nous avons envers nous-mesmes. Car comme pouvoit dire autre chose un philosophe qui non seulement n'aima pas Dieu, mais ne parla mesme presque jamais de l'amour de Dieu? Amour de Dieu neantmoins qui precede tout amour de nous-mesmes, voire selon l'inclination naturelle de nostre volonté, ainsi que j'ay declaré au premier livre.

La volonté certes est tellement dediée, et s'il faut ainsi dire, elle est tellement consacrée à la bonté, que si une bonté infinie luy est monstrée clairement, il est impossible, sans miracle, qu'elle ne l'aime souverainement. Ainsi les bienheureux sont ravis et necessitez, quoique non forcez d'aimer Dieu, duquel ils voyent clairement la souveraine beauté; ce que l'Escriture monstre assez, quand elle compare le contentement qui comble les cœurs de ces glorieux habitans de la Hierusalem celeste à un torrent et *fleuve impetueux* (1), duquel on ne peut empescher

(1) Psalm. CIV, 5.

les ondes qu'elles ne s'épanchent sur les plaines qu'elles rencontrent.

Mais en cette vie mortelle, Theotime, nous ne sommes pas necessitez de l'aimer si souverainement, d'autant que nous ne le cognoissons pas si clairement. Au ciel où nous le verrons face à face, nous l'aimerons cœur à cœur; c'est-à-dire, comme nous verrons tous, un chacun selon sa mesure, l'infinité de sa beauté d'une veuë souverainement claire, aussi serons-nous ravis en l'amour de son infinie bonté d'un ravissement souverainement fort, auquel nous ne voudrons ni ne pourrons vouloir faire jamais aucune resistance. Mais ici-bas en terre où nous ne voyons pas cette souveraine bonté en sa beauté, ains l'entrevoyons seulement entre nos obscuritez, nous sommes à la verité inclinez et allechez, mais non pas necessitez de l'aimer plus que nous-mesmes; ains plustost au contraire, quoyque nous ayons cette saincte inclination naturelle d'aimer la Divinité sur toutes choses, nous n'avons pas neantmoins la force de la practiquer, si cette mesme Divinité ne respand surnaturellement dans nos cœurs sa très saincte charité.

Or il est vray pourtant que, comme la claire veuë de la Divinité produit infailliblement la necessité de l'aimer plus que nous-mesmes, aussi l'entreveuë, c'est-à-dire la cognoissance naturelle de la Divinité, produit infailliblement l'inclination et tendresse à l'aimer plus que nous-mesmes. Hé! de grace, Theotime, la volonté toute destinée à l'amour du bien, comme en pourroit-elle tant soit peu cognoistre un

souverain, sans estre de mesme tant soit peu inclinée à l'aimer souverainement? Entre tous les biens qui ne sont pas infinis, nostre volonté preferera tousjours en son amour celuy qui luy est plus proche, et sur-tout le sien propre; mais il y a si peu de proportion entre l'infini et le fini, que nostre volonté qui cognoist un bien infini, est sans doute esbranlée, inclinée, et incitée de preferer l'amitié de l'abysme de cette bonté infinie à toute sorte d'autre amour, et à celuy-là encore de nous-mesmes.

Mais sur-tout cette inclination est forte, parceque nous sommes plus en Dieu qu'en nous-mesmes, nous vivons plus en luy qu'en nous, et sommes tellement de luy, par luy, pour luy, et à luy, que nous ne sçaurions, de sens rassis, penser ce que nous luy sommes et ce qu'il nous est, que nous ne soyons forcez de crier: Je suis vostre, Seigneur, et ne dois estre qu'à vous; mon ame est vostre, et ne doit vivre que par vous; ma volonté est vostre, et ne doit aimer que pour vous; mon amour est vostre, et ne doit tendre qu'en vous. Je vous dois aimer comme mon premier principe, puisque je suis de vous; je vous dois aimer comme ma fin et mon repos, puisque je suis pour vous; je vous dois aimer plus que mon estre, puisque mon estre subsiste par vous; je vous dois aimer plus que moy-mesme, puisque je suis tout à vous et en vous.

Que s'il y avoit ou pouvoit avoir quelque souveraine bonté de laquelle nous fussions independans, pourveu que nous peussions nous unir à elle

par amour, encore serions-nous incitez à l'aimer plus que nous-mesmes, puisque l'infinité de sa suavité seroit tousjours souverainement plus forte pour attirer nostre volonté à son amour, que toutes les autres bontez, et mesme que la nostre propre.

Mais si, par imagination de chose impossible, il y avoit une infinie bonté à laquelle nous n'eussions nulle sorte d'appartenance, et avec laquelle nous ne peussions avoir aucune union ni communication, nous l'estimerions certes plus que nous-mesmes: car nous cognoistrions qu'estant infinie, elle seroit plus estimable et aimable que nous; et par consequent nous pourrions faire des simples souhaits de la pouvoir aimer. Mais, à proprement parler, nous ne l'aimerions pas, puisque l'amour regarde l'union; et beaucoup moins pourrions-nous avoir la charité envers elle, puisque la charité est une amitié, et l'amitié ne peut estre que reciproque, ayant pour fondement la communication, et pour fin l'union. Ce que je dis ainsi pour certains esprits chimeriques et vains, qui sur des imaginations impertinentes roulent bien souvent des discours melancholiques qui les affligent grandement. Mais quant à nous, Theotime, mon cher amy, nous voyons bien que nous ne pouvons pas estre vrays hommes sans avoir inclination d'aimer Dieu plus que nous-mesmes, ni vrays chrestiens sans practiquer cette inclination. Aimons plus que nous-mesmes celuy qui nous est plus que tout, et plus que nous-mesmes. Amen : il est vray.

CHAPITRE XI.

Comme la très saincte charité produit l'amour du prochain.

Comme Dieu *crea l'homme à son image et semblance* (1), aussi a-t-il ordonné un amour pour l'homme à l'image et semblance de l'amour qui est dû à sa Divinité. « Tu aimeras, dit-il, le Seigneur « ton Dieu de tout ton cœur: c'est le premier et le « plus grand commandement. Or le second est sem- « blable à iceluy: Tu aimeras ton prochain comme « toy-mesme (2). » Pourquoy aimons-nous Dieu, Theotime? La cause pour laquelle on aime Dieu, dit S. Bernard, c'est Dieu mesme: comme s'il disoit que nous aimons Dieu, parcequ'il est la très souveraine et très infinie bonté. Pourquoy nous aimons-nous nous-mesmes en charité? Certes, c'est parceque nous sommes l'image et semblance de Dieu. Et puisque tous les hommes ont cette mesme dignité, nous les aimons aussi comme nous-mesmes, c'est-à-dire, en qualité de très sainctes et vivantes images de la Divinité. Car c'est en cette qualité-là, Theotime, que nous appartenons à Dieu d'une si estroite alliance et d'une si aimable dependance, qu'il ne fait nulle difficulté de se dire nostre Pere, et nous nommer ses enfans. C'est en cette qualité que nous sommes capables d'estre unis à sa divine essence par la jouissance de sa souveraine bonté et felicité; c'est en cette qualité que nous recevons sa grace, et que nos esprits sont associez au sien très sainct, rendus, par maniere de

(1) Genes. I, 26. — (2) Matth. XXII, 37 et seq.

dire, participans de sa divine nature, comme dit S. Pierre (1). Et c'est donc ainsi que la mesme charité, qui produit les actes de l'amour de Dieu, produit quant et quant ceux de l'amour du prochain. Et tout ainsi que Jacob vit qu'une mesme eschelle touchoit le ciel et la terre, servant esgalement aux anges pour descendre comme pour monter (2), nous sçavons aussi qu'une mesme dilection s'etend à cherir Dieu et le prochain, nous relevant à l'union de nostre esprit avec Dieu, et nous ramenant à l'amoureuse societé des prochains. En sorte toutefois que nous aimons le prochain en tant qu'il est à l'image et semblance de Dieu, créé pour communiquer avec la divine bonté, participer à sa grace, et jouir de sa gloire.

Theotime, aimer le prochain par charité, c'est aimer Dieu en l'homme, ou l'homme en Dieu; c'est cherir Dieu seul pour l'amour de lui-mesme, et la creature pour l'amour d'iceluy. Le jeune Tobie accompagné de l'ange Raphael, ayant abordé Raguël sont parent, auquel neantmoins il estoit incogneu; Raguël ne l'eut pas plus tost *regardé*, dit l'Escriture, que, se retournant devers Anne sa femme: « Tenez, « dit-il, voyez combien ce jeune homme est sembla- « ble à mon cousin! » Et, ayant dit cela, il les inter- « rogea: « D'où estes-vous, jeunes gens, mes chers « freres? » A quoy ils respondirent: « Nous sommes, « de la tribu de Nephthali, de la captivité de Ninive. » « Et il leur dit: « Cognoissez-vous Tobie mon frere? »

(1) II. Petr. I, 4. — (2) Genes. XXVIII, 42.

« Ouy, nous le cognoissons, » dirent-ils. Et Raguël « s'estant mis à dire beaucoup de bien d'iceluy, « l'ange luy dit : « Tobie duquel vous vous enquerez, « il est propre pere de celuy-cy. » Lors Raguël s'a- « vança, et le baisant avec beaucoup de larmes, et « pleurant sur le col d'iceluy : « Benediction sur toy, « mon enfant, dit-il, car tu es fils d'un bon et très « bon personnage (1). » *Et la* bonne Dame *Anne femme* de Raguël, *avec Sara sa fille se mirent aussi à pleurer* de tendreté d'amour. Ne remarquez-vous pas que Raguël, sans cognoistre le petit Tobie, l'embrasse, le caresse, le baise, pleure d'amour sur luy? D'où provient cet amour, sinon de celuy qu'il portoit au vieil Tobie le pere, que cet enfant ressembloit si fort? *Beny sois-tu*, dit-il. Mais pourquoy? Non point certes parceque tu es un bon jeune homme, car cela je ne le sçais pas encore, mais *parceque tu es fils* et ressembles à ton pere, qui est *un très homme de bien.*

Hé, vray Dieu! Theotime, quand nous voyons un prochain créé à l'image et semblance de Dieu, ne devrions-nous pas dire les uns aux autres : Tenez, voyez cette creature comme elle ressemble au Createur? Ne devrions-nous pas nous jetter sur son visage, la caresser, et pleurer d'amour pour elle? Ne devrions-nous pas luy donner mille et mille benedictions? Et quoy donc, pour l'amour d'elle? Non certes; car nous ne sçavons pas si elle est digne d'amour ou de haine en elle-mesme. Et pourquoy donc,

(1) Tob. VII, 1 et seq.

ô Theotime? Pour l'amour de Dieu, qui l'a formée à son image et semblance, et par consequent rendue capable de participer à sa bonté, en la grace et en la gloire; pour l'amour de Dieu, dis-je, de qui elle est, à qui elle est, par qui elle est, en qui elle est, pour qui elle est, et qu'elle luy ressemble d'une façon toute particuliere. Et c'est pourquoy, non seulement le divin amour commande maintefois l'amour du prochain, mais il le produit, et respand luy-mesme dans le cœur humain comme sa ressemblance et son image; puisque tout ainsi que l'homme est l'image de Dieu, de mesme l'amour sacré de l'homme envers l'homme est la vraye image de l'amour celeste de l'homme envers Dieu. Mais ce discours de l'amour du prochain requiert un traicté à part, que je supplie le souverain amant des hommes vouloir inspirer à quelqu'un de ses plus excellens serviteurs, puisque le comble de l'amour de la divine bonté du Pere celeste consiste en la perfection de l'amour de nos freres et compagnons.

CHAPITRE XII.

Comme l'amour produit le zele.

Comme l'amour tend au bien de la chose aimée, ou s'y complaisant, si elle l'a, ou le luy desirant et pourchassant, si elle ne l'a pas; aussi il produit la haine par laquelle il fuit le mal contraire à la chose aimée, ou desirant et pourchassant de l'esloigner d'icelle, si elle l'a desja, ou le divertissant et empeschant de venir, si elle ne l'a pas encore. Que si le

mal ne peut ni estre empesché ni estre esloigné, l'amour au moins ne laisse pas de le faire haïr et detester. Quand donc l'amour est ardent, et qu'il est parvenu jusques à vouloir oster, esloigner, et divertir ce qui est opposé à la chose aimée, on l'appelle zele : de sorte que, à proprement parler, le zele n'est autre chose sinon l'amour qui est en ardeur, ou plustost l'ardeur qui est en amour. Et partant, quel est l'amour, tel est le zele qui en est l'ardeur. Si l'amour est bon, le zele en est bon ; si l'amour est mauvais, le zele en est mauvais. Or, quand je parle du zele, j'entends encore parler de la jalousie : car la jalousie est une espece de zele ; et, si je ne me trompe, il n'y a que cette difference entre l'un et l'autre, que le zele regarde tout le bien de la chose aimée pour esloigner le mal contraire ; et la jalousie regarde le bien particulier de l'amitié pour repousser tout ce qui s'y oppose.

Quand donc nous aimons ardemment les choses mondaines et temporelles, la beauté, les honneurs, les richesses, les rangs ; ce zele, c'est-à-dire l'ardeur de cet amour, se termine pour l'ordinaire en envie ; parceque ces basses choses sont si petites, particulieres, bornées, finies, et imparfaictes, que quand l'un les possede, l'autre ne les peut entierement posseder : de sorte qu'estant communiquées à plusieurs, la communication en est moins parfaicte pour un chacun. Mais, quand en particulier nous aimons ardemment d'estre aimez, le zele, ou bien l'ardeur de cet amour, devient ja-

lousie; d'autant que l'amitié humaine, quoiqu'elle soit vertu, si est-ce qu'elle a cette imperfection à raison de nostre imbecillité, qu'estant departie à plusieurs, la part d'un chacun en est moindre. C'est pourquoy l'ardeur ou zele que nous avons d'estre aimez, ne peut souffrir que nous ayons des rivaux et compagnons; et si nous nous imaginons d'en avoir, nous entrons soudain en la passion de jalousie, laquelle certes a bien quelque ressemblance avec l'envie, mais ne laisse pas pour cela d'estre fort differente d'avec elle.

1. L'envie est tousjours injuste, mais la jalousie est quelquefois juste, pourveu qu'elle soit moderée; car les mariez, par exemple, n'ont-ils pas raison d'empescher que leur amitié ne reçoive diminution par le partage?

2. Par l'envie nous nous attristons que le prochain ait un bien plus grand ou pareil au nostre, encore qu'il ne nous oste rien de ce que nous avons; en quoy l'envie est desraisonnable, nous faisans estimer que le bien du prochain soit nostre mal. Mais la jalousie n'est nullement marrie que le prochain ait du bien, pourveu que ce ne soit pas le nostre: car le jaloux ne seroit pas marry que son compagnon fust aimé des autres femmes, pourveu que ce ne fust pas de la sienne. Voire mesme, à proprement parler, on n'est pas jaloux d'un rival, sinon après qu'on estime d'avoir acquis l'amitié de la personne aimée. Que si avant cela il y a quelque passion, ce n'est pas jalousie, mais envie.

3. Nous ne presupposons pas de l'imperfection en celuy que nous envions ; ains au contraire nous l'estimons avoir le bien que nous luy envions : mais nous presupposons bien que la personne de laquelle nous sommes jaloux, soit imparfaicte, changeante, corruptible, et variable.

4. La jalousie procede de l'amour ; l'envie au contraire provient du manquement d'amour.

5. La jalousie n'est jamais qu'en matiere d'amour ; mais l'envie s'estend en toutes matieres de biens, d'honneurs, de faveurs, de beauté. Que si quelquefois on est envieux de l'amour qui est porté à quelqu'un, ce n'est pas pour l'amour, ains pour les fruicts qui en dependent. Un envieux se soucie peu que son compagnon soit aimé du prince, pourveu qu'il ne soit pas favorisé ni gratifié ès occurrences.

CHAPITRE XIII.

Comme Dieu est jaloux de nous.

Dieu dit ainsi : « Je suis le Seigneur ton Dieu fort « jaloux (1). Le Seigneur a pour son nom jaloux (2). » Dieu doncques est jaloux, Theotime ; mais quelle est sa jalousie ? Certes, elle semble d'abord estre une jalousie de convoitise ; telle qu'est celle des maris pour leurs femmes : car il veut que nous soyons tellement siens, que nous ne soyons en façon quelconque à personne qu'à luy. « Nul, dit-il, ne peut ser- « vir à deux maistres (3). » Il demande tout nostre cœur, toute nostre ame, tout nostre esprit, toutes

(1) Deut. V, 9. — (2) Exod. XXXIV, 14. — (3) Matth. VI, 24.

nos forces. Pour cela mesme il s'appelle nostre Espoux, et nos ames ses espouses; et nomme toutes sortes d'esloignemens de luy, *fornication*, *adultere*. Et si il a raison, ce grand Dieu tout uniquement bon, de vouloir très parfaictement tout nostre cœur : car nous avons un cœur petit, qui ne peut pas assez fournir d'amour pour aimer dignement la divine bonté; n'est-il pas donc convenable que, ne luy pouvant donner tout l'amour qu'il seroit requis, il luy donne pour le moins tout celuy qu'il peut? Le bien qui est souverainement aimable, ne doit-il pas estre souverainement aimé? Or aimer souverainement, c'est aimer totalement.

Cette jalousie neantmoins que Dieu a pour nous, n'est pas en effect une jalousie de convoitise, ains de souveraine amitié : car ce n'est pas son interest que nous l'aimions, c'est le nostre. Nostre amour luy est inutile, mais il nous est de grand profit; et s'il luy est agreable, c'est parcequ'il nous est profitable : car, estant le souverain bien, il se plaist à se communiquer par son amour, sans que bien quelconque luy en puisse revenir. Dont il s'escrie, se plaignant des pecheurs par maniere de jalousie : « Ils m'ont laissé, moy qui suis la source d'eau vive; « et se sont fouis des cisternes, cisternes dissipées et « crevassées qui ne peuvent retenir les eaux (1). » Voyez un peu, Theotime, je vous prie, comme ce divin amant exprime delicatement la noblesse et generosité de sa jalousie. *Ils m'ont laissé*, dit-il, *moy*

(1) Jerem. II, 13.

qui suis la source d'eau vive; comme s'il disoit : Je ne me plains pas de quoy ils m'ont quitté pour aucun dommage que leur abandonnement me puisse apporter : car quel dommage peut recevoir une source vive, si on n'y vient pas puiser de l'eau? laissera-t-elle pour cela de ruisseler et flotter sur la terre? Mais je regrette leur malheur, de quoy m'ayant *laissé, ils se sont* amusez à *des puits sans eaux.* Que si, par pensée de chose impossible, ils eussent pu rencontrer quelque autre fontaine d'eau vive, je supporterois aisement leur departie d'avec moy, puisque je n'ay nulle pretention en leur amour que celle de leur bonheur. Mais me quitter pour perir, m'abandonner pour se precipiter : c'est cela qui me fait estonner et fascher sur leur folie. C'est donc pour l'amour de nous qu'il veut que nous l'aimions, parceque nous ne pouvons cesser de l'aimer sans commencer de nous perdre, et que tout ce que nous luy ostons de nos affections, nous le perdons.

Mets-moy, dit le divin berger à la Sulamite, « mets-moy comme un cachet sur ton cœur, comme « un cachet sur ton bras (1). » Sulamite certes avoit son cœur tout plein de l'amour celeste de son cher amant; lequel, quoiqu'il ait tout, ne se contente pas, mais par une sacrée defiance de jalousie veut encore estre sur le cœur qu'il possede, et le *cacheter* de soy-mesme, afin que rien ne sorte de l'amour qui y est pour luy, et que rien n'y entre qui puisse y faire du meslange; car il n'est pas assouvi de l'affection dont

(1) Cant. cant. VIII, 6.

l'ame de sa Sulamite est comblée, si elle n'est invariable, toute pure, toute unique pour luy. Et pour ne jouir pas seulement des affections de nostre cœur, ains aussi des effects et operations de nos mains, il veut estre encore comme *un cachet sur* nostre *bras* droit, afin qu'il ne s'estende et ne soit employé que pour les œuvres de son service.

Et la raison de cette demande de l'amant divin est que, comme la mort est si forte, qu'elle separe l'ame de toutes choses et de son corps mesme, aussi l'amour sacré, parvenu jusques au degré du zele, divise et esloigne l'ame de toutes autres affections, et l'espure de tout meslange; d'autant qu'il n'est pas seulement *aussi fort que la mort*, ains il est aspre, inexorable, *dur*, et impiteux à chastier le tort qu'on luy fait, quand on reçoit avec luy des rivaux, *comme l'enfer est* (1) violent à punir les damnez. Et tout ainsi que l'enfer plein d'horreur, de rage, et de felonnie, ne reçoit aucun meslange d'amour; aussi l'amour jaloux ne reçoit aucun meslange d'autre affection, voulant que tout soit pour le bien-aimé. Rien n'est si doux que le colombeau, mais rien si impiteux que luy envers sa colombelle, quand il a quelque jalousie. Si jamais vous y avez pris garde, vous aurez veu, Theotime, que ce debonnaire animal revenant de l'essor, et trouvant sa partie avec ses compagnons, il ne se peut empescher de ressentir un peu de defiance qui le rende aspre et bigearre; de sorte que d'abord il la vient environner, grom-

(1) Cant. cant. VII, 6.

melant, trepignant, et la frappant à traits d'aisles, quoiqu'il sçache bien qu'elle est fidele, et qu'il la voye toute blanche d'innocence.

Un jour Ste Catherine de Sienne estoit en un ravissement qui ne luy ostoit pas l'usage des sens ; et, tandis que Dieu luy faisoit voir des merveilles, un sien frere passa près d'elle, qui faisant du bruit, la divertit, en sorte qu'elle se retourna pour le regarder un seul petit moment. Cette petite distraction survenue à l'improveu ne fut pas un peché ni une infidelité, ains une seule ombre de peché et une seule image d'infidelité. Et neantmoins la très saincte mere de l'Espoux celeste l'en tança si fort, et le glorieux S. Paul luy en fit une si grande confusion, qu'elle pensa fondre en larmes. Et David, retabli en grace par un parfaict amour, comme fut-il traicté pour le seul peché veniel qu'il commit, faisant faire le denombrement de son peuple (1)?

Mais, Theotime, qui veut voir cette jalousie delicatement et excellemment exprimée, il faut qu'il lise les enseignemens que la seraphique Ste Catherine de Gennes a faicts pour declarer les proprietez du pur amour, entre lesquelles elle inculque et presse fort celle-cy : Que l'amour parfaict, c'est-à-dire l'amour estant parvenu jusqu'au zele, ne peut souffrir l'entremise ou interposition, ny le meslange d'aucune autre chose, non pas mesme des dons de Dieu, voire jusqu'à cette rigueur, qu'il ne permet pas qu'on affectionne le paradis, sinon pour y aimer plus par-

(1) II. Reg. XXIV.

faictement la bonté de celuy qui le donne: de sorte que *les lampes* de ce pur amour n'ont point d'huile, de lumignon, ni de fumée, elles sont toutes *feu et flamme* que rien du monde *ne peut esteindre* (1); et ceux qui ont ces *lampes ardentes en* leurs *mains* (2), ont la très saincte crainte des chastes espouses, non pas celle des femmes adulteres. Celles-là craignent, et celles-cy aussi, mais differemment, dit S. Augustin. La chaste espouse craint l'absence de son espoux, l'adultere craint la presence du sien; celle-là craint qu'il s'en aille, et celle-cy craint qu'il demeure; celle-là est si fort amoureuse qu'elle en est toute jalouse, celle-cy n'est point jalouse, parcequ'elle n'est pas amoureuse; celle-cy craint d'estre chastiée, et celle-là craint de n'estre pas assez aimée. Ains en verité elle ne craint pas, à proprement parler, de n'estre pas aimée, comme font les autres jalouses qui s'aiment elles-mesmes et veulent estre aimées, mais elle craint de n'aimer pas assez celuy qu'elle voit estre tant aimable, que nul ne le peut assez dignement aimer selon la grandeur de l'amour qu'il meri,ıə ainsi que j'ay dit naguere. C'est pourquoy elle n'est pas jalouse d'une jalousie interessée, mais d'une jalousie pure qui ne procede d'aucune convoitise, ains d'une noble et simple amitié; jalousie laquelle par après s'estend jusqu'au prochain avec l'amour duquel elle procede. Car, puisque nous aimons le prochain pour Dieu comme nous-mesmes, nous sommes aussi jaloux de luy pour Dieu, comme nous le sommes de

(1) Cant. cant. VIII, 6, 7. — (2) Luc, XII, 35.

nous-mesmes; de sorte que nous voudrions bien mourir pour l'empescher de perir.

Or, comme le zele est une ardeur enflammée, ou une inflammation ardente de l'amour, il a aussi besoin d'estre sagement et prudemment practiqué. Autrement, sous pretexte d'iceluy, on violeroit les termes de la modestie ou discretion, et seroit aisé de passer du zele à la colere, et d'une juste affection à une inique passion. C'est pourquoy n'estant pas ici le lieu de marquer les conditions du zele, mon Theotime, je vous advertis que pour l'execution d'iceluy vous ayez tousjours recours à celuy que Dieu vous a donné pour vostre conduite en la vie devote.

CHAPITRE XIV.

Du zele ou jalousie que nous avons pour nostre Seigneur.

Un chevalier desira qu'un peintre fameux lui fist un cheval courant; et le peintre le luy ayant presenté sur le dos, et comme se vautrant, le chevalier commençoit à se courroucer, quand le peintre retournant l'image sens dessus dessous: Ne vous fashchez pas, monsieur, dit-il; pour changer la posture d'un cheval courant en celle d'un cheval se vautrant, il ne faut que renverser le tableau. Theotime, qui veut bien voir quel zele ou quelle jalousie nous devons avoir pour Dieu, il ne faut sinon bien exprimer la jalousie que nous avons pour les choses humaines, et puis la renverser; car telle devra estre celle que Dieu requiert de nous pour luy.

Imaginez-vous, Theotime, la comparaison qu'il

y a entre ceux qui jouyssent de la lumiere du soleil, et ceux qui n'ont que la petite clarté d'une lampe. Ceux-là ne sont point envieux ny jaloux les uns des autres; car ils sçavent bien que cette lumiere-là est très suffisante pour tous, que la jouyssance de l'un n'empesche point la jouyssance de l'autre, et que chacun ne la possede pas moins, encore que tous la possedent generalement, que si un chacun luy seul la possedoit en particulier. Mais quant à la clarté d'une lampe, parcequ'elle est petite, courte, et insuffisante pour plusieurs, chacun la veut avoir en sa chambre; et qui l'a est envié des autres. Le bien des choses mondaines est si chetif et vil, que quand l'un en jouyt, il faut que l'autre en soit privé; et l'amitié humaine est si courte et infirme, qu'à mesure qu'elle se communique aux uns, elle s'affoiblit d'autant pour les autres : c'est pourquoy nous sommes jaloux et faschez quand nous y avons des corrivaux et compagnons. Le cœur de Dieu est si abondant en amour, son bien est si fort infiny, que tous le peuvent posseder, sans qu'un chacun pour cela le possede moins; cette infinité ne pouvant estre espuisée, quoiqu'elle remplisse tous les esprits de l'univers: car, après que tout en est comblé, son infinité luy demeure tousjours tout entiere, sans diminution quelconque. Le soleil ne regarde pas moins une rose avec mille millions d'autres fleurs, que s'il ne regardoit qu'elle seule; et Dieu ne respand pas moins son amour sur une ame, encore qu'il en aime une infinité d'autres, que s'il n'aimoit que celle-là seule, la force de sa di-

lection ne diminuant point pour la multitude des rayons qu'elle respand, ains demeurant tousjours toute pleine de son immensité.

Mais en quoy donc consiste le zele ou la jalousie que nous devons avoir pour la divine bonté? Theotime, son office est premierement de haïr, fuir, empescher, detester, rejetter, combattre, et abbattre, si l'on peut, tout ce qui est contraire à Dieu, c'est-à-dire à sa volonté, à sa gloire, et à la sanctification de son nom. « J'ay haï l'iniquité, dit David, et l'ay « abominée (1). Ceux que vous hayssez, ô Seigneur, « ne les hayssois-je pas? et ne sechois-je pas de regret « sur vos ennemis (2)? Mon zele m'a fait pasmer, « parceque mes ennemis ont oublié vos paroles (3). « Au matin je tuois tous les pecheurs de la terre, afin « de ruiner et exterminer tous les ouvriers d'iniquité (4). » Voyez, je vous prie, Theotime, ce grand roy, de quel zele il est animé, et comme il employe les passions de son ame au service de la saincte jalousie. Il ne *hayt* pas simplement l'iniquité, mais *l'abomine, il seche* de detresse en la voyant, il *tombe en defaillance* et definement de cœur, il la persecute, il la renverse, et l'*extermine*. Ainsi Phinées, outré d'un sainct zele, transperça sainctement d'un coup de glaive cet effronté Israëlite et cette vilaine Madianite qu'il trouva en l'infame trafic de leur passion (5). Ainsi le zele qui devoroit le cœur de nostre Sauveur fit qu'il esloigna, et quant et quant

(1) Psalm. CXVIII, 163. — (2) Psalm. CXXXVIII, 21.
(3) Psalm. CXVIII, 139. — (4) Psalm. C, 8. — (5) Num. XXV, 8.

vengea l'irreverence et profanation que ces vendeurs et acheteurs faisoient dans le temple (1).

Le zele en second lieu nous rend ardemment jaloux pour la pureté des ames qui sont espouses de Jesus-Christ, selon le dire du sainct apostre aux Corinthiens. « Je suis jaloux de vous, de la jalousie de « Dieu, car je vous ay promis à un homme, afin de « vous representer comme une vierge chaste à Je- « sus-Christ (2). » Eliezer eust esté extrêmement piqué de jalousie, s'il eust veu la chaste et belle Rebecca qu'il conduisoit pour estre espousée au fils de son seigneur, en quelque peril; et sans doute il eust pu dire à cette saincte damoiselle : *Je suis jaloux de vous, de la jalousie* que j'ay pour mon maistre; *car je vous ay fiancée à un homme pour vous presenter comme une vierge chaste* au fils de mon seigneur Abraham. Ainsi veut dire le glorieux S. Paul à ses Corinthiens : J'ay esté envoyé de Dieu à vos ames pour traicter le mariage d'une eternelle union entre son fils nostre Sauveur et vous; *je vous ay promis* à luy *pour vous representer, ainsi qu'une vierge chaste*, à ce divin Espoux; et voilà pourquoy *je suis jaloux*, non de ma jalousie, mais *de la jalousie de Dieu*, au nom duquel j'ay traicté avec vous. Cette jalousie, Theotime, faisoit mourir et pasmer tous les jours ce sainct apostre. « Je meurs, dit-il, tous les jours « pour vostre gloire (3). Qui est infirme, que je ne « sois aussi infirme? Qui est scandalisé, que je ne

(1) Joan. II, 14, 15. — (2) II. Cor. XI, 2.
(3) I. ad Cor. XV, 31.

« brusle (1)? » Voyez, disent les anciens, voyez quel amour, quel soin, et quelle jalousie une mere poule a pour ses poussins (2). (Car nostre Seigneur n'a pas estimé cette comparaison indigne de son Evangile.) La poule est une poule, c'est-à-dire un animal sans courage ny generosité quelconque, tandis qu'elle n'est pas mere; mais quand elle l'est devenue, elle a un cœur de lyon, tousjours la teste levée, tousjours les yeux agards; tousjours elle va roulant sa veue de toutes parts pour peu qu'il y ait apparence de peril pour ses petits; il n'y a ennemy aux yeux duquel elle ne se jette pour la defense de sa chere couvée, pour laquelle elle a un soucy continuel qui la fait tousjours aller glossant et plaignant. Que si quelqu'un de ses poussins perit, quels regrets! quelle colere! c'est la jalousie des peres et meres pour leurs enfans, des pasteurs pour leurs ouailles, des freres pour leurs freres. Quel zele des enfans de Jacob, quand ils sceurent que Dina avoit esté deshonnorée (3)! Quel zele de Job, sur l'apprehension et crainte qu'il avoit que ses enfans n'offençassent Dieu (4)! Quel zele de S. Paul pour ses *freres selon la chair*, et pour ses enfans selon Dieu, pour lesquels il avoit desiré d'estre exterminé comme criminel d'*anathesme* et d'excommunication (5)! Quel zele de Moyse envers son peuple, pour lequel il veut bien en certaine façon estre *rayé du livre* de vie (6)!

(1) II. ad Cor. XI, 29. — (2) Matth. XXIII, 37. — (3) Gen. XXXIV. (4) Job, I, 5. — (5) Rom. IX, 2, 3. — (6) Exod. XXXII, 32.

3. En la jalousie humaine nous craignons que la chose aimée ne soit possedée par quelque autre; mais le zele que nous avons envers Dieu, fait que au contraire nous redoutons sur toutes choses que nous ne soyons pas assez entierement possedez par iceluy. La jalousie humaine nous fait apprehender de n'estre pas assez aimez; la jalousie chrestienne nous met en peine de n'aimer pas assez. C'est pourquoy la saincte Sulamite s'escrioit: « O le bien-aimé de « mon ame, montrez-moy où vous reposez au midy, « afin que je ne m'esgare et que je n'aille à la « suite des troupeaux de vos compagnons (1). » Elle craint de n'estre pas toute à son sacré berger, et d'estre tant soit peu amusée après ceux qui se veulent rendre ses rivaux: car elle ne veut qu'en façon du monde les plaisirs, les honneurs, et les biens exterieurs puissent occuper un seul brin de son amour qu'elle a tout dedié à son cher Sauveur.

CHAPITRE XV.

Advis pour la conduite du sainct zele.

D'autant que le zele est une ardeur et vehemence d'amour, il a besoin d'estre sagement conduit; autrement il violeroit les termes de la modestie et de la discretion. Non pas certes que le divin amour, pour vehement qu'il soit, puisse estre excessif en soy-même, ny ès mouvemens ou inclinations qu'il donne aux esprits, mais parcequ'il employe à l'exe-

(1) Cant. cant. I, 6.

cution de ses projets l'entendement, luy ordonnant de chercher les moyens de les faire reussir; et la hardiesse ou colere, pour surmonter les difficultez qu'il rencontre; il advient très souvent que l'entendement propose et fait prendre des voyes trop aspres et violentes, et que la colere ou audace estant une fois esmeue, et ne se pouvant contenir dans les limites de la raison, emporte le cœur dans le desordre, en sorte que le zele est par ce moyen exercé indiscretement et desreglement; ce qui le rend mauvais et blasmable. David envoya Joab avec son armée contre son desloyal et rebelle enfant Absalon, lequel il defendit sur toutes choses qu'on ne touchast point, ordonnant qu'en toutes occurrences on eust soin de le sauver (1). Mais Joab estant en besoigne, eschauffé à la poursuite de la victoire, tua luy-mesme de sa main le pauvre Absalon, sans avoir esgard à tout ce que le roy luy avoit dit (2). Le zele de mesme employe la colere contre le mal, et luy ordonne tousjours très expressement qu'en destruisant l'iniquité et le peché, elle sauve, s'il se peut, le pecheur et l'inique. Mais elle estant une fois en fougue comme un cheval fort en bouche et bigearre, elle se desrobe, emporte son homme hors de la lice, et ne pare jamais qu'au defaut d'haleine. Ce bon pere de famille que nostre Seigneur descrit en l'Evangile, cogneut bien que les serviteurs ardens et violens sont coustumiers d'outrepasser l'intention de leur maistre (3): car les siens s'offrant à luy pour aller sarcler son

(1) II. Reg. XVIII. — (2) *Ibid.*, 14. — (3) Matth. XIII, 24.

champ, afin d'en arracher l'ivraye : « Non, leur dit-« il, je ne le veux pas, de peur que d'aventure avec « l'ivraye vous ne tiriez aussi le froment (1). » Certes, Theotime, la colere est un serviteur qui estant puissant, courageux, et grand entrepreneur, fait aussi d'abord beaucoup de besoigne; mais il est si ardent, si remuant, si inconsideré, et impetueux, qu'il ne fait aucun bien que pour l'ordinaire il ne fasse quant et quant plusieurs maux. Or ce n'est pas bon mesnage, disent nos gens des champs, de tenir des paons en la maison : car encore qu'ils chassent aux araignes et en defont le logis, ils gastent toutefois tant les couverts et les toists, que leur utilité n'est pas comparable au grand desgast qu'ils font. La colere est un secours donné de la nature à la raison, et employé par la grace au service du zele pour l'execution de ses desseins; mais secours dangereux et peu desirable : car si elle vient forte, elle se rend maistresse, renversant l'autorité de la raison et les loix amoureuses du zele. Que si elle vient foible, elle ne fait rien que le seul zele ne fist luy seul sans elle; et tousjours elle tient en une juste crainte, que se renforçant elle ne s'empare du cœur et du zele, les soumettant à sa tyrannie, tout ainsi qu'un feu artificiel, qui en un moment embrase un edifice, et ne sçait-on comme l'esteindre. C'est un acte de desespoir de mettre dans une place un secours estranger qui se peut rendre le plus fort.

L'amour propre nous trompe souvent, et nous

(1) Matth. XIII, 28, 29.

donne le change, exerçant ses propres passions sous le nom du zele. Le zele s'est jadis servi aucunefois de la colere; et maintenant la colere se sert en contre-change du nom de zele, pour, sous iceluy, tenir à couvert son ignominieux desreglement. Or je dis qu'elle se sert du nom de zele, parcequ'elle ne sçauroit se servir du zele en luy-mesme, d'autant que c'est le propre de toutes les vertus, mais sur-tout de la charité, de laquelle le zele est une dependance, d'estre si bonne que nul n'en peut abuser.

Un pecheur fameux vint un jour se jetter aux pieds d'un bon et digne prestre, protestant avec beaucoup de sousmission qu'il venoit pour trouver le remede à ses maux, c'est-à-dire pour recevoir la saincte absolution de ses fautes. Un certain moyne nommé Demophile, estimant à son advis que ce pauvre penitent s'approchast trop du sainct autel, entra en une colere si violente, que, se ruant sur luy à grands coups de pieds, il le poussa et chassa hors de là; injuriant outrageusement le bon prestre, qui, selon son devoir, avoit doucement recueilli ce pauvre repentant; puis courant à l'autel, il en osta les choses très sainctes qui y estoient et les emporta, de peur, comme il vouloit faire accroire, que par l'approchement du pecheur le lieu n'eust esté profané. Or, ayant fait ce bel exploit de zele, il ne resta pas là, mais en fit grande feste au grand S. Denys areopagite par une lettre qu'il luy en escrivit, de laquelle il receut une excellente response digne de l'esprit apostolique dont ce grand disciple de S. Paul

estoit animé : car il luy fit voir clairement que son zele avoit esté indiscret, imprudent, et impudent tout ensemble, d'autant qu'encore que le zele de l'honneur dû aux choses sainctes soit bon et louable, si est-ce qu'il avoit esté practiqué contre toute raison, sans consideration ny jugement quelconque, puisqu'il avoit employé les coups de pieds, les outrages, injures, et reproches en un lieu, en une occasion, et contre des personnes qu'il devoit honorer, aimer, et respecter; si que le zele ne pouvoit estre bon, estant exercé avec un si grand desordre. Mais en cette mesme response ce grand sainct recite un autre exemple admirable d'un grand zele procedé d'une ame fort bonne, gastée neantmoins et viciée par l'excès de la colere qu'elle avoit excitée.

Un payen avoit seduit et fait retourner à l'idolastrie un chrestien candiot nouvellement converty à la foy. Carpus, homme eminent en pureté et saincteté de vie, et lequel, il y avoit grande apparence, avoit esté evesque de Candie, en conceut un si grand courroux, qu'oncques il n'en a souffert de tel, et se laissa porter si avant en cette passion, que, s'estant levé à la minuict pour prier selon sa coustume, il concluoit à part soy qu'il n'estoit pas raisonnable que les hommes impies vescussent davantage, priant par grande indignation la divine justice de faire mourir d'un coup de foudre ces deux pecheurs ensemble, le payen seducteur et le chrestien seduit. Mais oyez, Theotime, ce que Dieu fit pour corriger l'aspreté de la passion dont le pauvre Carpus estoit

outré. Premierement, il luy fit voir comme à un autre S. Estienne le ciel tout ouvert, et Jesus-Christ nostre Seigneur assis sur un grand throsne, environné d'une multitude d'anges qui luy assistoient en forme humaine; puis il vit en bas la terre ouverte comme un horrible et vaste gouffre, et les deux desvoyez ausquels il avoit souhaité tant de mal, sur le bord de ce precipice, tremblans et presque pasmez d'effroy, à cause qu'ils estoient prests à tomber dedans, attirez d'un costé par une multitude de serpens, qui sortans de l'abysme s'entortilloient à leurs jambes, et avec les queues les chatouilloient et provoquoient à la cheute; et de l'autre costé certains hommes les poussoient et frappoient pour les faire tomber, si qu'ils sembloient estre sur le point d'estre abysmez dans ce precipice. Or considerez, je vous prie, mon Theotime, la violence de la passion de Carpus. Car, comme il racontoit par après luy-mesme à S. Denys, il ne tenoit compte de contempler nostre Seigneur et les anges qui se monstroient au ciel, tant il prenoit plaisir de voir en bas la detresse effroyable de ces deux miserables chetifs, se faschant seulement de ce qu'ils tardoient tant à perir, et partant s'essayoit de les precipiter luy-mesme; ce que ne pouvant sitôt faire il s'en depitoit et les maudissoit, jusqu'à ce qu'enfin levant les yeux au ciel, il vit le doux et très pitoyable Sauveur, qui par une extrême pitié et compassion de ce qui se passoit, se leva de son throsne, et, descendant jusqu'au lieu où estoient ces deux pauvres miserables, leur tendoit sa

main secourable, à mesme temps que les anges aussi qui d'un costé qui d'autre les retenoient pour les empescher de tomber dans cet espouvantable gouffre : et pour conclusion, l'amiable et debonnaire Jesus s'adressant au courroucé Carpus : Tiens, Carpus, dit-il, frappe desormais sur moy; car je suis prest de pastir encore une fois pour sauver les hommes, et cela me seroit agreable s'il se pouvoit faire sans le le peché des autres hommes. Mais au surplus, advise ce qui te seroit meilleur, ou d'estre en ce gouffre avec les serpens, ou de demeurer avec les anges qui sont si grands amis des hommes. Theotime, le sainct homme Carpus avoit raison d'entrer en zele pour ces deux hommes; et son zele avoit justement excité la colere contre eux; mais la colere estant esmue avoit laissé la raison et le zele en derriere, outrepassant toutes les bornes et limites du sainct amour, et par consequent du zele qui en est la ferveur. Elle avoit converty la haine du peché en haine du pecheur, et la très douce charité en une furieuse cruauté.

Ainsi y a-t-il des personnes qui ne pensent pas qu'on puisse avoir beaucoup de zele, si on n'a beaucoup de colere, n'estimans pas de pouvoir rien accommoder s'ils ne gastent tout, bien qu'au contraire le vray zele ne se serve presque jamais de la colere : car comme on n'applique pas le fer et le feu aux malades que lorsqu'on ne peut faire autrement, aussi le sainct zele n'employe la colere qu'ès extrêmes necessitez.

CHAPITRE XVI.

Que l'exemple de plusieurs saincts, qui semblent avoir exercé leur zele avec colere, ne fait rien contre l'advis du chapitre precedent.

Il est vray certes, mon amy Theotime, que Moyse, Phinées, Helie, Mathathias, et plusieurs grands serviteurs de Dieu se servirent de la colere pour exercer leur zele en beaucoup d'occasions signalées (1); mais notez, je vous prie, que c'estoit aussi des grands personnages, qui sçavoient bien manier leurs passions, et ranger leur colere, pareils à ce brave capitaine de l'Evangile, qui *disoit à ses soldats:* « *Allez,* et ils « alloient; *Venez,* et ils venoient (2). » Mais nous autres qui sommes presque tous des certaines petites gens, nous n'avons pas tant de pouvoir sur nos mouvemens; nostre cheval n'est pas si bien dressé, que nous le puissions pousser et faire parer à nostre guise. Les chiens sages et bien appris tirent pays, ou retournent sur eux-mesmes, selon que le piqueur leur parle; mais les jeunes chiens apprentifs s'esgarent et sont desobeissans. Les grands Saincts, qui ont rendu sages leurs passions à force de les mortifier par l'exercice des vertus, peuvent aussi tourner leur colere à toute main, la lancer et la tirer, ainsi que bon leur semble. Mais nous autres qui avons des passions indomptées, toutes jeunes, ou du moins mal apprises, nous ne pouvons lascher

(1) Exod. XXXII; Num. XXV; III. Reg. XVIII, et IV. Reg. I; I. Mac. II. — (2) Matth. VIII, 9.

nostre ire qu'avec peril de beaucoup de desordre; parcequ'estant une fois en campagne, on ne la peut plus retenir ny ranger, comme il seroit requis.

S. Denys parlant à ce Demophile, qui vouloit donner le nom de zele à sa rage et furie: Celuy, dit-il, qui veut corriger les autres, doit premierement avoir soin d'empescher que la colere ne deboute la raison de l'empire et domination que Dieu luy a donné en l'ame, et qu'elle n'excite une revolte, sedition et confusion dans nous-mesmes. De façon que nous n'approuvons pas vos impetuositez poussées d'un zele indiscret, quand mille fois vous repeteriez Phinées et Helie: car telles paroles ne plurent pas à Jesus-Christ, quand elles luy furent dites par ses disciples qui n'avoient pas encore participé de ce doux et benin esprit. Phinées, Theotime, voyant un certain malheureux Israëlite offenser Dieu avec une Moabite, il les tua tous deux (1). Helie avoit predit la mort d'Ochosias; lequel indigné de cette prediction envoya deux capitaines l'un après l'autre, avec chacun cinquante soldats, pour le prendre; et l'homme de Dieu fit descendre le feu du ciel qui les devora (2). Or un jour que nostre Seigneur passoit en Samarie, il envoya en une ville pour y faire prendre son logis, mais les habitans sçachans que nostre Seigneur estoit Juif de nation, et qu'il alloit en Hierusalem, ne le voulurent pas loger. « Ce que « voyans S. Jean et S. Jacques, ils dirent à nostre « Seigneur: « Voulez-vous que nous commandions

(1) Num. XXV, 8. — (2) IV. Reg. I.

« au feu qu'il descende et qu'il les brusle? » Et nostre « Seigneur se retournant devers eux, les tança, di- « sant : « Vous ne sçavez de quel esprit vous estes. « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les « ames, mais pour les sauver (1). » C'est cela donc, Theotime, que veut dire S. Denys à Demophile, qui alleguoit l'exemple de Phinées et d'Helie : car S. Jean et S. Jacques qui vouloient imiter Helie à faire descendre le feu du ciel sur les hommes, furent repris par nostre Seigneur, qui leur fit entendre que son esprit et son zele estoit doux, debonnaire et gracieux; qu'il n'employoit l'indignation ou le courroux que très rarement, lorsqu'il n'y avoit plus esperance de pouvoir profiter autrement. S. Thomas d'Aquin, ce grand astre de la theologie, estant malade de la maladie de laquelle il mourut au monastere de Fosse-neuve, ordre de Cisteaux, les religieux le prierent de leur faire une briefve exposition du sacré cantique des cantiques, à l'imitation de S. Bernard. Et il leur respondit : Mes chers peres, donnez-moy l'esprit de S. Bernard, et j'interpreteray ce divin cantique comme S. Bernard. De mesme certes, si on nous dit à nous autres, petits chrestiens, miserables, imparfaicts et chetifs : Servez-vous de l'ire et de l'indignation en vostre zele, comme Phinées, Helie, Mathathias, S. Pierre et S. Paul; nous devons respondre : Donnez-nous l'esprit de la perfection et du pur zele avec la lumiere interieure de ces grands Saincts, et nous nous animerons de colere comme

(1) Luc IX, 54, et seq.

eux. Ce n'est pas le fait de tout le monde de sçavoir se courroucer quand il faut et comme il faut.

Ces grands Saincts estoient inspirez de Dieu immediatement, et partant pouvoient bien employer leur colere sans peril : car le mesme esprit qui les animoit à ces exploits, tenoit aussi les resnes de leur juste courroux, afin qu'il n'outrepassast les limites qu'il leur avoit prefigées. Une ire qui est inspirée ou excitée par le Sainct-Esprit, n'est plus l'ire de l'homme ; et c'est *l'ire de l'homme* qu'il faut fuir, puisque, comme dit le glorieux S. Jacques, elle *n'opere point la justice de Dieu* (1). Et d'effect, quand ces grands serviteurs de Dieu employoient la colere, c'estoit pour des occurrences si solemnelles et des crimes si excessifs, qu'il n'y avoit nul danger d'exceder la coulpe par la peine.

Parcequ'une fois le grand S. Paul appelle les *Galates, insensez,* represente aux Candiots leurs mauvaises inclinations, et *resiste en face* (2) au glorieux S. Pierre son superieur, faut-il prendre licence d'injurier les pecheurs, blasmer les nations, controller, et censurer nos conducteurs et prelats? Certes chacun n'est pas S. Paul pour sçavoir faire les choses à propos. Mais les esprits aigres, chagrins, presomptueux, et medisans, servans à leurs inclinations, humeurs, aversions, et outre-cuidances, veulent couvrir leur injustice du manteau du zele, et chacun, sous le nom de ce feu sacré, se laisse brusler à ses propres passions. Le zele du salut des ames fait de-

(1) Jac. I, 10. — (2) Gal. III ; I. Tit. I, 12, et seq. ; Gal. II. 11.

sirer la prelature, à ce que dit cet ambitieux : fait courir çà et là le moyne destiné au chœur, à ce que dit cet esprit inquiet : fait faire des rudes censures et murmurations contre les prelats de l'Eglise et contre les princes temporels, à ce que dit cet arrogant. Il ne se parle que de zele, et on ne voit point de zele, ains seulement des medisances, des coleres, des haines, des envies, et des inquietudes d'esprit et de langue.

On peut practiquer le zele en trois façons. Premierement, en faisant des grandes actions de justice pour repousser le mal, et cela n'appartient qu'à ceux qui ont les offices publics de corriger, censurer et reprendre en qualité de superieurs, comme les princes, magistrats, prelats, predicateurs ; mais parceque cet office est respectable, chacun l'entreprend, chacun s'en veut mesler. Secondement, on use du zele en faisant des actions de grande vertu pour donner bon exemple, suggerant les remedes au mal, exhortant à les employer, operant le bien opposé au mal qu'on desire exterminer : ce qui appartient à un chacun, et neantmoins peu de gens le veulent faire. Enfin on exerce le zele très excellemment en souffrant et pastissant beaucoup pour empescher et destourner le mal, et presque nul ne veut cette sorte de zele. Le zele specieux est ambitionné ; c'est celuy auquel chacun veut employer son talent, sans prendre garde que ce n'est pas le zele que l'on y recherche, mais la gloire et l'assouvissement de l'outre-cuidance, colere, chagrin, et autres passions.

Certes le zele de nostre Seigneur parut principalement à mourir sur la croix pour detruire la mort et le peché des hommes, en quoy il fut souverainement imité par cet admirable vaisseau d'election et de dilection (1), ainsi que le represente le grand S. Gregoire Nazianzene en paroles dorées. Car parlant de ce sainct apostre, « Il combat pour tous, dit-« il, il respand des prieres pour tous, il est passionné « de jalousie envers tous, il est enflammé pour tous; « ains mesme il a osé plus que cela pour ses freres « selon la chair; ensorte que pour dire aussi moy-« mesme cecy fort hardiment, il desire par charité « qu'iceux soyent mis en sa place auprès de Jesus-« Christ (2). O excellence de courage et de ferveur « d'esprit incroyable! il imite Jesus-Christ, qui *pour* « *nous fut fait malediction*, qui *prit nos infirmitez*, « *et porta nos maladies* (3); ou afin que je parle plus « sobrement, luy le premier, après le Sauveur, ne « refuse pas de souffrir, et d'estre reputé impie à leur « occasion. » Ainsi donc, Theotime, comme nostre Sauveur fut fouetté, condamné, crucifié en qualité d'homme voué, destiné, et dedié à porter et supporter les opprobres, ignominies, et punitions, dues à tous les pecheurs du monde, et à servir de sacrifice general pour le peché, ayant esté fait comme anathesme, separé, et abandonné de son pere eternel; de mesme aussi selon la veritable doctrine de ce grand Nazianzene, le glorieux apostre S. Paul

(1) Act. IX, 15. — (2) Rom. IX. — (3) Gal. III, 13; Matth. VIII, 17.

desira d'estre comblé d'ignominie, crucifié, separé, abandonné, et sacrifié pour le peché des Juifs, afin de porter pour eux l'anathesme et la peine qu'ils meritoient. Et comme nostre Sauveur porta de sorte les pechez du monde, et fut fait tellement anathesme, sacrifié pour le peché, et delaissé de son pere, qu'il ne laissa pas d'estre perpetuellement le *fils bien-aimé auquel* le pere *prenoit* son *bon plaisir* (1); aussi le sainct apostre desira bien d'estre anathesme et separé de son maistre, pour estre abandonné d'iceluy, et delaissé à la mercy des opprobres et punitions dues aux Juifs; mais il ne desira pas pourtant jamais d'estre privé de *la charité* et grace de son Seigneur, de laquelle rien aussi ne le pouvoit jamais *separer* (2); c'est-à-dire il desira d'estre traicté comme un homme separé de Dieu; mais il ne desira pas d'en estre par effect separé ny privé de sa grace, car cela ne peut estre sainctement desiré. Ainsi l'espouse celeste confesse que *l'amour* estant *fort comme la mort* (3), laquelle separe l'ame du corps; *le zele* qui est un amour ardent, est encore bien *plus fort*: car il ressemble à *l'enfer* (4) qui separe l'ame de la veuë de nostre Seigneur; mais jamais il n'est dit, ny ne se peut dire, que l'amour ou le zele soit semblable au peché, qui seul separe de la grace de Dieu. Et comme se pourroit-il faire que l'ardeur de l'amour pust faire desirer d'estre separé de la grace, puisque l'amour est la grace mesme, ou du moins ne peut estre

(1) Matth. XVII, 5. — (2) Rom. VIII, 39.
(3) Cant. cant. VIII, 6. — (4) *Ibid.*

sans la grace? Or le zele du grand S. Paul fut practiqué en quelque sorte, ce me semble, par le petit S. Paul, je veux dire S. Paulin, qui, pour oster un esclave de son esclavage, se rendit esclave luy-mesme, sacrifiant sa liberté pour la rendre à son prochain.

O que bienheureux est, dit S. Ambroise, celuy qui sçait la discipline du zele! Très facilement, dit S. Bernard, le diable se jouera de ton zele, si tu negliges la science. Que doncques ton zele soit enflammé de charité, embelly de science, affermy de constance. Le vray zele est enfant de la charité, car c'en est l'ardeur; c'est pourquoy, comme elle, il est *patient, benin*, sans trouble, sans contention, sans haine, *sans envie, se rejouissant de la verité* (1). L'ardeur du vray zele est pareille à celle du chasseur, qui est diligent, soigneux, actif, laborieux, et très affectionné au pourchas; mais sans colere, sans ire, sans trouble. Car si le travail des chasseurs estoit colere, ireux, chagrin, il ne seroit pas si aimé ny affectionné. Et de mesme le vray zele a des ardeurs extrêmes, mais constantes, fermes, douces, laborieuses, esgalement aimables et infatigables. Tout au contraire le faux zele est turbulent, brouillon, insolent, fier, colere, passager, esgalement impetueux et inconstant.

(1) I. Cor. XIII, 4, 6.

CHAPITRE XVII.

Comme nostre Seigneur practiqua tous les plus excellens actes de l'amour.

Ayant si longuement parlé des actes sacrez du divin amour, afin que plus aisement et sainctement vous en conserviez la memoire, je vous en presente un recueil et abregé. « La charité de Jesus-Christ « nous presse (1), » dit le grand apostre. Ouy certes, Theotime, elle nous force et violente par son infinie douceur practiquée en tout l'ouvrage de nostre redemption, auquel *s'est apparue la benignité et amour de Dieu* (2) envers les hommes. Car qu'est-ce que ce divin amant ne fit pas en matiere d'amour?

1. Il nous aima d'amour de complaisance, car ses *delices furent d'estre avec les enfans des hommes* (3), et d'attirer l'homme à soy, se rendant homme luy-mesme. 2. Il nous aima d'amour de bienveuillance, jettant sa propre divinité en l'homme; ensorte que l'homme fust Dieu. 3. Il s'unit à nous par une conjonction incomprehensible, en laquelle il adhera et se serra à nostre nature si fortement, indissolublement, et infiniment, que jamais rien ne fut si estroitement joint et pressé à l'humanité, qu'est maintenant la très saincte divinité en la personne du fils de Dieu. 4. Il s'escoula tout en nous, et, par maniere de dire, fondit sa grandeur pour la reduire à la forme et figure de nostre petitesse, dont il est appellé source d'eau vive, rosée et pluye du ciel.

(1) II. ad Cor. V, 14. — (2) Tit. III, 4. — (3) Proverb. VIII, 3.

5. Il a été en extase, non seulement en ce que, comme dit S. Denys, à cause de l'excès de son amoureuse bonté, il devient en certaine facon hors de soy-mesme, estendant sa providence sur toutes choses, et se trouvant en toutes choses; mais aussi en ce que, comme dit S. Paul, il s'est en quelque sorte quitté soy-mesme, il s'est vuidé de soy-mesme, il s'est epuisé de sa grandeur, de sa gloire; il s'est demis du trosne de son incomprehensible majesté; et s'il faut ainsi parler, *il s'est aneanty soy-mesme* (1) pour venir à nostre humanité, nous remplir de sa divinité, nous combler de sa bonté, nous eslever à sa dignité, et nous donner le divin estre d'enfans de Dieu. Et celuy duquel si souvent il est escrit, *Je vis moy-mesme, dit le Seigneur* (2), il a pu dire par après, selon le langage de son apostre, *Je vis moy-mesme, non plus moy-mesme, mais* l'homme *vit en moy*.(3) *Ma vie c'est* l'homme, *et mourir pour* l'homme *c'est mon profit* (4). *Ma vie est cachée* avec l'homme *en Dieu* (5). Celuy qui habitoit en soy-mesme, habite maintenant en nous; et celuy qui estoit vivant ès siecles dans le sein de son pere eternel, fut par après mortel dans le giron de sa mere temporelle. Celuy qui vivoit eternellement de sa vie divine, vecut temporellement de la vie humaine; et celuy qui jamais eternellement n'avoit esté que Dieu, sera eternellement à jamais encore homme, tant l'amour de l'homme a ravy Dieu et l'a tiré à l'extase. 6. Il ad-

(1) Philip. II, 7. — (2) Ezech. XXXIII, 11, et alibi sæpè.
(3) Galat. II. 20. — (4) Philip. I, 21. — (5) Coloss. III, 3.

mira souvent par dilection comme il fit le centenier et la Cananée. 7. Il contempla le jeune homme qui avoit jusqu'à l'heure gardé les commandemens, et desiroit d'estre acheminé à la perfection. 8. Il prit une amoureuse quietude en nous, et mesme avec quelque suspension de sens, emmy le sein de sa mere et en son enfance. 9. Il a eu des tendretez admirables envers les petits enfans qu'il prenoit entre ses bras et dorlotoit amoureusement, envers Marthe et Magdeleine, envers le Lazare qu'il pleura, comme sur la cité de Hierusalem. 10. Il fut animé d'un zele nompareil, qui, comme dit S. Denys, se convertit en jalousie; detournant, en tant qu'il fut en luy, tout mal de sa bien-aimée nature humaine, au peril, ains au prix de sa propre vie; chassant le diable prince de ce monde, qui sembloit estre son rival et compagnon. 11. Il eut mille et mille langueurs amoureuses. Car d'où pouvoient proceder ces divines paroles: « Je dois estre baptisé de baptesme, « et comme suis-je angoissé et pressé jusqu'à ce que « je l'accomplisse (1)! » Il voyoit l'heure d'estre baptisé en son sang, et languissoit jusques à ce qu'il le fust; l'amour qu'il nous portoit le pressant, afin de nous voir delivrez par sa mort de la mort eternelle. Ainsi fut-il triste, et sua le sang de detresse au jardin des olives, non seulement pour l'extrême douleur que son ame sentoit en la partie inferieure de sa raison, mais aussi pour l'extrême amour qu'il nous portoit en la superieure portion d'icelle; la

(1) Luc. XII, 50.

douleur luy donnant horreur de la mort, et l'amour luy donnant un extrême desir d'icelle : ensorte qu'un très aspre combat et une cruelle *agonie* se fit entre le desir et l'horreur de la mort, jusques à grande *effusion de sang* qui coula comme d'une source, *ruisselant jusques à terre* (1).

12. Enfin, Theotime, ce divin amoureux mourut entre les flammes et ardeurs de la dilection, à cause de l'infinie charité qu'il avoit envers nous, et par la force et vertu de l'amour; c'est-à-dire il mourut en l'amour, par l'amour, pour l'amour et d'amour. Car bien que les cruels supplices fussent très suffisans pour faire mourir qui que ce fust, si est-ce que la mort ne pouvoit jamais entrer dans la vie de celuy qui *tient les clefs* de la vie et *de la mort* (2), si le divin amour qui manie ces clefs n'eust ouvert les portes à la mort, afin qu'elle allast saccager ce divin corps et luy ravir la vie; l'amour ne se contentant pas de l'avoir rendu mortel pour nous, s'il ne le rendoit mort. Ce fut par election, et non par la force du mal, qu'il mourut. « Nul ne m'oste ma vie, dit-il, « mais je la laisse et quitte moy-mesme. J'ay puis- « sance de la quitter et de la prendre derechef moy- « mesme (3). » « Il fut offert, dit Isaie, parcequ'il « le voulut (4) : » et partant il n'est pas dit que son esprit s'en alla, le quitta et se separa de luy; mais au contraire qu'il *mit son esprit dehors* (5), l'expira, le rendit et le *remit ès mains de* son *Pere* (6) eternel;

(1) Luc. XXII, 43, 44. — (2) Apoc. I, 18. — (3) Joan. X, 18.
(4) Isa. LIII, 7. — (5) Matth. XXVII, 50. — (6) Luc. XXIII, 46.

si que S. Athanase remarque qu'il *baissa la teste* (1) pour mourir, afin de consentir et pancher à la venue de la mort, laquelle autrement n'eust osé s'approcher de luy; et *criant à pleine voix* (2), il remet son esprit à son pere, pour monstrer que, comme il avoit assez de force et d'haleine pour ne point mourir, il avoit aussi tant d'amour qu'il ne pouvoit plus vivre sans faire revivre par sa mort ceux qui sans cela ne pouvoient jamais éviter la mort, ny pretendre à la vraye vie. C'est pourquoy la mort du Sauveur fut un vray sacrifice, et sacrifice d'holocauste que luy-mesme offrit à son pere pour nostre redemption. Encore que les peines et douleurs de sa passion fussent si grandes et fortes, que tout autre homme en fust mort, si est-ce que quant à luy il n'en fust jamais mort s'il n'eust voulu, et que le feu de son infinie charité n'eust consumé sa vie. Il fut donc le sacrificateur luy-mesme qui s'offrit à son pere, et s'immola en amour, à l'amour, par l'amour, pour l'amour, et d'amour.

Mais, Theotime, gardez bien pourtant de dire que cette mort amoureuse du Sauveur se soit faite par maniere de ravissement. Car l'objet pour lequel sa charité le porta à la mort, n'estoit pas tant aimable qu'il pust ravir à soy cette divine ame, laquelle sortit donc de son corps par maniere d'extase, poussée et lancée par l'affluence et force de l'amour; comme l'on voit la myrrhe pousser dehors sa premiere liqueur par sa seule abondance, sans qu'on la

(1) Joan. XIX, 30. — (2) Luc. XXIII, 46.

presse ny tire aucunement, selon ce que luy-mesme disoit, ainsi que nous avons remarqué : « Personne « ne m'oste ny ravit mon ame, mais je la donne vo- « lontairement (1). » O Dieu! Theotime, quel brasier pour nous enflammer à faire les exercices du sainct amour pour le Sauveur tout bon, voyans qu'il les a si amoureusement practiquez pour nous qui sommes si mauvais! Cette *charité* donc *de Jesus-Christ nous presse* (2).

(1) Joan. X, 18. — (2) II. Cor. V, 14.

FIN DU DIXIESME LIVRE.

LIVRE ONZIESME.

De la souveraine autorité que l'amour sacré tient sur toutes les vertus, actions et perfections de l'ame.

CHAPITRE PREMIER.

Combien toutes les vertus sont agreables à Dieu.

La vertu est si aimable de sa nature, que Dieu la favorise par-tout où il la voit. Les payens, quoique ennemis de sa divine majesté, practiquoient par fois quelques vertus humaines et civiles, desquelles la condition n'estoit pas au-dessus des forces de l'esprit raisonnable. Or vous pouvez penser, Theotime, combien cela étoit peu de chose. Certes encore que ces vertus eussent beaucoup d'apparence, si est-ce qu'en effect elles étoient de peu de valeur à cause de la bassesse de l'intention de ceux qui les practiquoient; qui ne travailloient presque que pour l'honneur, ainsi que dit S. Augustin, ou pour quelque autre pretention fort legere, comme est celle de l'entretien de la societé civile, ou pour quelque petite inclination qu'ils avoient au bien; laquelle ne rencontrant point de grande contrarieté, les portoit à des menues actions de vertu, comme, par exemple, à s'entresaluer, à secourir les amis, vivre sobrement, ne point desrober, servir fidelement les maistres,

payer les gages aux ouvriers. Et toutefois, quoique cela fust ainsi mince et environné de plusieurs imperfections, Dieu en sçavoit gré à ces pauvres gens, et les en recompensoit abondamment.

Les sages-femmes ausquelles Pharaon donna charge de faire perir tous les masles des Israelites étoient sans doute Egyptiennes et payennes (1): car s'excusant de quoy elles n'avoient pas executé la volonté du roy, « Les femmes hebrieuses, disoient-elles, « ne sont pas comme les Egyptiennes; car elles sça- « vent l'art de recevoir les enfans, et, devant que nous « allions à elles, elles ont enfanté (2): » excuse qui n'eust pas esté à propos, si ces sages-femmes eussent esté Hebrieuses; et n'est pas croyable que Pharaon eust donné une commission si impiteuse contre les Hebrieuses à des femmes hebrieuses de mesme nation et religion: et aussi Joseph tesmoigne qu'en effect elles étoient Egyptiennes. Or toutes Egyptiennes et payennes qu'elles étoient, elles *craignirent* d'offenser *Dieu* (3) par une cruauté si barbare et desnaturée comme eust esté celle du massacre de tant de petits enfans. De quoy la divine douceur leur sçeut si bon gré, qu'elle *leur edifia des maisons* (4), c'est-à-dire, les rendit plantureuses en enfans et en biens temporels.

Nabuchodonosor, roy de Babylone, avoit combattu en une guerre juste contre la ville de Tyr, que la justice divine vouloit chastier. Et Dieu dit à Ezechiel qu'en recompense il *donneroit l'Egypte* en proye *à Nabuchodonosor* et à son armée; *parce*, dit

(1) Ex. I, 15. — (2) *Ibid.*, 19. — (3) *Ibid.*, 17. — (4) *Ibid.*, 21.

Dieu, *qu'ils ont travaillé pour moy* (1). Doncques, adjouste S. Hierosme au commentaire, nous apprenons que si les payens mesme font quelque bien, ils ne sont point laissez sans salaire par le jugement de Dieu. Ainsi Daniel exhorta Nabuchodonosor infidele de *racheter ses pechés par aumosnes* (2), c'est-à-dire de se racheter des peines temporelles deues à ses pechez, dont il étoit menacé. Voyez-vous donc, Theotime, combien il est vray que Dieu fait estat des vertus, encore qu'elles soyent practiquées par des personnes qui sont d'ailleurs mauvaises? S'il n'eust agreé la misericorde des sages-femmes et la justice de la guerre des Babyloniens, eust-il pris le soin, je vous prie, de les salarier? Et si Daniel n'eust sçeu que l'infidelité de Nabuchodonosor n'empescheroit pas que Dieu n'agreast ses aumosnes, pourquoy les luy eust-il conseillées? Certes l'apostre nous asseure que les payens qui « n'ont pas la loy « font naturellement ce qui appartient à la loy (3). » Et quand ils le font, qui peut douter qu'ils ne fassent bien, et que Dieu n'en fasse compte? Les payens cogneurent que le mariage estoit bon et necessaire; ils virent qu'il estoit convenable d'eslever les enfans ès arts, en l'amour de la patrie, en la vie civile, et ils le firent. Or je vous laisse à penser si Dieu ne trouvoit pas bon cela, puisqu'il avoit donné la lumiere de la raison et l'instinct naturel à cette intention.

La raison naturelle est un bon arbre que Dieu a

(1) Ezech. XXIX, 19, 20. — (2) Daniel, IV, 24.
(3) Ad Rom. II, 14.

planté en nous; les fruicts qui en proviennent ne peuvent estre que bons : fruicts qui, en comparaison de ceux qui procedent de la grace, sont à la verité de très petit prix, mais non pas pourtant de nul prix, puisque Dieu les a prisez, et pour iceux a donné des recompenses temporelles; ainsi que, selon le grand S. Augustin, il salaria les vertus morales des Romains, de la grande etendue et magnifique reputation de leur empire.

Le peché rend sans doute l'esprit malade, qui partant ne peut pas faire des grandes et fortes operations, mais ouy bien des petites; car toutes les actions des malades ne sont pas malades, encore parle-t-on, encore voit-on, encore ouït-on, encore boit-on. L'ame qui est en peché peut faire des biens, qui estant naturels sont recompensez de salaires naturels; estans civils, sont payez de monnoye civile et humaine, c'est-à-dire, par des commoditez temporelles. Le pecheur n'est pas en la condition des diables, desquels la volonté est tellement detrempée et incorporée au mal, qu'elle ne peut vouloir aucun bien. Non, Theotime, le pecheur en ce monde n'est pas ainsi; il est là emmy le chemin entre *Hierusalem* et *Hierico*, *blessé* à mort, mais non pas encore mort; car, dit l'Evangile, il est *laissé à moitié vivant* (1): et comme il est à moitié vif, il peut aussi faire des actions à moitié vives. Il ne sçauroit voirement marcher, ny se lever, ny crier à l'aide, non pas mesme parler, sinon languidement, à cause de son cœur failly; mais

(1) Luc, X, 30.

il peut bien ouvrir les yeux, remuer les doigts, souspirer, dire quelque parole de plainte; actions foibles, et nonobstant lesquelles il mourroit miserablement sur son sang, si le *misericordieux Samaritain* ne luy eust appliqué son *huile et son vin*, et ne l'eust *emporté au logis* (1) pour le faire panser et traicter à ses propres depens.

La naturelle raison est grandement blessée, et comme à moitié morte par le peché : c'est pourquoy, ainsi mal en poinct, elle ne peut observer tous les commandemens qu'elle voit bien pourtant estre convenables. Elle cognoist son devoir, mais elle ne peut le rendre; et ses yeux ont plus de clarté pour luy monstrer le chemin, que ses jambes de force pour l'entreprendre.

Le pecheur peut voirement bien observer quelques uns des commandemens par-cy, par-là, ains il peut mesme les observer tous pour quelque peu de temps, lorsqu'il ne se presente point de sujet relevé auquel il faille practiquer les vertus commandées, ou de tentation pressante de commettre le peché defendu : mais que le pecheur puisse vivre long-temps en son peché sans en adjouster des nouveaux, certes cela ne se peut sans une speciale protection de Dieu. Car les ennemis de l'homme sont ardens, remuans et en perpetuelle action pour le precipiter; et quand ils voyent qu'il n'arrive point d'occasion de practiquer les vertus ordonnées, ils suscitent mille tentations pour nous faire tomber ès choses prohibées;

(1) Luc. X, 33, 34.

et lors la nature sans la grace ne se peut garantir du precipice. Car si nous vainquons, « Dieu nous « donne la victoire par Jesus-Christ (1), » ainsi que dit S. Paul. « Veillez et priez, afin que vous n'en- « triez point en tentation (2). » Si nostre Seigneur disoit seulement, *Veillez*, nous penserions pouvoir assez faire de nous-mesmes; mais quand il adjouste, *Priez*, il monstre que s'il ne *garde* nos ames au temps de la tentation, *en vain veilleront ceux qui* les *gardent* (3).

CHAPITRE II.

Que l'amour sacré rend les vertus excellemment plus agreables à Dieu qu'elles ne le sont de leur propre nature.

Les maistres des choses rustiques admirent la franche innocence et pureté des petites fraises, parcequ'encore qu'elles rampent sur la terre et soyent continuellement foulées par les serpens, lezards et autres bestes venimeuses, si est-ce qu'elles ne reçoivent aucune impression du venin, n'acquierent aucune qualité maligne, signe qu'elles n'ont aucune affinité avec le venin. Telles sont doncques les vertus humaines, Theotime; lesquelles, quoiqu'elles soient en un cœur bas, terrestre, et grandement occupé de peché, elles ne sont neantmoins aucunement infectées de la malice d'iceluy, estant d'une nature si franche et innocente, qu'elle ne peut estre corrompue par la societé de l'iniquité, selon qu'Aristote

(1) I. ad Cor. XV, 57. — (2) Matth. XXVI, 41.
(3) Psalm. CXXVI, 1.

mesme a dit, que la vertu estoit une habitude de laquelle aucun ne peut abuser. Que si les vertus, estant ainsi bonnes en elles-mesmes, ne sont pas recompensées d'un loyer eternel, lorsqu'elles sont practiquées par les infideles ou par ceux qui sont en peché, il ne s'en faut nullement etonner, puisque le cœur duquel elles procedent n'est pas capable du bien eternel, s'estant d'ailleurs detourné de Dieu, et que l'heritage celeste appartenant au Fils de Dieu, nul n'y doit estre associé qui ne soit en luy et son frere adoptif; laissant à part que la convention par laquelle Dieu promet le paradis ne regarde que ceux qui sont en sa grace, et que les vertus des pecheurs n'ont aucune dignité ni valeur que celle de leur nature, qui par consequent ne les peut relever au merite des recompenses surnaturelles, lesquelles pour cela mesme sont appellées surnaturelles, d'autant que la nature, et tout ce qui en depend, ne peut ny les donner, ny les meriter.

Mais les vertus qui se trouvent ès amis de Dieu, quoiqu'elles ne soient que morales et naturelles selon leur propre condition, sont neantmoins anoblies et relevées à la dignité d'œuvres sainctes, à cause de l'excellence du cœur qui les produit.

C'est une des proprietez de l'amitié, qu'elle rend agreable l'amy et tout ce qui est en luy de bon et d'honneste. L'amitié respand sa grace et faveur sur toutes les actions de celuy que l'on aime, pour peu qu'elles en soient susceptibles: les aigreurs des amis sont des douceurs, les douceurs des ennemis sont

des aigreurs. Toutes les œuvres vertueuses d'un cœur amy de Dieu sont dediées à Dieu. Car le cœur qui s'est donné soy-mesme, comme n'a-t-il pas donné tout ce qui despend de luy-mesme? Qui donne l'arbre sans reserve ne donne-t-il pas aussi les feuilles, les fleurs et les fruicts? « Le juste fleurira comme la « palme, il croistra comme le cedre du Liban. Plantez « en la maison du Seigneur, ils fleuriront ès parvis « de la maison de nostre Dieu (1). » Puisque le juste est *planté en la maison* de Dieu, ses feuilles, ses fleurs et ses fruicts y croissent, et sont dediés au service de sa majesté. Il est « comme l'arbre planté près le cou- « rant des eaux, qui porte son fruict en son temps; « ses feuilles mesmes ne tombent point, tout ce qu'il « fait prosperera (2). » Non seulement les *fruicts* de la charité et les fleurs des œuvres qu'elle ordonne, mais les *feuilles* mesmes des vertus morales et naturelles tirent une speciale prosperité de l'amour du cœur qui les produit. Si vous entez un rosier, et que dedans la fente du tige vous mettiez un grain de musc, les roses qui en proviendront seront toutes musquées. Fendez donc vostre cœur par la saincte penitence, et mettez l'amour de Dieu dans la fente, puis entant sur iceluy telle vertu que vous voudrez, les œuvres qui en proviendront seront parfumées de saincteté, sans qu'il soit besoin d'autre soin pour cela.

Les Spartes ayant ouy une très belle sentence de la bouche d'un meschant homme, n'estimerent pas

(1) Psalm. XCI, 13, 14. — (2) Psalm. I, 3.

qu'elle deust estre reçue, si premierement elle n'estoit prononcée par la bouche d'un homme de bien. Pour donc la rendre digne de reception, ils ne firent autre chose que de la faire derechef proferer par un homme vertueux. Si vous voulez rendre saincte la vertu humaine et morale d'Epictete, de Socrates ou de Demades, faites-la seulement practiquer par une ame vrayement chrestienne, c'est-à-dire, qui ait l'amour de Dieu. Ainsi Dieu *regarda* au bon *Abel* premierement, et puis *à ses offrandes* (1); en sorte que les offrandes prirent leur grace et dignité devant les yeux de Dieu de la bonté et pieté de celuy qui les presentoit. O bonté souveraine de ce grand Dieu! laquelle favorise tant ses amans, qu'elle cherit leurs moindres petites actions pour peu qu'elles soient bonnes, et les anoblit excellemment, leur donnant le titre et la qualité de sainctes! Hé! c'est en contemplation de son fils bien-aimé, duquel il veut honorer les enfans adoptifs, sanctifiant tout ce qui est de bon en eux, les os, les cheveux, les vestemens, les sepulcres, et jusques à *l'ombre* (2) de leurs corps, la foy, l'esperance, l'amour, la religion, ouy mesme la sobrieté, la courtoisie, l'affabilité de leurs cœurs.

« Doncques, mes chers freres, dit l'apostre, soyez « stables et immobiles, abondans en toute œuvre du « Seigneur, sçachans que vostre travail ne sera point « inutile en nostre Seigneur (3). » Et notez, Theotime, que toute œuvre vertueuse doit estre estimée

(1) Genes. IV, 4. — (2) Act. V, 15. — (3) I. ad Cor. XV, 58.

œuvre du Seigneur, voire mesme quand elle seroit practiquée par un infidele : car sa divine majesté dit à Ezechiel que Nabuchodonosor et son armée avoient *travaillé* (1) pour luy, parcequ'ils avoient fait une guerre legitime et juste contre les Tyriens; montrant assez par là que la justice des injustes est sienne, tend à luy et luy appartient; bien que les injustes qui font la justice ne soient pas siens, ne tendent pas à luy et ne luy appartiennent pas. Car comme ce grand prophete et prince Job, quoiqu'il fust issu de race payenne et habitant de *la terre Hus* (2), ne laissa pas d'appartenir à Dieu; ainsi les vertus morales, quoique provenues d'un cœur pecheur, ne laissent pas d'appartenir à Dieu. Mais quand ces mesmes vertus se trouvent en un cœur vrayement chretien, c'est-à-dire doué du sainct amour, alors non seulement elles appartiennent à Dieu, mais elles ne sont *point inutiles en nostre Seigneur,* ains sont rendues fructueuses et precieuses devant les yeux de sa bonté. Adjoustez à un homme la charité, dit S. Augustin, tout profite; ostez-en la charité, tout le reste ne profite plus. Et « à ceux qui aiment Dieu, « toutes choses cooperent en bien (3), » dit l'apostre.

CHAPITRE III.

Comme il y a des vertus que la presence du divin amour releve à une plus haute excellence que les autres.

Mais il y a des vertus qui, à raison de leur na-

(1) Ezech. XXIX, 20. — (2) Job. I. — (3) Rom. VIII, 28.

turelle alliance et correspondance avec la charité, sont aussi beaucoup plus capables de recevoir la precieuse influence de l'amour sacré, et par consequent la communication de la dignité et valeur d'iceluy. Telles sont la foy et l'esperance, qui avec la charité regardent immediatement Dieu; et la religion avec la penitence et devotion, qui s'employent à l'honneur de sa divine majesté. Car ces vertus, par leur propre condition, ont un si grand rapport à Dieu, et sont si susceptibles des impressions de l'amour celeste, que pour les faire participer à la saincteté d'iceluy, il ne faut sinon qu'elles soient auprès de luy, c'est-à-dire en un cœur qui aime Dieu. Ainsi pour donner le goust de l'olive aux raisins, il ne faut que planter la vigne entre les oliviers: car sans s'entretoucher aucunement, par le seul voisinage, ces plantes feront un reciproque commerce de leurs saveurs et proprietez: tant elles ont une grande inclination et estroite convenance l'une envers l'autre.

Certes toutes les fleurs, si ce ne sont celles de l'arbre Triste, et quelques autres de naturel monstrueux; toutes, dis-je, se rejouissent, espanouissent et s'embellissent à la veuë du soleil par la chaleur vitale qu'elles reçoivent de ses rayons. Mais toutes les fleurs jaunes, et sur-tout celle que les Grecs ont appellée Heliotropium, et nous Tourne-soleil, non seulement reçoivent de la joye et complaisance en la presence du soleil, mais suivent par un amiable contour les attraicts de ses rayons, le regardant et se retour-

nant devers luy depuis son levant jusques à son couchant. Ainsi toutes les vertus reçoivent un nouveau lustre et une excellente dignité par la presence de l'amour sacré: mais la foy, l'esperance, la crainte de Dieu, la pieté, la penitence, et toutes les autres vertus, qui d'elles-mesmes tendent particulierement à Dieu et à son honneur, elles ne reçoivent pas seulement l'impression du divin amour, par laquelle elles sont eslevées à une grande valeur; mais elles se penchent totalement vers luy, s'associant avec luy, le suivant et servant en toutes occasions. Car enfin, mon cher Theotime, la parole sacrée attribue une certaine proprieté et force de sauver, de sanctifier et de glorifier à la foy, à l'esperance, à la pieté, à la crainte de Dieu, à la penitence, qui tesmoigne bien que ce sont des vertus de grand prix, et qu'estant practiquées en un cœur qui a l'amour de Dieu, elles se rendent excellemment plus fructueuses et sainctes que les autres, lesquelles de leur nature n'ont pas une si grande convenance avec l'amour sacré. Et celuy qui s'escrie, « Si j'ay toute la foy, en sorte mesme « que je transporte les montagnes, et je n'ay point la « charité, je ne suis rien (1); » il monstre bien certes qu'avec la charité cette foy luy profiteroit grandement. La charité doncques est une vertu nompareille, qui n'embellit pas seulement le cœur auquel elle se trouve, mais benit et sanctifie aussi toutes les vertus qu'elle rencontre en iceluy, par sa seule presence, les embaumant et parfumant de son odeur

(1) I. Cor. XIII, 2.

celeste, par le moyen de laquelle elles sont rendues de grand prix devant Dieu; ce qu'elle fait neantmoins beaucoup plus excellemment en la foy, en l'esperance, et ès autres vertus qui d'elles-mesmes ont une nature tendante à la pieté.

C'est pourquoy, Theotime, entre toutes les actions vertueuses nous devons soigneusement practiquer celles de la religion et reverence envers les choses divines; celles de la foy, de l'esperance et de la très saincte crainte de Dieu, parlant souvent des choses celestes, pensans et aspirans à l'eternité, hantans les eglises et services sacrez, faisans des lectures devotes, observans les ceremonies de la religion chrestienne: car le sainct amour se nourrit à souhait parmy ces exercices, et respand sur iceux plus abondamment ses graces et proprietez, qu'il ne fait sur les actions des vertus simplement humaines, ainsi que le bel arc-en-ciel rend odorantes toutes les plantes sur lesquelles il tombe, mais plus que toutes incomparablement celle de l'Aspalatus.

CHAPITRE IV.

Comme le divin amour sanctifie encore plus excellemment les vertus, quand elles sont practiquées par son ordonnance et commandement.

Rachel, après avoir grandement desiré d'estre mere, fut rendue fertile par deux moyens, dont elle eut aussi des enfans de deux differentes façons. Car au commencement de son mariage, se croyant sterile, elle employa sa servante Bala, qu'elle donna à

son cher Jacob, luy disant: « J'ay Bala ma cham-« briere; prenez-la en mariage, afin qu'elle enfante « sur mes genoux, et que j'aye des enfans d'elle (1). » Et il arriva selon son souhait: car Bala conceut et mit au monde plusieurs enfans sur les genoux de Rachel, qui les recevoit comme veritablement siens, d'autant qu'ils lui venoient de deux personnes, dont la premiere lui appartenoit par la loy du mariage, et l'autre par obligation de service, et d'autant encore que c'avoit esté par son ordonnance et volonté que sa servante Bala en estoit devenue mere. Mais elle eut par après deux autres enfans issus et procréez d'elle-mesme, à sçavoir Joseph et le cher Benjamin (2).

Je vous dis maintenant, mon cher Theotime, que la charité et dilection sacrée, plus belle cent fois que Rachel, mariée à l'esprit humain, souhaite sans cesse de produire des sainctes operations. Que si au commencement elle n'en peut avoir elle-mesme, de sa propre extraction, par l'union sacrée qui luy est uniquement propre, elle appelle les autres vertus, comme ses fideles servantes, et les associe à son mariage, commandant au cœur de les employer, afin que d'elles il fasse naistre des sainctes operations, mais operations qu'elle ne laisse pas d'adopter et estimer siennes, parcequ'elles sont produites par son ordre et commandement, et d'un cœur qui lui appartient; d'autant que, comme nous avons declaré ailleurs, l'amour est maistre du cœur, et par conse-

(1) Genes. XXX, 3. — (2) *Ibid.*, 23, et XXXV, 18.

quent de toutes les œuvres des autres vertus faites par son consentement.

Mais, outre cela, cette divine dilection ne laisse pas d'avoir deux actes issus proprement et extraits d'elle-mesme, dont l'une est l'amour effectif, qui, comme un autre Joseph, usant de la plenitude de l'autorité royale, soumet et range tout le peuple de nos facultez, puissances, passions et affections, à la volonté de Dieu (1), afin qu'il soit aimé, obéi et servi sur toutes choses, rendant par ce moyen executé le grand commandement celeste, « Tu aimeras le Seigneur « ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame, de « tout ton esprit, de toutes tes forces (2). » L'autre est l'amour affectif ou affectueux, qui, comme un petit Benjamin, est grandement delicat, tendre, agréable et aimable; mais en cela plus heureux que Benjamin, que la charité, sa mere, ne meurt pas en le produisant (3), ains prend, ce semble, une nouvelle vie par la suavité qu'elle en ressent.

Ainsi donc, Theotime, les actions vertueuses des enfans de Dieu appartiennent toutes à la sacrée dilection; les unes, parcequ'elle-mesme les produit de sa propre nature; les autres, d'autant qu'elle les sanctifie par sa vitale presence; et les autres enfin, par l'autorité et le commandement dont elle use sur les autres vertus, desquelles elle les fait naistre. Et celles-cy, comme elles ne sont pas à la verité si esminentes en dignité que les actions proprement

(1) Genes. XLI, 40. — (2) Deut. VI, 5; et Matth. XXII, 37.
(3) Genes. XXXV, 19.

et immediatement issues de la dilection, aussi excellent-elles incomparablement au-dessus des actions qui ont toute leur saincteté de la seule presence et société de la charité.

Un grand general d'armée, ayant gagné une signalée bataille, aura sans doute tout l'honneur de la victoire, et non sans cause: car il aura combattu luy-mesme en teste de l'armée, practiquant plusieurs beaux faits d'armes; et pour le reste il aura disposé l'armée, puis ordonné et commandé tout ce qui aura esté executé; si qu'il est estimé d'avoir tout fait, ou par soy-mesme en combattant de ses propres mains, ou par sa conduite en commandant aux autres. Que si mesme quelques troupes amies surviennent à l'improuveue et se joignent à l'armée, on ne laissera pas d'attribuer l'honneur de leur action au general, parcequ'encore qu'elles n'ayent pas receu ses commandemens, elles l'ont neantmoins servy, et suivy ses intentions. Mais pourtant après qu'on luy a donné toute la gloire en gros, on ne laisse pas d'en distribuer les pieces à chaque partie de l'armée, en disant ce que l'avant-garde, le corps et l'arriere-garde ont fait; comme les François, les Italiens, les Allemands, les Espagnols, se sont comportez: ouy mesme on loue les particuliers qui se seront signalez au combat. Ainsi entre toutes les vertus, mon cher Theotime, la gloire de nostre salut et de nostre victoire sur l'enfer est deferée à l'amour divin, qui, comme prince et general de toute l'armée des vertus, fait tous les exploits par lesquels

nous obtenons le triomphe. Car l'amour sacré a ses actions propres, issues et procedées de luy-mesme, par lesquelles il fait des miracles d'armes sur nos ennemis; puis, outre cela, il dispose, commande et ordonne les actions des autres vertus, qui pour cette cause sont nommées actes commandez ou ordonnez de l'amour. Que si enfin quelques vertus font leurs operations sans son commandement, pourveu qu'elles servent à son intention, qui est l'honneur de Dieu, il ne laisse pas de les avouer siennes. Or neantmoins, quoiqu'en gros nous disions, après le divin apostre, que *la charité souffre tout, elle croit tout, elle espere tout, elle supporte tout* (2), et en somme qu'elle fait tout; si est-ce que nous ne laissons pas de distribuer en particulier la louange du salut des bienheureux aux autres vertus, selon qu'elles ont excellé en un chacun : car nous disons que la foi en a sauvé les uns, l'aumosne quelques autres, la temperance, l'oraison, l'humilité, l'esperance, la chasteté, les autres; parceque les actions de ces vertus ont paru avec lustre en ces saincts. Mais tousjours reciproquement aussi après qu'on a eslevé ces vertus particulieres, il faut rapporter tout leur honneur à l'amour sacré, qui à toutes donne la saincteté qu'elles ont. Car que veut dire autre chose le glorieux apostre, inculquant que *la charité est benigne, patiente, qu'elle croit tout, espere tout, supporte tout* (2), sinon que la charité ordonne et commande à la patience de patienter, et à l'esperance d'esperer, et à

(1) I. Cor. XIII, 7. — (2) *Ibid.*, 4, 7.

la foy de croire? Il est vray, Theotime, qu'avec cela il signifie encore que l'amour est l'ame et la vie de toutes les vertus, comme s'il vouloit dire que la patience n'est pas assez patiente, ny la foy assez fidele, ny l'esperance assez confiante, ny la debonnaireté assez douce, si l'amour ne les anime et vivifie. Et c'est cela mesme que nous fait entendre ce mesme *vaisseau d'election* (1), quand il dit que *sans la charité rien ne* luy *profite*, et qu'il *n'est rien* (2): car c'est comme s'il disoit que sans l'amour il n'est ny patient, ny debonnaire, ny constant, ny fidele, ny esperant, ainsi qu'il est convenable pour estre serviteur de Dieu, qui est le vray et desirable estre de l'homme.

CHAPITRE V.

Comme l'amour sacré mesle sa dignité parmy les autres vertus, en perfectionnant la leur particuliere.

J'ay veu à Tivoly, dit Pline, un arbre enté de toutes les façons qu'on peut enter, qui portoit toutes sortes de fruicts: car en une branche on trouvoit des cerises, en une autre des noix, et ès autres des raisins, des figues, des grenades, des pommes, et generalement toutes especes de fruicts. Cela, Theotime, estoit admirable; mais il l'est bien plus encore de voir en l'homme chrestien la divine dilection sur laquelle toutes les vertus sont entées: de maniere que comme l'on pouvoit dire de cet arbre, qu'il estoit cerisier, pommier, noyer, grenadier; aussi

(1) Act. IX, 15. — (2) I. Cor. XIII, 3, 2.

l'on peut dire de la charité qu'elle est patiente, douce, vaillante, juste; ou plustost qu'elle est la patience, la douceur et la justice mesme.

Mais le pauvre arbre de Tivoly ne dura guere, comme le mesme Pline tesmoigne : car cette varieté de productions tarit incontinent son humeur radicale, et le dessecha, ensorte qu'il en mourut, où au contraire la dilection se renforce et revigore de faire force fruicts en l'exercice de toutes les vertus; ains, comme ont remarqué nos saincts peres, elle est insatiable en l'affection qu'elle a de fructifier, et ne cesse de presser le cœur auquel elle se trouve, comme Rachel faisoit de son mary, disant : « Donnez-moy « des enfans, autrement je mourray (1). »

Or les fruicts des arbres entez sont toujours selon le greffe : car si le greffe est de pommier, il jettera des pommes; s'il est de cerisier, il jettera des cerises : ensorte neantmoins que toujours ces fruicts-là tiennent du goust du tronc. Et de mesme, Theotime, nos actes prennent leur nom et leur espece des vertus particulieres desquelles ils sont issus, mais ils tirent de la sacrée charité le goust de leur saincteté; aussi la charité est la racine et source de toute saincteté en l'homme. Et comme le tige communique sa saveur à tous les fruicts que les greffes produisent, en telle sorte que chaque fruict ne laisse pas de garder la proprieté naturelle du greffe duquel il est procedé; ainsi la charité respand tellement son excellence et dignité ès actions des autres vertus, que neantmoins

(1) Genes. XXX, 1.

elle laisse à une chacune d'icelles la valeur et bonté particuliere qu'elle a de sa condition naturelle.

Toutes les fleurs perdent l'usage de leur lustre et de leur grace parmy les tenebres de la nuict; mais au matin le soleil rendant ces mesmes fleurs visibles et agreables n'esgale pas toutefois leurs beautez et leurs graces; et sa clarté respandue esgalement sur toutes les fait neantmoins inegalement claires et esclatantes, selon que plus ou moins elles se trouvent susceptibles des effects de sa splendeur : et la lumiere du soleil, pour esgale qu'elle soit sur la violette et sur la rose, n'esgalera jamais pourtant la beauté de celle-là à la beauté de celle-cy, ny la grace d'une marguerite à celle du lys. Mais pourtant si la lumiere du soleil estoit fort claire sur la violette, et fort obscurcie par les brouillards sur la rose, alors sans doute elle rendroit plus agreable aux yeux la violette que la rose. Ainsi, mon Theotime, si avec une esgale charité l'un souffre la mort du martyre, et l'autre la faim du jeusne, qui ne voit que le prix de ce jeusne ne sera pas pour cela esgal à celuy du martyre? Non, Theotime: car qui oseroit dire que le martyre en soy-mesme ne soit pas plus excellent que le jeusne? Que s'il est plus excellent, la charité survenante ne luy ostant pas l'excellence qu'il a, ains la perfectionnant, luy laissera par consequent les avantages qu'il avoit naturellement sur le jeusne. Certes nul homme de bon sens n'esgalera la chasteté nuptiale à la virginité, ni le bon usage des richesses à l'entiere abnegation d'icelles. Et qui oseroit

aussi dire que la charité survenante à ces vertus leur ostast leurs proprietez et privileges, puisqu'elle n'est pas une vertu destruisante et appauvrissante, ains bonifiante, vivifiante, et enrichissante tout ce qu'elle trouve de bon ès ames qu'elle gouverne? Ains tant s'en faut que l'amour celeste oste aux vertus les preeminences et dignitez qu'elles ont naturellement, qu'au contraire ayant cette proprieté de perfectionner les perfections qu'elle rencontre, à mesure qu'elle trouve des plus grandes perfections, elle les perfectionne plus grandement: comme le sucre ès confitures assaisonne tellement les fruicts de sa douceur, que les adoucissant tous il les laisse neantmoins inegaux en goust et suavité, selon qu'ils sont inegalement savoureux de leur nature; et jamais il ne rend les pesches et les noix ny si douces ny si agréables que les abricots et les mirabolans.

Il est vray toutefois que si la dilection est ardente, puissante, et excellente en un cœur, elle enrichira et perfectionnera aussi davantage toutes les œuvres des vertus qui en procederont. On peut souffrir la mort et le feu pour Dieu sans avoir la charité, ainsi que S. Paul presuppose (1), et que je declare ailleurs; à plus forte raison on la peut souffrir avec une petite charité. Or je dis, Theotime, qu'il se peut bien faire qu'une fort petite vertu ait plus de valeur en une ame où l'amour sacré regne ardemment, que le martyre mesme en une ame où l'amour est alangoury, foible et lent. Ainsi les menues vertus de

(1) I. Cor. XIII, 3.

Nostre-Dame, de S. Jean, et des autres grands saincts, estoient de plus grand prix devant Dieu que les plus relevées de plusieurs saincts inferieurs; comme beaucoup des petits eslans amoureux des Séraphins sont plus enflammez que les plus relevez des anges du dernier ordre; ainsi que le chant des rossignols apprentifs est plus harmonieux incomparablement que celuy des chardonnerets les mieux appris.

Pireicus à la fin de ses ans ne peignoit qu'en petit volume et choses de peu, comme boutiques de barbier, de cordonnier, petits asnes chargez d'herbes, et semblables menus fatras; ce qu'il faisoit, comme Pline pense, pour assoupir sa grande renommée; dont enfin on l'appela peintre de basse etoffe: et neantmoins la grandeur de son art paroissoit tellement en ses bas ouvrages, qu'on les vendoit plus que les grandes besoignes des autres. Ainsi, Theotime, les petites simplicitez, abjections, et humiliations, esquelles les grands Saincts se sont tant pleu pour se musser et mettre leur cœur à l'abry contre la vaine gloire, ayant esté faictes avec une grande excellence de l'art et de l'ardeur du celeste amour, ont esté trouvées plus agreables devant Dieu que les grandes ou illustres besoignes de plusieurs autres qui furent faictes avec peu de charité et de devotion.

L'*espouse* sacrée *blesse* son espoux *avec un seul de* ses *cheveux* (1), desquels il fait tant d'estat, qu'il les compare aux *troupeaux des chevres de Galaad* (2): et n'a pas plus tost loué les *yeux* de sa devote amante,

(1) Cant. cant. IV, 9. — (2) *Ibid*, VI, 4.

qui sont les parties les plus nobles de tout le visage, que soudain il loue la chevelure, qui est la plus fresle, vile, et abjecte; afin que l'on sçeut qu'en une ame esprise du divin amour, les exercices qui semblent fort chetifs sont neantmoins grandement agreables à sa divine majesté.

CHAPITRE VI.

De l'excellence du prix que l'amour sacré donne aux actions issues de luy-mesme, et à celles qui procedent des autres vertus.

Mais, ce me direz-vous, quelle est cette valeur, je vous prie, que le sainct amour donne à nos actions? O mon Dieu! Theotime, certes je n'aurois pas l'asseurance de le dire, si le Sainct-Esprit ne l'avoit luy-mesme declaré en termes fort exprès par le grand apostre S. Paul qui parle ainsi: « Ce qui à present « est momentané et leger de nostre tribulation, opere « en nous sans mesure en la sublimité un poids eter- « nel de gloire (1). » Pour Dieu, pesons ces paroles, Nos *tribulations*, qui sont si *legeres* qu'elles *passent en un moment, operent en nous* le *poids* solide et stable *de* la *gloire*. Voyez de grace ces merveilles! la *tribulation produit* la *gloire*, la *legereté* donne le *poids*, et les *momens* operent *l'eternité*. Mais qui peut donner tant de vertu à ces *momens* passagers et à ces *tribulations* si *legeres*? L'escarlatte et la pourpre, ou fin cramoisy violet, est un drap grandement precieux et royal; mais ce n'est pas à raison de la laine, ains à cause de la teinture. Les œuvres des bons

(1) II. Cor. IV, 17.

chrestiens sont de si grande valeur, que pour icelles on nous donne le ciel : mais, Theotime, ce n'est pas parcequ'elles procedent de nous, et sont la laine de nos cœurs, ains parcequ'elles sont teintes au sang du fils de Dieu ; je veux dire que c'est d'autant que le Sauveur sanctifie nos œuvres par le merite de son sang.

Le sarment uni et joint au cep porte du fruit, non en sa propre vertu, mais en la vertu du cep. Or nous sommes unis par la charité à nostre Redempteur, comme les membres au chef: c'est pourquoy nos fruicts et bonnes œuvres, tirant leur valeur d'iceluy, meritent la vie eternelle. La baguette d'Aaron estoit seche, incapable de fructifier d'elle-mesme; mais lorsque le nom du grand-prestre fut escrit sur icelle, en une nuict elle jetta ses *feuilles*, ses *fleurs*, et ses *fruicts* (1). Nous sommes, quant à nous, branches seches, inutiles, infructueuses, qui « ne sommes « pas suffisans de penser quelque chose de nous-« mesmes, comme de nous-mesmes ; mais toute nostre « suffisance est de Dieu, qui nous a rendus officiers « idoines (2) » et capables de sa volonté : et partant, soudain que, par le sainct amour, le nom du Sauveur, grand *evesque de nos ames* (3), est gravé en nos cœurs, nous commençons à porter des fruicts delicieux pour la vie eternelle. Et comme les graines qui ne produiroient d'elles-mesmes que des melons de goust fade, en produisent des sucrins et muscats si elles sont detrempées en l'eau sucrée ou musquée, ainsi nos

(1) Num. XVII, 8. — (2) II. Cor. III, 5. — (3) I. Petr. II, 25.

cœurs, qui ne sçauroient pas projetter une seule bonne pensée pour le service de Dieu, estans detrempez en la sacrée dilection par le Sainct-Esprit qui habite en nous, ils produisent des actions sacrées qui tendent et nous portent à la gloire immortelle. Nos œuvres, comme provenantes de nous, ne sont que des chetifs roseaux; mais ces *roseaux* deviennent *d'or* par la charité, et avec iceux on *arpente la Hierusalem* (1) celeste, qu'on nous donne à cette mesure : car tant aux hommes qu'aux anges, on distribue la gloire selon la charité et les actions d'icelle; de sorte que *la mesure de l'ange* est celle-là mesme *de l'homme* (2); et Dieu a rendu et *rendra à un chacun selon ses œuvres* (3), comme toute l'Escriture divine nous enseigne, laquelle nous assigne la felicité et joye eternelle du ciel pour recompense des travaux et bonnes actions que nous aurons practiquées en terre.

Recompense magnifique, et qui ressent la grandeur du maistre que nous servons : lequel à la vérité, Theotime, pouvoit, s'il lui eust pleu, exiger tres justement de nous nostre obéissance et service, sans nous proposer aucun loyer ny salaire; puisque nous sommes siens par mille titres très legitimes, et que nous ne pouvons rien faire qui vaille qu'en luy, par luy, pour luy, et qui ne soit de luy. Mais sa bonté neantmoins n'en a pas ainsi disposé; ains, en consideration de son fils nostre Sauveur, a voulu traiter avec nous de prix fait, nous recevant à gage, et s'engageant de promesse vers nous, qu'il nous salariera,

(1) Apoc. XXI, 15. — (2) *Ibid.*, 17. — (3) *Ibid.*, XXII, 12.

selon nos œuvres, de salaires esternels. Or ce n'est pas que nostre service luy soit ny necessaire ny utile : car, *après* que nous avons *fait tout ce qu'il* nous *a commandé* (1), nous devons neantmoins advouer, par une très humble verité ou veritable humilité, qu'en effet *nous sommes serviteurs* très *inutiles* et très infructueux à nostre maistre, qui, à cause de son essentielle surabondance de biens, ne peut recevoir aucun profit de nous; ains, convertissant toutes nos œuvres à nostre propre advantage et commodité, il fait que nous le servons autant inutilement pour luy que très utilement pour nous, qui par de si petits travaux gagnons de si grandes recompenses.

Il n'estoit donc pas obligé de nous payer nostre service, s'il ne l'eust promis. Mais ne pensez pas pourtant, Theotime, qu'en cette promesse il ait tellement voulu manifester sa bonté, qu'il ait oublié de glorifier sa sagesse; puisque au contraire il y a observé fort exactement les regles de l'equité, meslant admirablement la bienséance avec la liberalité. Car nos œuvres sont voirement extremement petites, et nullement comparables à la gloire en leur quantité : mais elles luy sont neantmoins fort proportionnées en qualité, à raison du Sainct-Esprit qui, habitant en nos cœurs par la charité, les fait en nous, par nous et pour nous, avec un art si exquis, que les mesmes œuvres qui sont toutes nostres sont encore mieux toutes siennes; parceque, comme il les produit en nous, nous les produisons reciproquement en

(1) Luc. XVII, 10.

luy; comme il les fait pour nous, nous les faisons pour luy; et comme il les opere avec nous, nous cooperons aussi avec luy.

Or le Sainct-Esprit habite en nous, si nous sommes membres vivans de Jesus-Christ, qui, à raison de cela disoit à ses disciples: « Qui demeure en moy, et « moy en luy, iceluy porte beaucoup de fruict (1). » Et c'est, Theotime, parceque qui demeure en luy, il participe à son divin esprit, lequel est au milieu du cœur humain comme une vive source qui *rejaillit* et pousse ses eaux *jusqu'en la vie eternelle* (2). Ainsi l'*huile* de benediction, *versée* sur le Sauveur comme *sur le chef* de l'Eglise tant militante que triomphante, *se respand sur* la societé des bienheureux, qui, comme la *barbe* sacrée de ce divin maistre, sont tousjours attachez à sa face glorieuse (3); et *distille* encore *sur* la compagnie des fideles, qui, comme *vestemens*, sont joints et unis par dilection à sa divine majesté; l'une et l'autre troupe, comme composée de *freres* germains, ayant à cette occasion sujet de s'escrier: « O que c'est une chose bonne et « agreable de voir les freres bien ensemble! c'est « comme l'onguent qui descend en la barbe, la barbe « d'Aaron, et jusques au bord de son vestement. »

Ainsi donc nos œuvres, comme un petit grain de moustarde, ne sont aucunement comparables en grandeur avec l'arbre de la gloire qu'elles produisent; mais elles ont pourtant la vigueur et vertu de l'operer, parcequ'elles procedent du Sainct-Esprit,

(1) Joan. XV, 5. — (2) *Ibid.*, IV, 14. — (3) Psalm. CXXXII, 2.

qui, par une admirable infusion de sa grace en nos cœurs, rend nos œuvres siennes, les laissant nostres tout ensemble, d'autant que nous sommes membres d'un chef duquel il est l'esprit, et entez sur un arbre duquel il est la divine humeur. Et parcequ'en cette sorte il agit en nos œuvres, et qu'en certaine façon nous operons ou cooperons en son action, il nous laisse pour nostre part tout le merite et profit de nos services et bonnes œuvres; et nous luy en laissons aussi tout l'honneur et toute la louange, recognoissans que le commencement, le progrès et la fin de tout le bien que nous faisons, depend de sa misericorde, par laquelle il est venu à nous, et nous a prevenus; il est venu en nous, et nous a assistez; il est venu avec nous, et nous a conduits; *achevant* ce qu'il avoit *commencé* (1). Mais, ô Dieu! Theotime, que cette bonté est misericordieuse sur nous en ce partage! Nous luy donnons la gloire de nos louanges, helas! et luy nous donne la gloire de sa jouissance: et en somme, par ces legers et passagers travaux, nous acquerons des biens perdurables à toute eternité. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII.

Que les vertus parfaictes ne sont jamais les unes sans les autres.

On dit que le cœur est la premiere partie de l'homme, qui reçoit la vie par l'union de l'ame; et l'œil, la derniere: comme au contraire, quand on meurt naturellement, l'œil commence le premier à

(1) Philip. I, 6.

mourir, et le cœur le dernier. Or quand le cœur commence à vivre avant que les autres parties soient animées, sa vie certes est fort debile, tendre et imparfaicte : mais à mesure qu'elle s'establit plus entierement dans le reste du corps, elle est aussi plus vigoureuse en chaque partie, et particulierement au cœur; et l'on voit que la vie estant interessée en quelque membre, elle s'alangourit en tous les autres. Si un homme est navré au pied ou au bras, tout le reste en est incommodé, esmeu, occupé et alteré; si nous avons mal à l'estomach, les yeux, la voix, tout le visage s'en ressent : tant il y a de convenance entre toutes les parties de l'homme pour la jouissance de la vie naturelle.

Toutes les vertus ne s'acquierent pas ensemblement en un instant, ains les unes après les autres, à mesure que la raison, qui est comme l'ame de nostre cœur, s'empare tantost d'une passion, tantost de l'autre, pour la moderer et gouverner. Et pour l'ordinaire cette vie de nostre ame prend son commencement dans le cœur de nos passions, qui est l'amour; et s'estendant sur toutes les autres, elle vivifie enfin l'entendement mesme par la contemplation : comme au contraire la mort morale ou spirituelle fait sa premiere entrée en l'ame par consideration. *La mort entre par les fenestres* (1), dit le sacré texte, et son dernier effect consiste à ruiner le bon amour; lequel perissant, toute la vie morale est morte en nous.

Encore bien donc qu'on puisse avoir quelques ver-

(1) Jerem. IX, 21.

tus separées des autres, si est-ce neantmoins que ce ne peut estre que des vertus languissantes, imparfaictes, et debiles : d'autant que la raison, qui est la vie de nostre ame, n'est jamais satisfaicte ny à son aise dans une ame, qu'elle n'occupe et possede toutes les facultez et passions d'icelle; et lorsqu'elle est offensée et blessée en quelqu'une de nos passions ou affections, toutes les autres perdent leur force et vigueur, et s'alangourissent estrangement.

Voyez-vous, Theotime, toutes les vertus sont vertus par la convenance ou conformité qu'elles ont à la raison; et une action ne peut estre dicte vertueuse, si elle ne procede de l'affection que le cœur porte à l'honnesteté et beauté de la raison. Or si l'amour de la raison possede et anime un esprit, il fera tout ce que la raison voudra en toutes occurrences, et par consequent il practiquera toutes les vertus. Si Jacob aimoit Rachel, en consideration de ce qu'elle estoit fille de Laban, pourquoi mesprisoit-il Lia, qui estoit non seulement fille, ains fille aisnée du mesme Laban (1)? Mais parcequ'il aimoit Rachel à cause de la beauté qu'il trouva en elle, jamais il ne sceut tant aimer la pauvre Lia, quoique feconde et sage fille, d'autant qu'elle n'estoit pas si belle à son gré. Qui aime une vertu pour l'amour de la raison et honnesteté qui y reluit, il les aimera toutes, puisqu'en toutes il trouvera ce mesme subject; et les aimera plus ou moins, chacune selon que la raison y paroistra plus ou moins resplendissante. Qui aime la liberalité, et

(1) Genes. XXIX.

n'aime pas la chasteté, il monstre bien qu'il n'aime pas la liberalité pour la beauté de la raison : car cette beauté est encore plus grande en la chasteté; et où la cause est plus forte, les effects devroient estre plus forts. C'est donc un signe esvident que ce cœur-là n'est pas porté à la liberalité par le motif et la consideration de la raison : dont il s'ensuit que cette libéralité, qui semble estre vertu, n'en a que l'apparence, puisqu'elle ne procede pas de la raison qui est le vray motif des vertus, ains de quelque autre motif estranger. Il suffit bien vrayment à un enfant d'estre nay dans le mariage, pour porter parmy le monde le nom, les armes et les qualités du mary de sa mere; mais pour en porter le sang et la nature, il faut que non seulement il soit nay dans le mariage, ains aussi du mariage. Les actions ont le nom, les armes et marques des vertus, parceque, naissant d'un cœur doué de raison, il est advis qu'elles soient raisonnables; mais pourtant elles n'en ont ny la substance ny la vigueur, si elles proviennent d'un motif estranger et adultere, et non de la raison. Il se peut donc bien faire que quelques vertus soient en un homme, auquel les autres manqueront; mais ce seront ou des vertus naissantes, encore toutes tendres et comme des fleurs en bouton, ou des vertus perissantes, mourantes, et comme des fleurs fletrissantes : car en somme les vertus ne peuvent avoir leur vraie integrité et suffisance, qu'elles ne soient toutes ensemble, ainsi que toute la philosophie et la theologie nous asseure.

Je vous prie, Theotime, quelle prudence peut avoir un homme intemperant, injuste et poltron, puisqu'il choisit le vice, et laisse la vertu? Et comme peut-on estre juste, sans estre prudent, fort et temperant; puisque la justice n'est autre chose qu'une perpetuelle, forte et constante volonté de rendre à chacun ce qui luy appartient; et que la science par laquelle le droit s'administre est nommée jurisprudence; et que, pour rendre à chacun ce qui luy appartient, il nous faut vivre sagement et modestement, et empescher les desordres de l'intemperance en nous, afin de nous rendre ce qui nous appartient à nous-mesmes? Et le mot de *vertu* ne signifie-t-il pas une force et vigueur appartenante à l'ame en proprieté, ainsi que l'on dit les herbes et pierres précieuses avoir telle et telle vertu ou proprieté?

Mais la prudence est-elle pas imprudente en l'homme intemperant? La force sans prudence, justice et temperance, n'est pas une force, mais une forcenerie; et la justice est injuste en l'homme poltron, qui ne l'ose pas rendre; en l'intemperant, qui se laisse emporter aux passions; et en l'imprudent, qui ne sçait pas discerner entre le droit et le tort. La justice n'est pas justice, si elle n'est prudente, forte et temperante; ny la prudence n'est pas prudence, si elle n'est temperante, juste et forte; ny la force n'est pas force, si elle n'est juste, prudente et temperante; ny la temperance n'est pas temperance, si elle n'est prudente, forte et juste: et en somme une

vertu n'est pas vertu parfaicte, si elle n'est accompagnée de toutes les autres.

Il est bien vray, Theotime, qu'on ne peut pas exercer toutes les vertus ensemble, parceque les subjects ne s'en presentent pas tout à coup; ains il y a des vertus que quelques uns des plus saincts n'ont jamais eu occasion de practiquer. Car S. Paul, premier hermite, par exemple, quel subject pouvoit-il avoir d'exercer le pardon des injures, l'affabilité, la magnificence, la debonnaireté? Mais toutefois telles ames ne laissent pas d'estre tellement affectionnées à l'honnesteté de la raison, que encore qu'elles n'ayent pas toutes les vertus quant à l'effect, elles les ont toutes quant à l'affection, estant prestes et disposées de suivre et servir la raison en toutes occurrences, sans exception ny reserve.

Il y a certaines inclinations qui sont estimées vertus, et ne le sont pas, ains des faveurs et advantages de la nature. Combien y a-t-il de personnes qui, par leur condition naturelle, sont sobres, simples, douces, taciturnes, voire mesme chastes et honnestes? Or tout cela semble estre vertus, et n'en a toutefois pas le merite; non plus que les mauvaises inclinations ne sont dignes d'aucun blasme, jusques à ce que sur telles humeurs naturelles nous ayons enté le libre et volontaire consentement. Ce n'est pas vertu de ne manger guere par nature, mais ouy bien de s'abstenir par election: ce n'est pas vertu d'estre taciturne par inclination, mais ouy bien de se taire par raison. Plusieurs pensent avoir les vertus quand

ils n'exercent pas les vices contraires. Celuy qui ne fut oncques assailli se peut voirement vanter de n'avoir pas esté fuyart, mais non pas d'avoir esté vaillant; celuy qui n'est pas affligé se peut louer de n'estre pas impatient, mais non pas d'estre patient. Ainsi semble-t-il à plusieurs d'avoir des vertus, qui n'ont toutefois que des bonnes inclinations; et parceque ces inclinations sont les unes sans les autres, il est advis que les vertus le soyent aussi.

Certes le grand S. Augustin, en une epistre qu'il escrit à S. Hierosme, monstre que nous pouvons avoir quelque sorte de vertu, sans avoir les autres; et que neantmoins nous n'en pouvons point avoir de parfaictes, sans les avoir toutes; mais que quant aux vices, on peut avoir les uns sans avoir les autres: ains il est impossible de les avoir tous ensemble, de sorte qu'il ne s'ensuit pas que qui a perdu toutes les vertus ait par conséquent tous les vices; puisque presque toutes vertus ont deux vices opposez, non seulement contraires à la vertu, mais aussi contraires entre eux-mesmes. Qui a perdu la vaillance par la temerité ne peut avoir à mesme temps le vice de couardise; et qui a perdu la liberalité par la prodigalité ne peut aussi à mesme temps estre blasmé de chicheté. Catilina, dit S. Augustin, estoit sobre, vigilant, patient à souffrir le froid, le chaud, et la faim; c'est pourquoy il luy estoit advis, et à ses complices, qu'il fust grandement constant: mais cette force n'estoit pas prudente, puisque il choisissoit le mal en lieu du bien; elle n'estoit pas tempe-

rante, car il se relaschoit à de vilaines ordures; elle n'estoit pas juste, puisque il conjuroit contre sa patrie; elle n'estoit donc pas une constance, mais une opiniastreté, laquelle, pour tromper les sots, portoit le nom de constance.

CHAPITRE VIII.

Comme la charité comprend toutes les vertus.

« Un fleuve sortoit du lieu de delices pour ar-« rouser le paradis terrestre, et de là se separoit en « quatre chefs (1). » Or l'homme est en un lieu de delices, où Dieu fait sourdre le fleuve de la raison et lumiere naturelle pour arrouser tout le paradis de nostre cœur; et ce fleuve se divise en quatre chefs, c'est-à-dire prend quatre courans selon les quatre regions de l'ame.

Car premierement, sur l'entendement qu'on appelle practique, c'est-à-dire qui discerne des actions qu'il convient faire ou fuir, la lumiere naturelle respand la prudence qui incline nostre esprit à sagement juger du mal que nous devons eviter et chasser, et du bien que nous devons faire et pourchasser.

Secondement, sur nostre volonté elle fait saillir la justice, qui n'est autre chose qu'un perpetuel et ferme vouloir de rendre à chacun ce qui luy est deu.

Troisiesmement, sur l'appetit de convoitise elle fait couler la temperance qui modere les passions qui y sont.

Quatriesmement, et sur l'appetit irascible, ou de

(1) Genes. II, 10.

la colere, elle fait flotter la force qui bride et manie tous les mouvemens de l'ire.

Or ces quatre fleuves ainsi separés se divisent par après en plusieurs autres, afin que toutes les actions humaines puissent estre bien dressées à l'honnesteté et felicité naturelle. Mais outre cela, Dieu voulant enrichir les chrestiens d'une speciale faveur, il fait sourdre sur la cime de la partie superieure de leur esprit une fontaine surnaturelle, que nous appellons grace, laquelle comprend voirement la foy et l'esperance, mais qui consiste toutefois en la charité qui purifie l'ame de tous pechez, puis l'orne et l'embellit d'une beauté très delectable, et enfin espanche ses eaux sur toutes les facultez et operations d'icelle, pour donner à l'entendement une prudence celeste, à la volonté une saincte justice, à l'appetit de convoitise une temperance sacrée, et à l'appetit irascible une force devote; afin que tout le cœur humain tende à l'honnesteté et felicité surnaturelle, qui consiste en l'union avec Dieu. Que si ces quatre courans et fleuves de la charité rencontrent en une ame quelqu'une des quatre vertus naturelles, ils la reduisent à leur obeissance; se meslant avec elle pour la perfectionner, comme l'eau de senteur perfectionne l'eau naturelle quand elles sont meslées ensemble. Mais si la saincte dilection ainsi respandue ne trouve point les vertus naturelles en l'ame, alors elle-mesme fait toutes les operations selon que les occasions le requierent.

Ainsi l'amour celeste trouvant plusieurs vertus en

S. Paul, en S. Ambroise, S. Denys, S. Pacome, il respandit sur icelles une agreable clarté, les reduisant toutes à son service. Mais en la Magdeleine, en Ste Marie Egyptiaque, au bon larron, et en cent autres tels penitens qui avoient esté grands pecheurs, le divin amour ne trouvant aucune vertu, fit la fonction et les œuvres de toutes les vertus, se rendant en iceux patient, doux, humble, et liberal. Nous semons ès jardins une grande varieté de graines, et les couvrons toutes de terre, comme les ensevelissans jusqu'à ce que le soleil plus fort les fasse lever, et, par maniere de dire, ressusciter, lorsqu'elles produisent leurs feuilles et leurs fleurs, avec de nouvelles graines, une chacune selon son espece; en sorte qu'une seule chaleur celeste fait toute la diversité de ces productions par les semences qu'elle trouve cachées dans le sein de la terre.

Certes, mon Theotime, Dieu a respandu en nos ames les semences de toutes les vertus, lesquelles neantmoins sont tellement couvertes de nostre imperfection et foiblesse, qu'elles ne paroissent point, ou fort peu, jusqu'à ce que la vitale chaleur de la dilection sacrée les vienne animer et ressusciter; produisant par icelles les actions de toutes les vertus; si que comme la manne contenoit en soy la varieté des saveurs de toutes les viandes, et en excitoit le goust dans la bouche des Israëlites (1); ainsi l'amour celeste comprend en soy la diversité des perfections de toutes les vertus, d'une façon si eminente et si

(1) Sap. XVI, 20.

relevée, qu'elle en produit toutes les actions en temps et lieu selon les occurrences. Josué desfit certes vaillamment les ennemis de Dieu par la bonne conduite des armées qu'il eut en charge; mais Samson les desfaisoit encore plus glorieusement, qui de sa propre main avec des maschoires d'asne en tuoit à milliers (1). Josué par son commandement et bon ordre, employant la valeur de ses troupes, faisoit des merveilles; mais Samson par sa propre force, sans employer aucune autre, faisoit des miracles. Josué avoit les forces de plusieurs soldats sous soy; mais Samson les avoit en soy, et pouvoit luy seul autant que Josué et plusieurs soldats avec luy eussent pu tous ensemble. L'amour celeste excelle en l'une et l'autre façon: car trouvant des vertus en une ame (et pour l'ordinaire au moins y trouve-t-il la foy, l'esperance et la penitence), il les anime, il leur commande, et les employe heureusement au service de Dieu; et pour le reste des vertus qu'il ne trouve pas, il fait luy-mesme leurs fonctions, ayant autant et plus de force luy seul qu'elles ne sçauroient avoir toutes ensemble.

Certes le grand apostre ne dit pas seulement que la charité nous donne la patience, benignité, constance, simplicité, mais il dit qu'elle-mesme elle est patiente, benigne, constante (2); et c'est le propre des suprêmes vertus entre les anges et les hommes, de pouvoir non seulement ordonner aux inferieures qu'elles operent, mais aussi de pouvoir elles-mesmes

(1) Judic. XV, 15. — (2) I. Cor. XIII.

faire ce qu'elles commandent aux autres. L'evesque donne les charges de toutes les fonctions ecclesiastiques, d'ouvrir l'eglise, d'y lire, exorciser, esclairer, prescher, baptiser, sacrifier, communier, absoudre, et luy-mesme aussi peut faire et fait tout cela, ayant en soy une vertu eminente qui comprend toutes les autres inferieures. Ainsi S. Thomas, en consideration de ce que S. Paul asseure que la charité est patiente, benigne, et forte : La charité, dit-il, fait et accomplit les œuvres de toutes les vertus. Et S. Ambroise, escrivant à Demetrius, appelle la patience et les autres vertus, membres de la charité; et le grand S. Augustin dit que l'amour de Dieu comprend toutes les vertus et fait toutes leurs operations en nous. Voicy ses paroles : « Ce qu'on dit que la vertu est « divisée en quatre (il entend les quatre vertus car- « dinales), on le dit, ce me semble, à raison des di- « verses affections qui proviennent de l'amour; de « maniere que je ne feray nul doute de definir ces « quatre vertus : en sorte que la temperance soit l'a- « mour qui se donne tout entier à Dieu; la force, « un amour qui supporte volontiers toutes choses « pour Dieu; la justice, une force servant à Dieu « seul, et pour cela commandant droictement à tout « ce qui est subject à l'homme; la prudence, un « amour qui choisit ce qui luy est profitable pour « s'unir avec Dieu, et rejette ce qui luy est nuisi- « ble (1). » Celuy donc qui a la charité a son esprit revestu d'une belle robe nuptiale, laquelle, comme

(1) De morib. Eccl. c. 14.

celle de Joseph, est parsemée de toute la varieté des vertus (1); ou plustost il a une perfection qui contient la vertu de toutes les perfections, ou la perfection de toutes les vertus: et par ainsi *la charité est patiente, benigne; elle n'est point envieuse*, mais honteuse; *elle ne fait point de legeretez*, ains elle est prudente; *elle ne s'enfle point* d'orgueil, ains elle est humble; *elle n'est point ambitieuse* ou desdaigneuse, ains aimable et affable; elle n'est point pointilleuse *à vouloir ce qui luy appartient*, ains franche et condescendante; *elle ne s'irrite point*, ains est paisible; *elle ne pense aucun mal*, ains est debonnaire; *elle ne se resjouit point sur le mal, ains se resjouit* avec la verité et *en la verité; elle souffre tout, elle croit* aisement *tout* ce qu'on luy dit de bien, sans aucune opiniastreté, contention ny defiance; *elle espere tout* bien du prochain, sans jamais perdre courage de luy procurer son salut; *elle soutient tout* (2), attendant sans inquietude ce qui luy est promis. Et pour conclusion la charité est le fin or et enflammé que nostre Seigneur conseilloit à l'evesque de Laodicée d'acheter (3), lequel contient le prix de toutes choses, qui peut tout et qui fait tout.

CHAPITRE IX.

Que les vertus tirent leur perfection de l'amour sacré.

La charité est doncques *le lien de perfection* (4), puisqu'en elle et par elle sont contenues et assem-

(1) Genes. XXXVII, 3. — (2) I. ad Cor. XIII. — (3) Apoc. III. 18.
(4) Coloss. III, 14.

blées toutes les perfections de l'ame, et que sans elle non seulement on ne sçauroit avoir l'assemblage entier des vertus, mais on ne peut mesme sans elle avoir la perfection d'aucune vertu. Sans le ciment et mortier qui lie les pierres et murailles, tout l'edifice se dissout : sans les nerfs, muscles, et tendons, tout le corps seroit defait ; et sans la charité, les vertus ne peuvent s'entretenir les unes aux autres. Nostre Seigneur lie tousjours l'accomplissement des commandemens à la charité. « Qui a mes commande-« mens, dit-il, et les observe, c'est celuy qui m'aime. « Celuy qui ne m'aime pas ne garde pas mes com-« mandemens (1). » *Si quelqu'un m'aime, il gardera mes paroles* (2). Ce que repetant le disciple bien-aimé : « Qui observe les commandemens de Dieu, dit-il, « la charité de Dieu est parfaite en iceluy, et celle-« cy est la charité de Dieu, que nous gardions ses « commandemens (3). » Or qui auroit toutes les vertus, garderoit tous les commandemens : car qui auroit la vertu de religion, observeroit les trois premiers commandemens ; qui auroit la pieté, observeroit le quatriesme ; qui auroit la mansuetude et debonnaireté, observeroit le cinquiesme ; par la chasteté on garderoit le sixiesme ; par la libéralité on eviteroit de violer le septiesme ; par la verité on feroit le huitiesme ; et par la parcimonie et pudicité on observeroit le neuviesme et dixiesme. Que si on ne peut garder les commandemens sans la charité, à plus

(1) Joan. XIV, 21, 24, 25. — (2) I. Joan. II, 5.
(3) *Ibid.*, V, 3.

forte raison ne peut-on sans icelle avoir toutes les vertus.

On peut certes bien avoir quelque vertu et demeurer quelque peu de temps sans offenser Dieu, encore que l'on n'ait pas le divin amour. Mais tout ainsi que nous voyons parfois des arbres arrachez de terre faire quelques productions, non toutefois parfaictes ny pour long-temps; de mesme un cœur separé de la charité peut voirement produire quelques actes de vertu, mais non pas longuement.

Toutes les vertus separées de la charité sont fort imparfaictes, puisqu'elles ne peuvent sans icelle parvenir à leur fin, qui est de rendre l'homme heureux. Les abeilles sont en leur naissance des petits chadons et vermisseaux sans pieds, sans ailes, et sans formes; mais par succession de temps elles se changent et deviennent petites mouches; puis enfin quand elles sont fortes et qu'elles ont leur croissance, alors on dit qu'elles sont avettes formées, faictes et parfaictes, parcequ'elles ont ce qu'il faut pour voler et faire le miel. Les vertus ont leur commencement, leurs progrès et leur perfection, et je ne nie pas que sans la charité elles ne puissent naistre, voire mesme faire progrès; mais qu'elles ayent leur perfection pour porter le titre de vertus faictes, formées, et accomplies, cela depend de la charité, qui leur donne la force de voler en Dieu, et recueillir de la misericorde d'iceluy le miel du vray merite et de la sanctification des cœurs esquels elles se trouvent.

La charité est entre les vertus, comme le soleil

entre les estoilles : elle leur distribue à toutes leur clarté et beauté. La foy, l'esperance, la crainte, et penitence, viennent ordinairement devant elle en l'ame pour luy preparer le logis ; et comme elle est arrivée, elles luy obéissent et la servent comme tout le reste des vertus, et elle les anime, les orne et vivifie toutes par sa presence.

Les autres vertus se peuvent reciproquement entre-aider et s'exciter mutuellement en leurs œuvres et exercices : car qui ne sçait que la chasteté requiert et excite la sobrieté, et que l'obéissance nous porte à la liberalité, à l'oraison, à l'humilité ? Or par cette communication qu'elles ont entre elles, elles participent aux perfections les unes des autres : car la chasteté observée par obéissance a double dignité, à sçavoir la sienne propre et celle de l'obéissance. Ains elle a plus de celle de l'obéissance que de la sienne propre : car comme Aristote dit que celui qui desroboit pour pouvoir commettre la fornication estoit plus fornicateur que larron, d'autant que son affection tendoit toute à la fornication, et ne se servoit du larcin que comme d'un passage pour y parvenir ; ainsi qui observe la chasteté pour obéir, il est plus obéissant que chaste, puisqu'il employe la chasteté au service de l'obéissance. Mais pourtant du meslange de l'obéissance avec la chasteté ne peut réussir une vertu accomplie et parfaicte, puisque la derniere perfection, qui est l'amour, leur manque à toutes deux : de sorte que si mesme il se pouvoit faire que toutes les vertus se trouvassent ensemble

en un homme, et que la seule charité luy manquast, cet assemblage de vertus seroit voirement un corps très parfaictement accomply de toutes ses parties, tel que fut celuy d'Adam, quand Dieu de sa main maistresse le forma du limon de la terre; mais corps neantmoins qui seroit sans mouvement, sans vie, et sans grace, jusqu'à ce que Dieu *inspirast* en iceluy *le spiracle de vie* (1), c'est-à-dire la sacrée charité, sans laquelle rien ne nous profite.

Au demeurant, la perfection de l'amour divin est si souveraine, qu'elle perfectionne toutes les vertus, et ne peut estre perfectionnée par icelles, non pas mesme par l'obéissance, qui est celle laquelle peut le plus respandre de perfection sur les autres : car encore bien que l'amour soit commandé, et qu'en aimant nous pratiquions l'obéissance, si est-ce neantmoins que l'amour ne tire pas sa perfection de l'obéissance, ains de la bonté de celuy qu'il aime; d'autant que l'amour n'est pas excellent parcequ'il est obéissant, mais parcequ'il aime un bien excellent. Certes, en aimant nous obéissons, comme en obéissant nous aimons; mais si cette obéissance est si excellemment aimable, c'est parcequ'elle tend à l'excellence de l'amour : et sa perfection depend, non de ce qu'en aimant nous obéissons, mais de ce qu'en obéissant nous aimons. De sorte que tout ainsi Dieu est esgalement la derniere fin de tout ce qui est bon, comme il en est la premiere source, de mesme l'amour qui est l'origine de toute bonne af-

(1) Genes. II, 7.

fection, en est pareillement la derniere fin et perfection.

CHAPITRE X.

Digression sur l'imperfection des vertus des payens.

Ces anciens sages du monde firent jadis des magnifiques discours à l'honneur des vertus morales, ouy mesme en faveur de la religion. Mais ce que Plutarque a observé ès stoïciens est encore plus à propos pour tout le reste des payens. Nous voyons, dit-il, des navires qui portent des inscriptions fort illustres : il y en a qu'on appelle Victoire, les autres Vaillance, les autres Soleil ; mais pour cela elles ne laissent pas d'estre sujettes aux vents et aux vagues. Ainsi les stoïciens se vantent d'estre exempts de passions, sans peur, sans tristesse, sans ire, gens immuables et invariables ; mais en effect ils sont subjects au trouble, à l'inquietude, à l'impetuosité, et autres impertinences.

Pour Dieu, Theotime, je vous prie, quelle vertu pouvoient avoir ces gens-là, qui volontairement, et comme à prix faict, renversoient toutes les loix de la religion ? Seneque avoit faict un livre contre les superstitions, dans lequel il avoit repris l'impieté payenne avec beaucoup de liberté. Or cette liberté, dit le grand S. Augustin, se trouva en ses escrits, et non pas en sa vie ; puisque mesme il conseilla que l'on rejettast de cœur la superstition, mais qu'on ne laissast pas de la practiquer ès actions (1). Car voicy ses

(1) Lib. VI de civit. c. 10 et 11.

paroles: « Lesquelles superstitions le sage observera « comme commandées par les loix, non pas comme « agreables aux dieux. Comme pouvoient estre ver- « tueux ceux qui, comme rapporte S. Augustin, es- « timoient que le sage se devoit tuer, quand il ne « pouvoit ou ne devoit plus supporter les calamitez « de cette vie, et toutefois ne vouloient pas advouer « que les calamitez fussent miserables, ny les mi- « seres calamiteuses, ains maintenoient que le sage « estoit tousjours heureux et sa vie bienheureuse? « O quelle vie bienheureuse, dit S. Augustin, pour « laquelle eviter on a mesme recours à la mort! Si « elle est bienheureuse, que n'y demeurez-vous (1)? » Aussi celuy d'entre les stoïciens et capitaines, qui pour s'estre tué soy-mesme en la ville d'Utique afin d'eviter une calamité qu'il estimoit indigne de sa vie, a esté tant loué par les cervelles profanes, fit cette action avec si peu de veritable vertu, que, comme dit S. Augustin, il ne tesmoigna pas un courage qui voulust eviter la deshonnesteté, mais une ame infirme qui n'eut pas l'asseurance d'attendre l'adversité (2). Car s'il eust estimé chose infasme de vivre sous la victoire de Cesar, pourquoy eust il commandé d'esperer en la douceur de Cesar? Comme n'eust-il conseillé à son fils de mourir avec luy, si la mort estoit meilleure et plus honneste que la vie? Il se tua donc, ou parcequ'il envia à Cesar la gloire qu'il eust eu de luy donner la vie, ou parcequ'il apprehenda la honte de vivre sous un vainqueur qu'il

(1) Lib. XIX de civit. c. 4. — (2) Supr. et lib. I, c. 22 et 23.

hayssoit; en quoy il peut estre loué d'un gros et, encore à l'adventure, grand courage, mais non pas d'un sage, vertueux, et constant esprit. La cruauté qui se practique sans emotion et de sang froid est la plus cruelle de toutes; et c'en est de mesme du desespoir : car celuy qui est le plus lent, le plus deliberé, le plus resolu, est aussi le moins excusable et le plus desesperé.

Et quant à Lucrece (afin que nous n'oubliions pas aussi les valeurs du sexe moins courageux), ou elle fut chaste parmy la violence et le forcement du fils de Tarquinius, ou elle ne le fut pas (1). Si Lucrece ne fut pas chaste, pourquoy loue-t-on donc la chasteté de Lucrece? Si Lucrece fut chaste et innocente en cet accident-là, Lucrece ne fut-elle pas meschante de tuer l'innocente Lucrece? Si elle fut adultere, pourquoy est elle tant louée? Si elle fut pudique, pourquoy fut-elle tuée? Mais elle craignoit l'opprobre et la honte de ceux qui eussent pu croire que la deshonnesteté qu'elle avoit soufferte violemment tandis qu'elle estoit en vie, eust aussi esté soufferte volontairement, si après icelle elle fust demeurée en vie : elle eut peur qu'on l'estimast complice du peché, si ce qui avoit esté fait en elle vilainement estoit supporté par elle patiemment. Hé donc! faut-il, pour fuir la honte et l'opprobre qui depend de l'opinion des hommes, accabler l'innocent et tuer le juste? Faut-il maintenir l'honneur aux depens de la vertu, et la reputation au peril de l'equité?

(1) Vid. Aug. lib. I civit. c. 19.

Telles furent les vertus des plus vertueux payens envers Dieu et envers eux-mesmes.

Et pour les vertus qui regardent le prochain, ils foulerent aux pieds et fort effrontement, par leurs loix mesmes, la principale qui est la piete. Car Aristote, le plus grand cerveau d'entre eux, prononce cette horrible et très impiteuse sentence (1). « Touchant « l'exposition, c'est-à-dire l'abandonnement des en- « fans, ou leur éducation, la loy soit telle : Qu'il ne « faut rien nourrir de ce qui est privé de quelque « membre. Et quant aux autres enfans, si les loix et « coustumes de la cité defendent qu'on n'abandonne « pas les enfans, et que le nombre des enfans se mul- « tiplie à quelqu'un, en sorte qu'il en ait desja au « double de la portée de ses facultés, il faut prevenir « et procurer l'avortement. » Seneque, ce sage tant loué : « Nous tuons, dit-il, les monstres; et nos enfans, « s'ils sont manqués, debiles, imparfaits, ou mon- « strueux, nous les rejettons et abandonnons (2). » De sorte que ce n'est pas sans cause que Tertulian reproche aux Romains qu'ils exposoient leurs enfans aux ondes, au froid, à la faim, et aux chiens; et cela non par force de pauvreté, car, comme il dit, les presidens mesmes et magistrats practiquoient cette denaturée cruauté (3). O vray Dieu, Theotime, quels vertueux voilà! et quels sages pouvoient estre ces gens qui enseignoient une si cruelle et brutale sagesse? « Helas! dit le grand apostre, croyans d'estre

(1) Lib. VII Pol. c. 16. — (2) De ira, lib. I, cap. 15.
(3) In Apol. cap. 9, et vide Lypsium, cent. I, ep. 85.

« sages, ils ont esté faicts insensez, et leur fol es-
« prit a esté obscurcy, gens abandonnez au sens re-
« prouvé (1). » Ah! quelle horreur qu'un si grand philosophe conseille l'avortement; c'est devancer l'homicide, dit Tertulian, d'empescher un homme conceu de naistre; et S. Ambroise reprenant les payens de cette mesme barbarie: On oste, dit-il, en cette sorte la vie aux enfans avant qu'on la leur ait donnée (2).

Certes si les payens ont practiqué quelques vertus, c'a esté pour la pluspart en faveur de la gloire du monde, et par consequent ils n'ont eu de la vertu que l'action, et non pas le motif et l'intention. Or la vertu n'est pas vraie vertu, si elle n'a la vraie intention. La convoitise humaine a fait la force des payens, dit le concile d'Aurange, et la charité divine a fait celle des chrestiens (3). Les vertus des payens, dit S. Augustin, ont esté non vraies, mais vray-semblables, parcequ'elles ne furent pas exercées pour la fin convenable, mais pour des fins perissables. Fabricius sera moins puny que Catilina, non pas que celuy-là fust bon, mais parceque celuy-cy fut pire; non que Fabricius eust des vraies vertus, mais parcequ'il ne fut pas si esloigné des vraies vertus. Si qu'au jour du jugement les vertus des payens les defendront, non afin qu'ils soient sauvez, mais afin qu'ils ne soient pas tant damnez. Un vice estoit osté par un autre vice entre les payens;

(1) Rom. I, 12, 21, 28. — (2) L. V. Exham. c. 18.
(3) Concil. Araus. c. 17, t. 7. lib. IV, cont. Jul. Pel. c. 3.

les vices se faisans place les uns aux autres, sans en laisser aucune à la vertu : et pour ce seul unique vice de la vaine gloire, ils reprimoient l'avarice et plusieurs autres vices. Voire mesme quelquefois ils mesprisoient la vanité par vanité, dont l'un d'entre eux qui sembloit le plus esloigné de la vanité, foulant aux pieds le lict bien paré de Platon : Que fais-tu, Diogenes? luy dit Platon. Je foule, respondit-il, le faste de Platon. Il est vray, repliqua Platon, tu le foules, mais par un autre faste. Si Seneque fut vain, on le peut recueillir de ses derniers propos; car la fin couronne l'œuvre, et la derniere heure les juge toutes. Quelle vanité, je vous prie! estant sur le point de mourir, il dit à ses amis qu'il n'avoit pu jusqu'à l'heure les remercier assez dignement, et que partant il leur vouloit laisser un legat de ce qu'il avoit en soy de plus agreable et de plus beau; et que s'ils le gardoient soigneusement, ils en recevroient de grandes louanges, adjoustant que ce magnifique legat n'estoit autre chose que l'image de sa vie. Voyez-vous, Theotime, comme les abois de cet homme sont puans de vanité? Ce ne fut pas l'amour de l'honnesteté, mais l'amour de l'honneur, qui poussa ces sages mondains à l'exercice des vertus; et leurs vertus de mesme furent aussi differentes des vraies vertus, comme l'amour de l'honnesteté et l'amour du merite d'avec l'amour de la recompense. Ceux qui servent les princes pour l'interest font ordinairement des services plus empressez, plus ardens, et sensibles; mais ceux qui servent par amour les font

plus nobles, plus genereux, et par consequent plus estimables.

Les escarboucles et rubis sont appellez par les Grecs de deux noms contraires : car ils les nomment pyropes et apyropes, c'est-à-dire, de feu et sans feu, ou bien enflammez et sans flamme; ils les nomment ignées, de feu, charbons, ou escarboucles, parcequ'ils ressemblent au feu en lueur et splendeur; mais ils les appellent sans feu, ou, pour dire ainsi, ininflammables, parceque non seulement leur lueur n'a nulle chaleur, mais ils ne sont nullement susceptibles de chaleur, et n'y a feu qui le puisse eschauffer. Ainsi nos anciens peres ont appelé les vertus des payens vertus et non vertus tout ensemble; vertus, parcequ'elles en ont la lueur et l'apparence; non vertus, parce non seulement elles n'ont pas eu cette chaleur vitale de l'amour de Dieu qui seule les pouvoit perfectionner, mais elles n'en estoient pas susceptibles, puisqu'elles estoient en des subjects infideles. Y ayant de ce temps-là, dit S. Augustin, deux Romains grands en vertu, Cesar et Caton; la vertu de Caton fut de beaucoup plus approchante de la vraie vertu que celle de Cesar (1). Et ayant dit en quelque lieu que les philosophes destituez de la vraie pieté avoient resplendy en lumiere de vertu, il s'en desdit au livre de ses retractations, estimant que cette louange estoit trop grande pour des vertus si imparfaictes comme furent celles des payens, qui en verité ressemblent à ces vers à feu et

(1) Lib. V, de civ. Dei, c. 12.

luisans, qui ne sont luisans qu'emmy la nuict, et le jour venu perdent leur lueur (1). Car de mesme ces vertus payennes ne sont vertus qu'en comparaison des vices, mais, en comparaison des vertus des vrais chrestiens, ne meritent nullement le nom de vertus.

Parce neantmoins qu'elles ont quelque chose de bon, elles peuvent estre comparées aux pommes vereuses : car elles ont la couleur, et ce peu de substance qui leur reste, aussi bonnes que les vertus entieres ; mais le ver de la vanité est au milieu, qui les gaste. C'est pourquoi qui en veut user doit separer le bon d'avec le mauvais. Je veux bien, Theotime, qu'il y eust quelque fermeté de courage en Caton, et que cette fermeté fust louable en soy ; mais qui veut se prevaloir de son exemple, il faut que ce soit en un juste et bon subject, non pas se donnant la mort, mais la souffrant lorsque la vraie vertu le requiert, non pour la vanité de la gloire, mais pour la gloire de la verité, comme il advint à nos martyrs, qui avec des courages invincibles firent tant de miracles de constance et valeur, que les Catons, les Horaces, les Seneques, les Lucreces, les Arries, ne meritent certes nulle consideration en comparaison : tesmoins les Laurens, les Vincens, les Vitaux, les Erasmes, les Eugenes, les Sebastiens, les Agathes, les Agnès, Catherines, Perpetues, Felicités, Symphoroses, Natalies, et mille milliers d'autres, qui me font tous les jours admirer les admirateurs des vertus payennes, non tant parcequ'ils admirent des-

(1) Lib. I, retract. c. 3.

ordonnement les vertus imparfaictes des payens, comme parcequ'ils n'admirent point les vertus très parfaictes des chrestiens; vertus cent fois plus dignes d'admiration, et seules dignes d'imitation.

CHAPITRE XI.

Comme les actions humaines sont sans valeur lorsqu'elles sont faictes sans le divin amour.

Le grand amy de Dieu, Abraham, n'eut de Sara sa femme principale que son très cher fils unique Isaac, qui seul aussi fut son heritier universel; et bien qu'il eust encore Ismaël d'Agar, et plusieurs autres enfans de Cetura, ses femmes servantes et moins principales, si est-ce toutefois qu'il ne leur donna, sinon quelques presens et legats pour les desjetter et exhereder, d'autant que, n'estant pas advouez de la femme principale, ils ne pouvoient pas aussi luy succeder. Or ils ne furent pas advouez, parceque quant aux enfans de Cetura, ils nasquirent tous après la mort de Sara; et pour le regard d'Ismaël, quoyque sa mere Agar l'eust conceu par l'autorité de Sara sa maistresse, toutefois, se voyant grosse, elle la *mesprisa* (1), et ne mit pas cet enfant au monde sur les genoux d'icelle, comme Bala mit les siens sur les genoux de Rachel. Theotime, il n'y a que les enfans, c'est-à-dire les actes de la très saincte charité, qui soient *heritiers de Dieu, coheritiers de Jesus-Christ* (2), et les enfans ou actes que les autres vertus conçoivent et enfantent sur ses genoux par son commandement, ou au moins sous les aisles et la

(1) Genes. XVI, 4. — (2) Ad Rom. VIII, 17.

faveur de sa presence. Mais quand les vertus morales, ou mesme les vertus surnaturelles, produisent leurs actions en l'absence de la charité, comme elles font entre les schismatiques, au rapport de S. Augustin, et quelquefois parmy les mauvais catholiques, elles n'ont nulle valeur pour le paradis, non pas mesme l'aumosne, quand elle nous porteroit *à distribuer toute nostre substance aux pauvres* (1); ny le martyre non plus, quand nous *livrerions* nostre *corps* aux flammes *pour estre bruslez* (2). Non, Theotime, *sans la charité*, dit l'apostre, tout cela *ne serviroit de rien* (3), ainsi que nous monstrons plus amplement ailleurs.

Or il y a de plus, quand, en la production des vertus morales, la volonté se rend desobéissante à sa dame, qui est la charité, comme quand par l'orgueil, la vanité, l'interest temporel, ou par quelque autre mauvais motif, les vertus sont destournées de leur propre nature; certes alors ces actions sont chassées et bannies de la maison d'Abraham et de la societé de Sara, c'est-à-dire, elles sont privées du fruict et des privileges de la charité, et par consequent demeurent sans valeur ny merite. Car ces actions-là, ainsi infectées d'une mauvaise intention, sont en effect plus vicieuses que vertueuses, puisqu'elles n'ont de la vertu que le corps exterieur, l'interieur appartenant au vice qui leur sert de motif: tesmoin les jeusnes, offrandes, et autres actions du pharisien (4).

(1) I. Cor. XIII, 3. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.* — (4) Luc. XVIII, 12.

Mais enfin outre tout cela, comme les Israëlites vescurent paisiblement en Egypte durant la vie de Joseph et de Levi, et soudain après la mort de Levi furent tyranniquement reduits en servitude, d'où provient le proverbe des juifs, L'un des freres trespassé, les autres sont oppressez; selon qu'il est rapporté en la grande Chronologie des Hebrieux, publiée par le sçavant archevesque d'Aix, Gilbert Genebrard, que je nomme par honneur et avec consolation, pour avoir esté son disciple, quoyque inutilement, lorsqu'il estoit lecteur royal à Paris, et qu'il exposoit le Cantique des cantiques; de mesme les merites et fruicts des vertus tant morales que chrestiennes subsistent tres doucement et tranquillement en l'ame, tandis que la sacrée dilection y vit et regne: mais à mesme que la dilection divine y meurt, tous les merites et fruicts des autres vertus meurent quant et quant; et ce sont ces œuvres que les theologiens appellent mortifiées, parceque estant nées en vie sous la faveur de la dilection, et comme un Ismaël en la famille d'Abraham, elles perdent par après la vie et le droit d'heriter par la desobéissance et rebellion suivante de la volonté humaine qui est leur mere.

O Dieu, Theotime, quel malheur! « Si le juste « se destourne de sa justice, et qu'il fasse l'iniquité, « on n'aura plus memoire de toutes ses justices, il « mourra en son peché (1), » dit nostre Seigneur en Ezechiel. De sorte que le peché mortel ruine tout le merite des vertus: car quant à celles qu'on practi-

(1) Ezech. XVIII, 24.

que tandis qu'il regne en l'ame, elles naissent tellement mortes qu'elles sont à jamais inutiles pour la pretention de la vie eternelle; et quant à celles que l'on a practiquées avant qu'il fust commis, c'est-à-dire tandis que la dilection sacrée vivoit en l'ame, leur valeur et merite perit et meurt soudain à son arrivée, ne pouvans conserver leur vie après la mort de la charité qui la leur avoit donnée. Le lac que les profanes appellent communement Asphaltite, et les auteurs sacrés Mer morte, a une maledicion si grande que rien ne peut vivre de ce que l'on y met. Quand les poissons du fleuve Jordain l'approchent, ils meurent promptement, s'ils ne rebroussent contremont; les arbres de son rivage ne produisent rien de vivant, et bien que leurs fruicts ayent l'apparence et forme exterieure pareille aux fruicts des autres contrées, neantmoins, quand on les veut arracher, on trouve que ce ne sont qu'escorces et peleures pleines de cendres qui s'en vont au vent: marque des infasmes pechez pour la punition desquels cette contrée, peuplée de quatre citez planteureuses, fut jadis convertie en cet abysme de puanteur et d'infection; et rien aussi ne peut, ce semble, mieux representer le malheur du peché que ce lac abominable qui prit son origine du plus execrable desordre que la chair humaine puisse commettre. Le peché donc, comme une mer morte et mortelle, tue tout ce qui l'aborde: rien n'est vivant de tout ce qui naist en l'ame qu'il occupe, ny de tout ce qui croist autour de luy. O Dieu, nullement, Theotime! car non seulement le

peché est une œuvre morte, mais elle est tellement pestilente et veneneuse que les plus excellentes vertus de l'ame pecheresse ne produisent aucune action vivante; et, quoyque quelquefois les actions des pecheurs ayent une grande ressemblance avec les actions des justes, ce ne sont toutefois qu'escorces pleines de vent et de poussiere, regardées voirement, et mesme recompensées par la bonté divine de quelques presens temporels qui leur sont donnez comme aux enfans des chambrieres; mais escorces pourtant qui ne sont ny ne peuvent estre savourées ni goustées par la divine justice pour estre salariées de loyer eternel: elles perissent sur leurs arbres, et ne peuvent estre conservées en la main de Dieu, parcequ'elles sont vuides de vraye valeur, comme il est dit en l'Apocalypse à l'evesque de Sardes, lequel estoit *estimé* un arbre *vivant*, à cause de plusieurs vertus qu'il practiquoit; et neantmoins il estoit *mort* (1), parceque, estant en peché, ses vertus n'estoient pas des vrays fruicts vivans, mais des escorces mortes et des amusemens pour les yeux, non des pommes savoureuses, utiles à manger. De sorte que nous pouvons tous lancer cette veritable voix, à l'imitation du sainct apostre: *Sans la charité je ne suis rien, rien ne me profite* (2); et celle-cy avec S. Augustin: *Mettez dans un cœur la charité, tout profite; ostez du cœur la charité, rien ne profite.*

Or je dis, rien ne profite pour la vie eternelle, quoyque, comme nous disons ailleurs, les œuvres

(1) Apoc. III, 1. — (2) I. Cor. XIII, 2, 3.

vertueuses des pecheurs ne soient pas inutiles pour la vie temporelle : mais, Theotime mon amy, *Que profite-t-il à l'homme s'il gaigne tout le monde* temporellement, *et qu'il perde son ame* eternellement (1)?

CHAPITRE XII.

Comme le sainct amour, revenant en l'ame, fait revivre toutes les œuvres que le peché avoit faict perir.

Les œuvres doncques que le pecheur fait tandis qu'il est privé du sainct amour, ne profitent jamais pour la vie eternelle, et pour cela sont appellées œuvres mortes; mais les bonnes œuvres du juste sont au contraire nommées vives, d'autant que le divin amour les anime et vivifie de sa dignité. Que si par après elles perdent leur vie et valeur par le peché survenant, elles sont dites œuvres amorties, esteintes, ou mortifiées seulement, mais non pas œuvres mortes, si principalement on a esgard aux esleus. Car comme le Sauveur, parlant de la petite Thâlite, fille de Jaïrus, dit qu'*elle n'estoit pas morte, ains dormoit* (2) seulement; parceque, devant estre soudain ressuscitée, sa mort seroit de si peu de durée qu'elle ressembleroit plustost un sommeil qu'une vraye mort: ainsi les œuvres des justes, et sur-tout des esleus, que le peché survenu fait mourir, ne sont pas dites œuvres mortes, ains seulement amorties, mortifiées, assoupies, ou pasmées; parcequ'au prochain retour de la saincte dilection elles doivent ou du moins peuvent bientost revivre et ressusciter.

(1) Matth. XVI, 26. — (2) Marc. V, 39.

Le retour du peché oste la vie au cœur et à toutes ses œuvres ; le retour de la grace rend la vie au cœur et à toutes ses œuvres. Un hyver rigoureux amortit toutes les plantes de la campagne; en sorte que s'il duroit tousjours, elles aussi tousjours demeureroient en cet estat de mort. Le peché, triste et très effroyable hyver de l'ame, amortit toutes les sainctes œuvres qu'il y trouve; et s'il duroit tousjours, jamais rien ne reprendroit ny vie ny vigueur. Mais comme au retour du beau printemps non seulement les nouvelles semences qu'on jette en terre à la faveur de cette belle et feconde saison, germent et bourgeonnent agreablement chacune selon sa qualité; mais aussi les vieilles plantes que l'aspreté de l'hyver precedent avoit flestries, dessechées et amorties, reverdissent, se revigorent, et reprennent leur vertu et leur vie: de mesme le peché estant aboly, et la grace du divin amour revenant en l'ame, non seulement les nouvelles affections que le retour de ce sacré printemps apporte, germent et produisent beaucoup de merites et de benedictions; mais les œuvres fanées et flestries sous la rigueur de l'hyver du peché passé, comme delivrées de leur ennemy mortel, reprennent leurs forces, se revigorent, et comme ressuscitées fleurissent derechef, et fructifient en merites pour la vie eternelle. Telle est la toute-puissance du celeste amour, ou l'amour de la celeste toute-puissance. « Si l'impie se destourne de son impieté, et « qu'il fasse jugement et justice, il vivifiera son ame. « Convertissez-vous et faites penitence de vos ini-

« quitez, et l'iniquité ne vous sera pas à ruine, dit le « Seigneur tout-puissant (1). » Et qu'est-ce à dire, *l'iniquité ne vous sera point à ruine*, sinon que les *ruines* qu'elle avoit faictes seront reparées? Ainsi outre mille caresses que l'enfant prodigue receut de son pere, il fut restably avec advantage en tous ses ornemens et en toutes les graces, faveurs et dignitez qu'il avoit perdues (2); et Job, image innocente du pecheur penitent, reçoit enfin *au double de tout ce qu'il avoit eu* (3). Certes le très sainct concile de Trente veut que l'on anime les penitens retournez en la sacrée dilection de Dieu eternel, par ces paroles de l'apostre: « Abondez en tout bon œuvre, « sçachans que vostre travail n'est point inutile en « nostre Seigneur (4): car Dieu n'est pas injuste, pour « oublier vostre œuvre et la dilection que vous avez « monstrée en son nom (5). » Dieu doncques n'oublie pas les œuvres de ceux qui ayans perdu la dilection par le peché, la recouvrent par la penitence. Or Dieu oublie les œuvres quand elles perdent leur merite et leur saincteté par le peché survenant, et il s'en ressouvient quand elles retournent en vie et valeur par la presence du sainct amour. De sorte mesme qu'afin que les fideles soient recompensez de leurs bonnes œuvres, tant par l'accroissement de la grace et de la gloire future, que par l'effectuelle jouissance de la vie eternelle, il n'est pas necessaire que l'on ne retombe point au peché, ains suffit, selon

(1) Ezech. XVIII, 27, 30. — (2) Luc. XV, 22, 23.
(3) Job. XLII, 10. — (4) I. Cor. XV, 58. — (5) Hebr. VI, 10.

le sacré concile, que l'on trespasse en la grace et charité de Dieu.

Dieu a promis des recompenses eternelles aux œuvres de l'homme juste; mais *si le juste se destourne de sa justice* par le peché, Dieu n'aura *plus memoire des justices* et bonnes œuvres *qu'il avoit faictes* (1). Que si neantmoins par après ce pauvre homme tombé en peché se releve et retourne en l'amour divin par penitence, Dieu ne se ressouviendra plus de son peché; et s'il ne se ressouvient plus du peché, il se ressouviendra doncques des bonnes œuvres precedentes, et de la recompense qu'il leur avoit promise; puisque le peché, qui seul les avoit ostées de la memoire divine, est totalement effacé, aboly, aneanty; si qu'alors la justice de Dieu oblige sa misericorde, ou plustost la misericorde de Dieu oblige sa justice de regarder derechef les bonnes œuvres passées, comme si jamais il ne les avoit oubliées: autrement le sacré penitent n'eust pas osé dire à son maistre: « Rendez-moy l'allegresse de vostre salu-« taire, et me confirmez de vostre esprit principal (2).» Car, comme vous voyez, non seulement il requiert une *nouveauté d'esprit* et de *cœur*, mais il pretend qu'on lui rende *l'allegresse* (3) que le peché luy avoit ravie. Or cette allegresse n'est autre chose que le *vin* du celeste amour, qui *resjouit le cœur de l'homme* (4).

Il n'est pas du peché en cet endroit comme des œuvres de charité. Car les œuvres du juste ne sont

(1) Ezech. XVIII, 24. — (2) Psalm. L, 14. — (3) *Ibid.*, 12.
(4) Psalm. CIII, 15.

pas effacées, abolies, ou aneanties par le peché survenant, ains elles sont seulement oubliées. Mais le peché du meschant n'est pas seulement oublié, ains il est effacé, nettoyé, aboly, aneanty par la saincte penitence ; c'est pourquoy le peché survenant au juste ne fait pas revivre les pechés autrefois pardonnez, d'autant qu'ils ont esté tout-à-fait aneantis : mais l'amour revenant en l'ame du penitent, fait bien revivre les sainctes œuvres d'autrefois, parcequ'elles n'estoient pas abolies, ains seulement oubliées. Et cet oubly des bonnes œuvres des justes, après qu'ils ont quitté leur justice et dilection, consiste en ce qu'elles nous sont rendues inutiles, tandis que le peché nous rend incapables de la vie eternelle, qui est leur fruict ; et partant sitost que par le retour de la charité nous sommes remis au rang des enfans de Dieu, et par consequent rendus susceptibles de la gloire immortelle, Dieu se ressouvient de nos bonnes œuvres anciennes, et elles nous sont derechef rendues fructueuses. Il n'est pas raisonnable que le peché ait autant de force contre la charité, comme la charité en a contre le peché : car le peché procede de nostre foiblesse, et la charité de la puissance divine. *Si le peché abonde* en malice pour ruiner, *la grace surabonde* pour reparer (1) ; et *la misericorde* de Dieu, par laquelle il efface le peché, *s'exalte* tousjours, et se rend glorieusement triomphante *contre* la rigueur du *jugement* (2) par lequel Dieu avoit oublié les bonnes œuvres qui precedoient

(1) Rom. V, 20. — (2) Jac. II, 13.

le peché. Ainsi tousjours ès guerisons corporelles que nostre Seigneur donnoit par miracle, non seulement il rendoit la santé, mais il adjoustoit des benedictions nouvelles, faisant exceller la guerison au-dessus de la maladie, tant il est bonteux envers les hommes.

Que les guespes, taons, ou mouchons, et tels petits animaux nuisibles, estans morts, puissent revivre et ressusciter, je ne l'ay jamais veu, ny leu, ny ouy dire; mais que les cheres avettes, mouches si vertueuses, puissent ressusciter, chacun le dit, et je l'ay maintefois leu. On dit (ce sont les paroles de Pline) que gardant les corps morts des mousches à miel qu'on a noyées dans la maison, tout l'hyver, et les remettant au soleil le printemps suivant, couvertes de cendre de figuier, elles ressusciteront et seront bonnes comme auparavant. Que les iniquitez et œuvres malignes puissent revivre après que par la penitence elles ont esté noyées et abolies; certes, mon Theotime, jamais l'Escriture ny aucun theologien ne l'a dit, que je sçache, ains le contraire est autorisé par la sacrée parole et par le commun consentement de tous les docteurs. Mais que les œuvres sainctes, qui, comme douces abeilles, font le miel du merite, estant noyées dans le peché, puissent par après revivre, quand couvertes des cendres de la penitence on les remet au soleil de la grace et charité, tous les theologiens le disent et enseignent bien clairement; et lors il ne faut pas douter qu'elles ne soient utiles et fructueuses comme avant le peché.

Lorsque Nabuzardan detruisit Hierusalem, et qu'Israël fut mené en captivité, le feu sacré de l'autel fut caché dans un puits, où il se convertit en bouë ; mais cette bouë tirée du puits et remise au soleil lors du retour de la captivité, le feu mort ressuscita, et cette bouë fut convertie en flammes (1). Quand l'homme juste est rendu esclave du peché, toutes les bonnes œuvres qu'il avoit faites sont miserablement oubliées et reduites en bouë ; mais au sortir de la captivité, lorsque par la penitence il retourne en la grace de la dilection divine, ses bonnes œuvres precedentes sont tirées du puits de l'oubly, et touchées des rayons de la misericorde celeste, elles revivent et se convertissent en flammes aussi claires que jamais elles furent, pour estre remises sur l'autel sacré de la divine approbation, et avoir leur premiere dignité, leur premier prix, et leur premiere valeur.

CHAPITRE XIII.

Comme nous devons réduire toute la practique des vertus et de nos actions au sainct amour.

Les bestes ne pouvant cognoistre la fin de leurs actions, tendent voirement à leur fin, mais n'y pretendent pas ; car pretendre, c'est tendre à une chose par dessein avant que d'y tendre par effect : elles jettent leurs actions à leur fin, mais elles ne projettent point, ains suivent leurs instincts sans election ny intention. Mais l'homme est tellement maistre de ses actions humaines et raisonnables, qu'il les fait

(1) II. Mach. I, 19 et seq.

toutes pour quelque fin, et les peut destiner à une ou plusieurs fins particulieres, ainsi que bon luy semble : car il peut changer la fin naturelle d'une action, comme quand il jure pour tromper, puisqu'au contraire la fin du serment est d'empescher la tromperie ; et peut adjouster à la fin naturelle d'une action quelque autre sorte de fin, comme quand outre l'intention de secourir le pauvre, à laquelle l'aumosne tend, il adjouste l'intention d'obliger l'indigent à la pareille.

Or nous adjoustons quelquefois une fin de moindre perfection que n'est celle de nostre action ; quelquefois aussi nous adjoustons une fin d'esgale ou semblable perfection, et parfois encore une fin plus eminente et plus relevée. Car outre le secours du souffreteux auquel l'aumosne tend specialement, ne peut-on pas pretendre, premierement, d'acquerir son amitié ; secondement, d'edifier le prochain ; tiercement, de plaire à Dieu ? qui sont trois diverses fins, dont la premiere est moindre, la seconde n'est pas presque plus excellente, et la troisiesme est beaucoup plus excellente que la fin ordinaire de l'aumosne : si que nous pouvons, comme vous voyez, donner diverses perfections à nos actions, selon la varieté des motifs, fins, et intentions que nous prenons en les faisant.

Soyez bons changeurs, dit le Sauveur. Prenons donc bien garde, Theotime, de ne point changer les motifs et la fin de nos actions qu'avec advantage et profit, et de ne rien faire en ce trafic que par bon

ordre et raison. Tenez, voilà cet homme qui entre en charge pour servir le public et pour acquerir de l'honneur : s'il a plus de pretention de s'honorer que de servir la chose publique, ou qu'il soit esgalement desireux de l'un et de l'autre, il a tort, et ne laisse pas d'estre ambitieux ; car il renverse l'ordre de la raison, esgalant ou preferant son interest au bien public. Mais si pretendant pour sa fin principale de servir le public, il est bien aise aussi parmy cela d'accroistre l'honneur de sa famille, certes on ne le sçauroit blasmer ; parceque non seulement ses deux pretentions sont honnestes, mais elles sont bien rangées. Cet autre se communie à Pasques pour ne point estre blasmé de son voisinage, et pour obéir à Dieu : qui doute qu'il ne fasse bien ? Mais s'il se communie autant, ou plus pour eviter le blasme que pour obéir à Dieu ; qui doute qu'il ne fasse impertinemment, esgalant ou preferant le respect humain à l'obéissance qu'il doit à Dieu ? Je puis jeusner le Caresme, ou par charité, afin de plaire à Dieu, ou par obéissance, parceque l'Eglise l'ordonne, ou par sobrieté, ou par diligence, pour mieux estudier ; ou par prudence, afin de faire quelque espargne requise ; ou par chasteté, afin de tromper le corps ; ou par religion, pour mieux prier. Or si je veux, je puis assembler toutes ces intentions et jeusner pour tout cela ; mais en ce cas il faut tenir bonne police à ranger ces motifs. Car si je jeusnois principalement pour espargner plus que pour obéir à l'Eglise, plus pour bien estudier que pour plaire à Dieu ; qui ne

voit que je pervertis le droit et l'ordre, preferant mon intérest à l'obéissance de l'Eglise et au contentement de mon Dieu? Jeusner pour espargner est bon, jeusner pour obéir à l'Eglise est meilleur; jeusner pour plaire à Dieu est très bon : mais encore qu'il semble que de trois biens on ne puisse pas composer un mal, si est-ce que qui les colloqueroit en desordre, preferant le moindre au meilleur, il feroit sans doute un desreglement blasmable.

Un homme qui n'invite qu'un de ses amis, n'offence nullement les autres; mais s'il les invite tous, et qu'il donne les premieres seances aux moindres, reculant les plus honorables au bas bout, n'offense-t-il pas ceux-cy et ceux-là tout ensemble? Ceux-cy, parcequ'il les deprime contre la raison; ceux-là, parcequ'il les fait paroistre sots. Ainsi faire une action pour un seul motif raisonnable, pour petit qu'il soit, la raison n'en est point offensée : mais qui veut avoir plusieurs motifs, il les doit ranger selon leurs qualitez; autrement il commet peché : car le desordre est un peché, comme le peché est un desordre. Qui veut plaire à Dieu et à Nostre-Dame fait très bien : mais qui voudroit plaire à Nostre-Dame esgalement ou plus qu'à Dieu, il commettroit un desreglement insupportable; et on luy pourroit dire ce qui fut dit à Caïn : Si vous avez bien offert, mais avez mal partagez; cessez, vous avez peché (1). Il faut donner à chaque fin le rang qui luy convient, et par consequent le souverain à celle de plaire à Dieu.

(1) Geues. IV.

Or le souverain motif de nos actions, qui est celuy du celeste amour, a cette souveraine proprieté, qu'estant plus pur il rend l'action qui en provient plus pure; si que les anges et saincts du paradis n'aiment chose aucune pour autre fin quelconque que pour celle de l'amour de la divine bonté, et par le motif de luy vouloir plaire. Ils s'entr'aiment voirement tous très ardemment, ils nous aiment aussi, ils aiment les vertus, mais tout cela pour plaire à Dieu seulement. Ils suivent et practiquent les vertus, non en tant qu'elles sont belles et aimables, mais en tant qu'elles sont agréables à Dieu. Ils aiment leur felicité, non en tant qu'elle est à eux, mais en tant qu'elle plaist à Dieu. Ouy mesme ils aiment l'amour duquel ils aiment Dieu, non parcequ'il est en eux, mais parcequ'il tend à Dieu; non parcequ'il leur est doux, mais parcequ'il plaist à Dieu; non parcequ'ils l'ont et le possedent, mais parceque Dieu le leur donne, et qu'il y prend son bon plaisir.

CHAPITRE XIV.

Practique de ce qui a esté dit au chapitre precedent.

Purifions donc, Theotime, tant que nous pourrons, toutes nos intentions; et puisque nous pouvons respandre sur toutes les actions des vertus le motif sacré du divin amour, pourquoy ne le ferons-nous pas; rejettans ès occurrences toutes sortes de motifs vicieux, comme la vaine gloire et l'interest propre; et considerans tous les bons motifs que nous pouvons avoir d'entreprendre l'action qui se pre-

sente alors, afin de choisir celui du sainct amour qui est le plus excellent de tous, pour en arrouser et detremper tous les autres? Par exemple, si je veux m'exposer vaillamment aux hazards de la guerre, je le puis, considerant divers motifs: car le motif naturel de cette action c'est celuy de la force et vaillance à laquelle il appartient de faire entreprendre par raison les choses perilleuses; mais outre celuy-cy, j'en puis avoir plusieurs autres, comme celuy d'obeir au prince que je sers, celuy de l'amour envers le public, celuy de la magnanimité qui me fait plaire en la grandeur de cette action. Or venant donc à l'action, je me pousse au peril pour tous ces motifs; mais pour les relever tous au degré de l'amour divin, et les purifier parfaictement, je dirai en mon ame de tout mon cœur: O Dieu eternel qui estes le très cher amour de mes affections, si la vaillance, l'obéissance au prince, l'amour de la patrie et la magnanimité ne vous estoient agréables, je ne suivrois jamais leurs mouvemens que je sens maintenant; mais parceque ces vertus vous plaisent, j'embrasse cette occasion de les practiquer, et ne veux seconder leur instinct et inclination, sinon parceque vous les aimez, et que vous le voulez.

Vous voyez bien, mon cher Theotime, qu'en ce retour d'esprit nous parfumons tous les autres motifs de l'odeur et saincte suavité de l'amour, puisque nous ne les suivons pas en qualité de motifs simplement vertueux, mais en qualité de motifs vouluz, agréés, aimez et cheris de Dieu. Qui desrobe pour

yvrongner, il est plus yvrongne que larron, selon Aristote, et celuy doncques qui exerce la vaillance, l'obéissance, l'affection envers sa patrie, la magnanimité pour plaire à Dieu, il est plus amoureux divin, que vaillant, obéissant, bon citoyen et magnanime, parceque toute sa volonté en cet exercice aboutit et vient fondre dans l'amour de Dieu, n'employant tous les autres motifs que pour parvenir à cette fin. Nous ne disons pas que nous allons à Lyon, mais à Paris, quand nous n'allons à Lyon que pour aller à Paris; ny que nous allons chanter, mais que nous allons servir Dieu, quand nous n'allons chanter que pour servir Dieu.

Que si quelquefois nous sommes touchez de quelque motif particulier, comme, par exemple, s'il nous advenoit d'aimer la chasteté à cause de sa belle et tant agréable pureté, soudain sur ce motif il faut respandre celuy du divin amour en cette sorte : O très honneste et delicieuse blancheur de la chasteté, que vous estes aimable, puisque vous estes tant aimée par la divine bonté! Puis se retournant vers le Créateur : Hé Seigneur! je vous requiers une seule chose, c'est celle que je recherche en la chasteté, de voir et practiquer en icelle vostre bon plaisir et les delices que vous y prenez. Et lorsque nous entrons ès exercices des vertus, nous devons souvent dire de tout nostre cœur : *Ouy*, *Pere* eternel, je le feray, *parceque ainsi a-t-il esté agréable* de toute eternité *devant vous* (1).

(1) Matth. XI, 26.

En cette sorte faut-il animer tous nos actions de ce bon plaisir celeste, aimant principalement l'honnesteté et beauté des vertus, parcequ'elle est agréable à Dieu : car, mon cher Theotime, il se trouve des hommes qui aiment esperduement la beauté de quelques vertus, non seulement sans aimer la charité, mais avec mespris de la charité. Origene certes et Tertulien aimerent tellement la blancheur de la chasteté, qu'ils violerent les plus grandes regles de la charité ; l'un ayant choisi de commettre l'idolatrie plustost que de souffrir une horrible violence, de laquelle les tyrans vouloient souiller son corps ; l'autre se separant de la très chaste Eglise catholique sa mere, pour mieux establir selon son gré la chasteté de sa femme. Qui ne sçait qu'il y a eu des pauvres de Lyon, qui pour louer avec exces la mendicité, se firent heretiques, et de mendians devinrent de faux belitres? Qui ne sçait la vanité des enthousiastes, messaliens, euchites, qui quitterent la dilection pour vanter l'oraison? Qui ne sçait qu'il y a eu des heretiques qui, pour exalter la charité envers les pauvres, deprimoient la charité envers Dieu ; attribuant tout le salut des hommes à la vertu de l'aumosne, selon que S. Augustin le tesmoigne, quoique le sainct apostre exclame, que qui « donne tout son « bien aux pauvres, et il n'a pas la charité, cela ne « luy profite point (1) ? »

Dieu *a mis sur moy l'estendard de sa charité* (2), dit la sacrée Sulamite. L'amour, Theotime, est l'es-

(1) I. Cor. XIII, 3. — (2) Cant. cant. II, 4.

tendard en l'armée des vertus : elles se doivent toutes ranger à luy ; c'est le seul drapeau sous lequel nostre Seigneur les fait combattre, luy qui est le vray general de l'armée. Reduisons donc toutes les vertus à l'obéissance de la charité : aimons les vertus particulieres, mais principalement parcequ'elles sont agréables à Dieu ; aimons excellemment les vertus plus excellentes, non parcequ'elles sont excellentes, mais parceque Dieu les aime plus excellemment. Ainsi le sainct amour vivifiera toutes les vertus, les rendant toutes amantes, aimables et sur-aimables.

CHAPITRE XV.

Comme la charité comprend en soy les dons du Sainct-Esprit.

Afin que l'esprit humain suive aisement les mouvemens et instincts de la raison, pour parvenir au bonheur naturel qu'il peut prétendre, vivant selon les loix de l'honnesteté ; il a besoin premierement de la temperance, pour reprimer les inclinations insolentes de la sensualité. Secondement, de la justice, pour rendre à Dieu, au prochain et à soy-mesme ce qu'il est obligé. Tiercement, de la force pour vaincre les difficultez qu'on sent à faire le bien et repousser le mal. Quatriemement, de la prudence pour discerner quels sont les moyens plus propres pour parvenir au bien et à la vertu ? Cinquiemement, de la science, pour connoistre le vray bien auquel il faut aspirer, et le vray mal qu'il faut rejetter. Sixiemement, de l'entendement pour bien penetrer les premiers et principaux fondemens ou

principes de la beauté et excellence de l'honnesteté. Septiemement et en fin finale, de la sapience pour contempler la divinité, premiere source de tout bien. Telles sont les qualitez par lesquelles l'esprit est rendu doux, obéissant et pliable aux loix de la raison naturelle qui est en nous.

Ainsi, Theotime, le Sainct-Esprit qui habite en nous, voulant rendre nostre ame soupple, maniable et obéissante à ses divins mouvemens et celestes inspirations, qui sont les loix de son amour, en l'observation desquelles consiste la felicité surnaturelle de cette vie presente; il nous donne sept proprietez et perfections pareilles presqu'aux sept que nous venons de reciter, qui en l'Escriture sainte et ès livres des theologiens sont appelées dons du Sainct-Esprit.

Or ils ne sont pas seulement inseparables de la charité; ains toutes choses bien considerées, et à proprement parler, ils sont les principales vertus, proprietez et qualitez de la charité. Car 1. la sapience n'est autre chose en effect que l'amour qui savoure, gouste et experimente combien Dieu est doux et suave. 2. L'entendement n'est autre chose que l'amour attentif à considerer et penetrer la beauté des veritez de la foy, pour y cognoistre Dieu en luy-mesme, et puis de-là en descendant le considerer ès creatures. 3. La science au contraire n'est autre chose que le mesme amour, qui nous tient attentifs à nous connoistre nous-mesmes et les creatures, pour nous faire remonter à une plus parfaicte connoissance du service que nous devons à Dieu. 4. Le con-

seil est aussi l'amour, en tant qu'il nous rend soigneux, attentifs et habiles pour bien choisir les moyens propres à servir Dieu sainctement. 5. La force est l'amour qui encourage et anime le cœur pour executer ce que le conseil a determiné devoir estre fait. 6. La pieté est l'amour, qui addoucit le travail, et nous fait cordialement, agréablement et d'un affection filiale employer aux œuvres qui plaisent à Dieu nostre Pere. Et 7. pour conclusion, la crainte n'est autre chose que l'amour, en tant qu'il nous fait fuir et eviter ce qui est desagréable à la divine Majesté.

Ainsi, Theotime, la charité nous sera une autre *eschelle* de Jacob, composée de sept dons du Saint-Esprit, comme autant d'eschellons sacrez par lesquels les hommes angeliques *monteront* de la terre au ciel, pour s'aller unir à la poictrine de Dieu tout-puissant, *et descendront* (1) du ciel en terre, pour venir prendre le prochain par la main et le conduire au ciel. Car montant au premier eschellon, la crainte nous fait quitter le mal; au second, la pieté nous excite à vouloir faire le bien; au troisiesme, la science nous fait cognoistre le bien qu'il faut faire, et le mal qu'il faut fuir; au quatriesme, par la force nous prenons courage contre toutes les difficultez qu'il y a en nostre entreprise; au cinquiesme, par le conseil nous choisissons les moyens propres à cela; au sixiesme, nous unissons nostre entendement à Dieu, pour voir et penetrer les traits de son infinie beauté;

(1) Genes. XXVIII, 12.

et au septiesme, nous joignons nostre volonté à Dieu, pour savourer et experimenter les douceurs de son incomprehensible bonté. Car sur le sommet de cette eschelle, Dieu estant penché devers nous, il nous donne le baiser d'amour et nous fait tetter les sacrées *mammelles* de sa suavité, *meilleures que le vin* (1).

Mais si ayans delicieusement jouy de ces amoureuses faveurs, nous voulons retourner en terre pour tirer le prochain à ce mesme bonheur; du premier et plus haut degré où nous avons remply nostre volonté d'un zele très ardent, et avons parfumé nostre ame des parfums de la charité souveraine de Dieu, nous descendons au second degré, ou nostre entendement prend une clarté nompareille, et fait provision des conceptions et maximes plus excellentes pour la gloire de la beauté et bonté divines. De-là nous venons au troisiesme, où par le don du conseil nous advisons par quels moyens nous inspirerons dans l'esprit des prochains le goust et l'estime de la divine suavité. Au quatriesme, nous nous encourageons, recevans une saincte force pour surmonter les difficultez qui peuvent estre en ce dessein. Au cinquiesme, nous commençons à prescher par le don de science, exhortans les ames à la suite des vertus et à la fuite des vices. Au sixiesme, nous taschons de leur imprimer la saincte pieté, afin que recognoissans Dieu pour Pere très aimable, ils luy obeissent avec une crainte filiale. Et au dernier degré, nous les pressons de craindre les jugemens de Dieu, afin que

(1) Cant. cant. I, 1.

meslant cette crainte d'estre damnez avec la reverence filiale, ils quittent plus ardemment la terre pour monter au ciel avec nous.

La charité cependant comprend les sept dons, et ressemble à une belle fleur de lys qui a six feuilles plus blanches que la neige, et au milieu les beaux martelets d'or de la sapience, qui poussent en nos cœurs les gousts et savouremens amoureux de la bonté du Pere nostre Createur, de la misericorde du Fils nostre Redempteur, et de la suavité du Sainct-Esprit nostre Sanctificateur. Et je mets ainsi cette double crainte ès deux derniers degrez, pour accorder toutes les traductions avec la saincte et sacrée edition ordinaire. Car si en l'Hebrieu le mot de crainte est repeté par deux fois, ce n'est pas sans mystere, ains pour monstrer qu'il y a un don de crainte filiale qui n'est autre chose que le don de pieté, et un don de la crainte servile qui est le commencement de tout nostre acheminement à la souveraine sagesse.

CHAPITRE XVI.

De la crainte amoureuse des espouses; suite du discours commencé.

« Ah ! Jonathas, mon frere, disoit David, tu estois « aimable sur l'amour des femmes (1). » Et c'est comme s'il eust dit : Tu meritois un plus grand amour que celuy des femmes envers leurs maris. Toutes choses excellentes sont rares. Imaginez-vous,

(1) II. Reg. I, 26.

Theotime, une espouse de cœur colombin, qui ait la perfection de l'amour nuptial; son amour est incomparable, non seulement en excellence, mais aussi en une grande varieté de belles affections et qualitez qui l'accompagnent. Il est non seulement chaste, mais pudique; il est fort, mais gracieux; il est violent, mais tendre; il est ardent, mais respectueux; genereux, mais craintif; hardy, mais obéissant; et sa crainte est toute meslée d'une delicieuse confiance.

Telle certes est la crainte de l'ame qui a l'excellente dilection: car elle s'asseure tant de la souveraine bonté de son Espoux, qu'elle ne craint pas de le perdre, mais elle craint bien toutefois de ne jouyr pas assez de sa divine presence, et que quelqu'occasion ne le fasse absenter pour un seul moment: elle a bien confiance de ne luy desplaire jamais, mais elle craint de ne luy plaire pas autant que l'amour le requiert: son amour est trop courageux pour entrer voire mesme au seul soupçon d'estre jamais en sa disgrace; mais il est aussi si attentif qu'elle craint de ne luy estre pas assez unie: ouy mesme l'ame arrive quelquefois à tant de perfection, qu'elle ne craint plus de n'estre pas assez unie à luy, son amour l'asseurant qu'elle le sera tousjours; mais elle craint que cette union ne soit pas si pure, simple et attentive, comme son amour luy fait pretendre. C'est cette admirable amante qui voudroit ne point aimer les gousts, les delices, les vertus et les consolations spirituelles, de peur d'estre divertie pour peu que ce soit de l'unique amour qu'elle porte à son bien-aimé,

protestant que c'est luy-mesme, et non ses biens, qu'elle recherche, et criant à cette intention : « Hé! « montrez-moy, mon bien-aimé, où vous paissez « et reposez au midy, afin que je ne me divertisse « point après les plaisirs qui sont hors de vous (1). »

De cette sacrée crainte des divines espouses furent touchez ces grandes ames de S. Paul, S. François, Ste Catherine de Genes, et autres, qui ne vouloient aucun meslange en leurs amours, ains taschoient de le rendre si pur, si simple, si parfait, que ny les consolations ny les vertus mesmes ne tinssent aucune place entre leur cœur et Dieu ; ensorte qu'elles pouvoient dire : *Je vis, mais* non plus moy-mesme, ains Jesus-Christ vit en moy ; *mon Dieu m'est toutes choses* (2). Ce qui n'est point Dieu, ne m'est rien : Jesus-Christ est ma vie : mon amour est crucifié, et telles autres paroles d'un sentiment extatique.

Or la crainte initiale, ou des apprentifs, procede du vray amour ; mais amour encore tendre, foible et commençant. La crainte filiale procede de l'amour ferme, solide, et desja tendant à la perfection, mais la crainte des espouses provient de l'excellence et perfection amoureuse desja toute acquise : et quant aux craintes serviles et mercenaires, elles ne procedent voirement pas de l'amour, mais elles precedent ordinairement l'amour pour lui servir de fourrier, ainsi que nous avons dit ailleurs, et sont bien souvent très utiles à son service. Vous verrez toutefois, Theotime, une honneste dame qui ne voulant *pas*

(1) Cant. cant. I, 6. — (2) Galat. II, 20.

manger son *pain en oisiveté* (1), non plus que celle que Salomon a tant louée, couchera la soye en une belle varieté de couleurs sur un satin bien blanc pour faire une broderie de plusieurs belles fleurs, qu'elle rehaussera par après fort richement d'or et d'argent selon les assortimens convenables. Cet ouvrage se fait à l'eguille qu'elle passe par-tout où elle veut coucher la soye, l'or et l'argent; mais neantmoins l'eguille n'est point mise dans le satin pour y estre laissée, ains seulement pour y introduire la soye, l'or et l'argent, et leur faire passage : de façon qu'à mesure que ces choses entrent dans le fond, l'eguille en est tirée et en sort. Ainsi la divine bonté voulant coucher en l'ame humaine une grande diversité de vertus, et les rehausser enfin de son amour sacré, il se sert de l'eguille de la crainte servile et mercenaire, de laquelle pour l'ordinaire nos cœurs sont premierement piquez, mais pourtant elle n'y est pas laisée; ains à mesure que les vertus sont tirées et couchées en l'ame, la crainte servile et mercenaire en sort, selon le dire du bien-aimé disciple, que *la charité parfaicte pousse la crainte dehors* (2). Ouy de vray, Theotime; car les craintes d'estre damné et perdre le paradis sont effroyables et angoisseuses : et comme sçauroient-elles demeurer avec la sacrée dilection qui est toute douce, toute suave?

(1) Prov. XXXI, 27. — (2) I. Joan. IV, 18.

CHAPITRE XVII.

Comme la crainte servile demeure avec le divin amour.

Toutefois encore que la dame, dont nous avons parlé, ne veuille pas laisser l'esguille en l'ouvrage quand il sera fait, si est-ce que tandis qu'elle y a quelque chose à faire, si elle est contrainte de se divertir pour quelque autre occurrence, elle laissera l'esguille piquée dans l'œillet, la rose ou la pensée qu'elle brode, pour la trouver plus à propos quand elle retournera pour ouvrer. De mesme, Theotime, tandis que la providence divine fait la broderie des vertus et l'ouvrage de son sainct amour en nos ames, elle y laisse tousjours la crainte servile ou mercenaire, jusqu'à ce que la charité estant parfaicte, elle oste cette esguille piquante, et la remet, par maniere de dire, en son peloton. En cette vie doncques, en laquelle nostre charité ne sera jamais si parfaicte qu'elle soit exempte de péril, nous avons tousjours besoin de la crainte; et, lorsque nous tressaillons de joye par amour, nous devons trembler d'apprehension par la crainte.

Prenez instruction de ce qu'il vous faut faire:
En crainte et sans orgueil servez le Tout-Puissant;
Egayez-vous en luy; mais, vous esjouissant,
Que vostre cœur soumis en tremblant le revere (1).

Le grand pere Abraham envoya son serviteur Eliezer pour prendre une femme à son enfant unique

(1) Psalm. II, 10, 11.

Isaac (1). Eliezer va, et par inspiration celeste fit choix de la belle et chaste Rebecca, laquelle il amena avec soy; mais cette sage demoiselle quitta Eliezer sitost qu'elle eust rencontré Isaac, et, estant introduite dans la chambre de Sara, elle demeura son espouse à jamais. Dien envoye souvent la crainte servile, comme un autre Eliezer (Eliezer aussi veut dire *aide de Dieu*), pour traicter le mariage entre elle et l'amour sacré. Que si l'ame vient sous la conduite de la crainte, ce n'est pas qu'elle la veuille espouser : car, en effect, sitost que l'ame rencontre l'amour, elle s'unit à luy, et quitte la crainte.

Mais comme Eliezer, estant de retour, demeura dans la maison au service d'Isaac et Rebecca, de mesme la crainte nous ayant amenez au sainct amour, elle demeure avec nous pour servir ès occurrences et l'amour et l'ame amoureuse. Car l'ame, quoique juste, se voit maintefois attaquée par des tentations extrêmes; et l'amour, tout courageux qu'il est, a fort à faire à se bien maintenir, à raison de la condition de la place en laquelle il se trouve, qui est le cœur humain, variable et subject à la mutinerie des passions. Alors donc, Theotime, l'amour employe la crainte au combat, et s'en sert pour repousser l'ennemy. Le brave prince Jonathas, allant à la charge sur les Philistins, emmy les tenebres de la nuict, voulut avoir son escuyer avec soy (2); et ceux qu'il ne tuoit pas, *son escuyer les tuoit* (3). Et l'amour, en voulant faire quelque entreprise hardie,

(1) Genes. XXIV. — (2) I. Reg. XIV, 1. — (3) *Ibid.*, 13.

il ne se sert pas seulement de ses propres motifs, ains aussi des motifs de la crainte servile et mercenaire. Et les tentations que l'amour ne desfait pas, la crainte d'estre damné les renverse. Si la tentation d'orgueil, d'avarice, ou de quelque plaisir voluptueux, m'attaque, Eh! ce diray-je, seroit-il bien possible que pour des choses si vaines mon cœur voulust quitter la grace de son bien-aimé? Mais si cela ne suffit pas, l'amour excitera la crainte. Eh! ne vois-tu pas, miserable cœur, que, secondant cette tentation, les effroyables flammes d'enfer t'attendent, et que tu perds l'heritage eternel du paradis? On se sert de tout ès extrêmes necessitez, comme le mesme Jonathas fit quand, passant ces aspres rochers qui estoient entre luy et les Philistins, il ne se servoit pas seulement de ses *pieds*, mais gravissoit et grimpoit à belles *mains* (1) comme il pouvoit.

Tout ainsi donc que les nochers qui partent sous un vent favorable en une saison propice n'oublient pourtant jamais les cordages, ancres, et autres choses requises en temps de fortune et parmy la tempeste; aussi, quoique le serviteur de Dieu jouisse du repos et de la douceur du sainct amour, il ne doit jamais estre despourveu de la crainte des jugemens divins, pour s'en servir entre les orages et assauts des tentations. Outre que, comme la peleure d'une pomme, qui est de peu d'estime en soy-mesme, sert toutefois grandement à conserver la pomme qu'elle couvre; aussi la crainte servile, qui est de peu de prix en sa

(1) I. Reg. XIV, 13.

propre condition au regard de l'amour, luy est neantmoins grandement utile à sa conservation pendant les hazards de cette vie mortelle. Et comme celuy qui donne une grenade la donne voirement pour les grains et le suc qu'elle a au-dedans, mais ne laisse pas pourtant de donner aussi l'escorce, comme une dependance d'icelle; de mesme, bien que le Sainct-Esprit, entre ses dons sacrez, confere celuy de la crainte amoureuse aux ames des siens, afin qu'elles craignent Dieu en pieté comme leur pere et leur espoux, si est-ce toutefois qu'il ne laisse pas de leur donner encore la crainte servile et mercenaire, comme un accessoire de l'autre plus excellente. Ainsi Joseph, envoyant à son pere plusieurs charges de toutes les richesses d'Egypte, ne luy donna pas seulement les thresors comme principaux presens, mais aussi les asnes qui les portoient (1).

Or, bien que la crainte servile et mercenaire soit grandement utile pour cette vie mortelle, si est-ce qu'elle est indigne d'avoir place en l'eternelle, en laquelle il y aura une asseurance sans crainte, une paix sans defiance, un repos sans soucy. Mais les services neantmoins que ces craintes servantes et mercenaires auront rendus à l'amour y seront recompensez; de sorte que si ces craintes, comme des autres Moyse et Aaron, n'entrent pas en la terre de promission, leur posterité neantmoins et leurs ouvrages y entreront. Et quant aux craintes des enfans

(1) Genes. XLV, 23.

et des espouses, elles y tiendront leur rang et leur grade, non pour donner aucune defiance ou perplexité à l'ame, mais pour luy faire admirer et reverer avec soumission l'incomprehensible majesté de ce Pere tout-puissant et de cet Espoux de gloire.

Le respect au Seigneur porte
Est sainct, remply de pureté:
Sa crainte, en tout siecle, est durable,
Tout ainsi que sa majesté
Est à jamais très adorable.

CHAPITRE XVIII.

Comme l'amour se sert de la crainte naturelle, servile, et mercenaire.

Les esclairs, tonnerres, foudres, tempestes, inondations, tremble-terre, et autres tels accidens inopinez, excitent mesme les plus indevots à craindre Dieu; et la nature, prevenant le discours en telles occurrences, pousse le cœur, les yeux, et les mains mesmes devers le ciel pour reclamer le secours de la très saincte Divinité, selon le sentiment commun du genre humain, qui est, dit Tite-Live, que ceux qui servent la Divinité prosperent, et ceux qui la mesprisent sont affligez. En la tourmente qui fit periller Jonas, les mariniers *craignirent d'une grande crainte, et crierent* soudain un chacun *à son dieu* (1). Ils ignoroient, dit S. Hierosme, la verité, mais ils recognoissoient la Providence, et creurent que c'estoit par jugement celeste qu'ils se trouvoient en ce

(1) Joan. I, 5.

danger; comme les Maltois, lorsqu'ils virent S. Paul *eschappé* du naufrage estre attaqué par la vipere, creurent que c'estoit par *vengeance* (1) divine. Aussi les tonnerres, tempestes, foudres, sont appellez voix du Seigneur par le Psalmiste, qui dit de plus qu'elles *font la parole d'iceluy* (2), parcequ'elles annoncent sa crainte, et sont comme ministres de sa justice. Et ailleurs, souhaitant que la divine Majesté se fasse redouter à ses ennemis : « Lancez, dit-il, des « esclairs, et vous les dissiperez; descochez vos « dards, et vous les troublerez (3); où il appelle les foudres *sagettes* et dards du Seigneur. Et, devant le Psalmiste, la bonne mere de Samuel avoit desja chanté que *les ennemis* mesmes *de Dieu le craindroient*, d'autant qu'*il tonneroit sur eux dès le ciel* (4). Certes, Platon en son Gorgias et ailleurs tesmoigne qu'entre les payens il y avoit quelque sentiment de crainte, non seulement pour les chastimens que la souveraine justice de Dieu practique en ce monde, mais aussi pour les punitions qu'il exerce en l'autre vie sur les ames de ceux qui ont des pechez incurables. Tant l'instinct de craindre la Divinité est gravé profondement en la nature humaine.

Mais cette crainte, toutefois, practiquée par maniere d'eslan ou sentiment naturel, n'est ny louable ny vituperable en nous, puisqu'elle ne procede pas de nostre eslection. Elle est neantmoins un effect d'une très bonne cause, et cause d'un très bon ef-

(1) Act. XXVIII, 4. — (2) Psalm. CXLVIII, 8.
(3) Psalm. CXLIII, 6. — (4) I. Reg. II, 10.

fect; car elle provient de la cognoissance naturelle que Dieu nous a donnée de sa providence, et nous fait recognoistre combien nous dependons de la toute-puissance souveraine, nous incitant à l'implorer; et, se trouvant en une ame fidelle, elle luy fait beaucoup de biens. Les chrestiens, parmy les estonnemens que les tonnerres, tempestes, et autres perils naturels leur apportent, invoquent le nom sacré de Jesus et de Marie, font le signe de la croix, se prosternent devant Dieu, et font plusieurs bons actes de foy, d'esperance, et de religion. Le glorieux S. Thomas d'Aquin, estant naturellement subject à s'effrayer quand il tonnoit, souloit dire, par maniere d'oraison jaculatoire, les divines paroles que l'Église estime tant, *Le Verbe a esté fait chair* (1). Sur cette crainte doncques le divin amour fait maintefois des actes de complaisance et de bienveuillance: *Je vous beniray*, Seigneur, *car vous estes terriblement magnifié* (2). Que chacun vous craigne, ô Seigneur! O grands de la terre, *entendez, servez Dieu en crainte, et tressaillez pour lui en tremblement* (3).

Mais il y a une autre crainte qui prend origine de la foy, laquelle nous apprend qu'après cette vie mortelle il y a des supplices effroyablement eternels, ou eternellement effroyables, pour ceux qui en ce monde auront offensé la divine Majesté, et seront decedez sans s'estre reconciliez avec elle; qu'à l'heure de la mort les ames seront jugées du jugement particulier, et à la fin du monde tous comparoistront res-

(1) Joan. I, 14. — (2) Ps. CXXXVIII, 14. — (3) Ps. XI, 10, 12.

suscitez pour estre derechef jugez du jugement universel. Car ces veritez chrestiennes, Theotime, frappent le cœur qui les considere d'un espouvantement extrême. Et comme pourroit-on se representer ces horreurs eternelles sans fremir et trembler d'apprehension? Or, quand ces sentimens de crainte prennent tellement place dans nos cœurs, qu'ils en bannissent et chassent l'affection et volonté du peché, comme le sacré concile de Trente parle, certes ils sont grandement salutaires. *Nous avons conceu* de vostre crainte, ô Dieu, *et enfanté l'esprit* (1) de salut, est-il dit en Isaye : c'est-à-dire, vostre face courroucée nous a espouvantez, et nous a fait concevoir et enfanter l'esprit de penitence, qui est l'esprit de salut, ainsi que le Psalmite avoit dit : « Mes os n'ont « point de paix (2), » ains tremblent devant la face de vostre ire.

Nostre Seigneur, qui estoit venu pour nous apporter la loy d'amour, ne laisse pas de nous inculquer cette crainte : « Craignez, dit-il, celuy qui peut jet- « ter le corps et l'ame en la gehenne (3). » Les Ninivites, par les menaces de leur subversion et damnation, firent penitence, et leur penitence fut agreable à Dieu (4); et en somme cette crainte est comprise ès dons du Sainct-Esprit, comme plusieurs anciens peres ont remarqué.

Que si la crainte ne forclost pas la volonté de pecher, ny l'affection au peché, certes elle est mes-

(1) Isa. XXVI, 18. — (2) Psalm. XXXVII, 4. — (3) Matth. X, 28. (4) Jon. III, 5.

chante et pareille à celle des diables, qui cessent souvent de nuire de peur d'estre tourmentez par l'exorcisme, sans cesser neantmoins de desirer et vouloir le mal qu'ils meditent à jamais; pareille à celle du miserable forçat, qui voudroit manger le cœur du comite, quoiqu'il n'ose quitter la rame de peur d'estre battu; pareille à la crainte de ce grand heresiarque du siecle passé, qui confesse d'avoir haï Dieu, d'autant qu'il punissoit les meschans. Certes celuy qui aime le peché et le voudroit volontiers commettre, malgré la volonté de Dieu, encore qu'il ne le veuille commettre craignant seulement d'estre damné, il a une crainte horrible et detestable; car bien qu'il n'ait pas la volonté de venir à l'execution du peché, il a neantmoins l'execution en sa volonté, puisqu'il le voudroit faire si la crainte ne le tenoit; et c'est comme par force qu'il n'en vient pas aux effects.

A cette crainte on en peut adjouster une autre, certes moins malicieuse, mais autant inutile; comme fut celle du juge Felix, qui, oyant parler du jugement divin, fut *tout espouvanté* (1), et toutefois ne laissa pas pour cela de continuer en son avarice; et celle de Balthazar, qui, voyant cette *main* prodigieuse qui *escrivoit* sa condamnation *contre la paroy*, fut tellement effrayé qu'il *changea de visage, et les joinctures de ses reins se desserroyent, et ses genoux* tremoussans *s'entrehurtoyent l'un à l'autre* (2), et neantmoins ne fit point penitence. Or, de quoy

(1) Act. XXIV, 25. — (2) Daniel, V, 5, 6.

sert-il de craindre le mal, si par la crainte on ne se resoud de l'eviter?

La crainte donc de ceux qui, comme esclaves, observent la loy de Dieu pour eviter l'enfer, est fort bonne; mais beaucoup plus noble et desirable est la crainte des chrestiens mercenaires, qui, comme serviteurs à gages, travaillent fidellement, non pas certes principalement pour aucun amour qu'ils ayent encore envers leurs maistres, mais pour estre salariez de la recompense qui leur est promise. O si *l'œil* pouvoit *voir*, si *l'oreille* pouvoit *ouyr*, ou qu'il peust *monter au cœur de l'homme ce que Dieu a preparé à ceux qui* (1) le servent! hé, quelle apprehension auroit-on de violer les commandemens divins, de peur de perdre ces recompenses immortelles! quelles larmes, quels gemissemens jetteroit-on quand par le peché on les auroit perdues! Or cette crainte neantmoins seroit blasmable, si elle enfermoit en soy l'exclusion du sainct amour. Car qui diroit, Je ne veux point servir Dieu pour aucun amour que je luy veuille porter, mais seulement pour avoir les recompenses qu'il promet, il feroit un blasphême, preferant la recompense au maistre, le bienfait au bienfaicteur, l'heritage au pere, et son propre profit à Dieu tout-puissant; ainsi que nous avons plus amplement monstré au livre second.

Mais enfin quand nous craignons d'offenser Dieu, non point pour eviter la peine de l'enfer ou la perte du paradis, mais seulement parceque Dieu estant

(1) I. ad Cor. II, 9.

nostre très bon pere, nous luy devons honneur, respect, obéissance; alors nostre crainte est filiale, d'autant qu'un enfant bien nay n'obéit pas à son pere en consideration du pouvoir qu'il a de punir sa desobéissance, ny aussi parcequ'il le peut exhereder, ains simplement parcequ'il est son pere: en sorte qu'encore que le pere seroit vieil, foible, et pauvre, il ne laisseroit pas de le servir avec esgale diligence; ains, comme la pieuse cigoigne, il l'assisteroit avec plus de soin et d'affection, ainsi que Joseph voyant le bon homme Jacob son pere, vieux, necessiteux, et reduit sous son sceptre, il ne laissa pas de l'honorer, servir, et reverer avec une tendreté plus que filiale, et telle que ses freres, l'ayant recogneu, estimerent qu'elle opereroit encore après sa mort, et l'employerent pour obtenir pardon de luy, disans: « Vostre pere nous a commandé que nous vous di- « sions de sa part: Je vous prie d'oublier le crime de « vos freres, et le peché et malice qu'ils ont exercez « envers vous (1). » Ce qu'ayant ouy, *il se print à pleurer* (2), tant son cœur filial fut attendri, les desirs et volontez de son pere decedé luy estant representez. Ceux-là donc craignent Dieu d'une affection filiale, qui ont peur de luy desplaire purement et simplement, parcequ'il est leur pere très doux, très benin et très aimable.

Toutefois, quand il arrive que cette crainte filiale est jointe, meslée et detrempée avec la crainte servile de la damnation eternelle, ou bien avec la

(1) Genes. L, 16, 17. — (2) *Ibid.*

crainte mercenaire de perdre le paradis, elle ne laisse pas d'estre fort agreable à Dieu, et s'appelle crainte initiale, c'est-à-dire crainte des apprentifs qui entrent ès exercices de l'amour divin. Car comme les jeunes garçons qui commencent à monter à cheval, quand ils sentent leur cheval porter un peu plus haut, ne serrent pas seulement les genoux, ains se prennent à belles mains à la selle; mais quand ils sont un peu plus exercez, ils se tiennent seulement en leurs serres : de mesme les novices et apprentifs au service de Dieu se trouvans esperdus parmy les assauts que leurs ennemis leur livrent au commencement, ils ne se servent pas seulement de la crainte filiale, mais aussi de la mercenaire et servile, et se tiennent comme ils peuvent pour ne point dechoir de leur pretention.

CHAPITRE XIX.

Comme l'amour sacré comprend les douze fruicts du Sainct-Esprit avec les huict beatitudes de l'Evangile.

Le glorieux S. Paul dit ainsi : « Or le fruict de « l'esprit est la charité, la joye, la paix, la patience, « la benignité, la bonté, la longanimité, la mansue- « tude, la foy, la modestie, la continence, la chas- « teté (1). » Mais voyez, Theotime, que ce divin apostre comptant ces douze fruicts du Sainct-Esprit, il ne ne les met que pour un seul fruict : car il ne dit pas, Les fruicts de l'esprit sont *la charité, la joye;* mais seulement, *Le fruict de l'esprit est la charité,*

(1) Gal. V, 22, 23.

la joye. Or voicy le mystere de cette façon de parler : « La charité de Dieu est respandue en nos cœurs « par le Sainct-Esprit qui nous est donné (1). » Certes la charité est l'unique fruict du Sainct-Esprit : mais parceque ce fruict a une infinité d'excellentes proprietez, l'apostre, qui en veut representer quelques unes par maniere de monstre, parle de cet unique fruict comme de plusieurs, à cause de la multitude des proprietez qu'il contient en son unité; il parle reciproquement de tous ces fruicts comme d'un seul, à cause de l'unité en laquelle est comprise cette varieté. Ainsi qui diroit, Le fruict de la vigne, c'est le raisin, le moust, le vin, l'eau-de-vie, la liqueur *resjouissant le cœur de l'homme* (2), le breuvrage confortant l'estomach ; il ne voudroit pas dire que ce fussent des fruits de differentes especes, ains seulement qu'encore que ce ne soit qu'un seul fruict, il a neantmoins une quantité de diverses proprietez selon qu'il est employé diversement.

L'apostre donc ne veut dire autre chose, sinon que le fruict du Sainct-Esprit est la charité, laquelle est joyeuse, paisible, patiente, benigne, bonteuse, longanime, douce, fidele, modeste, continente, chaste; c'est-à-dire que le divin amour donne une joye et consolation interieure avec une grande paix de cœur, qui se conserve entre les adversitez par la patience, et qui nous rend gracieux et benins à secourir le prochain par une bonté cordiale envers iceluy; bonté qui n'est point variable, ains constante et per-

(1) Rom. V, 5. — (2) Psalm. CIII, 5.

severante, d'autant qu'elle nous donne un courage de longue estenduë, au moyen de quoy nous sommes rendus doux, affables, et condescendans envers tous, supportans leurs humeurs et imperfections, et leur gardans une loyauté parfaicte, tesmoignans une simplicité accompagnée de confiance, tant en nos paroles qu'en nos actions; vivans modestement et humblement, retranchans toutes superfluitez et tous desordres au boire, manger, vestir, coucher, jeux, passe-temps, et autres telles convoitises voluptueuses, par une saincte continence, et reprimans sur-tout les inclinations et seditions de la chair par une soigneuse chasteté, afin que toute nostre personne soit occupée en la divine dilection, tant interieurement par la joye, paix, patience, longanimité, bonté, et loyauté, comme aussi exterieurement par la benignité, mansuetude, modestie, continence, et chasteté.

Or la dilection est appelée fruict, en tant qu'elle nous delecte, et que nous jouissons de sa delicieuse suavité comme d'une vraye pomme de paradis, recueillie de l'arbre de vie, qui est le Sainct-Esprit enté sur nos esprits humains, et habitant en nous par sa misericorde infinie. Mais quand non seulement nous nous resjouissons en cette divine dilection, et jouissons de sa delicieuse douceur, ains que nous establissons toute nostre gloire en icelle comme en la couronne de nostre bonheur, alors elle n'est pas seulement un fruict doux à nostre gosier, mais elle est une beatitude et felicité très desirable, non

seulement parcequ'elle nous asseure la felicité de l'autre vie, mais parcequ'en celle-cy elle nous donne un contentement d'inestimable valeur, contentement lequel est si fort que les eaux des tribulations et les fleuves des persecutions ne le peuvent estein-dre; ains non seulement il ne perit pas, mais il s'enrichit parmy les pauvretez; il s'agrandit ès abjections et humilitez; il se resjouit entre les larmes; il se renforce d'estre abandonné de la justice, et privé de l'assistance d'icelle, lorsque la reclamant nul ne luy en donne; il se recrée emmy la compassion et commiseration, lorsqu'il est environné des miserables et souffreteux; il se delecte de renoncer à toutes sortes de delices sensuelles et mondaines pour obtenir la pureté et netteté de cœur; il fait vaillance d'assoupir les guerres, noises, et dissensions, et de mespriser les grandeurs et reputations temporelles; il se ravigore d'endurer toutes sortes de souffrances, et tient que sa vraye vie consiste à mourir pour le bien-aimé.

De sorte, Theotime, qu'en somme la très saincte dilection est une vertu, un don, un fruict, et une beatitude. En qualité de vertu, elle nous rend obéissans aux inspirations interieures que Dieu nous donne par ses commandemens et conseils, en l'execution desquels on practique toutes vertus, dont la dilection est la vertu de toutes les vertus. En qualité de don, la dilection nous rend souples et maniables aux inspirations interieures, qui sont comme les commandemens et conseils secrets de Dieu, à

l'execution desquels sont employez les sept dons du Sainct-Esprit; si que la dilection est le don des dons. En qualité de fruict, elle nous donne un goust et plaisir extrême en la practique de la vie devote, qui se sent ès douze fruicts du Sainct-Esprit, et partant elle est le fruict des fruicts. En qualité de beatitude, elle nous fait prendre à faveur extrême et singulier honneur les affronts, calomnies, vituperes, et opprobres que le monde nous fait; et nous fait quitter, renoncer et rejetter toute autre gloire, sinon celle qui procede du bien-aimé crucifix, pour laquelle nous nous glorifions en l'abjection, abnegation, et aneantissement de nous-mesmes, ne voulans autres marques de majesté que la couronne d'espines du crucifix, le sceptre de son roseau, le mantelet de mespris qui luy fut imposé, et le throsne de sa croix, sur lequel les amoureux sacrez ont plus de contentement, de joye, de gloire, et de felicité que jamais Salomon n'eust sur son throsne d'yvoire.

Ainsi la dilection est maintefois representée par la grenade, qui tirant ses proprietez du grenadier, peut estre dicte la vertu d'iceluy; comme encore elle semble estre son don, qu'il offre à l'homme par amour; et son fruict, puisqu'elle est mangée pour recréer le goust de l'homme; et enfin elle est, par maniere de dire, sa gloire et beatitude, puisqu'elle porte la couronne et diadême.

CHAPITRE XX.

Comme le divin amour employe toutes les passions et afflictions de l'ame, et les reduit à son obéissance.

L'amour est la vie de nostre cœur. Et comme le contrepoids donne le mouvement à toutes les pieces mobiles d'une horloge, aussi l'amour donne à l'ame tous les mouvemens qu'elle a. Toutes nos affections suivent nostre amour, et selon iceluy nous desirons, nous nous delectons, nous esperons et desesperons, nous craignons, nous nous encourageons, nous haysons, nous fuyons, nous nous attristons, nous entrons en colere, nous triomphons. Ne voyons-nous pas les hommes qui ont donné leur cœur en proye à l'amour vil et abject des femmes, comme ils ne desirent que selon cet amour, ils n'ont plaisir qu'en cet amour, ils n'esperent ny desesperent que pour ce subject, ils ne craignent ny n'entreprennent que pour cela, ils n'ont à contre-cœur ny ne fuyent que ce qui les en destourne, ils ne s'attristent que de ce qui les en prive, ils n'ont de colere que par jalousie, ils ne triomphent que par cette infamie. C'en est de mesme des amateurs des richesses et des ambitieux de l'honneur : car ils sont rendus esclaves de ce qu'ils aiment, et n'ont plus de cœur en leur poictrine, ny d'ame en leurs cœurs, ny d'affection en leur ame, que pour cela.

Quand donc le divin amour regne dans nos cœurs, il assujettit royalement tous les autres amours de la volonté, et par consequent toutes les affections

d'icelle, parceque naturellement elles suivent les amours: puis il dompte l'amour sensuel; et le reduisant à son obéissance, il tire aussi après iceluy toutes les passions sensuelles. Car en somme, cette sacrée dilection est l'eau salutaire de laquelle nostre Seigneur disoit: « Celuy qui boira de l'eau que je « luy donneray, il n'aura jamais soif (1). » Non vrayement, Theotime, qui aura l'amour de Dieu un peu abondamment, il n'aura plus ny desir, ny crainte, ny esperance, ny courage, ny joye que pour Dieu; et tous ses mouvemens seront accoysez en ce seul amour celeste.

L'amour divin et l'amour propre sont dedans nostre cœur, comme Jacob et Esaü dans le sein de Rebecca (2); ils ont une antipathie et repugnance fort grande l'un à l'autre, et *s'entre-choquent* (3) dedans le cœur continuellement, dont la pauvre ame s'escrie: « Helas! moy miserable, qui me delivrera « du corps de cette mort (4), » afin que le seul amour de mon Dieu regne paisiblement en moy? Mais il faut pourtant que nous ayons courage, esperans en la parole du Seigneur qui promet en commandant et commande en promettant la victoire à son amour; et semble qu'il dit à l'ame ce qu'il fit dire à Rebecca: « Deux nations sont en ton sein, et deux peuples se- « ront separez dans tes entrailles: et l'un des peuples « surmontera l'autre, et l'aisné servira au moin- « dre (5). » Car comme Rebecca n'avoit que deux

(1) Joan. IV, 18. — (2) Genes. XXV, 22. — (3) *Ibid.*
(4) Ad. Rom. VII, 24. — (5) Genes. XXV, 23.

enfans en son sein, mais parceque d'iceux devoient naistre deux peuples, il est dit qu'elle avoit deux nations en son sein. Aussi l'ame ayant dedans son cœur deux amours, a par consequent deux grandes peuplades de mouvemens, affections et passions; et comme les deux enfans de Rebecca par la contrarieté de leurs mouvemens luy donnoient des grandes convulsions et douleurs d'entrailles, aussi les deux amours de nostre ame donnent des grands travaux à nostre cœur; et comme il fut dit qu'entre les deux enfans de cette dame *le plus grand serviroit le moindre*, aussi a-t-il esté ordonné que des deux amours de nostre cœur le sensuel servira le spirituel, c'est-à-dire que l'amour-propre servira l'amour de Dieu.

Mais quand fut-ce que l'aisné des peuples qui estoient dans le sein de Rebecca servit le puisné? Certes ce ne fut jamais que lorsque David subjugua en guerre les Iduméens, et que Salomon les maistrisa en paix. O quand sera-ce doncques que l'amour sensuel servira l'amour divin? Ce sera lors, Theotime, que l'amour armé, parvenu jusqu'au zele, asservira nos passions par la mortification, et bien plus, lorsque là-haut au ciel l'amour bienheureux possedera toute nostre ame en paix.

Or la façon avec laquelle l'amour divin doit subjuguer l'appetit sensuel est pareille à celle dont Jacob usa, quand, pour bon presage et commencement de ce qui devoit arriver par après, Esaü sortant du sein de sa mere, Jacob *l'empoigna par le pied* (1),

(1) Genes. XXV, 25.

comme pour l'enjamber, supplanter, et tenir subject, ou, comme on dit, l'attacher par le pied, à guise d'un oyseau de proye, tel qu'Esaü fut en qualité de *chasseur* (1) et terrible homme. Car ainsi l'amour divin voyant naistre en nous quelque passion ou affection naturelle, il doit soudain la prendre par le pied et la ranger à son service. Mais qu'est-à-dire, la prendre par le pied? C'est la lier et assubjettir au dessein du service de Dieu. Ne voyez-vous pas comme Moyse transformoit le serpent en baguette, le saisissant seulement par la queue (2)? Certes de mesme donnant une bonne fin à nos passions, elles prennent la qualité des vertus.

Mais donc quelle methode doit-on tenir pour ranger les affections et passions au service du divin amour? Les medecins methodiques ont toujours en bouche cette maxime : Que les contraires sont gueris par leurs contraires; et les spagiriques celebrent une sentence opposée à celle-là, disans que les semblables sont gueris par leurs semblables. Or comme que c'en soit, nous sçavons que deux choses font disparoistre la lumiere des estoilles, l'obscurité des brouillards de la nuict, et la plus grande lumiere du soleil; et de mesme nous combattons les passions, ou leur opposant des passions contraires, ou leur opposant des plus grandes affections de leur sorte. S'il m'arrive quelque vaine esperance, je puis resister, luy opposant ce juste decouragement : O homme insensé! sur quels fondemens bastis-tu cette

(1) Genes. XXV, 27. — (2) Exod. IV, 4.

esperance? Ne vois-tu pas que ce grand auquel tu esperes est aussi près de la mort que toy-mesme? Ne cognois-tu pas l'instabilité, foiblesse, et imbecillité des esprits humains? Aujourd'huy ce cœur duquel tu pretens, est à toy, demain un autre l'emportera pour soy: en quoy donc prens-tu cette esperance? Je puis aussi resister à cette esperance, luy en opposant une plus solide: Espere en Dieu, ô mon ame; *car c'est luy qui delivrera* tes *pieds du piege* (1). Jamais *nul n'espera en luy qui ait esté confondu* (2). Jette tes pretentions ès choses eternelles et perdurables. Ainsi je puis combattre le desir des richesses et voluptez mortelles, ou par le mespris qu'elles meritent, ou par le desir des immortelles: et par ce moyen l'amour sensuel et terrestre sera ruiné par l'amour celeste; ou comme le feu est esteint par l'eau à cause de ses qualités contraires, ou comme il est esteint par le feu du ciel, à cause de ses qualités plus fortes et predominantes.

Nostre Seigneur use de l'une et de l'autre methode en ses guerisons spirituelles. Il guerit ses disciples de la crainte mondaine, leur imprimant dans le cœur une crainte superieure: « Ne craignez pas, dit-il, ceux « qui tuent le corps, mais craignez celuy qui peut « damner l'ame et le corps pour la gehenne (3). » Voulant une autre fois les guerir d'une basse joye, il leur en assigne une plus relevée: « Ne vous res- « jouissez pas, dit-il, de quoy les esprits malins vous « sont subjects, mais de quoy vos noms sont escrits

(1) Psalm. XXIV, 15. — (2) Eccli. II, 11. — (3) Matth. X, 28.

« au ciel (1); » et luy-mesme aussi rejette la joye par la tristesse : « Malheur à vous qui riez, car vous pleu- « rerez (2). » Ainsi donc le divin amour supplante et assubjectit les affections et passions, les destournant de la fin à laquelle l'amour propre les veut porter, et les contournant à sa pretention spirituelle. Et comme l'arc-en-ciel touchant l'aspalatus luy oste son odeur, et luy en donne une plus excellente; aussi l'amour sacré touchant nos passions leur oste leur fin terrestre, et leur en donne une celeste. L'appetit de manger est rendu grandement spirituel, si avant que de le practiquer on luy donne le motif de l'amour. Hé! non Seigneur, ce n'est pas pour contenter cette chetive nature, ny pour assouvir cet appetit, que je vais à table, mais pour, selon vostre providence, entretenir ce corps que vous m'avez donné subject à cette misere : *Ouy*, Seigneur, *parcequ'ainsi il vous a pleu* (3). Si j'espere l'assistance d'un amy, ne puis-je pas dire : Vous avez estably nostre vie en sorte, Seigneur, que nous ayons à prendre secours, soulagement et consolation les uns des autres; et parcequ'il vous plaist, j'imploreray donc cet homme duquel vous m'avez donné l'amitié à cette intention. Y a-t-il quelque juste subject de crainte? Vous voulez, ô Seigneur, que je craigne, afin que je prenne les moyens convenables pour eviter cet inconvenient; je le feray, Seigneur, puisque tel est vostre bon plaisir. Si la crainte est excessive, hé! Dieu, Pere eternel, qu'est-ce que peuvent craindre vos en-

(1) Luc. X; 20. — (2) *Ibid.*, IV, 25. — (3) Matth. XI, 26.

fans, et les poussins qui vivent sous vos aisles? Or sus, je feray ce qui est convenable pour eviter le mal que je crains; mais après cela, Seigneur, *je suis vostre, sauvez-moy* (1), s'il vous plaist; et ce qui m'arrivera, je l'accepteray, parceque telle sera vostre bonne volonté. O saincte et sacrée alchymie! ô divine poudre de projection, par laquelle tous les metaux de nos passions, affections, et actions sont convertis en l'or très pur de la celeste dilection.

CHAPITRE XXI.

Que la tristesse est presque tousjours inutile, ains contraire au service du sainct amour.

On ne peut enter un greffe de chesne sur un poirier, tant ces deux arbres sont de contraire humeur l'un à l'autre: on ne sçauroit certes non plus enter l'ire, ny la colere, ny le desespoir sur la charité, au moins seroit-il très difficile. Pour l'ire, nous l'avons veu au discours du zele; pour le desespoir, sinon qu'on le reduise à la juste defiance de nous-mesmes, ou bien au sentiment que nous devons avoir de la vanité, foiblesse, et inconstance des faveurs, assistances, et promesses du monde, je ne vois pas quel service le divin amour en peut tirer.

Et quant à la tristesse, comme peut-elle estre utile à la saincte charité, puisque entre les fruicts du Sainct-Esprit la joye est mise en rang, joignant la charité? Neantmoins le grand apostre dit ainsi: « La tristesse « qui est selon Dieu opere la penitence stable en

(1) Psalm. CXVIII, 94.

« salut; mais la tristesse du monde opere la mort (1). »
Il y a donc une *tristesse selon Dieu*, laquelle s'exerce ou bien par les pecheurs en la penitence, ou par les bons en la compassion pour les miseres temporelles du prochain, ou par les parfaicts en la deploration, complainte, et condoléance pour les calamitez spirituelles des ames. Car David, S. Pierre, la Magdeleine, pleurerent pour leurs pechez; Agar pleura, voyant son fils presque mort de soif; Hieremie sur la ruine de Hierusalem; nostre Seigneur sur les Juifs; et son grand apostre gemissant, dit ces paroles: « Plusieurs marchent, lesquels je vous ay sou-« vent dit, et le vous dis derechef, qu'ils sont enne-« mys de la croix de Jesus-Christ (2). »

Il y a donc une *tristesse de ce monde* qui provient pareillement de trois causes.

Car 1. elle provient quelquefois de l'ennemy infernal, qui par mille suggestions tristes, melancholiques, et fascheuses, obscurcit l'entendement, alangourit la volonté, et trouble toute l'ame. Et comme un brouillard espais remplit la teste et la poictrine de rhume, et par ce moyen rend la respiration difficile, et met en perplexité le voyageur; ainsi le malin remplissant l'esprit humain de tristes pensées, il luy oste la facilité d'aspirer en Dieu, et luy donne un ennuy et decouragement extrême, afin de le desesperer et le perdre. On dit qu'il y a un poisson nommé pescheteau, et surnommé diable de mer, qui, esmouvant et poussant çà et là le limon, trou-

(1) Gal. V, 22; II. Cor. VII, 10. — (2) Philip. III, 18.

ble l'eau tout autour de soy pour se tenir en icelle comme dans l'embusche, de laquelle soudain qu'il apperçoit les pauvres petits poissons, il se rue sur eux, les brigande et les devore: d'où peut-estre est venu le mot de *pescher en eau trouble*, duquel on use communement. Or c'est de mesme du diable d'enfer comme du diable de mer: car il fait ses embusches dans la tristesse, lorsque ayant rendu l'ame troublée par une multitude d'ennuyeuses pensées jettées çà et là dans l'entendement, il se rue par après sur les affections, les accablant de defiances, jalousies, aversions, envies, apprehensions superflues des pechez passez, et fournissant une quantité de subtilitez vaines, aigres, et melancholiques, afin qu'on rejette toutes sortes de raisons et consolations.

2. La tristesse procede aussi d'autres fois de la condition naturelle, quand l'humeur melancholique domine en nous; et celle-cy n'est pas voirement vicieuse en soy-mesme, mais nostre ennemy pourtant s'en sert grandement pour ourdir et tramer mille tentations en nos ames. Car comme les araignées ne font jamais presque leurs toiles que quand le temps est blafastre et le ciel nébuleux, de mesme cet esprit malin n'a jamais tant d'aisance pour tendre les filets de ses suggestions ès esprits doux, benins, et gays, comme il en a ès esprits mornes, tristes, et melancholiques: car il les agite aisement de chagrins, de soupçons, de haines, de murmurations, censures, envies, paresse, et d'engourdissement spirituel.

3. Finalement, il y a une tristesse que la varieté des accidens humains nous apporte. « Quelle joye puis-« je avoir, disoit Tobie, ne pouvant voir la lumiere « du ciel (1)? » Ainsi fut triste Jacob sur la nouvelle de la mort de son Joseph (2), et David pour celle de son Absalon (3). Or cette tristesse est commune aux bons et aux mauvais : mais aux bons elle est moderée par l'acquiescement et resignation en la volonté de Dieu; comme on vit en Tobie, qui de toutes les adversitez dont il fut touché, rendit graces à la divine Majesté, et en Job qui en benit le nom du Seigneur, et en Daniel qui convertit ses douleurs en cantiques. Au contraire, quant aux mondains, cette tristesse leur est ordinaire, et se change en regrets, desespoirs, et estourdissemens d'esprits. Car ils sont semblables aux guenons et marmots, lesquels sont tousjours mornes, tristes, et fascheux au defaut de la lune; comme au contraire au renouvellement d'icelle ils sautent, dansent, et font leurs singeries. Le mondain est harnieux, maussade, amer et melancholique au defaut des prosperitez terrestres, et en l'affluence il est presque tousjours bravache, esbaudy, et insolent.

Certes la tristesse de la vraye penitence ne doit pas tant estre nommée tristesse que desplaisir, ou sentiment, et detestation du mal; tristesse qui n'est jamais ny ennuyeuse ny chagrine; tristesse qui n'engourdit point l'esprit, ains qui le rend actif, prompt

(1) Tob. V, 12. — (2) Genes. XXXVII, 34.
(3) II. Reg. XVIII, 33.

et diligent; tristesse qui n'abat point le cœur, ains le releve par la priere et l'esperance, et luy fait faire les eslans de la ferveur de devotion; tristesse laquelle au fort de ses amertumes produit tousjours la douceur d'une incomparable consolation, suivant le precepte du grand S. Augustin: Que le penitent s'attriste tousjours, mais que tousjours il se resjouisse de sa tristesse. La tristesse, dit Cassian, qui opere la solide penitence et l'agreable repentance, de laquelle on ne se repent jamais, elle est obéissante, affable, humble, debonnaire, souefve, patiente, comme estant issue et descendue de la charité. Si que s'estendant à toute douleur de corps et contrition d'esprit, elle est, en certaine façon, joyeuse, animée, et de l'esperance revigorée de son profit, elle retient toute la suavité de l'affabilité et longanimité, ayant elle-mesme les fruicts du Sainct-Esprit que le saint apostre raconte. « Or les fruicts du Sainct-Esprit sont « charité, joye, paix, longanimité, bonté, benignité, « foy, mansuetude, continence (1). » Telle est la vraye penitence, et telle la bonne tristesse, qui certes n'est pas proprement triste ny melancholique, ains seulement attentive et affectionnée à detester, rejetter, et empescher le mal du peché pour le passé et pour l'advenir. Nous voyons aussi maintefois des penitences fort empressées, troublées, impatientes, pleureuses, ameres, souspirantes, inquietes, grandement aspres, et melancholiques, lesquelles enfin se trouvent infructueuses et sans suite d'aucun veri-

(1) Gal. V, 22, 23.

table amendement, parcequ'elles ne procedent pas des vrays motifs de la vertu de penitence, mais de l'amour propre et naturel.

La tristesse du monde opere la mort (1), dit l'apostre. Theotime, il la faut donc bien eviter et rejetter selon nostre pouvoir. Si elle est naturelle, nous la devons repousser, contrevenant à ses mouvemens, la divertissant par exercices propres à cela, et usant des remedes et façon de vivre que les medecins mesmes jugeront à propos. Si elle provient de tentation, il faut bien descouvrir son cœur au Pere spirituel, lequel nous prescrira les moyens de la vaincre, selon ce que nous en avons dit en la quatriesme partie de l'Introduction à la vie devote. Si elle est accidentelle, nous recourrons à ce qui est marqué au huictiesme livre, afin de voir combien les tribulations sont aimables aux enfans de Dieu, et que la grandeur de nos esperances en la vie eternelle doit rendre presque inconsiderables tous les evenemens passagers de la temporelle.

Au reste, parmy toutes les melancholies qui nous peuvent arriver, nous devons employer l'autorité de la volonté superieure pour faire tout ce qui se peut en faveur du divin amour. Certes il y a des actions qui dependent tellement de la disposition et complexion corporelle, qu'il n'est pas en nostre pouvoir de les faire à nostre gré. Car un melancholique ne sçauroit tenir ny ses yeux, ny sa parole, ny son visage en la mesme grace et suavité qu'il auroit s'il

(1) II. ad Cor. VII, 10.

estoit deschargé de cette mauvaise humeur : mais il peut bien, quoique sans grace, dire des paroles gracieuses, bonteuses, et courtoises, et malgré son inclination faire par raison les choses convenables en paroles et en œuvres de charité, douceur, et condescendance. On est excusable de n'estre pas tousjours gay, car on n'est pas maistre de la gayeté pour l'avoir quand on veut ; mais on n'est pas excusable de n'estre pas tousjours bonteux, maniable, et condescendant, car cela est tousjours au pouvoir de nostre volonté, et ne faut sinon se resoudre de surmonter l'humeur et inclination contraire.

FIN DU LIVRE ONZIESME.

LIVRE DOUZIESME,

Contenant quelques advis pour le progrez de l'ame au sainct amour.

CHAPITRE PREMIER.

Que le progrès au sainct amour ne depend pas de la complexion naturelle.

Un grand religieux de nostre âge a escrit que la disposition naturelle sert de beaucoup à l'amour contemplatif, et que les personnes de complexion affective y sont plus propres. Or je ne pense pas qu'il veuille dire que l'amour sacré soit distribué aux hommes ny aux anges, en suite, et moins encore en vertu des conditions naturelles, ny qu'il veuille dire que la distribution de l'amour divin soit faite aux hommes selon leurs qualitez et habilitez naturelles : car ce seroit dementir l'Escriture, et violer la regle ecclesiastique par laquelle les Pelagiens furent declarez heretiques.

Pour moy, je parle en ce traicté de l'amour surnaturel que Dieu respand en nos cœurs par sa bonté, et duquel la residence est en la suprême poincte de l'esprit : poincte qui est au-dessus de tout le reste de nostre ame, et qui est independante de toute complexion naturelle. Et puis, bien que les ames enclines à la dilection ayent d'un costé quelque disposi-

tion qui les rend plus propres à vouloir aimer Dieu, d'autre part toutefois elles sont si subjectes à s'attacher par affection aux creatures aimables, que leur inclination les met autant en peril de se divertir de la pureté de l'amour sacré par le meslange des autres, comme elles ont de facilité à vouloir aimer Dieu; car le danger de mal aimer est attaché à la facilité d'aimer.

Il est pourtant vray que ces ames ainsi faictes, estant une fois bien purifiées de l'amour des creatures, font des merveilles en la dilection saincte, l'amour trouvant une grande aisance à se dilater en toutes les facultez du cœur: et de là procede une très agreable suavité, laquelle ne paroist pas en ceux qui ont l'ame aigre, aspre, melancholique, et revesche.

Neantmoins si deux personnes, dont l'une est aimante et douce, l'autre chagrine et amere, par condition naturelle, ont une charité esgale; elles aimeront sans doute esgalement Dieu, mais non pas semblablement. Le cœur de naturel doux aimera plus aisement, plus amiablement, plus doucement, mais non pas plus solidement ny plus parfaictement; ains l'amour qui naistra emmy les espines et repugnances d'un naturel aspre et sec, sera plus brave et plus glorieux, comme l'autre sera aussi plus delicieux et gracieux.

Il importe donc peu que l'on soit naturellement disposé à l'amour, quand il s'agit d'un amour surnaturel et par lequel on n'agit que surnaturellement. Seulement, Theotime, je dirois volontiers à tous les

hommes: O mortels, si vous avez le cœur enclin à l'amour, hé! pourquoy ne pretendez-vous pas au celeste et divin? Mais si vous estes rudes et amers de cœur, helas! pauvres gens, puisque vous estes privez de l'amour naturel, pourquoy n'aspirez-vous à l'amour surnaturel qui vous sera amoureusement donné par celuy qui vous appelle si sainctement à l'aimer?

CHAPITRE II.

Qu'il faut avoir un desir continuel d'aimer.

« Thesaurisez des thresors au ciel (1). » Un thresor ne suffit pas au gré de ce divin amant; ains il veut que nous ayons tant de thresors, que nostre thresor soit composé de plusieurs thresors; c'est-à-dire, Theotime, qu'il faut avoir un desir insatiable d'aimer Dieu, pour joindre tousjours dilection à dilection. Qu'est-ce qui presse si fort les avettes d'accroistre leur miel, sinon l'amour qu'elles ont pour luy? O cœur de mon ame, qui es créé pour aimer le bien infiny, quel amour peux-tu desirer, sinon cet amour qui est le plus desirable de tous les amours? Helas! ô ame de mon cœur! quel desir peux-tu aimer, sinon le plus aimable de tous les desirs? O amour des desirs sacrez! ô desirs du sainct amour! ô que *j'ay convoité de desirer* vos perfections (2)!

Le malade degousté n'a pas appetit de manger, mais il souhaite d'avoir appetit; il ne desire pas la viande, mais il desire de la desirer. Theotime, de

(1) Matth. VI, 20. — (2) Psalm. CXXIII, 20.

sçavoir si nous aimons Dieu sur toutes choses, il n'est pas en nostre pouvoir, si Dieu mesme ne le nous revele : mais nous pouvons bien sçavoir si nous desirons de l'aimer; et quand nous sentons en nous le desir de l'amour sacré, nous sçavons que nous commençons d'aimer. C'est nostre partie sensuelle et animale qui demande à manger, mais c'est nostre partie raisonnable qui desire cet appetit : et d'autant que la partie sensuelle n'obéit pas tousjours à la partie raisonnable, il arrive maintefois que nous desirons l'appetit, et ne le pouvons pas avoir.

Mais le desir d'aimer et l'amour dependent de la mesme volonté; c'est pourquoy soudain que nous avons formé le vray desir d'aimer, nous commençons d'avoir de l'amour ; et à mesure que ce desir va croissant, l'amour aussi va s'augmentant. Qui desire ardemment l'amour, aimera bientost avec ardeur. O Dieu ! qui nous fera la grace, Theotime, que nous bruslions de ce desir, qui est *le desir des pauvres et la preparation de leur cœur* (1) que Dieu *exauce* volontiers? Qui n'est pas asseuré d'aimer Dieu, il est pauvre; et s'il desire de l'aimer, il est mendiant, mais mendiant de l'heureuse mendicité, de laquelle le Sauveur a dit : « Bienheureux sont les mendians « d'esprit ; car à eux appartient le royaume des « cieux (2) ! »

Tel fut S. Augustin, quand il s'escria : O aimer! ô marcher! ô mourir à soy-mesme! ô parvenir à Dieu! Tel S. François, disant : Que je meure de ton

(1) Psalm. IX, 39. — (2) Matth. V, 3.

amour, ô l'amy de mon cœur, qui as daigné mourir, pour mon amour. Telles Ste Catherine de Gennes et la bienheureuse mere Therese, quand, comme biches spirituelles, pantelantes et mourantes de la soif du divin amour, elles lançoient cette voix : « Hé! « Seigneur, donnez-moy cette eau (1). »

L'avarice temporelle par laquelle on desire avidement les thresors terrestres, est *la racine de tous maux* (2); mais l'avarice spirituelle par laquelle on souhaite incessamment le fin or de l'amour sacré, est *la racine* de tous biens. Qui bien desire la dilection, bien la cherche; qui bien la cherche, bien la trouve; qui bien la trouve, il a trouvé la source de la vie de laquelle *il puisera le salut du Seigneur* (3). Crions nuict et jour, Theotime : Venez, ô Sainct-Esprit, remplissez les cœurs de vos fideles, et allumez en iceux le feu de vostre amour. O amour celeste, quand comblerez-vous mon ame?

CHAPITRE III.

Que pour avoir le desir de l'amour sacré, il faut retrancher les autres desirs.

Pourquoy pensez-vous, Theotime, que les chiens, en la saison printanniere, perdent plus souvent qu'en autre temps la trace et piste de la beste? C'est parce, disent les chasseurs et les philosophes, que les herbes et fleurs sont alors en leur vigueur; si que la varieté des odeurs qu'elles respandent estouffe tellement le

(1) Joan. IV, 15. — (2) I. Tim. VI, 10.
(3) Proverb. VIII, 35.

sentiment des chiens, qu'ils ne sçavent ny choisir ny suivre la senteur de la proye entre tant de diverses senteurs que la terre exhale. Certes ces ames qui foisonnent continuellement en desirs, desseins, et projets, ne desirent jamais comme il faut le sainct amour celeste, ny ne peuvent bien sentir la trace amoureuse et piste du divin bien-aimé, qui est comparé au *chevreuil et petit fan de biche* (1).

Le lys n'a point de saison, ains fleurit tost ou tard selon qu'on le plante plus ou moins avant en terre: car si on ne le pousse que de trois doigts en terre, il fleurira incontinent; mais si on le pousse six ou neuf doigts, il fleurira aussi tousjours plus tard à mesme proportion. Si le cœur qui pretend à l'amour divin, est fort enfoncé dans les affaires terrestres et temporelles, il fleurira tard et difficilement; mais s'il n'est dans le monde que justement autant que sa condition le requiert, vous le verrez bien tost fleurir en dilection, et respandre son odeur agreable.

Pour cela les saincts se retirerent ès solitudes, afin que despris des sollicitudes mondaines, ils vacassent plus ardemment au celeste amour. Pour cela l'espouse sacrée fermoit l'*un de* ses *yeux* (2), afin d'unir plus fortement sa veuë en l'autre seul, et viser plus justement par ce moyen au milieu du cœur de son bien-aimé qu'elle veut brusler d'amour. Pour cela elle-mesme tient sa perruque tellement plicée et ramassée dans sa tresse, qu'elle sembloit n'avoir qu'*un* seul *cheveu* (3) duquel elle se sert comme d'une

(1) Cant. cant. II, 9. — (2) *Ibid.*, IV, 9. — (3) *Ibid.*

chaisne pour lier et ravir le cœur de son espoux qu'elle rend esclave de sa dilection.

Les ames qui desirent tout de bon d'aimer Dieu, ferment leur entendement aux discours des choses mondaines pour l'employer plus ardemment ès meditations des choses divines, et ramassent toutes leurs pretentions sous l'unique intention qu'elles ont d'aimer uniquement Dieu. Quiconque desire quelque chose qu'il ne desire pas pour Dieu, il en desire moins Dieu.

Un religieux demanda au bienheureux Gilles ce qu'il pourroit faire de plus agreable à Dieu. Il luy respondit en chantant : Une à un, une à un ; c'est-à-dire une seule ame à un seul Dieu. Tant de desirs et d'amour en un cœur sont comme plusieurs enfans sur une mammelle, qui, ne pouvans tetter tous ensemble, la pressent tantost l'un, tantost l'autre, à l'envy, et la font enfin tarir et dessecher. Qui pretend au divin amour, doit soigneusement reserver son loisir, son esprit, et ses affections pour cela.

CHAPITRE IV.

Que les occupations legitimes ne nous empeschent point de practiquer le divin amour.

La curiosité, l'ambition, l'inquietude avec l'inadvertance et inconsideration de la fin pour laquelle nous sommes en ce monde, sont cause que nous avons mille fois plus d'empeschemens que d'affaires, plus de tracas que d'œuvre, plus d'occupation que de besongne. Et ce sont ces embarrassemens,

Theotime, c'est-à-dire les malses, vaines et superflues occupations desquelles nous nous chargeons, qui nous divertissent de l'amour de Dieu, et non pas vrays et legitimes exercices de nos vocations. David, et après luy S. Louys, parmy tant de hazards, de travaux, et d'affaires qu'ils eurent, soit en paix, soit en guerre, ne laissoient pas de chanter en verité :

> Que veut mon cœur, sinon Dieu,
> De ce qu'au ciel on admire?
> Qu'est-ce qu'emmy ce bas lieu,
> Sinon Dieu mon cœur respire (1)?

S. Bernard ne perdoit rien du progrès qu'il desiroit faire en ce sainct amour, quoiqu'il fût ès cours et armées des grands princes où il s'employoit à reduire les affaires d'estat au service de la gloire de Dieu : il changeoit de lieu, mais il ne changeoit point de cœur, ny son cœur d'amour, ny son amour d'object; et pour parler son propre langage, ces mutations se faisoient en luy, mais non pas de luy, puisque bien que ses occupations fussent fort differentes, il estoit indifferent à toutes occupations, ne recevant pas la couleur des affaires et des conversations, comme le cameleon celle des lieux où il se trouve; ains demeurant tousjours uny à Dieu, tousjours blanc en pureté, tousjours vermeil de charité, et tousjours plein d'humilité.

Je sçay bien, Theotime, l'advis des sages.

(1) Psalm. LXXII, 25, 29.

Celuy fuye la cour et quitte le palais,
Qui veut vivre devot : rarement ès armées
On voit de pieté les ames animées.
La foy, la saincteté, sont filles de la paix.

Et les Israelites avoient raison de s'excuser aux Babyloniens qui les pressoient de chanter les sacrés cantiques de Sion :

Helas ! mais en quelle musique,
En ce triste bannissement,
Pourrions-nous chanter sainctement
Du Seigneur le sacré cantique (1)?

Mais ne voyez-vous pas aussi que ces pauvres gens estoient non seulement parmy les Babyloniens, ains encore captifs des Babyloniens. Quiconque est esclave des faveurs de la cour, du succès du palais, de l'honneur de la guerre, ô Dieu, c'en est fait, il ne sçauroit *chanter le cantique* de l'amour divin. Mais celuy qui n'est en cour, en guerre, au palais que par devoir, Dieu l'assiste, et la douceur celeste luy sert d'epithême sur le cœur pour le preserver de la peste qui regne en ces lieux-là.

Lorsque la peste affligea les Milanois, S. Charles ne fit jamais difficulté de hanter les maisons et toucher les personnes empestées : mais, Theotime, il les hantoit aussi, et touchoit seulement et justement autant que la necessité du service de Dieu le requeroit ; et pour rien il ne fust allé au danger sans la vraye necessité, de peur de commettre le peché de

(1) Psalm. CXXXVI, 4.

tenter Dieu. Ainsi ne fut-il atteint d'aucun mal, la divine Providence conservant celuy qui avoit en elle une confiance si pure qu'elle n'estoit meslée ny de timidité, ny de temerité. Dieu a soin de mesme de ceux qui ne vont à la cour, au palais, à la guerre sinon par la necessité de leur devoir : et ne faut en cela ny estre si craintif que l'on abandonne les bonnes et justes affaires faute d'y aller, ny si outre-cuidé et presomptueux que d'y aller ou demeurer sans l'expresse necessité du devoir et des affaires.

CHAPITRE V.

Exemple très amiable sur ce subject.

Dieu est *innocent à l'innocent*(1), bon au bon, cordial au cordial, tendre envers les tendres ; et son amour le porte quelquefois à faire des traicts d'une sacrée et saincte mignardise pour les ames qui, par une amoureuse pureté et simplicité, se rendent comme petits enfans auprès de luy.

Un jour Ste Françoise disoit l'office de Nostre-Dame ; et comme il advient ordinairement que, s'il n'y a qu'une affaire en toute la journée, c'est au temps de l'oraison que la presse en arrive, cette saincte Dame fut appellée de la part de son mary pour un service domestique, et par quatre diverses fois pensant reprendre le fil de son office, elle fut rappellée et contrainte de couper un mesme verset, jusques à ce que cette benite affaire pour laquelle on avoit si empressement diverty sa priere, estant

(1) Psalm. XVII, 26.

enfin achevée, revenant à son office, elle trouva ce verset si souvent laissé par obeissance, et si souvent recommencé par devotion, tout escrit en beaux caracteres d'or, que sa devote compagne madame Vannocie jura d'avoir veu escrire par le cher ange gardien de la saincte, à laquelle par après S. Paul le revela.

Quelle suavité, Theotime, de cet espoux celeste envers cette douce et fidele amante ! Mais vous voyez cependant que les occupations necessaires à un chacun selon sa vocation, ne diminuent point l'amour divin, ains l'accroissent, et dorent, par maniere de dire, l'ouvrage de la devotion. Le rossignol n'aime pas moins sa melodie quand il fait ses pauses, que quand il chante; les cœurs devots n'aiment pas moins l'amour quand il se divertit pour les necessitez exterieures, que quand il prie : leur silence et leur voix, leur contemplation, leur occupation, et leur repos, chantent esgalement en eux le cantique de leur dilection.

CHAPITRE VI.

Qu'il faut employer toutes les occasions presentes en la practique du divin amour.

Il y a des ames qui font de grands projects de faire des excellens services à nostre Seigneur par des actions eminentes et des souffrances extraordinaires; mais actions et souffrances desquelles l'occasion n'est pas presente, ny ne se presentera peut-estre jamais, et sur cela pensent d'avoir fait un traicté de grand amour; en quoy elles se trompent fort souvent,

comme il appert, en ce que embrassant par souhait, ce leur semble, des grandes croix futures, elles fuyent ardemment la charge des presentes qui sont moindres. N'est-ce pas une extrême tentation d'estre si vaillant en imagination et si lasche en l'execution?

Hé! Dieu nous garde de ces ardeurs imaginaires, qui nourrissent bien souvent dans le fond de nos cœurs la vaine et secrette estime de nous-mesmes! Les grandes œuvres ne sont pas tousjours en nostre chemin; mais nous pouvons à toutes heures en faire des petites excellemment, c'est-à-dire avec un grand amour. Voyez ce sainct, je vous prie, qui donne *un verre d'eau* (1) pour Dieu au pauvre passager alteré: il fait peu de chose, ce semble, mais l'intention, la douceur, la dilection dont il anime son œuvre, est si excellente, qu'elle convertit cette simple eau en eau de vie et de vie eternelle.

Les avettes picotent dans les lys, les flambes, et les roses; mais elles ne font pas moins de butin sur les menues petites fleurs du rosmarin et du thim; ains elles y cueillent non seulement plus de miel, mais encore de meilleur miel; parceque dedans ces petits vases le miel se trouvant plus serré, s'y conserve aussi bien mieux. Certes, ès bas et menus exercices de devotion, la charité se practique non seulement plus frequemment, mais aussi pour l'ordinaire plus humblement, et par consequent plus utilement et sainctement.

Ces condescendances aux humeurs d'autruy, ce

(1) Matth. X, 42.

support des actions et façons agrestes et ennuyeuses du prochain, ces victoires sur nos propres humeurs et passions, ce renoncement à nos menues inclinations, cet effort contre nos aversions et respugnances, ce cordial et doux adveu de nos imperfections, cette peine continuelle que nous prenons de tenir nos ames en esgalité, cet amour de nostre abjection, ce benin et gracieux accueil que nous faisons au mespris et censure de nostre condition, de nostre vie, de nostre conversation, de nos actions; Theotime, tout cela est plus fructueux à nos ames que nous ne sçaurions penser, pourveu que la celeste dilection le mesnage : mais nous l'avons desja dit à Philothée.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut avoir soin de faire nos actions fort parfaictement.

Nostre Seigneur, au rapport des anciens, souloit dire aux siens : *Soyez bons monnoyeurs.* Si l'escu n'est de bon or, s'il n'a son poids, s'il n'est battu au coin legitime, on le rejette comme non-recevable. Si une œuvre n'est de bonne espece, si elle n'est ornée de charité, si l'intention n'est pieuse, elle ne sera point reçue entre les bonnes œuvres. Si je jeusne, mais pour espargner, mon jeusne n'est pas de bonne espece; si c'est par temperance, mais que j'aye quelque peché mortel en mon ame, le poids manque à cette œuvre : car c'est la charité qui donne le poids à tout ce que nous faisons; si c'est seulement par conversation et pour m'accommoder à mes compagnons, cette œuvre n'est pas marquée au coin d'une inten-

tion approuvée. Mais si je jeusne par temperance, et que je sois en la grace de Dieu, et que j'aye intention de plaire à sa divine Majesté par cette temperance, l'œuvre sera une bonne monnoye, propre pour accroistre en moy le thresor de la charité.

C'est faire excellemment les actions petites, que de les faire avec beaucoup de pureté d'intention, et une forte volonté de plaire à Dieu; et lors elles nous sanctifient grandement. Il y a des personnes qui mangent beaucoup, et sont tousjours maigres, extenuées et allangouries, parcequ'elles n'ont pas la force digestive bonne : il y en a d'autres qui mangent peu, et sont tousjours en bon point et vigoureuses, parcequ'elles ont l'estomach bon. Ainsi y a-t-il des ames qui font beaucoup de bonnes œuvres, et croissent fort peu en charité, parcequ'elles les font ou froidement et laschement, ou par instinct et inclination de nature, plus que par inspiration de Dieu ou ferveur celeste; et au contraire il y en a qui font peu de besongne, mais avec une volonté et intention si saincte, qu'elles font un progrez extrême en dilection : elles ont peu de talent, mais elles le menagent si fidelement, que le Seigneur les en recompense largement.

CHAPITRE VIII.

Moyen general pour appliquer nos œuvres au service de Dieu.

« Tout ce que vous faites, et quoy que vous fas-
« siez en paroles et en œuvres, faites le tout au nom
« de Jesus-Christ. Soit que vous mangiez, soit que

« vous beuviez, ou que vous fassiez quelque autre « chose, faites le tout à la gloire de Dieu (1). » Ce sont les paroles propres du divin apostre; lesquelles, comme dit le grand S. Thomas en les expliquant, sont suffisamment practiquées quand nous avons l'habitude de la très saincte charité; par laquelle, bien que nous n'ayons pas une expresse et attentive intention de faire chaque œuvre pour Dieu, cette intention neantmoins est contenue couvertement en l'union et communion que nous avons avec Dieu, par laquelle tout ce que nous pouvons faire de bon est dedié avec nous à sa divine bonté. Il n'est pas besoin qu'un enfant, demeurant en la maison et puissance de son pere, declaire que ce qu'il acquiert est acquis à son pere : car sa personne estant à son pere, tout ce qui en despend luy appartient aussi. Il suffit aussi que nous soyons enfans de Dieu par dilection, pour rendre tout ce que nous faisons entierement destiné à sa gloire.

Il est donc vray, Theotime, que comme nous avons dit ailleurs, tout ainsi que l'olivier planté près de la vigne luy donne sa saveur; de mesme la charité se trouvant auprès des autres vertus, elle leur communique sa perfection. Mais comme il est vray aussi que si l'on ente la vigne sur l'olivier, il ne luy communique pas seulement plus parfaictement son goust, mais la rend encore participante de son suc; ne vous contentez pas aussi d'avoir la charité, et avec elle la practique des vertus, mais faites que ce

(1) Coloss. III, 17; I. Cor. X, 31.

soit par et pour elle que vous les practiquez, afin qu'elles luy puissent estre justement attribuées.

Quand un peintre tient et conduit la main de l'apprentif, le trait qui en procede est principalement attribué au peintre; parceque encore que l'apprentif ait contribué le mouvement de sa main et l'application du pinceau, si est-ce que le maistre a aussi de sa part tellement meslé son mouvement avec celuy de l'apprentif, qu'imprimant en iceluy l'honneur de ce qui est bien au trait, il luy est specialement deferé, encore qu'on ne laisse pas de louer l'apprentif à cause de la souplesse avec laquelle il a accommodé son mouvement à la conduite du maistre. O que les actions des vertus sont excellentes, quand le divin amour leur imprime son sacré mouvement! c'est-à-dire lorsqu'elles se font par le motif de la dilection: mais cela se fait differemment.

Le motif de la divine charité respand une influence de perfection particuliere sur les actions vertueuses de ceux qui se sont specialement dediés à Dieu pour le servir à jamais. Tels sont les evesques et prestres, qui par une consecration sacramentelle, et par un caractere spirituel qui ne peut estre effacé, se vouent, comme serfs stigmatisez et marquez, au perpetuel service de Dieu. Tels les religieux, qui par leurs vœux, ou solemnels ou simples, sont immolez à Dieu en qualité d'*hosties vivantes* et *raisonnables* (1). Tels tous ceux qui se rangent aux congregations pieuses, dediez à jamais à la gloire divine.

(1) Rom. XII, 1.

Tels tous ceux encore qui à dessein se procurent des profondes et puissantes resolutions de suivre la volonté de Dieu, faisans pour cela des retraites de quelques jours, afin d'exciter leurs ames, par divers exercices spirituels, à l'entiere reformation de leur vie : methode saincte, familiere aux anciens chrestiens, mais depuis presque tout-à-fait delaissée, jusqu'à ce que le grand serviteur de Dieu, Ignace de Loyola, la remit en usage du temps de nos peres.

Je sçay que quelques uns n'estiment pas que cette oblation si generale de nous-mesmes estende sa vertu et porte son influence sur les actions que nous practiquons par après, sinon à mesure qu'en l'exercice d'icelles nous appliquons en particulier le motif de la dilection, les dediant specialement à la gloire de Dieu. Mais tous confessent neantmoins avec S. Bonaventure, loué d'un chacun en ce subject, que si j'ay resolu en mon cœur de donner cent escus pour Dieu, quoyque par après je fasse à loisir la distribution de cette somme, ayant l'esprit distrait et sans attention, toute la distribution neantmoins ne laissera pas d'estre faicte par amour, à cause qu'elle procede du premier object que le divin amour me fit faire de donner tout cela.

Mais de grace, Theotime, quelle difference y a-t-il entre celuy qui offre cent escus à Dieu, et celuy qui luy offre toutes ses actions? Certes il n'y en a point, sinon que l'un offre une somme d'argent, et l'autre une somme d'actions. Et pourquoy donc, je vous prie, ne seront-ils l'un comme l'autre estimez

faire la distribution des pieces de leurs sommes, en vertu de leurs premiers propos et fondamentales resolutions? Et si l'un distribuant ses escus sans attention, ne laisse pas de jouir de l'influence de son premier dessein; pourquoy l'autre, distribuant ses actions, ne jouira-t-il pas du fruict de sa premiere intention? Celuy qui destinement s'est rendu esclave amiable de la divine bonté, luy a par consequent dedié toutes ses actions.

Sur cette verité chacun devroit une fois en sa vie faire une bonne retraite, pour en icelle bien purger son ame de tout peché, pour ensuite faire une intime et solide resolution de vivre tout à Dieu, selon que nous avons enseigné en la premiere partie de l'Introduction à la vie devote: puis au moins une fois l'année faire la reveuë de sa conscience, et le renouvellement de la premiere resolution que nous avons marqué en la cinquiesme partie de ce livre-là, auquel pour ce regard je vous renvoye.

Certes S. Bonaventure advoue qu'un homme qui s'est acquis une si grande inclination et coustume de bien faire, que souvent il le fait sans speciale attention, ne laisse pas de meriter beaucoup par telles actions, lesquelles sont annoblies par la dilection de laquelle elles proviennent comme de la racine et source originaire de cette heureuse habitude, facilité et promptitude.

CHAPITRE IX.

De quelques autres moyens pour appliquer plus particulierement nos œuvres à l'amour de Dieu.

Quand les paonnesses couvent en des lieux bien blancs, les poulets sont aussi tous blancs; et quand nos intentions sont en l'amour de Dieu, lorsque nous projettons quelque bonne œuvre, ou que nous nous jettons en quelque vacation, toutes les actions qui s'en ensuivent prennent leur valeur et tirent leur noblesse de la dilection de laquelle elles ont leur origine. Car qui ne voit que les actions qui sont propres à ma vocation, ou requises à mon dessein, dependent de cette premiere election et resolution que j'ay faicte?

Mais, Theotime, il ne se faut pas arrester là : ains pour faire un excellent progrès en la devotion, il faut non seulement au commencement de nostre conversion, et puis tous les ans, destiner nostre vie et toutes nos actions à Dieu; mais aussi il les luy faut offrir tous les jours, selon l'exercice du matin que nous avons enseigné à Philothée : car en ce renouvellement journalier de nostre oblation, nous respandons sur nos actions la vigueur et vertu de la dilection par une nouvelle application de nostre cœur à la gloire divine, au moyen de quoy il est tousjours plus sanctifié.

Outre cela, appliquons cent et cent fois le jour nostre vie au divin amour par la practique des oraisons jaculatoires, elevations de cœur et retraites spirituelles : car ces saincts exercices lançans et jettans

continuellement nos esprits en Dieu, y portent ensuite toutes nos actions. Et comme se pourroit-il faire, je vous prie, qu'une ame, laquelle à tous momens s'elance en la divine bonté, et souspire incessamment des paroles de dilection pour tenir tousjours son cœur dans le sein de ce Pere celeste, ne fust pas estimée faire toutes ses bonnes actions en Dieu et pour Dieu?

Celle qui dit: « Hé! Seigneur, je suis vostre (1): » « Mon bien-aimé est tout mien, et moy je suis toute « sienne (2): » Mon Dieu, vous estes mon tout: O Jesus, vous estes ma vie: Hé! qui me fera la grace que je meure à moy-mesme, afin que je ne vive qu'à vous? O aimer! ô s'acheminer! ô mourir à soy-mesme! ô vivre à Dieu! ô estre en Dieu! O Dieu, ce qui n'est pas vous-mesme, ne m'est rien; celle-là, dis-je, ne dedie-t-elle pas continuellement ses actions au celeste Espoux? O que bienheureuse est l'ame qui a une fois bien faict le despouillement et la parfaicte resignation de soy-mesme entre les mains de Dieu, dont nous avons parlé cy-dessus! car par après elle n'a à faire qu'un petit souspir et regard en Dieu pour renouveller et confirmer son despouillement, sa resignation, et son oblation, avec la protestation qu'elle ne veut rien que Dieu et pour Dieu, et qu'elle ne s'aime, ny chose du monde, qu'en Dieu et pour l'amour de Dieu.

Or cet exercice de continuelles aspirations est donc fort propre pour appliquer toutes nos œuvres à

(1) Psalm. CXVIII, 94. — (2) Cant. cant. II, 16.

la dilection ; mais principalement il suffit très abondamment pour les menues et ordinaires actions de nostre vie. Car quant aux œuvres relevées et de consequence, il est expedient, pour faire un profit d'importance, d'user de la methode suivante, ainsi que j'ay desja touché ailleurs.

Eslevons en ces occurrences nos cœurs et nos esprits en Dieu, enfonçons nostre consideration et estendons nostre pensée dans la très saincte et glorieuse eternité : voyons qu'en icelle la divine bonté nous cherissoit tendrement, destinant pour nostre salut tous les moyens convenables à nostre progrez en sa dilection, et particulierement la commodité de faire le bien qui se presente alors à nous, ou de souffrir le mal qui nous arrive. Cela fait, desployans, s'il faut ainsi dire, et eslevans le bras de nostre consentement, embrassons cherement, ardemment, et très amoureusement, soit le bien qui se presente à faire, soit le mal qu'il nous faut souffrir, en consideration de ce que Dieu l'a voulu eternellement, pour luy complaire et obéir à sa providence.

Voyez le grand S. Charles, lorsque la peste attaqua son diocese. Il releva son courage en Dieu, et regarda attentivement qu'en l'eternité de la providence divine ce fleau estoit preparé et destiné à son peuple, et que emmy ce fleau cette mesme providence avoit ordonné qu'il eust un soin très amoureux de servir, soulager et assister cordialement les affligez, puisqu'en cette occasion il se trouvoit le pere spirituel, pasteur et evesque de cette province-

là. C'est pourquoy, se representant la grandeur des peines, travaux, et hazards, qu'il luy seroit force de subir pour ce subject, il s'immola en esprit au bon plaisir de Dieu; et, baisant tendrement cette croix, il s'escria du fond de son cœur, à l'imitation de S. André : Je te salue, ô croix precieuse! je te salue, ô tribulation bienheureuse! O affliction saincte, que tu es aimable, puisque tu es issue du sein aimable de ce Pere d'eternelle misericorde, qui t'a voulue de toute eternité, et t'a destinée pour ce cher peuple et pour moy! O croix! mon cœur te veut, puisque celuy de mon Dieu t'a voulue. O croix! mon ame te cherit et t'embrasse de toute sa dilection.

En cette sorte devons-nous entreprendre les plus grandes affaires et les plus aspres tribulations qui nous puissent arriver. Mais, quand elles seront de longue haleine, il faudra de temps en temps et fort souvent repeter cet exercice, pour continuer plus utilement nostre union à la volonté et bon plaisir de Dieu, prononçans cette brieve, mais toute divine protestation de son Fils : *Ouy*, ô *Pere* eternel, je le veux de tout mon cœur, *parcequ'ainsi a-t-il esté agréable devant vous* (1). O Dieu! Theotime, que de thresors en cette practique!

CHAPITRE X.

Exhortation au sacrifice que nous devons faire à Dieu de nostre franc arbitre.

J'adjouste au sacrifice de S. Charles celuy du

(1) Matth. XI, 26.

grand patriarche Abraham, comme une vive image du plus fort et loyal amour qu'on puisse imaginer en creature quelconque.

Il sacrifia certes toutes ses plus fortes affections naturelles qu'il pouvoit avoir, lorsque, oyant la voix de Dieu qui luy disoit : « Sors de ton pays, et de ta « parenté, et de la maison de ton pere, et viens au « pays que je te montreray (1), » *Il sortit* soudain, et se mit promptement en chemin *sans sçavoir où il iroit* (2). Le doux amour de la patrie, la suavité de la conversation des proches, les delices de la maison paternelle ne l'esbranlerent point ; il part hardiment et ardemment, et va où il plaira à Dieu de le conduire. Quelle abnegation, Theotime, quel renoncement ! On ne peut aimer Dieu parfaictement si l'on ne quitte les affections aux choses perissables.

Mais cecy n'est rien en comparaison de ce qu'il fit par après, quand Dieu l'*appellant* par deux fois, et ayant veu sa promptitude à respondre, *il luy dit :* « Prends Isaac ton enfant unique, lequel tu aimes, « et va en la terre de vision, où tu l'offriras en holo- « causte sur l'un des monts que je te montreray (3) ; » car voilà ce grand homme qui part soudain avec ce tant aimé et tant aimable fils, fait trois journées de chemin, arrive au pied de la montaigne, laisse là ses valets et l'asne, charge son fils Isaac du bois requis à l'holocauste, se reservant de porter luy-mesme le glaive et le feu ; et comme il va montant, ce cher

(1) Genes. XII, 1. — (2) Hebr. XI, 18.
(3) Genes. XXII, 1, 2, et seq.

enfant luy dit: « Mon pere, » et il luy respond: « Que veux-tu, mon fils? » « Voicy, dit l'enfant, « voicy le bois et le feu: mais où est la victime de « l'holocauste? » A quoy le pere respond: « Dieu se « prouvoyera de la victime de l'holocauste, mon en- « fant. » Et tandis *ils arrivent* sur le mont destiné, où soudain Abraham *construit un autel, arrange le bois sur iceluy, lie son Isaac et le colloque sur le buscher; il estend sa main* droicte, *empoigne* et tire à soy *le glaive*, il hausse le bras; et comme il est prest de descharger le coup pour *immoler* cet enfant, l'*ange crie* d'en haut: « Abraham, Abraham; » qui respond: « Me voicy. » Et l'ange luy dit: « Ne tue « pas l'enfant, c'est assez; maintenant je cognois « que tu crains Dieu, et n'as pas espargné ton fils « pour l'amour de moy. » Sur cela Isaac est deslié, Abraham *prend un belier qu'il avoit pris par les cornes aux ronces d'un buisson, et l'immole.*

Theotime, *qui voit la femme* de son prochain *pour la convoiter, il a desja adulteré en son cœur* (1); et qui lie son fils pour l'immoler, il l'a desja sacrifié en son cœur. Hé! voyez donc, de grace, quel holocauste ce sainct homme fit en son cœur! Sacrifice incomparable! sacrifice qu'on ne peut assez estimer! sacrifice qu'on ne peut assez louer! O Dieu! qui sçauroit discerner quelle des deux dilections fut la plus grande, ou celle d'Abraham qui, pour plaire à Dieu, immole cet enfant tant aimable; ou celle de cet enfant qui, pour plaire à Dieu, veut bien estre

(1) Matth. V, 28.

immolé, et pour cela se laisser lier et estendre sur le bois, et, comme un doux agnelet, attend paisiblement le coup de mort de la chere main de son bon pere?

Pour moy, je prefere le pere en la longanimité; mais aussi je donne hardiment le prix de la magnanimité au fils: car d'un costé c'est voirement une merveille, mais non pas si grande, de voir qu'Abraham, desja vieil et consommé en la science d'aimer Dieu, et fortifié de la recente vision et parole divine, fasse ce dernier effort de loyauté et dilection envers un maistre duquel il avoit si souvent senty et savouré la suavité et providence. Mais de voir Isaac au printemps de son asge, encore tout novice et apprentif en l'art d'aimer son Dieu, s'offrir sur la seule parole de son pere au glaive et au feu, pour estre un holocauste d'obéissance à la divine volonté; c'est chose qui surpasse toute admiration.

D'autre part neantmoins ne voyez-vous pas, Theotime, qu'Abraham remasche et roule plus de trois jours dans son ame l'amere pensée et resolution de cet aspre sacrifice? N'avez-vous point de pitié de son cœur paternel, quand montant seul avec son fils, cet enfant plus simple qu'une colombe luy disoit: *Mon pere, où est la victime?* et qu'il luy respondoit: *Dieu y pourvoira, mon fils?* Ne pensez-vous point que la douceur de cet enfant, portant le bois sur ses espaules et l'entassant par après sur l'autel, fit fondre en tendreté les entrailles de ce pere? O cœur que les anges admirent, et que Dieu magnifie! Hé, Seigneur

Jesus! quand sera-ce donc que vous ayant sacrifié tout ce que nous avons, nous vous immolerons tout ce que nous sommes? Quand vous offrirons-nous en holocauste nostre franc arbitre, unique enfant de nostre esprit? Quand sera-ce que nous le lierons et estendrons sur le buscher de vostre croix, de vos espines, de vostre lance; afin que comme une brebiette il soit victime agréable de vostre bon plaisir, pour mourir et brusler du feu et du glaive de vostre sainct amour?

O franc arbitre de mon cœur! que ce vous sera chose bonne d'estre lié et estendu sur la croix du divin Sauveur! Que ce vous est chose desirable de mourir à vous-mesme, pour ardre à jamais en holocauste au Seigneur! Theotime, nostre franc arbitre n'est jamais si franc que quand il est esclave de la volonté de Dieu, comme il n'est jamais si serf que quand il sert à nostre propre volonté; jamais il n'a tant de vie que quand il meurt à soy-mesme, et jamais il n'a tant de mort que quand il vit à soy.

Nous avons la liberté de faire le bien et le mal: mais de choisir le mal, ce n'est pas user, ains abuser de cette liberté. Renonçons à cette malheureuse liberté, et assubjectissons pour jamais nostre franc arbitre au party de l'amour celeste, rendons-nous esclaves de la dilection, de laquelle les serfs sont plus heureux que les roys. Que si jamais nostre ame vouloit employer sa liberté contre nos resolutions de servir Dieu eternellement et sans reserve; ô alors pour Dieu sacrifions ce franc arbitre, et le faisons

mourir à soy, afin qu'il vive à Dieu. *Qui* le *voudra garder* pour l'amour propre en ce monde, le *perdra* pour l'amour eternel en l'autre, *et qui* le *perdra* pour l'amour de Dieu en ce monde, *il* le *conservera* (1) pour le mesme amour en l'autre. Qui luy donnera la liberté en ce monde, l'aura serf et esclave en l'autre; et qui l'asservira à la croix en ce monde, l'aura libre en l'autre, où estant abysmé en la jouissance de la divine bonté, sa liberté se trouvera convertie en amour, et l'amour en liberté, mais liberté de douceur infinie, sans effort, sans peine, et sans repugnance quelconque: nous aimerons invariablement à jamais le createur et Sauveur de nos ames.

CHAPITRE XI.

Des motifs que nous avons pour le sainct amour.

S. Bonaventure, le pere Louys de Grenade, le pere Louys du Pont, F. Diegue de Stella, ont suffisamment discouru sur ce subject: je me contenteray de marquer seulement les poincts que j'en ay touchés en ce traicté.

La bonté divine considerée en elle-mesme n'est pas seulement le premier motif de tous, mais le plus grand, le plus noble, et le plus puissant: car c'est celuy qui ravit les bienheureux, et comble leur felicité. Comme peut-on avoir un cœur, et n'aimer pas une si infinie bonté? Or ce subject est aucunement proposé aux ch. I et II du second livre, et dès le ch. VIII

(1) Marc. VIII, 35.

du troisiesme livre jusqu'à la fin, et au ch. IX du livre dixiesme.

Le second motif est celuy de la providence naturelle de Dieu envers nous, de la creation et conservation, selon que nous disons au ch. III du second livre.

Le troisiesme motif est celuy de la providence surnaturelle de Dieu envers nous, et de la redemption qu'il nous a preparée, ainsi qu'il est expliqué aux ch. IV, V, VI et VII du second livre.

Le quatriesme motif, c'est de considerer comme Dieu practique cette providence et redemption, fournissant à un chacun toutes les graces et assistances requises à nostre salut; de quoy nous traictons au second livre dès le ch. VIII et au livre troisiesme dès le commencement jusqu'au ch. VI.

Le cinquiesme motif est la gloire eternelle que la divine bonté nous a destinée, qui est le comble des bienfaicts de Dieu envers nous, dont il est aucunement discouru dès le chap. IX jusqu'à la fin du livre troisiesme.

CHAPITRE XII.

Methode très utile pour employer ces motifs.

Or pour recevoir de ces motifs une profonde et puissante chaleur de dilection, il faut 1. qu'après en avoir consideré l'un en general, nous l'appliquions en particulier à nous-mesmes. Par exemple: O qu'aimable est ce grand Dieu, qui, par son infinie bonté, a donné son fils en redemption pour tout le

monde. Helas! ouy pour tous en general, mais en particulier encore pour moy *qui suis le premier des pecheurs* (1). Ah! *il m'a aimé;* je dis, il m'a aimé moy, mais je dis moy-mesme tel que je suis, *et s'est livré* à la passion *pour moy* (2).

2. Il faut considerer les benefices divins en leur origine premiere et eternelle. O Dieu! mon Theotime, quelle assez digne dilection pourrions-nous avoir pour l'infinie bonté de nostre Createur, qui de toute eternité a projetté de nous creer, conserver, gouverner, racheter, sauver, et glorifier tous en general et en particulier! Hé! qui estois-je, lorsque je n'estois pas? moy, dis-je, qui estant maintenant quelque chose, ne suis rien qu'un simple chetif vermisseau de terre? et cependant Dieu dès l'abysme de son eternité *pensoit* pour moy *des pensées* (3) de benedictions! Il meditoit et desseignoit, ains determinoit l'heure de ma naissance, de mon baptesme, de toutes les inspirations qu'il me donneroit, et en somme tous les bienfaits qu'il me feroit et offriroit. Helas! y a-t-il une douceur pareille à cette douceur!

3. Il faut considerer les bienfaicts divins en leur seconde source meritoire. Car ne sçavez-vous pas, Theotime, que le grand prestre de la loy portoit sur ses espaules et sur sa poictrine les noms des enfans d'Israël, c'est-à-dire des pierres precieuses, esquelles les noms des chefs d'Israël estoient gravés? He! voyez Jesus nostre grand *evesque* (4), et regardez-le dès l'in-

(1) Tim. I, 16. — (2) Gal. II, 10. — (3) Jerem. XXIX, 11.
(4) I. Petr. II, 25.

stant de sa conception; considerez qu'il nous portoit sur ses espaules, acceptant la charge de nous racheter par sa mort, *et la mort de la croix* (1). O Theotime, Theotime, cette ame du Sauveur nous cognoissoit tous par nom et par surnom; mais sur-tout au jour de sa passion, lorsqu'il offroit ses larmes, ses prieres, son sang, et sa vie pour tous, il lançoit en particulier pour vous ces pensées de dilection: Helas! ô mon Pere eternel, je prens à moy et me charge de tous les pechés du pauvre Theotime pour souffrir les tourmens et la mort, afin qu'il en demeure quitte et qu'il ne perisse point, mais qu'il vive. Que je meure, pourvu qu'il vive; que je sois crucifié, pourvu qu'il soit glorifié. O amour souverain du cœur de Jesus, quel cœur te benira jamais assez devotement!

Ainsi dedans sa poictrine maternelle son cœur divin prevoyoit, disposoit, meritoit, impetroit tous les bienfaicts que nous avons, non seulement en general pour tous, mais en particulier pour un chacun; et ses mammelles de douceur nous preparoient le laict de ses mouvemens, de ses attraits, de ses inspirations, et des suavités par lesquelles il tire, conduit, et nourrit nos cœurs à la vie eternelle. Les bienfaicts ne nous eschauffent point, si nous ne regardons la volonté eternelle qui les nous destine, et le cœur du Sauveur qui les nous a merités par tant de peines, et sur-tout en sa mort et passion.

(1) Philip. II, 8.

CHAPITRE XIII.

Que le mont Calvaire est la vraye academie de la dilection.

Or enfin, pour conclusion, la mort et la passion de nostre Seigneur est le motif le plus doux et le plus violent qui puisse animer nos cœurs en cette vie mortelle; et c'est la verité, que les *abeilles* (1) mystiques font leur plus excellent miel dans les playes de ce *lion de la tribu de Juda* (2), esgorgé, mis en piece, et deschiré sur le mont de Calvaire: et les enfans de la croix le glorifient en leur admirable *problesme* que le monde n'entend pas. De la mort qui devore tout, *est sortie la viande* de nostre consolation, et de la mort plus *forte* que tout, *est issue la douceur* (3) du miel de nostre amour. O Jesus, mon Sauveur! que vostre mort est amiable, puisqu'elle est le souverain effect de vostre amour!

Aussi là-haut en la gloire celeste, après le motif de la bonté divine cogneue et considerée en ellemesme, celuy de la mort du Sauveur sera le plus puissant pour ravir les esprits bienheureux en la dilection de Dieu; en signe de quoy en la transfiguration, qui fut un échantillon de la gloire, Moyse et Helie *parloient* avec nostre Seigneur *de l'excès qu'il devoit accomplir en Hierusalem* (4). Mais de quel excès, sinon de cet excès d'amour par lequel la vie fut ravie à l'amant pour estre donnée à la bien-aimée? Si que au cantique eternel je m'imagine qu'on

(1) Judic. XIV, 8. — (2) Apoc. V, 5. — (3) Judic. XIV, 13, 14.
(4) Luc. IX, 31.

repetera à tous momens cette joyeuse acclamation :

Vive Jesus! duquel la mort
Monstra combien l'amour est fort.

Theotime, le mont Calvaire est le mont des amans. Tout amour qui ne prend son origine de la passion du Sauveur, est frivole et perilleux. Malheureuse est la mort sans l'amour du Sauveur; malheureux est l'amour sans la mort du Sauveur. L'amour et la mort sont tellement meslés ensemble en la passion du Sauveur, qu'on ne peut avoir au cœur l'un sans l'autre. Sur le Calvaire on ne peut avoir la vie sans l'amour, ny l'amour sans la mort du Redempteur. Mais hors de-là tout est ou mort eternelle ou amour eternel; et toute la sagesse chrestienne consiste à bien choisir; et pour vous aider à cela, j'ay dressé cet escrit, mon Theotime.

Il faut choisir, ô mortel,
En cette vie mortelle,
Ou bien l'amour eternel,
Ou bien la mort eternelle :
L'ordonnance du grand Dieu
Ne laisse point de milieu.

O amour eternel! mon ame vous requiert et vous choisit eternellement. Hé! venez, Sainct-Esprit, et enflammez nos cœurs de vostre dilection. Ou aimer ou mourir : mourir et aimer. Mourir à tout autre amour, pour vivre à celuy de Jesus, afin que nous ne mourions point eternellement; ains que vivans en vostre amour eternel, ô Sauveur de nos ames,

nous chantions eternellement: Vive Jesus! J'aime Jesus: vive Jesus que j'aime. J'aime Jesus qui vit et regne ès siecles des siecles. Amen.

Ces choses, Theotime, qui par la grace et faveur de la charité ont esté escrites à vostre charité, puissent tellement s'arrester en vostre cœur, que cette charité trouve en vous le fruict des sainctes œuvres, non les feuilles des louanges. Amen. Dieu soit beny. Je ferme donc ainsi tout ce traicté par ces paroles par lesquelles S. Augustin finit un sermon admirable de la charité qu'il fit devant une illustre assemblée.

FIN DU LIVRE DOUZIESME,
ET DU TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE SEPTIÈME.

De l'union de l'ame avec son Dieu, qui se parfait en l'oraison.

CHAP. I. Comme l'amour fait l'union de l'ame avec Dieu en l'oraison. page 5
II. Des divers degrés de la sainte union qui se fait en l'oraison. 12
III. Du souverain degré d'union par la suspension et ravissement. 18
IV. Du ravissement, et de la première espèce d'icelui. 24
V. De la seconde espèce de ravissement. 27
VI. Des marques du bon ravissement, et de la troisième espèce d'icelui. 31
VII. Comme l'amour est la vie de l'ame, et suite du discours de la vie extatique. 36
VIII. Admirable exhortation de S. Paul à la vie extatique et surhumaine. 40
IX. Du suprême effet de l'amour affectif, qui est la mort des amants, et premièrement de ceux qui moururent en amour. 44
X. De ceux qui moururent par l'amour et pour l'amour divin. 49
XI. Que quelques uns entre les divins amants moururent encore d'amour. 51
XII. Histoire merveilleuse du trépas d'un gentilhomme qui mourut d'amour sur le mont d'Olivet. 53

XIII. Que la très sacrée Vierge mère de Dieu mourut d'amour pour son Fils. page 61
XIV. Que la glorieuse Vierge mourut d'un amour extrêmement doux et tranquille. 66

LIVRE HUITIÈME.

De l'amour de conformité, par lequel nous unissons notre volonté à celle de Dieu, qui nous est signifiée par ses commandements, conseils, et inspirations.

Chap. I. De l'amour de conformité provenant de la sacrée complaisance. 73
II. De la conformité de soumission qui procède de l'amour de la bienveillance. 77
III. Comme nous nous devons conformer à la divine volonté, que l'on appelle signifiée. 79
IV. De la conformité de notre volonté avec celle que Dieu a de nous sauver. 83
V. De la conformité de notre volonté à celle de Dieu, qui nous est signifiée par ses commandements. 87
VI. De la conformité de notre volonté à celle que Dieu nous a signifiée par ses conseils. 91
VII. Que l'amour de la volonté de Dieu, signifiée ès commandements, nous porte à l'amour des conseils. 96
VIII. Que le mépris des conseils évangéliques est un grand péché. 101
IX. Suite du discours commencé. Comme chacun doit aimer, quoique non pas pratiquer tous les conseils évangéliques; et comme néanmoins chacun doit pratiquer ce qu'il peut. 109
X. Comme il se faut conformer à la volonté divine qui nous est signifiée par les inspirations; et, premièrement, de la variété des moyens par lesquels Dieu nous inspire. 110
XI. De l'union de notre volonté à celle de Dieu, ès inspirations qui sont données pour la pratique extraordinaire

des vertus; et de la persévérance en la vocation, première marque de l'inspiration. page 115
XII. De l'union de la volonté humaine à celle de Dieu ès inspirations qui sont contre les lois ordinaires; et de la paix et douceur de cœur, seconde marque de l'inspiration. 121
XIII. Troisième marque de l'inspiration, qui est la sainte obéissance à l'Église et aux supérieurs. 125
XIV. Briève méthode pour connoître la volonté de Dieu. 129

LIVRE NEUVIÈME.

De l'amour de soumission, par lequel notre volonté s'unit au bon plaisir de Dieu.

Chap. I. De l'union de notre volonté avec la volonté divine, qu'on appelle volonté de bon plaisir. 134
II. Que l'union de notre volonté au bon plaisir de Dieu se fait principalement ès tribulations. 138
III. De l'union de notre volonté au bon plaisir divin, ès afflictions spirituelles, par la résignation. 143
IV. De l'union de notre volonté au bon plaisir de Dieu par l'indifférence. 146
V. Que la sainte indifférence s'étend à toutes choses. 151
VI. De la pratique de l'indifférence amoureuse ès choses du service de Dieu. 154
VII. De l'indifférence que nous devons pratiquer en ce qui regarde notre avancement ès vertus. 160
VIII. Comme nous devons unir notre volonté à celle de Dieu en la permission des péchés. 166
IX. Comme la pureté de l'indifférence se doit pratiquer ès actions de l'amour sacré. 169
X. Moyen de connoître le change au sujet de ce saint amour. 172
XI. De la perplexité du cœur qui aime, sans savoir qu'il plaît au bien-aimé. 177
XII. Comme, entre ces travaux intérieurs, l'ame ne connoît

pas l'amour qu'elle porte à son Dieu, et du trépas très aimable de la volonté. page 180
XIII. Comme la volonté, étant morte à soi, vit purement en la volonté de Dieu. 185
XIV. Éclaircissement sur ce qui a été dit touchant le trépas de notre volonté. 188
XV. Du plus excellent exercice que nous puissions faire parmi les peines intérieures et extérieures de cette vie, ensuite de l'indifférence et trépas de la volonté. 193
XVI. Du dépouillement parfait de l'ame unie à la volonté de Dieu. 198

LIVRE DIXIÈME.

Du commandement d'aimer Dieu sur toutes choses.

Chap. I. De la douceur du commandement que Dieu nous a fait de l'aimer sur toutes choses. 203
II. Que ce divin commandement de l'amour tend au ciel, mais est toutefois donné aux fidèles de ce monde. 207
III. Comme, tout le cœur étant employé en l'amour sacré, on peut néanmoins aimer Dieu différemment, et aimer encore plusieurs autres choses avec Dieu. 210
IV. De deux degrés de perfection, avec lesquels ce commandement peut être observé en cette vie mortelle. 215
V. De deux autres degrés de plus grande perfection avec lesquels nous pouvons aimer Dieu sur toutes choses. 220
VI. Que l'amour de Dieu sur toutes choses est commun à tous les amants. 227
VII. Éclaircissement du chapitre précédent. 230
VIII. Histoire mémorable pour faire bien concevoir en quoi gît la force et excellence de l'amour sacré. 234
IX. Confirmation de ce qui a été dit par une comparaison notable. 241
X. Comme nous devons aimer la divine bonté souverainement plus que nous-mêmes. 246
XI. Comme la très sainte charité produit l'amour du prochain. 250

XII. Comme l'amour produit le zèle. page 253
XIII. Comme Dieu est jaloux de nous. 259
XIV. Du zèle ou jalousie que nous avons pour notre Seigneur. 262
XV. Avis pour la conduite du saint zèle. 267
XVI. Que l'exemple de plusieurs saints, qui semblent avoir exercé leur zèle avec colère, ne fait rien contre l'avis du chapitre précédent. 274
XVII. Comme notre Seigneur pratiqua tous les plus excellents actes de l'amour. 282

LIVRE ONZIÈME.

De la souveraine autorité que l'amour sacré tient sur toutes les vertus, actions, et perfections de l'ame.

Chap. I. Combien toutes les vertus sont agréables à Dieu. 287
II. Que l'amour sacré rend les vertus excellemment plus agréables à Dieu, qu'elles ne le sont par leur propre nature. 293
III. Comme il y a des vertus que la présence du divin amour relève à une plus haute excellence que les autres. 297
IV. Comme le divin amour sanctifie encore plus excellemment les vertus, quand elles sont pratiquées par son ordonnance et commandement. 300
V. Comme l'amour sacré mêle sa dignité parmi les autres vertus, en perfectionnant la leur particulière. 305
VI. De l'excellence du prix que l'amour sacré donne aux actions issues de lui-même, et à celles qui procèdent des autres vertus. 310
VII. Que les vertus parfaites ne sont jamais les unes sans les autres. 315
VIII. Comme la charité comprend toutes les vertus. 322
IX. Que les vertus tirent leur perfection de l'amour sacré. 327
X. Digression sur l'imperfection des vertus des payens. 332
XI. Comme les actions humaines sont sans valeur lorsqu'elles sont faites sans le divin amour. 340

XII. Comme le saint amour, revenant en l'ame, fait revivre toutes les œuvres que le péché avoit fait périr. page 345
XIII. Comme nous devons réduire toute la pratique des vertus et de nos actions au saint amour. 351
XIV. Pratique de ce qui a été dit au chapitre précédent. 355
XV. Comme la charité comprend en soi les dons du Saint-Esprit. 359
XVI. De la crainte amoureuse des épouses; suite du discours commencé. 363
XVII. Comme la crainte servile demeure avec le divin amour. 367
XVIII. Comme l'amour se sert de la crainte naturelle, servile, et mercenaire. 371
XIX. Comme l'amour sacré comprend les douze fruits du Saint-Esprit avec les huit béatitudes de l'Évangile. 378
XX. Comme le divin amour emploie toutes les passions et affections de l'ame, et les réduit à son obéissance. 383
XXI. Que la tristesse est presque toujours inutile, ains contraire au service du saint amour. 389

LIVRE DOUZIÈME.

Contenant quelques avis pour le progrès de l'ame au saint amour.

Chap. I. Que le progrès au saint amour ne dépend pas de la complexion naturelle. 396
II. Qu'il faut avoir un desir continuel d'aimer. 398
III. Que pour avoir le desir de l'amour sacré, il faut retrancher les autres desirs. 400
IV. Que les occupations légitimes ne nous empêchent point de pratiquer le divin amour. 402
V. Exemple très amiable sur ce sujet. 405
VI. Qu'il faut employer toutes les occasions présentes en la pratique du divin amour. 406
VII. Qu'il faut avoir soin de faire nos actions tout parfaitement. 408

VIII. Moyen général pour appliquer nos œuvres au service de Dieu. page 409
IX. De quelques autres moyens pour appliquer plus particulièrement nos œuvres à l'amour de Dieu. 414
X. Exhortation au sacrifice que nous devons faire à Dieu de notre franc arbitre. 417
XI. Des motifs que nous avons pour le saint amour. 422
XII. Méthode très utile pour employer ces motifs. 423
XIII. Que le mont de Calvaire est la vraie académie de la dilection. 426

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

8° T
7,024

ŒUVRES
COMPLÈTES
S. FRANÇO
DE SALES

8

TRAITÉ
DE L'AMOUR
DE DIEU

2